



PARIS

VOYAGE
DE
SAGE

PARIS

TOME
I



PARIS



ERALDE

F1211

G18

t. 1-2

v. 1





1020001144



UANL

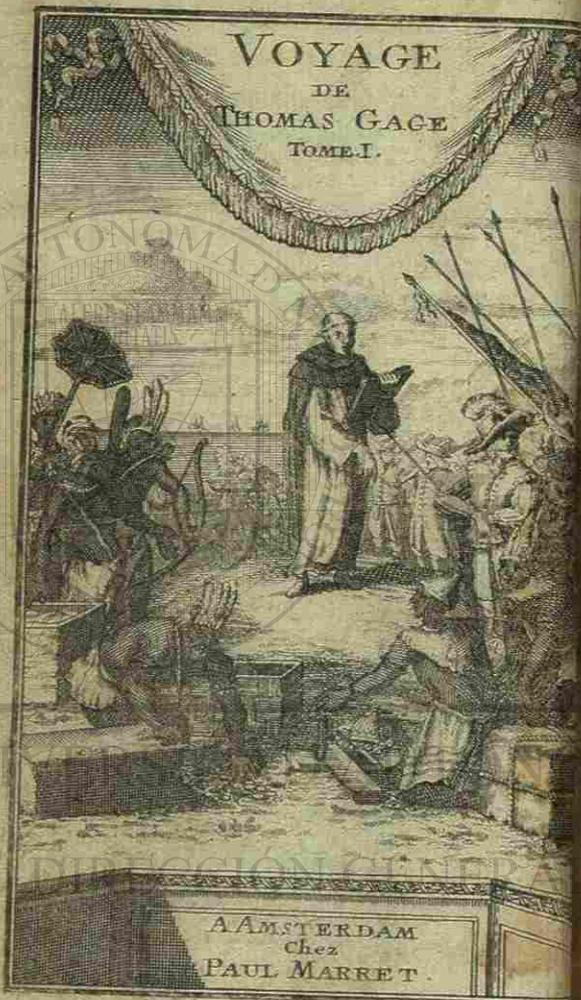
UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



103129

4-372

F



NOUVELLE RELATION,

CONTENANT

LES VOYAGES DE THOMAS GAGE
dans la nouvelle Espagne, ses diverses avan-
tures, & son retour dans la Province de Ni-
caragua jusqu'à la Havane.

AVEC

LA DESCRIPTION DE LA VILLE
de Mexique telle qu'elle étoit autrefois,
& comme elle est à present.

ENSEMBLE UNE DESCRIPTION EXACTE DES
Terres & Provinces que possèdent les Espagnols en
toute l'Amérique, de la forme de leur Gouvernement
Ecclesiastique & Politique, de leur Commerce, de
leurs Mœurs, & de celles des Creoles, des Metifs,
des Mulâtres, des Indiens, & des Nègres.

TOME I. et II.



A AMSTERDAM,

Chez PAUL MARRET, Marchand Libraire
dans le Beurs-straat.

M. DCC. XXI.



F1211
1718
t. 1-2
v. 1



FONDO
FERNANDO DIAZ RAMIREZ

A MONSEIGNEUR

DE

WITSEN,

Ancien Bourguemaistre & Sénateur de la Ville d'Amsterdam, & ci-devant Ambassadeur des Etats Généraux vers leurs Majestés Britanniques.

MONSEIGNEUR,

*L*A Relation que je prends la liberté de vous offrir est un applaudissement général lorsqu'elle parût dans le Public : & quoique j'aye lieu d'esperer que la nouvelle Edition que j'en donne
à ne

ne sera pas moins applaudie que lorsqu'elle avoit la grace de la nouveauté, j'ai crû néanmoins, MONSEIGNEUR, que je ne la devois faire paroître que sous Votre protection. Quelque engageante que soit la lecture de ce Voyage, & tout recommandable qu'il est par lui-même, on le lira, je m'assûre, avec beaucoup plus de plaisir, & avec beaucoup plus de confiance qu'on ne feroit, en y voyant à la tête Votre illustre Nom. Tout le monde sçait, MONSEIGNEUR, que le rang que vous tenez dans l'Empire des lettres n'est pas moins éminent que celui que vous tenez dans ce florissant Etat, & que vous ne vous distinguez pas moins

moins par les grandes connoissances que vous avez dans les Mathématiques & dans la Géographie que par vos célèbres Ambassades, & les premiers Emplois où vous êtes élevé dans la Ville d'Amsterdam & dans la République des Provinces-Unies. Le Public a déjà admiré les Cartes Géographiques dont vous avez voulu l'enrichir. Agréez donc, MONSEIGNEUR, que je publie cet Ouvrage sous de si favorables auspices, & que je Vous donne en cela une marque publique de ma soumission & de mon respect. Ce seroit ici, MONSEIGNEUR, que je devois faire le portrait des autres qualités sublimes qui Vous distinguent :
à ij Mais

Mais comme je sçai que je ne le
pourrois faire fidele sans blesser
Votre Modestie , je prendrai le
parti de demeurer dans un silence
respectueux à cet égard-là. Aussi-
bien seroit-ce une tâche au-dessus
de mes forces , & qu'un plus ha-
bile que moi n'oseroit entrepren-
dre que d'une main tremblante.
Je supprime donc tous les Eloges
qui sont dûs à Votre mérite , sa-
tisfait d'avoir trouvé une occa-
sion pour vous témoigner le pro-
fond respect & la vénération
avec laquelle je suis ,

MONSEIGNEUR ,

Votre très-humble , très-
obéissant , & très-sou-
mis Serviteur ,

PAUL MARRET.

P R E F A C E .

APrès une infinité d'Histoires que
les Espagnols nous ont données
de leurs premières Conquêtes en
l'Amerique , il semble que pour achever
de satisfaire notre curiosité sur ce sujet ,
nous n'avions plus à désirer que des Re-
lations modernes de l'état présent de leurs
Colonies.

Mais leur Politique leur ayant fait dé-
fendre dans la suite , ce que leur vanité
leur avoit fait publier au commence-
ment de leur découverte , il n'y avoit
quasi plus rien qu'un miracle qui nous
pût faire voir ce qu'ils nous cachent avec
tant de soin depuis plus d'un siècle de
paisible possession.

En effet les Loix rigoureuses qu'ils ont
faites touchant les Indes , témoignent
assez jusques où va leur jalousie , puis-
qu'ils ne se sont pas contentés d'en dé-
fendre l'accès aux Etrangers sur peine de
la vie ; mais à leurs propres Sujets , à la
réserve des naturels des Royaumes de
Leon & de Castille , au rapport d'un de
leurs plus célèbres Auteurs , qui dit
à iij que

P R E F A C E.

que * Charles-Quint accorda par un Privilège particulier le Gouvernement de Guiana à Dom Hieronimo de Ortal , à cause de ses grands services , & de son mérite extraordinaire , quoiqu'il fût de Saragosse Capitale d'Aragon.

Ils ont tenu exactement cette conduite jusques à présent dans l'Amerique ; & comme la Nouvelle Espagne est une des plus riches parties qu'ils y possèdent , & pour le commerce de laquelle ils ont une flotte à part , qui fait tous les ans un voyage à Vera-Cruz avec un profit immense , le Vice-Roi & les Gouverneurs sont beaucoup plus exacts à en empêcher l'entrée aux Étrangers qu'on ne fait au Perou , à cause de sa situation sur la mer du Sud.

C'est pourquoy nous ne sçaurions assez estimer la Relation que nous en a donnée Thomas Gage , pour sa rareté , & pour l'exactitude avec laquelle il observe tout ce

* *Alcando del Rey à Govvernation de Guiana como lo pretendia , non obstante que era natural de Zarangoca , por la Ordenanca que prohibe que non puedan passar à las Indias sino les naturales de la Corona de Castilla y de Leon. Tercera noticia de las Conquistas de Terra Firme en las Indias Occidentales por el Padre Fray Pedro Symon Provincial de San Francisco.*

P R E F A C E.

ce qu'il rencontre de remarquable pendant son séjour , tant à Mexique & aux autres principales Villes de la Nouvelle Espagne , qu'aux différentes routes qu'il a faites , soit par terre , soit par mer.

Il ne s'est pas contenté d'entrer , (pour ainsi dire ,) dans le Sanctuaire des Espagnols , mais même il nous en développe les mystères qu'ils nous cachotent avec beaucoup de soin. Et l'on peut dire que cette nation n'a cessé d'être impénétrable que depuis que notre Auteur nous a découvert leurs secrets , & qu'il a rompu un silence de près de deux siècles , en donnant au Public la plus agréable Relation qu'on ait eue depuis long-tems.

Il y en a peu qui puissent passer pour singulieres à plus juste titre , que la sienne ; & si l'on a aujourd'hui un goût général pour ces sortes d'ouvrages , il semble qu'on doit préférer celui-ci à une infinité d'autres pour les choses rares qu'il décrit.

Il peut être encore d'une grande utilité pour la Geographie , pour la Navigation , & pour le Commerce ; outre la connoissance particulière qu'il nous donne des forces & de la foiblesse des places Maritimes , & de celles qui sont plus
à iiii avan-

P R E F A C E.

avancées dans le Pays, de la haine invétérée que les Espagnols naturels portent à ceux qui naissent au nouveau monde, l'averfion que leurs Efclaves mêmes ont pour eux, & de celle de plusieurs Nations Indiennes, qui n'ont jamais pû fe soumettre à leur domination, ou qui en ont fécoüé le joug pour l'avoir éprouvé infupportable.

Oltre ces instructions qu'il donne, on en peut encore tirer d'autres de la plupart de fes aventures; & il nous les décrit fi bien, qu'on s'intereffe infenfiblement à tout ce qui lui arrive.

Le détail même qui ennuye souvent dans la plupart des Relations étrangères, est dans celle-ci d'une indispensible néceffité pour l'intelligence des matières qu'il y traite.

Après ce que je viens de dire de cet Ouvrage, j'efpère que le Lecteur me fçaura quelque gré de lui apprendre que notre Auteur étoit de qualité, d'une famille Catholique, & très-illustre en Angleterre, & que fon frère aîné étoit Gouverneur d'Oxford, lorsque le feu Roi de la Grande-Bretagne s'y retira avec fon armée en 1645. pendant les troubles de fon Royaume. Etant encore fort jeune il fut
envoyé

P R E F A C E.

envoyé en Espagne pour y faire fes Etudes, il s'engagea dans l'Ordre des Dominicains, & quelque tems après au voyage des Philippines en qualité de Miffionnaire.

Il s'embarqua à Cadis fur les Vaisseaux que les Espagnols appellent la Flote, à la différence des Gallions, qui font les Navires qui vont en Terre-ferme, à Carthagene, à Porto-bello, & qui de-là se rendent à la Havane pour s'en retourner en Espagne. Et la Flote partant de Cadis va droit à la Nouvelle Espagne débarquer au Port de Vera-Cruz, qui est le plus proche de Mexico capitale de ce grand Royaume, & le séjour ordinaire du Vice-Roi, & après y avoir pris la charge, vient s'assembler à la Havane, d'où la Flote & les Gallions reviennent souvent en Espagne de compagnie, lorsque les uns & les autres se trouvent prêts en même tems.

Ce que je remarque ici seulement pour distinguer ces deux différens embarquemens, que plusieurs confondent ensemble.

Notre Miffionnaire donc après être arrivé à Mexique, & s'y être rafraîchi quelque tems, fut obligé d'aller en une
à v. maison

P R E F A C E.

maison de campagne, que les Jacobins ont près de cette Capitale, pour y faire une espèce de Noviciat pendant une année, pour se rendre avec ses confrères, plus capable de cet emploi, avant que d'aller à Acapulco port de la Mer du Sud, où l'on s'embarque pour Manille Capitale des Philippines.

Là il goûta si bien les douceurs de la vie Monastique de la nouvelle Espagne, & y fut tellement rebuté des Philippines par le recit qu'on lui en fit, qu'il résolut avec deux de ses confrères de prendre une autre route par terre pour aller en une Mission moins périlleuse.

Avant que de partir de Mexique, il fait la description ancienne & moderne de cette Capitale & des environs, des mœurs des Peuples qui y habitent, tant Européens, que Crioles, naturels du pays, Mulâtres & Esclaves Nègres, de leurs divers intérêts, de leur Gouvernement Ecclesiastique & Politique, de leur Commerce, & généralement de tout ce qui lui sembla digne d'observations, tant dedans que dehors cette grande Ville, si célèbre autrefois, & même encore aujourd'hui par ses richesses, par sa grandeur, & par la situation extraordinaire.

Ce

P R E F A C E.

Ce qui fera le sujet de la première partie.

La description qu'il fait ensuite des lieux les plus remarquables des environs de la Ville de Mexique & de plusieurs Provinces qu'il parcourt depuis son départ de cette Ville jusques à Guarimala n'est pas moins curieuse, observant tout ce qu'il y apprend digne de remarque. Ce qui sera la matière de la seconde Partie.

Il continuë par la description du Gouvernement, de la Grandeur & des Richesses de la Ville de Guatimala, du Pays & des Villes qui en dépendent, & des diverses aventures qu'il y eût.

Il y apprit les Langues de divers Peuples, ce qui ne lui servit pas seulement à les catéchiser & instruire, mais à s'informer aussi de beaucoup de particularités, dont il n'auroit pu sans cela nous donner la connoissance.

La fonction de Curé qu'il fit en plusieurs Paroisses de grande étendue, lui fit connoître à fond le cœur de ces pauvres peuples; & il pénétra par ce moyen leurs secrets les plus cachés pendant dix ou douze ans qu'il leur servit de Pasteur.

Le Recit de ce qu'il a vu de remarquable pendant tant d'années, la description Géographique du Pays, le Commerce qui

à vj

s'y

P R E F A C E.

s'y fait, avec l'Histoire du Chocolate, de ses différens apprêts, & de diverses autres boiffons, feront la matière de la troisième Partie.

La quatrième comprendra son Voyage, depuis la Ville de Petapa, jusques à celle de Grenade Capitale de Nicaragua.

Son premier embarquement sur la Mer du Nord pour Porto bello, sa prise par un Esclave qui avoit abandonné les Espagnols, & commandoit un Navire en course pour les Hollandois, son débarquement après qu'on lui eût pillé ce qu'il avoit, son Voyage par terre jusques au Port de Salinas sur la Mer du Sud, ses diverses aventures sur cette Mer jusques à Panama, qu'il décrit très-particulièrement, son retour à Porto bello, dont il fait aussi une très-curieuse description, aussi-bien que de ce qui se passe à l'arrivée & au départ des Gallions, & de la plus célèbre Foire du monde qui s'y tient pendant son séjour.

Son embarquement sur les Gallions pour Carthagene, dont il fait encore la description, comme de la Havane, son retour en Espagne, & de-là en Angleterre, termineront cette dernière partie.

Mais bien que Thomas Gage nous ait décrit

P R E F A C E.

décrit ce pays-là tel qu'il est aujourd'hui, & nous ait donné sur ce sujet tout ce qu'on peut souhaiter d'un voyageur exact & habile, notre Nation auroit été privée de la connoissance de tant de choses curieuses qu'il nous apprend, sans le soin qu'a pris Monseigneur Colbert, parmi tant d'autres dont il s'acquitte si dignement, d'en faire donner la traduction par Monsieur de Carcavi à Monsieur de Beaulieu Hues Oneil.

Il a jugé à propos d'en changer le titre, en quoi il a cru ne manquer point à la fidélité d'un traducteur, non plus qu'en retranchant du corps de l'Ouvrage, des digressions qui ne convenoient pas assez au principal dessein de l'Auteur.

Il n'a pas suivi aussi la division de Chapitres, qu'il a jugé à propos d'accourcir pour le soulagement du Lecteur, & pour rendre la Table plus instructive.

TABLE

TABLE

DES CHAPITRES

Qui sont contenus en la première
Partie.

CHAPITRE I.

COMMENT & en quelles Provinces des Indes Orientales & Occidentales qui appartiennent à la Couronne de Castille, l'on envoie des Missions de Religieux ; & particulièrement de celle qui y fut envoyée en l'année 1625. pag. 1

CHAP. II. Engagement de l'Auteur pour les Philippines, & ce qui se passa jusques à son départ de Cadis pour la nouvelle Espagne. P. 13

CHAP. III. Du départ de la Flotte des Indes de Cadis l'an 1625. & des choses les plus mémorables, arrivées durant ce voyage. P. 23

CHAP. IV. Des Isles que nous découvrièmes, & les choses qui nous y arriverent. P. 32

CHAP. V. Histoire remarquable d'un Mulatre Chrétien né en Espagne, & rencontré contre

T A B L E

- contre par hazard à Guardaloupe par
des Jesuites. P. 36
- CHAP. VI. La suite de notre Voyage à
Saint Jean de Ulhua, autrement la
Vera-Cruz, & comme nous y débar-
quâmes. P. 46
- CHAP. VII. Comme nous débarquâmes à
la Vera-Cruz, autrement Saint Jean de
Ulhua, & la reception qui nous y fut
faite. P. 56
- CHAP. VIII. Description du Port & de
la Ville de Saint Jean de Ulhua, &
d'un tremblement de terre & autres
choses qui arriverent à l'Auteur jus-
ques à son départ de cette Ville pour
aller à Mexique. P. 63
- CHAP. IX. Du voyage que nous fîmes
depuis Saint Jean de Ulhua jusques à
Mexique, & des bourgs & principaux
villages qui se trouvent sur le chemin.
page 68
- CHAP. X. Arrivée de l'Auteur à Segura
de la Frontera Ville bâtie par Cortez,
avec sa description, & l'origine de sa
construction. P. 81
- CHAP. XI. Description de la grande Ville
de Tlaxcallan & de son territoire. P. 87
- CHAP. XII. La suite de notre voyage de
Tlaxcallan à Mexique par la Ville des
Ange

DES MATIERES.

- Ange & Guacocinge. P. 95
- CHAP. XIII. Où l'Auteur en continuant
la description de ce qu'il voit de remar-
quable en ce voyage, prend occasion de
rapporter diverses circonstances curieu-
ses de la conquête de ces pays-la par les
Espagnols. P. 102
- CHAP. XIV. Description de la grande &
fameuse ville de Mexique, comme elle
étoit au tems passé, comme elle est à pre-
sent, & particulièrement de l'état où
elle étoit en l'année 1625. P. 117
- CHAP. XV. Description du Lac de Mexi-
que, & des différentes eaux dont il est
composé, avec des circonstances remar-
quables sur ce sujet. P. 123
- CHAP. XVI. Description du Palais de
Montezuma, de ses armes, de ses
meubles, de ses femmes, de ses officiers,
de leurs différentes fonctions, des di-
verses espèces d'animaux qui y étoient
nourris, de ses jardins, de son Arce-
nal, & autres particularités. P. 128
- CHAP. XVII. De l'Étymologie & antiqui-
tés de Mexique, & de l'origine de ses
Fondateurs, avec un abrégé chronologi-
que de ses Rois jusques à Montezuma.
page 139
- CHAP. XVIII. Abrégé historique de la pri-
sa

T A B L E

- se de Mexique par les Espagnols.* p. 142
 CHAP. XIX. Description de l'Etat de
Montezuma, de ses Palais, du Temple,
& du Marché, lorsque les Espagnols
s'en rendirent les maîtres. p. 152
 CHAP. XX. Description d'un Temple, &
des richesses admirables & surprenantes
que l'on y voit. p. 165
 CHAP. XXI. Du partage que fit Cortez en-
tre les Conquerans des Principaux Pa-
lais & quartiers de la ville de Mexique
& ce qu'il destina pour l'Hôtel de Ville,
les Eglises, & autres édifices publics ;
avec l'état présent de cette grande Ville
& des environs. p. 170
 CHAP. XXII. Des fruits qui se mangent
ordinairement à Mexique, & qui crois-
sent aux environs de cette ville. p. 195
 CHAP. XXIII. De l'état Ecclésiastique, Po-
litique & Militaire de Mexique. p. 200
 CHAP. XIV. Histoire mémorable d'un dif-
ferend arrivé entre l'Archevêque & le
Vice Roi & du soulèvement qu'il causa
à Mexique en 1624. p. 203
 CHAP. XXV. Continuation de l'Histoire du
differend d'entre l'Archevêque & le Vi-
ce-Roi, & de ses differens effets. p. 209

Fin de la Table de la première Partie.

TABLE

T A B L E

DES CHAPITRES

Qui sont contenus en la seconde Partie.

CHAPITRE I.

- D**escription des Provinces du nouveau
monde ou de l'Amérique & des lieux
les plus remarquables qui sont autour de
la ville de Mexique. p. 223
 CHAP. II. Des mœurs & coutumes des
peuples de Mechoacan, de leurs céré-
monies, de l'enterrement de leurs Rois,
& des sacrifices qui s'y faisoient. p. 236
 CHAP. III. Suite de la description des
Provinces qui dépendent de Mexique,
& de leurs principales Villes, avec les
conjectures de l'Auteur sur l'origine de
leurs peuples. p. 243
 CHAP. IV. L'Auteur ayant promis de
donner une description succincte & gé-
nérale de tout ce que les Espagnols possé-
dent au nouveau monde, continué dans
ce chapitre à décrire la Peruvienne, ou
ce qui leur appartient en la partie Me-
ridionale de l'Amérique. p. 253
 CHAP. V. Description Géographique des
Iles

T A B L E

- Isles qui appartiennent aux Espagnols en l'Amerique, & particulièrement de la Marguerite, & de la pêche des perles qui s'y fait; avec un état de leurs principales forteresses, & des ports les plus considérables qui y sont. p. 268
- CHAP. VI. Départ de l'Auteur de la ville de Mexique pour aller à Chiapa qui est plus au Midi, avec la description des lieux les plus remarquables qui sont sur le chemin. p. 281
- CHAP. VII. L'Auteur part enfin de Mexique avec un Religieux de son ordre pour aller en la Province de Guatimala, & fait une description exacte de ce qu'il vit digne de remarque sur cette route, & de la manière dont il fut accueilli par les Indiens aux lieux par où il passa jusques à la ville de Guaxaca à soixante lieues de Mexique. p. 291
- CHAP. VIII. Description de la ville & Evêché de Guaxaca. p. 297
- CHAP. IX. Départ de l'Auteur pour aller à la ville de Chiapa à cent lieues de celle de Guaxaca; l'avantage qu'ont les Religieux qui voyagent sur cette route, dont la description est pleine de diverses choses singulieres. p. 303
- CHAP. X. Arrivée de l'Auteur à Tapantepeque

DES CHAPITRES.

- tepeque, sa description, la résolution qu'il prit avec son compagnon de prendre leur chemin par les montagnes Quelenes les plus hautes de toute la nouvelle Espagne, avec le recit des dangers qu'ils y coururent d'être précipités & d'y mourir de faim, par des tempêtes qui y surviennent de tems en tems. page 317
- CHAP. XI. Arrivée de l'Auteur à Chiapa des Indiens, où il rencontre le frere Borralho Religieux de son ordre, qui étoit parti de Mexique avant lui dans le même dessein d'éviter la mission des Philippines, & de ce qu'il y apprit de lui, & de ce qui se passa entr'eux & le Supérieur des Jacobins de Chiapa, & de l'accueil qu'il leur fit. p. 328
- CHAP. XII. L'Auteur part de la petite ville de Saint Christophle avec son compagnon, après qu'ils eurent perdu leur liberté qu'ils avoient jouée au triétrao contre des boetes de Chocolate avec le Supérieur du Convent des Jacobins. page 339
- CHAP. XIII. Reception que firent à l'Auteur les Indiens de Chiapa & le Supérieur des Jacobins, & de quelle manière il satisfit à ce qu'il avoit perdu au triétrao

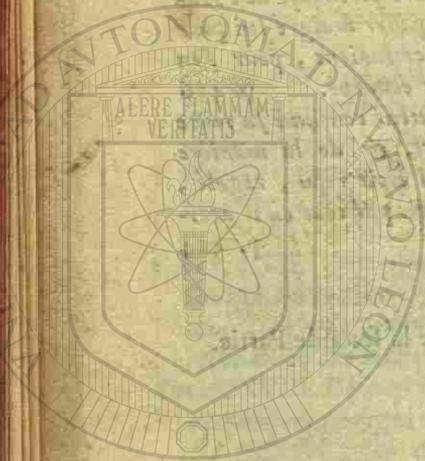
T A B L E

- triètrac le jour d'auaravant. p. 343
- CHAP. XIV. Description de la Province de Chiapa, & des Villes & principaux Bourgs qui en dépendent. p. 354
- CHAP. XV. Conférence d'un Gentilhomme Criole avec l'Auteur. p. 361
- CHAP. XVI. De l'état Ecclésiastique de Chiapa, de l'étendue de l'Evêché, & de ce qui arriva à un Evêque pour avoir voulu remédier à l'abus de l'usage du chocolate par les femmes dans l'Eglise pendant la Messe, qui le firent empoisonner dans du chocolate. p. 364
- CHAP. XVII. Description de la ville de Chiapa des Indiens, & de leurs inclinations, de leur commerce, & de leurs occupations ordinaires. p. 371
- CHAP. XVIII. Description de la Province des Zoques contiguë à celle de Chiapa, ses richesses, son commerce, & les avantages qu'elle a sur ses voisins pour le trafic & le transport de ses marchandises. p. 376
- CHAP. XIX. Du Chocolate & de l'Atolle qui sont les deux breuvages dont on se sert ordinairement dans les Indes, & de diverses façons de les apprêter, avec les qualités des ingrédients qui entrent en leur composition. p. 381
- CHAP.

D E S M A T I E R E S.

- CHAP. XX. L'Auteur part de la ville de Chiapa pour aller à Guatimala, & fait la description des lieux principaux qui sont sur le chemin. p. 400
- CHAP. XXI. Avanture périlleuse de l'Auteur, qui le fait passer malgré lui pour un Saint parmi les Indiens, pour s'en être heureusement échappé. p. 416
- CHAP. XXII. L'Auteur continue sa route & ses remarques, & de la manière obligeante dont il étoit reçu, regalé, & servi des Indiens par tout où il arrivoit. p. 424

Fin de la Table de la seconde Partie.



UANL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

®



NOUVELLE
RELATION
DES
INDES OCCIDENTALES,

Des Missions des Religieux aux Indes.

CHAPITRE PREMIER.

Comment & en quelles Provinces des Indes Orientales & Occidentales, qui appartiennent à la Couronne de Castille, l'on envoie des Missions de Religieux; & particulièrement de celle qui y fut envoyée en l'année 1625.

COMME tous les Royaumes de l'Amérique, conquis par les Rois d'Espagne, sont divisez en divers Gouvernemens pour le temporel, ils sont aussi partagez pour le spirituel en plusieurs Jurisdictions sous le nom

Tom. 1.

A de

de Provinces qui appartiennent à divers Ordres de Religieux & à leurs Provinciaux; lesquels quoi que si fort éloignez de l'Europe, vivent tous néanmoins sous la dépendance & subordination de la Cour; & sont obligez étroitement d'y envoyer une Relation exacte de toutes les choses les plus remarquables qui arrivent en ces pais-là, & une liste du nombre des Prédicateurs dont chaque Province a besoin, afin qu'on y envoie un secours suffisant d'Ecclésiastiques pour travailler à la conversion de ces pauvres peuples, ce qui se fait en la manière suivante.

Chacun de ces Ordres de Religieux fait élection de six ans en six ans, d'un Gouverneur principal, qu'ils appellent Général, sur tous ceux de la même Profession: Et il n'y a que les Jésuites & les Jacobins, dont le Général l'est jusques à sa mort, si ce n'est qu'il soit honoré d'un chapeau de Cardinal, & par ce moyen élevé dans un degré plus éminent.

Les Religieux qui sont sujets à ce Général, & qui sont dispersez dans l'Italie, dans l'Allemagne, la France, la Flandre, l'Espagne, les Indes Orientales & Occidentales sont partagés en diverses Provinces.

Comme en Espagne il y a la Province d'Andaloufie, celles de la nouvelle & vieille Castille, celles de Valence, d'Arragon, de Murcie & de Caralogne.

De même en l'Amérique il y a les Provinces de Mexique, de Mechoacan, de Guaxaca, de Chiapa, & Guatimala, de Comayagua, de Nicaragua, & autres semblables.

Cha-

Chacune de ces Provinces a un chef particulier, qu'on appelle Provincial, qui est élu par les Principaux de sa Province tous les trois ans, dans une assemblée qu'ils appellent le Chapitre Provincial, comme ils appellent la précédente le Chapitre général.

Le Chapitre général se tient ordinairement en quelqu'une des principales villes d'Italie, de France, ou d'Espagne.

Quand on tient le Chapitre Provincial, on élit du consentement de tous ceux qui s'y trouvent, un Procureur ou Deffiniteur, qui doit se trouver, au nom de toute la Province, à la prochaine élection du Général; & y demander les choses qui lui sont ordonnées; & représenter l'état de la Province de laquelle il est envoyé.

En cette manière l'on envoie des Procureurs des Indes Occidentales, qui sont ordinairement les meilleures prises que fassent les Navires Hollandois, parce qu'ils emportent avec eux de grandes richesses, pour faire des presens aux Généraux, au Pape, aux Cardinaux & aux Grands Seigneurs d'Espagne, pour en obtenir plus facilement ce qu'ils ont à leur demander.

Entr'autres choses leur charge est de représenter le grand manque d'ouvriers qu'il y a en cette abondante & fertile moisson des Indes (quoi que toutes les Provinces ne demandent pas des Prédicateurs d'Espagne, comme je montrerai ci-après) & de demander trente ou quarante jeunes Prêtres, qui puissent apprendre les diverses langues qui se parlent aux Indes, & succéder aux anciens.

A 2

L'Or-

Nouvelle Relation

4 L'Ordre de la Province ayant été lû devant le Général, ou devant son Chapitre, l'on octroie à ce Procureur des Lettres patentes de la part du Général, qui le nomme son Vicaire général pour une telle Province, représentant sa capacité, les bonnes qualitez dont il est pourveu, les peines qu'il a prises en cette nouvelle Eglise des Indes; & comme on l'a jugé digne de conduire en ces lieux-là, une Mission de ces Ecclésiastiques qui se sont offerts volontairement pour y aller avancer la propagation du Christianisme parmi les Barbates.

Alors ce Religieux venu des Indes se trouvant muni de ces recommandations, va présenter ces lettres au Pape. Ensuite de quoi Sa Sainteté lui fait expédier une Bulle, par laquelle en qualité de Commissaire Apostolique il a pouvoir d'aller dans tous les Couvents de son Ordre qui sont en Espagne, pour y choisir les trente ou quarante jeunes Prédicateurs dont il a besoin, qui dès le premier jour qu'ils sont engagez, pour leur donner meilleur courage; sont en vertu de l'autorité du Pape, qui a été donnée à ce Commissaire, absous de la coulpe & de la peine due à leurs pechez, par une Indulgence pleniére, & ceux qui lui forment quelque obstacle ou empêchement; ou à ceux qu'il a ainsi engagez, sont déclarez avoir encouru la peine de l'Anathème, dont ils ne peuvent recevoir d'absolution que de ce Commissaire, ou de Sa Sainteté même.

Or, dans tous les Etats qui appartiennent au Roi d'Espagne en l'Amérique, il y a deux sortes d'habitans Espagnols, qui sont plus

opofez

des Indes Occidentales.

5

opofez les uns aux autres, que ne sont dans l'Europe les Espagnols aux François.

Sçavoir ceux qui sont nez en Espagne, & qui vont demeurer en ces pais-là; Et ceux qui y sont nez de pere & mere Espagnols, & que les Espagnols naturels appellent Crioles pour les distinguer d'avec eux, voulant signifier par ce mot ceux qui sont nez en ce pais-là.

Cette haine est si grande, que j'ose dire qu'il n'y a rien qui puisse contribuer davantage à la conquête de l'Amérique, que cette division; Et il est aisé de les gagner & de les porter à se joindre contre leurs ennemis, pour se délivrer de l'Esclavage auquel ils ont été réduits, de la maniere rigoureuse dont on les traite, & de la passion avec laquelle on leur rend la Justice, ceux qui viennent d'Espagne étant toujours favorisez à leur préjudice.

Cela est si fâcheux & si rude à souffrir aux pauvres Crioles, que je leur ai souvent ouï dire, qu'ils aimeroient mieux être sujets à quelque Prince que ce fut qu'aux Espagnols, pourvû qu'ils pussent avoir la liberté de l'exercice de leur Religion, & d'autres qui souhaitoient que les Hollandois se fussent arrêtez à Truville, quand ils la prirent, & qu'ils fussent entrez dans le pais, où ils avoient été bien reçûs, & que la Religion dont ils jouissoient sous un si rude esclavage, ne leur étoit aucunement agréable, & ne leur donnoit aucune consolation.

Ce fut cette animosité mortelle entre ces deux sortes d'Espagnols, qui fit que les Crioles se joignirent si facilement contre le Mar-

A 3

quis

quis de Gelves Vice-Roi de Mexique, lots de la mutinerie qui arriva en cette ville, & qu'ils s'attachèrent à Dom Alfonse de Zerna, leur Archevêque qui donna la fuite au Vice-Roi; & ils y auroient ruiné le Gouvernement d'Espagne, si quelques Prêtres ne les en eussent dissuadés; mais je parlerai de ceci plus amplement ci-après.

La cause de cette haine mortelle procede de la jalousie que les Espagnols ont toujours eue contre ces Crioles, craignant qu'ils ne veuillent seconner le joug, & ne plus reconnoître le Gouverneur d'Espagne, qui les prive de toutes les Charges, & de tous les Emplois de l'Etat.

Il est inouï qu'on ait vû aucun d'entr'eux, qui ait été Vice-Roi de Mexique, ou du Perou, ou Président de Guatimala, de Sainte-Foy ou de S. Domingue, ou Gouverneur de Jucatan, de Carthagene & de la Havane, ou Alcade Major de Soconusco, de Chiapa, de S. Sauveur, & pourvû de semblables Charges d'importance.

Mêmes celles des Chancelleries, comme de S. Domingue, de Mexique, de Guatimala, de Lima, & autres, où il y a ordinairement six Conseillers, qu'on appelle Auditeurs, & un Procureur Fiscal, ne se donnent jamais aux Crioles, quoi qu'il y en ait encore parmi eux qui descendent des principaux Conquerans.

Comme en Lima & au Perou les Pizarres, en Mexique & Guaxaca, la maison du Marquis de la Vallé, où les successeurs de Ferdinand Cortez, quelques autres de la maison de Giron, de celle d'Alvarado, ou de cel-

le

des Gusmans; & finalement des principales maisons d'Espagne, sans qu'il y en ait aucun qui soit avancé dans les Dignitez ou Charges publiques.

Et non seulement ils sont privez des Offices; mais les Espagnols naturels leur font des affronts tous les jours, comme à des gens incapables de gouverner les autres; & qui sont à demy Indiens, c'est-à-dire, à demy Barbaires.

Ce mépris général s'est aussi répandu dans l'Eglise, où l'on ne voit presque jamais qu'un Prêtre Criole soit pourveu d'un Evêché ou d'un Canonat dans une Eglise Cathédrale, où l'on n'admet que ceux qui viennent d'Espagne.

De même dans les Ordres de Religieux durant plusieurs années, ils ont fait tout ce qu'ils ont pû pour abaisser & supprimer tous ceux d'entre les Crioles qui avoient été receus en chaque Ordre, de peur qu'ils ne surmontassent en nombre ceux qui venoient d'Espagne.

Quoi qu'ils ayent été obligez d'en recevoir quelques-uns d'entre les naturels; néanmoins toujours les Provinciaux, les Prieurs & tous les Supérieurs ont été Espagnols, mais en Espagne, si ce n'est depuis peu d'années que quelques Provinces ayant eu le dessus sur les Espagnols, ont tellement rempli leurs Convents de Crioles, qu'ils ont absolument refusé d'y recevoir les Missions d'Espagnols qu'on avoit accoutumé de leur envoyer, & que jusqu'à présent l'on envoie aux autres.

Dans la Province de Mexique il y a des Jacobins, des Cordeliers, des Augustins, des

A 4

Car-

Carmes, des Peres de la Mercy, & des Jesuites, entre lesquels il n'y a aujourd'hui que les Jesuites & les Carmes qui l'emportent au dessus des Crioles, en faisant venir d'Espagne tous les ans deux ou trois Missions de Religieux de leurs Ordres.

La dernière Mission qui fut envoyée aux Religieux de la Mercy fut en l'année 1625. où il se trouva une si grande division entre ceux de cette Mission, & les Crioles; que lors de la prochaine Election de leur Provincial dans le Couvent de Mexique, ils en vinrent aux côuteaux les uns contre les autres, & étoient sur le point de s'entretuer, si le Vice-Roi ne se fut rendu au Couvent pour les appaiser, & n'en eût fait emprisonner quelques-uns.

Néanmoins à la fin les naturels l'emportent par la pluralité des voix; & jusqu'à présent ils se sont exemptez des Missions de par deça, alléguant qu'ils ont assez de Religieux en leurs Couvens, & n'ont pas besoin qu'on leur en envoie aucuns d'Espagne, se soumettant au Pape, aussi bien que les autres, & lui faisant d'aussi grands presens que les Espagnols ayent jamais fait.

En la Province de Guaxaca on n'y reçoit aucuns Missionnaires d'Espagne; mais il est vrai qu'il n'y a pas long-tems, que parmi ceux de l'Ordre de saint Dominique, les Espagnols ont été surmontez par le parti des Crioles, & qu'ils plaident encore à Rome pour avoir des Religieux d'Espagne, alléguant que l'honneur de la Religion a beaucoup diminué depuis que l'on n'y a pas voulu recevoir l'assistance de leurs Confreres d'Europe.

Dans

Dans la Province de Guatimala, qui est d'une grande étendue, & comprend Guatimala, Chiapa, les Zoques, partie de Tabasco, les Zeldales, le Sacapula, la Vera-Pas, toute la Côte qui regarde la Mer du Sud, Suchutepek, & Soconusco, Comayagua, Honduras, San-Salvador, & Nicaragua, il y a les Ordres qui suivent; sçavoir ceux de St. Dominique, & de Saint François; les Augustins qui dépendent de Mexique, n'ayant qu'un pauvre Convent à Guatimala; les Jesuites qui dépendent aussi de Mexique, & les Religieux de la Mercy.

Mais entre tous ceux-là, les Jacobins, les Cordeliers, & les Peres de la Mercy, sont seuls à qui appartient le droit de prêcher, & d'avoir des Cures & des Eglises Paroissiales.

Dans toute la Province ces trois Ordres ont toujours tenu le party des Crioles fort abaissé, & n'ont jamais permis qu'aucun d'eux fut élu Provincial, faisant venir d'Espagne du moins de deux en deux ans, des Religieux de leurs Ordres, pour soutenir leur faction contre celle des Crioles.

Les Provinces du Perou qui sont beaucoup plus éloignées d'Espagne, & plus difficiles à y aborder par mer, que celles dont nous avons parlé n'en reçoivent aucunes Missions, mais on leur en envoie des Provinces voisines, & il y a de toutes sortes de Religieux comme ailleurs, dont les plus puissans sont les Jacobins; mais tous tant qu'ils sont; nonobstant leur vœu de pauvreté, y abondent en richesses, en liberté, & en délices.

Dans le Royaume de la Nouvelle Grenade, de Carthagene, de Santa-Fé, Barinas,

Po-

Popayan, & Gouvernement de sainte Marthe, il y a des Jacobins, des Jesuites, des Cordeliers, des Carmes, des Augustins, & des Peres de la Mercy, parmi lesquels les Jacobins, les Jesuites & les Cordeliers recoivent encore jusqu'à present des Missions d'Espagne.

Les Isles de Cuba, la Jamaïque, la Marguerite, & Portorico, sont toutes dépendantes du Provincial de saint-Domingue, & les Religieux qui y sont établis, sont tous de l'Ordre de saint Dominique, de saint François, ou des Jesuites, qui recoivent tous de tems en tems de nouvelles Missions d'Espagne.

Dans la Province de Jucatan, il n'y a que des Religieux de saint François, qui sont puissamment riches, & soutiennent vigoureusement la faction Espagnole, par le moyen des Missions qu'ils recoivent de l'Europe.

La Province de Mechoacan qui appartient aux Religieux de Mexique, est aussi gouvernée de la même façon que celle-là.

En cette maniere j'ai parcouru toute l'Amérique qui appartient à la Couronne de Castille, & fait voir quels sont les Religieux qui s'y sont établis.

Quand aux Indes Orientales & au Bresil, ils appartiennent à la Couronne de Portugal, parce que ce sont les Portugais qui les ont découvertes les premiers, & dépendent aujourd'hui de Dom Jean Roi de Portugal.

Néanmoins les Isles Philippines sont sujettes au Roi d'Espagne; * & il y a des Jacobins, des

* L'accez du Japon leur a été interdit depuis trente-six ans, par l'Empereur de cette Isle, qui ne le permet aujourd'hui qu'aux Hollandois, à des conditions qui leur sont fort honteuses.

des Cordeliers, des Augustins, & des Jesuites, qui se tiennent tous dans la Ville de Manille Capitale de ces Isles, en attendant les Vaisseaux propres pour les passer au Japon, où ils vont travailler à la conversion de ce Royaume-là.

Mais quoi qu'ils recoivent parmi eux quelques-uns des Crioles, particulièrement de ceux qu'ils ont convertis à la Chine & au Japon; néanmoins le plus grand nombre vient des Missionnaires Espagnols, que l'on y transporte plus fréquemment que dans les autres endroits de l'Amérique que j'ai nommez cy-dessus.

Car premièrement on les envoie dans les Navires qui vont à la Nouvelle Espagne, & après qu'ils ont demeuré deux ou trois ans dans Ville Capitale de Mexique, on les envoie à Acapulco, qui est sur la Mer du Sud, où on les embarque sur de grands Gallions, qui vont à Manille, & en reviennent tous les ans richement chargez de marchandises de la Chine, du Japon & des Indes Orientales.

L'on transporte ensuite ces marchandises d'Acapulco, à la Ville de Mexique, qui sans comparaison en tire beaucoup plus de richesses qu'on ne lui en apporte par la Mer du Nord.

CHAPITRE II.

Engagement de l'Auteur pour les Philippines. & ce qui se passa jusqu'à son départ de Cadis pour la Nouvelle Espagne.

L'An 1625. comme je demourois parmi ceux de l'Ordre de Saint-Dominique en la Ville de Xerez en l'Andalousie, l'on envoya quatre Missions, l'une de l'Ordre de Saint-François à Jucatan, l'autre de la Mercy au Mexique; & les deux autres qui étoient des Jacobins & des Jesuites, passerent aux Philippines.

Le Commissaire que le Pape avoit nommé pour faire cette Mission, s'appelloit Frere Mathieu de la Ville, à qui il avoit donné pouvoir d'envoyer trente Religieux; & comme il en eut déjà trouvé environ vingt-quatre dans la Castille & aux environs de Madrid, il les envoyoit les uns après les autres bien pourvus d'argent à Cadis, pour y demeurer dans un logis qu'il avoit loué pour lui & pour ceux de sa suite, jusques au tems que la Flote devoit partir pour aller aux Indes.

Ce Commissaire nomma un autre Religieux qui s'appelloit Antoine Calvo, pour faire la visite dans les Conyens de l'Andalousie qui se trouvoient sur sa route; sçavoir, dans ceux de Cordouë, de Seville, de S. Lucar,

&

& de Xerez, pour remplir le nombre des trente Missionnaires que portoit sa Commission.

Sur la fin de May il arriva à Xerez, amenant avec lui un autre Religieux, qui s'appelloit Antoine Melendez du College de Saint-Gregoire de Valladolid, que j'avois fréquenté long-temps auparavant, & avec qui j'avois lié une amitié très-particuliere.

Aussi-tôt qu'il me vit, il en eut tant de joye, qu'il me pria d'aller souper ce soir-là dans sa chambre, & comme il avoit quantité de patagons, il fit tout ce qu'il pût pour me faire bonne chere.

Le bon vin de Xerez qui ne fut point épargné dans ce régal, réveilla tellement la chaleur de son zèle, qu'il ne fit que parler de convertir les Japonois tout ce soir-là, & discourir de ces pais éloignez de six mille lieues, qu'il n'avoit jamais vûs, comme s'il y eût demeuré toute sa vie. Enfin je puis dire que Bachus l'avoit métamorphosé de Théologien en Orateur, & comme un second Cicéron, lui avoit enseigné toutes les parties de l'Eloquence. Il n'oublia rien de tout ce qui pouvoit me persuader, de m'associer avec lui en cette fonction Apostolique; & entr'autres choses il me representoit, que nul n'étoit Prophète en son pays, & qu'il en falloit sortir pour s'acquérir du bien & de la réputation.

Mais quand il vid que cette sorte de Rhetorique ne me persuadoit pas assez pour suivre ses desseins, il voulut me gagner par d'autres considérations plus touchantes.

Il me representoit les Indes toutes pavées d'or & d'argent, que les pierres c'étoient des per-

perles, des rubis & des diamans, que les arbres y étoient chargez de grapes, de noix muscades, les champs remplis de cannes de sucre, les soyes de la Chine si communes, que les voiles des Navires n'étoient que de tafetas ou de satin; & enfin que c'étoit un païs où l'on trouvoit réellement tout ce que l'histoire & la Fable avoient représenté des richesses de Cresus & de Midas.

Il me représenta ensuite les Philippines comme un Paradis terrestre, où l'abondance se trouvoit par tout, & où rien ne manquoit aux délices de la vie.

Et comme il s'imaginait être déjà dans ces lieux, il me décrivait ses voyages dans ces Provinces, accompagné des Indiens avec des Trompettes & des Hautbois, ses entrées dans les Villes, sur un chemin parsemé de fleurs, sous des Arcs de Triomphe, au bruit du carillon des cloches, & recevant les respectueuses soumissions de tous les habitans.

Et comme l'homme est naturellement touché du desir d'apprendre, il me représentait encore la satisfaction que nous aurions en ces païs-là, de voir comme l'Or & l'Argent se forment dans les entrailles de la terre, comme le Poivre, les Muscades & les Girofles viennent en leur saison, & que la Cannelle n'est que l'écorce d'un arbre.

Que nous y verrions comme on tire le suc des cannes pour en faire la cassonnade, & en former des pains de sucre; l'étrange métamorphose de la Cochenille, d'un ver en la riche teinture d'écarlate, le changement de l'herbe

l'herbe du Tinta en Indigo, & enfin que sans peine & sans étude, nous y pourrions apprendre mille belles choses, capables non seulement de contenter nôtre curiosité, mais aussi d'augmenter nos connoissances, & perfectionner nôtre entendement.

Et quoi que la liqueur de Xerez eût fourni toute cette belle éloquence, il ne laissoit pourtant pas de lui préférer son vin des Philippines qu'on recueille de ces grands arbres de Cocos, dont les Historiens nous disent tant de merveilles, & souhaittoit d'y être déjà, pour en boire en ma compagnie, à la santé de tous nos amis.

Après que nous eûmes soupé, Melendez voulut sçavoir quelle inclination j'avois pour son voyage, & fit serment qu'il n'auroit jamais de repos que je ne lui eusse promis de l'y accompagner; pour m'y obliger davantage, il m'offrit une demi douzaine de Pistoles, m'assurant que je ne manquerois de rien, & que le lendemain matin, Calvo me fourniroit de quoi acheter toutes les choses qui me seroient nécessaires durant ce long voyage.

Je lui fis réponse, qu'une résolution trop prompte, n'aportoit souvent que du repentir & de la tristesse, & que j'y penserois toute la nuit, & que je ferois beaucoup de choses pour l'amour de lui; mais que si je prenois résolution d'y aller, je voulois y emmener aussi un de mes amis, qui étoit un Religieux Irlandois nommé Frere Thomas de Leon.

Sur cela je pris congé de Melendez, & me retirai dans ma chambre, où je ne trouvai plus

plus le repos que j'avois accoûtumé; non que j'eusse été touché par son discours; mais bien plus par la pensée qui me vint, que j'avois trouvé l'occasion propre de m'éloigner de la vûe de mes parens, & de me dérober à leur connoissance.

Car j'avois reçu depuis peu une lettre de mon pere, qui m'écrivoit dans une extrême colere, que tous mes parens étoient fâchez contre moi, & lui plus qu'eux tous, de ce qu'ayant tant dépensé pour me faire étudier, je n'avois pas seulement refusé d'entrer dans la Société des Jésuites, comme il esperoit, mais qu'en toutes choses, j'avois témoigné une averfion mortelle contr'eux, & qu'il auroit mieux aimé que j'eusse été un simple fouillon de cuisine dans le Collège des Jésuites, que de me voir Général de tout l'Ordre de saint Dominique; que je ne devois jamais penser d'être bien venu auprès de tous mes Freres, ni auprès de lui; que je ne devois plus esperer de le revoir, quand même je retournerois en Angleterre; que si j'y venois, il susciteroit les Jésuites que j'avois abandonnez, à me faire chasser de mon pais; & qu'avec le consentement de mon frere aîné, qui est à present Gouverneur d'Oxford, il vendroit l'Hôtel de Halling, & me priveroit de tout ce que je pouvois prétendre sur son bien.

Le dessein que j'avois d'achever mes études, s'oposoit au déplaisir que m'avoit causé cette lettre, j'aurois bien souhaité de pouvoir retourner en Angleterre, & demeurer encore quelque-tems en Espagne pour y perfectionner mes études; mais je confide-

rois

rois aussi qu'après qu'elles seroient achevées, les Jacobins avec un Mandement du Pape, m'envoyeroient aussi-tôt en mon pays en qualité de Missionnaire.

Toutes les suites de la colere de mon Pere, & de la furie de mon Frere le Colonel, se présentoient aussi devant moi, & tout ce que la haine & l'adresse des Jésuites leurs amis pouvoit inventer pour me faire chasser d'Angleterre.

Je rapellai aussi tout ce que Melendez m'avoit dit, des moyens de m'acquérir la connoissance des choses naturelles, par la vûe des richesses de l'Amérique, & des beautez de l'Asie, & me perfectionner dans les choses spirituelles par la contemplation de cette nouvelle Eglise, & la conversation de ses Fondateurs.

Ayant donc passé toute la nuit dans ces inquiétudes, & ces combats; je me résolus enfin à voir l'Amérique, & à y demeurer jusqu'à la mort de mon Pere, & que j'eusse gagné de quoi récompenser la portion héréditaire, dont mon pere m'avoit privé en faveur des Jésuites.

Avec cette résolution je fus trouver Antoine Melendez, & lui ayant témoigné le dessein que j'avois fait de le suivre en son long voyage; je suis assuré qu'il en reçût autant de contentement pour le moins, que si je lui eusse rendu un pareil souper à celui qu'il m'avoit donné; mais qui fut encore bien augmenté à diner, quand je lui presentai mon ami Irlandois Thomas de Leon, pour être de notre compagnie.

Après le diner nous fumes presentez au

Tom. I.

B

Su-

Supérieur Calvo, qui nous embrassa avec beaucoup de tendresse, & nous promit toute sorte d'amitié durant le voyage.

Il nous lut un grand mémoire de tout ce qu'il avoit acheté pour nous nourrir quand nous serions sur mer; tant de poissons & de viandes, tant de brebis, de pourceaux salez, de jambons, de poules, de barils de biscuit blanc, de jarres de vin de Casalla, de barils de ris, de figues, d'olives, de capres, de raisins, de citrons, d'oranges douces & aigres, de grenades, de dragées, de conserves, de marmelades, & de toutes sortes de confitures de Portugal.

Il nous fit espérer qu'il nous feroit recevoir Maître es Arts, & Docteurs en Théologie à Manille, & puis ouvrant sa bourse, il nous donna de quoi faire notre dépense ce jour-là dans Xerez, & acheter ce que nous voulions pour transporter avec nous à Cadis, outre ce qui étoit nécessaire pour les frais du voyage; & enfin étendant ses deux mains, il nous donna la bénédiction de Sa Sainteté, afin qu'il ne nous arrivât aucun malheur par le chemin.

Les principaux Religieux de nos amis de Xerez, firent tout ce qu'ils purent pour nous décourager; mais la liberté dont nous avions joui ce jour-là en la compagnie de Melendez bannit toute la tristesse que nous pouvoit donner un si prompt départ.

Calvo craignant que l'attache pour quelques Religieuses, qui d'ordinaire a beaucoup de pouvoir sur les Religieux Espagnols, ne retardât notre voyage, nous conseilla adroitement de partir de Xerez le lendemain

main matin; Ce que nous fimes en la compagnie de Melendez, & d'un autre Religieux Espagnol de cette ville-là, laissant nos coffres & nos livres à Calvo, afin qu'il eût soin de les envoyer après nous à Cadis. Ce jour-là nous poursuivîmes notre voyage vers le Port de sainte-Marie, montez comme des Cavaliers Espagnols sur nos petites bourriques, laissant sur notre route le somptueux Couvent des Chartreux, & la Riviere de Guadaletché, l'ancien fleuve d'Oubli des Poètes, où nous mangeames des fruits de ces champs Elisées, & bûmes de l'eau des ruisseaux cristallins du Guadaletché, pour chasser à perpétuité la mémoire des aimables objets que nous laissons en Espagne & à Xerez, & tout ce qui nous pouvoit faire penser au retour.

Sur le soir nous arrivâmes en ce Port, qui s'est rendu fameux, parce qu'il sert de retraite aux principales Galeres d'Espagne, & Dom Federic de Tolède qui en est Gouverneur ayant appris l'arrivée de quatre Apôtres des Indes, ne voulant pas perdre cette occasion, qu'il estimoit un bonheur extraordinaire pour lui, nous invita ce soir-là à souper en sa maison.

Tous les habitans estimoient leur ville benite, de ce que nous marchions par leurs rues; ils nous regardoient comme destinez au Martyre pour Jesus-Christ, & souhaitoient d'avoir de nos reliques, & les forçats des Galeres se batoient à qui feroit retentir plus hautement leurs trompettes & leurs haut-bois.

Dom Federic n'épargna rien pour nous bien traiter, & après souper il nous envoya

conduire par les Gentils-hommes au Convent des Minimes, où il avoit donné ordre de nous loger, & où nous fûmes reçus avec tant de bonté par les Religieux, qu'ils voulurent nous laver les pieds ce soir-là, pour nous témoigner leur affection fraternelle, & nous souhaiterent ensuite un bon & paisible repos en nous en allant coucher.

Le lendemain matin, après que ces pauvres Religieux nous eurent donné à déjeuner nous trouvâmes un bateau que Dom Federic avoit fait préparer pour nous, & pour ses Gentils-hommes, qui avoient chargé de nous accompagner, & nous conduire jusques à Cadix.

Quand nous y fûmes arrivez, nous y trouvâmes nos autres Compagnons, & le Commissaire du Pape, frere Mathieu de la Ville, qui nous reçut & nous donna à dîner.

Nous demeurâmes à Cadix, honorez de tout le monde, & joiïssant de la belle vûe de ce lieu-là, tant sur la terre que sur la mer, jusques au tems du départ de la Flote.

Comme il s'aprochoit, Frere Mathieu de la Ville, que nous croyions brûler de zele pour le Martyre, vint prendre congé de nous, & nous ayant montré la Commission qu'il avoit reçüe du Pape, de pouvoir nommer en sa place, qui bon lui sembleroit: il nomma Calvo pour nôtre Supérieur, & s'en retourna en Espagne.

Son départ causa de la mutinerie parmi nous, & refroidit si fort le zele de ceux de nos Missionnaires, qu'ils nous abandonnerent secretement.

Mais les autres furent contents de demeurer

rer avec Calvo, d'autant que c'étoit un bon vieillard, mais mal pourvû des talens nécessaires à inspirer le respect qui étoit dû à son caractere.

Il étoit d'ailleurs si mal propre, & son habit étoit si sale, aussi bien que ses mains à force de manier souvent ses jambons, qu'il avoit plutôt la mine d'un marmiton de cuisine, que d'un Commissaire Apostolique; mais tout tel qu'il étoit il fut pourtant destiné à la conduite de cette Mission depuis l'Espagne jusques à Mexique, où il y a trois mille lieues Espagnoles, & encore autant au-delà, depuis Mexique jusques à Manille, qui est la ville Métropolitaine des Isles Philippines, & où se tient la Cour du Vice-Roi.

JANU

OMA DE NUEVO LEÓN

AL DE BIBLIOTECAS

CHA-



CHAPITRE III.

Du départ de la Flote des Indes de Cadis, l'an 1625. & des choses les plus mémorables arrivées durant ce voyage.

LE premier de Juillet après midi, Don Charles de Ybarra Admiral des Gallions qui étoient dans la Baye de Cadis, fit tirer un coup de canon, ce qui s'appelle ordinairement en termes de Marine le coup de partance, pour avertir tous les Passagers, Soldats & Matelots, de se trouver le lendemain matin chacun dans son bord.

Le deuxième jour de Juillet dès le matin, l'on nous donna avis, qu'un Religieux Anglois nommé Frere Paul de Londres, qui demouroit à S. Lucar, avoit obtenu une lettre du Duc de Medine, qu'il avoit envoyée au Gouverneur de Cadis, par laquelle il lui enjoignoit de faire enquête de moi, & de me faire arrêter en quelque lieu que je fusse, d'autant que le Roi d'Espagne avoit défendu, qu'aucun Anglois passât aux Indes sous quelque prétexte que ce fut.

Ce vieillard fit cela tout exprès pour empêcher mon voyage, m'ayant déjà écrit auparavant plusieurs lettres à même fin, m'en ayant même envoyé une du Pere Diego de la Tuente Provincial de Castille, qui avoit

été

été en Anglaterre avec le Comte de Gondomar qui m'offroit de s'employer pour mon avancement, si je voulois me désister de mon voyage, & m'en retourner avec lui en Castille.

Mais aucunes de ces lettres ne me toucha, ni toute la recherche que peut faire le Gouverneur, ne m'empêcha point de faire ce voyage: Car je fus incontinent après conduit tout seul à nôtre Vaisseau, & caché secrètement dans un tonneau, dont l'on avoit vuïd le biscuit exprès.

De sorte que quand le Gouverneur vint à bord, pour s'enquérir s'il n'y avoit point quelque Anglois dans le Navire, le Pere Calvo répondit résolument que non, sçachant bien qu'on ne m'iroit jamais chercher dans le creux d'un tonneau, & par ce moyen qu'il étoit impossible de me découvrir; de sorte que le Gouverneur s'en étant retourné sans m'avoir trouvé, cette histoire donna matiere de passe-tems à nôtre compagnie, tout le reste de ce jour là.

Ensuite de cela tous les Vaisseaux sortirent du Port les uns après les autres, disant adieu à ceux de la ville, & ceux de la ville leur souhaitant un heureux voyage.

Aussi-tôt qu'ils furent tous en mer, & qu'il n'y eût plus d'espérance de pouvoir revenir jouir de la liberté & des délices de Cadis, nos jeunes Moines commencerent à souhaiter de retourner à terre, quelques-uns commencerent aussi à repasser par leur esprit les mets délicats qu'on leur avoit donnez, & d'autres à considérer le nombre des magnifiques Vaisseaux de nôtre Flote, qui avec huit Gallions qui

qui nous servoient de convoy jusques aux Canaries, faisoient quarante & un Navires en tout, destinez pour aller en divers Ports des Indes.

Il y en avoit deux qui alloient à Portorico, trois à saint-Domingue, deux à la Jamaïque, un à la Marguerite, deux à la Havane, trois à Carthagene, deux à Campeche, deux à Honduras & Truxille, & seize à saint Jean de Ulu-hua, ou la Vera-crus.

Ils étoient tous chargez de vins, de figues, de raisins, d'Olives, d'huile, de toiles, de draps, de fer, & d'argent vif pour les mines, afin de retirer l'argent pur de Sacatecas, des fondrilles de terre avec lesquelles il est mêlé.

Les personnes les plus remarquables qui passerent cette année-là sur ces Vaisseaux, furent le Marquis de Seralvo avec sa femme, qui s'en alloit pour être Vice-Roi de Mexique, au lieu du Marquis de Gelves, qui s'étoit retiré dans un Couvent de crainte de la populace qui s'étoit mutinée contre lui cette année-là.

Ce Marquis de Seralvo s'étoit embarqué sur le Navire nommé le saint André, ayant avec lui Dom Martin de Carillo Prêtre & Inquisiteur de Valladolid, qu'on envoyoit en qualité de Visiteur Général à Mexique; pour informer du différend qui étoit entre le Marquis de Gelves & l'Archevêque, & de la sédition qui étoit arrivée à cause d'eux, avec plein pouvoir & autorité de faire emprisonner & punir tous ceux qui se trouveroient coupables.

Dans le Navire nommé Sainte-Gertrude, passa

passa Dom Jean Nino de Toledo, qui étoit envoyé pour être Président de Manille aux Philippines, & dans le même Vaisseau toute la Mission des trente Jésuites qu'on y envoyoit.

Ils s'étoient déjà infinuez en ses bonnes grâces, & pour les cultiver durant le voyage avec plus de facilité, avoient adroitement pratiqué de s'embarquer dans son même Vaisseau; car en quelque lieu que ces gens se trouvent, ils tâchent toujours d'être près des Rois & des Princes, & de ceux qui ont le commandement sur le peuple.

Nôtre Mission de l'Ordre de S. Dominique composée de vingt-sept Religieux, s'étoit embarquée sur le Saint Antoine, & sur le Navire nommé Nôtre-Dame de la Règle, il y en avoit vingt-quatre de l'Ordre de la Mercy qui alloient à Mexique, dont il y en eût ci-après quelques-uns, qui étoient du nombre de ceux qui tirèrent leurs coups contre les Crioles de leur même Profession.

Nôtre Flote se mit donc en mer, avec le convoi de ces huit Gallions, pour l'escorter contre les Turcs & les Hollandois, que les Espagnols appréhendent fort de rencontrer sur leur route.

Nous fimes voile avec un vent doux & favorable, sur une mer agréable & tranquille, jusques à ce que nous vinmes au Golphe de las Yeguas, c'est à dire, le Golphe des Jumens. Les vagues enflées donnoient l'une après l'autre si fort contre nôtre bord, que nous pensions à toute heure, qu'elles alloient abattre l'Image de S. Antoine, qui étoit sur le

derrière du Navire, & que toutes les galeries de nos Vaisseaux seroient emportées par la violence des vagues.

Mais quand nous eûmes surmonté les dangers de ce Golphe, les huit Galions prirent congé de nous, & laisserent nos Navires marchands pourvoir chacun à leur propre seureté.

La séparation de ces deux Flotes se fit avec grand appareil de part & d'autre, & après plusieurs décharges de l'artillerie dont ils se saluerent reciproquement les uns les autres, ils se visiterent avec leurs Esquifs, & l'Amiral de notre Flote régala magnifiquement à dîner dans son bord, l'Amiral des Galions; comme firent aussi les autres Capitaines, chacun sur leurs Vaisseaux, tous les Officiers & principaux de la Flote Royale qui étoient de leurs parens, ou de leurs amis.

Ce fut une chose remarquable ce jour-là, de voir ce qui se passa parmi nos Apôtres des Indes: on entendit les uns soupirer à tout moment, & souhaiter de pouvoir retourner en Espagne avec les Galions; quelques autres qui faisoient leur possible d'obtenir leur congé du Supérieur Calvo, mais inutilement; & les autres qui s'occupotent à écrire des lettres à leurs sœurs, & à leurs autres amis qu'ils avoient laissés à Cadix.

Le dîner étant achevé, & les deux Amiraux ayant pris congé l'un de l'autre, l'on tira le coup de partance de Galions, qui s'étaient rassemblez pour s'en retourner, nous nous dîmes adieu les uns aux autres, nous souhaitant un bon passage; En suite de quoi ils pri-

rent

rent leur route vers l'Espagne, & nous continuâmes la nôtre vers l'Amérique, ayant toujours vent arrière, jusques à ce que nous y fussons arrivés.

C'est une chose remarquable que depuis qu'on est arrivé à la hauteur des Canaries, on est poussé jusques aux Indes Occidentales d'un même vent qui tire toute l'année d'Orient en Occident; & ce vent est si favorable, que s'il n'étoit point interrompu par les calmes, il est certain qu'on pourroit faire ce voyage en moins d'un mois.

Mais nous en fumes si souvent surpris, que nous ne pûmes voir aucune terre avant le vingtième jour d'Août; que nous navigeâmes près de six semaines comme sur une rivière d'eau douce, nous divertissant cependant à pêcher diverses sortes de poissons, & un autre que les Espagnols appellent Dorado, & les François Dorade, parce qu'étant sous l'eau il paroît comme si les écailles étoient toutes d'or.

Nous trouvâmes une telle abondance de ces poissons, que l'hameçon n'étoit pas si-tôt jeté en mer, que la Dorade étoit prise, de sorte que nous en prîmes plusieurs plutôt par plaisir, que par nécessité, & bien souvent après les avoir pêchez, nous les rejettions dans la mer, parce qu'il est plus propre à être mangé frais que salé.

Nous passâmes ainsi agréablement le temps dans nos Vaisseaux, & prîmes diverses sortes de divertissemens honnêtes, jusques à ce que nous vîmes la première terre, qui fut l'Isle qu'on appelle la Desirade.

Le dernier jour de Juillet, qui étoit la

C 2

Fête

Le dernier jour de Juillet, qui étoit la Fête de Saint Ignace Patron & Fondateur des Jesuites, le Vaisseau nommé Sainte Gertrude sur lequel il y en avoit trente, comme j'ai déjà dit ci-devant, nous parut dès la veille tout pavoisé de blanc, ses pavillons & ses trinquets représentoient quelques-unes des armes & des devises des Jesuites, & d'autres le portrait de Saint Ignace, tous les mâts & ses aubans étoient garnis de lanternes de papier avec des chandelles allumées, qui durèrent toute la nuit, pendant laquelle les Espagnols ne cessèrent point de chanter, & de jouer de leurs flutes & hautbois, outre qu'on tira pour le moins cinquante coups de canon du Vaisseau, & plus de cinq cents fusées, qui faisoient un effet merveilleux, parce que le temps étoit fort calme & serein.

Le jour de la Fête fut célébré encore avec plus de magnificence, les Jesuites firent une Procession générale dans le Navire, en chantant des Hymnes & des Antiennes à l'honneur du Saint, qui furent suivies de plusieurs décharges fréquentes de l'artillerie du Vaisseau; les Matelots Espagnols de leur part n'oubliant rien aussi de tout ce qui pouvoit contribuer à la pompe de ce jour-là & à la joye publique.

Le quatrième jour d'Août, qui est dédié à S. Dominique, Fondateur des Jacobins, ou de l'Ordre des Prêcheurs, le Navire nommé le Saint Antoine dans lequel j'étois, voulut surpasser la pompe de celui de Sainte Gertrude, par l'assistance de vingt-sept Religieux qui étoient dedans, non seulement

par les décharges de l'Artillerie, les fusées, les flambeaux, les hautbois & la musique, & les autres ornemens du Vaisseau; Mais par un festin magnifique de chair & de poisson, où ils inviterent tous les Jesuites avec Dom Jean Nino de Toledo Président de Mamille, & le Capitaine du Navire Sainte Gertrude. Après le dîner ils leur donnerent la comédie tirée des Oeuvres de Lopez de Vega, qui fut représentée par quelques-uns de nos soldats, passagers, & jeunes Religieux, avec autant d'éclat, & une aussi belle décoration, dans le petit espace de notre Vaisseau, qu'on eût pu faire sur le meilleur Théâtre de la Cour de Madrid.

La Comédie fut suivie d'une délicieuse collation de toutes sortes de confitures, pour terminer plus agréablement la joye de ce jour. Ensuite de quoy notre chaloupe, & celle de Sainte Gertrude remenerent nos amis à leur bord, nous disant adieu les uns aux autres au son des hautbois & trompettes, & au bruit de plusieurs coups de canon, qui furent tirés en partant du Vaisseau.

Nous continuâmes notre voyage de cette maniere avec un vent agréable & plusieurs calmes, pendant quoi nous passions le tems en diverses sortes de jeux & de récréations, jusques au vingtième jour du mois d'Août que nous découvrîmes la premiere terre, qui fut l'Isle de la Desirade, comme j'ai déjà dit ci-dessus.



CHAPITRE IV.

Des Isles que nous découvrimés, & les choses qui nous y arriverent.

L'Amiral de nôtre Flote s'étonnant de ce que nous avançons si peu, depuis le deuxième de Juillet jusques au dix-neuvième d'Août, n'ayant encore vû ni découvert aucune terre que les Isles de Canaries, il fit venir ce même matin à son bord tous les Pilotes des autres Navires, pour sçavoir quelle étoit leur opinion sur l'endroit où nous étions, & de combien nous pouvions encore être éloignez de la terre.

Pour cet effet tous les Vaisseaux s'approchèrent de l'Amiral l'un après l'autre, afin que chaque Pilote pût dire son opinion en passant devant lui.

Les différentes opinions de ces Pilotes donnerent grand sujet de rire à tous les Passagers, qui voyoient le peu de rapport qu'il y avoit des uns avec les autres.

L'un disoit que nous étions à trois cens lieuës de terre, l'autre deux cens, l'autre cent, & l'autre cinquante, l'un plus, l'autre moins, s'éloignant tous de la verité comme il parut ensuite, à la réserve d'un vieillard qui étoit Pilote dans le moindre Vaisseau de tous, qui soutint assurément, qu'avec le peu de vent qui faisoit alors, nous arriverions à la Gardaloupe le lendemain matin.

Tous

Tous les autres se moquerent de lui; mais il avoit bien plus grand sujet de se moquer de leur ignorance; car le lendemain au lever du Soleil, nous découvrimés tout à plein, l'Isle que les Espagnols apellent la Desirade, parce qu'au commencement qu'on découvrit les Indes, ce fut la premiere terre qu'ils trouverent, desirant aussi-bien que nous de trouver quelque terre, après avoir été si long tems sur la Mer.

Après cette Isle, nous en découvrimés incessamment une autre, apellée Marigalante, & puis une autre encore qui s'apelle la Dominique, & finalement une autre nommée la Guardaloupe, qui étoit celle que nous cherchions pour nous y rafraîchir, laver notre linge, & prendre de l'eau douce, dont nous avions grand besoin.

Sur les deux ou trois heures après midy, nous arrivâmes à une rade fort seure, qui est au devant de l'Isle, où nous mouillâmes l'ancre, sans avoir aucune crainte des Sauvages nuds, tant de cette Isle que des autres, qui attendent avec beaucoup de joye tous les ans la venue des Espagnols; ils comptent les mois par Lunes, & par ce moyen ils connoissent le tems qu'ils doivent arriver.

Quelque tems auparavant ils font amas de cannes de sacre, de fruits, qu'on appelle Ananas, de Tortues, & semblables autres provisions pour manger, qu'ils troquent avec les Espagnols pour leurs Merceries, pour du fer, des couteaux, ou d'autres choses dont ils se puissent servir dans les guerres qu'ils ont ordinairement contre les habitans de quelqu'une des autres Isles.

C 4

Avant

Avant que nous eussions mouillé l'ancre, il vint plusieurs de ces Indiens à notre bord dans leurs canots, dont il y en avoit quelques-uns qui avoient été peints par nos Anglois, & d'autres par des Hollandois, ou des François, comme il paroissoit par la diversité de leurs armes, cette rade étant commune à toutes les Nations qui voyagent vers l'Amérique.

Ils nous aporтерent donc suivant leur coutume, plusieurs fruits des Indes; mais entre tous l'Ananas fut celui qui nous parut le plus agréable à la vûe, & le meilleur au goût.

Nous ne pûmes nous empêcher de nous étonner au commencement, de voir des gens tous nus, avec leurs cheveux pendans par derrière jusques au milieu du dos, leurs visages découpez en diverses manières de fleurs, avec de petites plaques fort minces qui leur pendoient au bout du nez, comme les anneaux qu'on met au groin des pourceaux pour les empêcher de fouiller la terre.

Ils nous statoient comme des enfans, quelques-uns parlant leur langage que nous n'entendions point, & d'autres faisant certains signes pour montrer les choses qu'ils vouloient avoir; mais entr'autres signes, nos gens entendoient fort bien celui par lequel ils demandoient du vin d'Espagne, & pour se donner du plaisir, après leur en avoir fait boire un bon verre, on les voyoit tomber yvres sur le tillac, & se veautrer comme des pourceaux.

Le jour étant fort avancé, nos Religieux se résolurent d'en passer le reste dans le Navire, & le lendemain de descendre à terre pour voir le dedans de l'Isle, où plusieurs des Ma-

telots & passagers descendirent ce soir-là, dont une partie retourna aux Vaisseaux, & les autres demeurèrent à terre toute la nuit parmi les Indiens.

Le lendemain matin je descendis à terre avec la plupart des autres Religieux, & ayant loué quelques Espagnols pour laver notre linge, nous nous écartâmes çà & là, tantôt tous ensemble, & tantôt deux à deux, & mêmes quelques-uns tous seuls, rencontrant sur notre chemin plusieurs Indiens, qui ne nous firent aucun mal, mais qui au contraire nous statoient comme des enfans, & nous présentoient de leurs fruits, nous demandant en échange quelques épingles, aiguillettes, ou méchans gands qu'ils voyoient autour de nous, ce qui nous donna la hardiesse de nous approcher de quelques-unes de leurs maisons ou cabanes, qui étoient situées proche d'une belle riviere, où ils nous reçurent fort humainement, & nous donnerent à manger de leur poisson, & de la chair de Chevreuil.

Sur le midy nous rencontrâmes sur le milieu de la montagne, quelques Jesuites du Navire Sainte-Gertrude, qui s'entretenoient fort attentivement avec un Mulâtre, qui étoit tout nud comme les autres Indiens.



CHAPITRE V.

Histoire remarquable d'un Mulâtre Chrétien né en Espagne, & rencontré par hazard à la Guardaloupe par des Jesuites.

CE Mulâtre étoit Chrétien, né dans la Ville de Seville en Espagne, où il avoit été esclave d'un riche Marchand, il s'apelloit Louïs, & parloit parfaitement bon Espagnol.

Il y avoit environ douze ans qu'il s'étoit enfuy d'avec son Maître, à cause du rude traitement qu'il lui faisoit, & s'étant rendu à Cadix, il entra au service d'un Gentilhomme qui s'en alloit à l'Amérique, qui le fit embarquer avec lui, ne croyant pas que son Maître en pût jamais avoir de nouvelles quand il seroit passé dans ce nouveau Monde.

Ce Mulâtre se souvenoit combien il avoit reçu de coups de son premier Maître, & appréhendant qu'il eût de ses nouvelles de l'Amérique, & le fit remener en Espagne, où que son second Maître n'imitât la cruauté du premier, comme les coups qu'il en avoit reçus dans le Navire lui donnoient grand sujet de le croire, quand les Vaisseaux arrivoient à la Guardaloupe, il se résolut à toute extrémité de mourir plutôt parmi les Indiens, que

que de vivre davantage sous la servitude des Espagnols.

Abandonnant ainsi sa vie, à la bonne ou mauvaise fortune, il se cacha derrière les arbres en la montagne, jusqu'à ce que les Navires furent partis; après quoi étant trouvé par les Indiens, & leur ayant distribué quelques bagatelles qu'il avoit dérochées à son Maître, il en fut reçu fort humainement, en sorte que se rendant agreable à eux, & eux à lui, ils vivoient ensemble comme s'ils eût été de leur Nation.

De tems en tems il avoit soin de se cacher soigneusement quand les Flotes d'Espagne y arrivoient, & ayant ainsi vécu l'espace de douze ans parmi ces Sauvages, il aprit leur langage, & s'étant marié à une Indienne, il en eut trois enfans qui étoient alors vivans.

Les Jesuites l'ayant rencontré par hazard, & reconnoissant plutôt par le poil frisé de sa tête, que c'étoit un Mulâtre, que par sa couleur bafanée, parce que ces Indiens se peignent toute la peau d'une couleur rouge, ils s'imaginèrent incontinent ce qui en étoit, & qu'il ne pouvoit être venu là, que par le moyen de quelques Espagnols; de sorte qu'entrant en discours avec lui, & trouvant qu'il parloit Espagnol, ils apprirent de lui la vérité de son histoire.

Comme nous les eumes joints, nous commençâmes à persuader ce pauvre Chrétien d'abandonner cette miserable vie, dans laquelle il ne pouvoit faire son salut, lui promettant la liberté, s'il vouloit s'en venir avec nous.

Ce

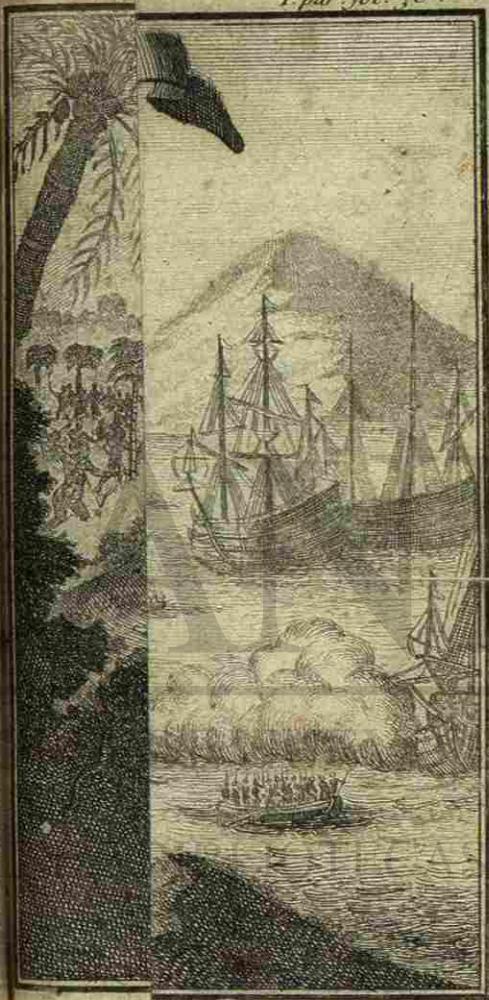
Ce pauvre homme qui depuis douze ans n'avoit entendu aucun mot du vrai Dieu, qui adoroit le bois & la pierre parmi les autres Payens; néanmoins d'abord qu'il entendit parler derechef de JESUS-CHRIST, de la damnation dans les Enfers, & de la joye éternelle dans le Paradis, il se mit à pleurer à chaudes larmes, nous assurant qu'il seroit bien aise de s'en venir avec nous, si ce n'étoit sa femme & ses enfans, qu'il aimoit tendrement, & qu'il ne pouvoit abandonner.

Surquoi nous lui répondîmes, que s'il vouloit aussi les emmener avec lui, il pourroit par ce moyen sauver leurs ames; & que nous lui donnions assurance qu'on auroit soin que ni lui, ni sa femme ni ses enfans, ne manqueroient jamais de moyens pour leur subsistance.

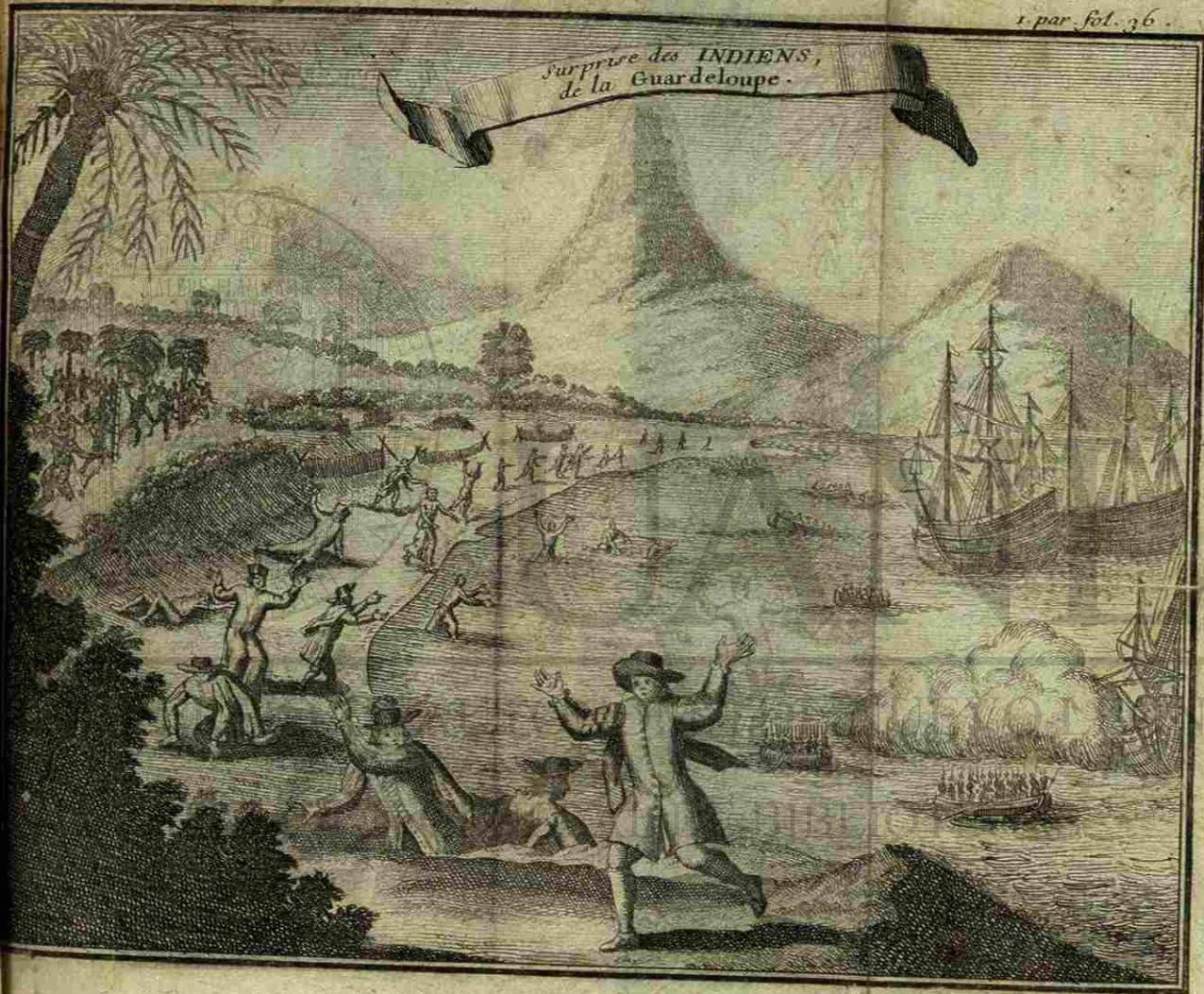
Ce Mulatre écouta fort bien tout cecy, mais il fut à l'instant surpris d'aprehension, ayant veu passer quelques Indiens qui avoient observé la longue conférence qu'il avoit eue avec nous; c'est pourquoi ce pauvre homme tout craintif, nous dit qu'il étoit en danger de sa vie, parce que nous l'avions reconnu, & qu'il aprehendoit d'être tué par les Indiens qui soupçonnoient que nous le voulions emmener; que s'ils le faisoient, comme le bruit en couroit dans l'Isle, que nous verriens bientôt leur amitié changée en rage, & mutinerie contre nous.

Mais nous lui répondîmes, qu'il ne devoit pas aprehender ce qu'ils voudroient faire contre nous, qui étions pourvus de Soldats & d'Artillerie pour conserver notre

vie



Surprise des INDIENS,
de la Guadeloupe.



vic & la sienne aussi, qu'il se résolut seulement d'amener sa femme & ses enfans sur le bord de la mer où nos gens sechoient leur linge, qui le défendroient contre ceux qui voudroient lui faire du mal, & qu'il y avoit un bateau prêt pour le recevoir, & le conduire avec sa femme & ses enfans à bord d'un vaisseau.

Le Mulâtre promit d'exécuter ce que nous lui avions conseillé, & que par adresse il ameneroit sa femme & ses enfans sur le bord de la mer, sous prétexte de troquer de leurs denrées avec les nôtres, pourvû que quelques-uns des Jésuites, qu'il reconnoitroit facilement à leurs robes noires, s'y trouvaient pour le recevoir dans un bateau, & le conduire ensuite aux Navires.

Il s'en alla donc après cela, bien résolu ce nous sembloit de faire ce qu'il nous avoit promis.

Notre joye fut si grande dans l'espérance que nous avions conçû de tirer cinq Ames des ténèbres de l'Idolâtrie Payenne, pour les faire jouir de la lumière du Christianisme.

Mais particulièrement les Jésuites qui avoient les premiers entamé la conférence avec ce Mulâtre, & qui esperoient que cette affaire, si elle succedoit heureusement, ne leur apporteroit pas peu de gloire & de crédit dans dans le progrès de leur Mission.

Après avoir pris congé de nous, ils se dépêcherent de retourner vers la mer, pour donner avis à l'Amiral de ce qu'ils avoient fait, & faire que l'esquif de leur Navire fut petit pour recevoir ce Mulâtre Louis & toute sa famille.

Nous



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL

Nous retournaâmes aussi sur le bord de la mer, pour voir si nos chemises, & le reste de nos hardes étoient seches, & les ayant trouvées prêtes, & notre esquif à terre, la plupart de ceux de la compagnie retournerent avec moi à bord de notre Vaisseau, en laissant à terre deux ou trois de notre bande, avec plusieurs des autres Vaisseaux, & particulièrement des Jesuites qui attendoient leur proye.

Aussi-tôt que nous fûmes arrivez à bord de notre Navire, la plupart de nos Religieux se trouverent si enflammés de zele, à cause de l'amitié que les Sauvages leur avoient témoignée, qu'ils se vouloient résoudre à demeurer en cette Isle, & s'y arrêter pour les convertir au Christianisme, s'imaginant que c'étoit une chose aisée à faire, ce peuple étant d'une humeur douce, & parmi lequel il n'y avoit aucun danger de demeurer à cause des Flotes qui passoient-là tous les ans, qui pourroient faire enquête du traitement qu'on leur auroit fait.

Il y en avoit d'autres, qui n'étoient pas si échauffez; qui leur objectoient, que c'étoit un zele téméraire, & une pure folie d'exposer ainsi leur vie parmi ces Barbares qui vivoient plutôt comme des bêtes brutes, que comme des hommes raisonnables.

Mais ceux qui étoient les plus zelez méprisoient toutes ces raisons, & disoient que le pis qui leur pouvoit arriver, étoit d'être massacrez, sacrifiez, & devorez par les Sauvages, que c'étoit pour cela même qu'ils étoient partis d'Espagne, afin d'être couronné de la Couronne du Martyre, & mourir

mourir en confessant le nom de JESUS-CHRIST, & prêchant son Evangile aux Infidelles.

Comme cette dispute s'échauffoit parmi nous, nous aperçûmes tout d'un coup un grand tumulte sur le rivage, & nos gens qui s'enfuyoient çà & là pour sauver leur vie, abandonnant leur linge, & courant à grand hâte vers les bateaux, qu'ils remplirent si promptement & si fort, qu'il y en eût quelques-uns qui coulèrent à fond, avec tous ceux qui étoient dedans.

Mais ce qui étoit plus digne de pitié, étoit d'entendre les cris lamentables des pauvres femmes, dont il y en eût plusieurs qui se jetterent en la mer, aimant mieux s'exposer au hazard d'être sauvées par quelque bateau, ou au pis aller d'être noyées, que d'être prises, & après cruellement massacrées par ces Indiens.

Au milieu de l'étonnement où nous mit ce soudain changement dont nous ignorions la cause, nous vîmes une multitude de flèches sortir du bois derrière les arbres, & par là, nous reconnûmes assurément que les Sauvages s'étoient mutinez.

Ce tumulte ne dura pas une demie-heure: car notre Amiral fit tirer incontinent deux ou trois volées de canon, & envoya à terre une Compagnie de Soldats pour garder le rivage avec nos gens, ce qui fut promptement exécuté, & tous les Indiens furent bien-tôt écartez, & mis en fuite.

Notre bateau nous ramena trois de nos Religieux, qui avoient demeuré à terre avec plusieurs de nos autres Passagers; entre lesquels

quels il y avoit un Religieux nommé Frere Jean de la Cueva, qui avoit été dangereusement blessé à l'épaule, il m'avoit fort sollicité de demeurer à terre avec lui; mais je n'en voulus rien faire, & par ce moyen j'échappai cette cruelle & furieuse attaque des Indiens.

Outre ceux qui furent noyez, & qu'on retira ensuite sur le rivage, qui étoient au nombre de quinze personnes, l'on trouva deux Jesuites morts sur le sable, trois autres qui étoient dangereusement blesez, trois passagers qui avoient aussi été tuez, & dix de blesez, outre trois autres qu'on ne pût jamais trouver ni morts ni vivans, qu'on jugea avoir été rencontrez dans les bois, & massacrés par les Indiens.

Notre Maître Louïs ne vint point selon sa promesse; mais en son lieu une armée de traîtres Indiens; ce qui nous donna sujet de croire, ou qu'il avoit découvert lui-même le dessein que les Jesuites avoient de l'emmenner avec sa femme & ses enfans; ou que les Indiens en ayant eu le soupçon par l'entretien qu'il avoit eû avec nous, le lui avoient fait confesser.

Et il y a grande apparence que ce fut là le sujet de leur mutinerie: car comme Louïs avoit dit qu'il reconnoitroit les Jesuites, par leurs robes noires, il semble qu'il les avoit mieux representez que les autres aux Indiens; car on observa que leurs flèches étoient la plupart décochées contre des marques noires, & qu'en moins d'un quart d'heure, il y en eût cinq de tuez & blesez.

Toute cette nuit-là nos Soldats firent la garde

garde sur la Côte, déchargeant souvent leurs mousquets pour effrayer les Indiens, qui après cela ne parurent plus devant nous.

Nous ne reposâmes gueres non plus: car nous fimes le guet toute la nuit, de peur que les Indiens ne vinssent dans leurs canots attaquer notre Vaissseau durant l'obscurité, & nous surprendre quand nous serions endormis.

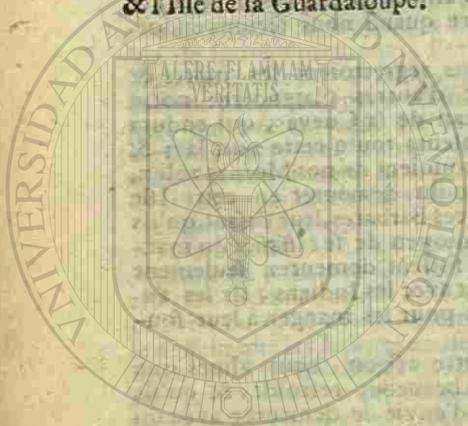
Quelques-uns regrettoient les morts & les noyez, & d'autres plaignoient notre blessé Frere Jean de la Cueva, qui endura de grandes douleurs toute cette nuit-là; & d'autres se mocquoient de nos Moines zelez, qui avoient voulu demeurer en cette Isle pour convertir ces Barbares, leur disant, qu'ils auroient eu le moyen de se rassasier du martyre; car s'ils fussent demeurez seulement jusques à ce soir avec les Indiens, ils les auroient aprêtez pour les manger à leur souper.

Mais après cette action, nous vîmes que leur zele s'étoit beaucoup refroidi, & qu'ils n'avoient plus d'envie de demeurer avec un peuple si barbare; mais souhaitoient plutôt que l'Amiral fit bien-tôt tirer le coup de partance, afin qu'on levât les ancrés, & qu'on se retirât d'un lieu si dangereux.

Le matin tous les Navires se diligentèrent à prendre l'eau qui leur étoit nécessaire pour le reste du voyage, & l'on posa de bonnes gardes sur la côte, & sur la riviere, pour conserver nos gens durant qu'on faisoit toutes ces choses-là.

On ne vit aucuns Indiens toute la matinée.

ni nous n'eûmes aucunes nouvelles des trois hommes qui nous manquoient ; de sorte qu'après nous être suffisamment rafraichis, nous levâmes les ancres sur le midi, & continuâmes de poursuivre notre voyage vers la terre ferme, avec un vent heûreux & favorable, qui nous fit agréablement abandonner la rade & l'Isle de la Guardaloupe.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA

DIRECCIÓN GENERAL

CHA-

CHAPITRE VI.

La suite de nôtre Voyage à Saint Jean de Ulhua, autrement la Vera-Cruz, & comme nous y débarquâmes.

LE vingt-deuxième jour d'Août ; nous fîmes voile si agréablement, que nous perdimmes bien-tôt la vûe des Isles.

La mutinerie des Indiens nous fournit la matière d'un long discours, & fit que quelques-uns de nos Religieux commencerent à se repentir d'avoir entrepris d'enseigner & convertir les Indiens, & eussent bien voulu s'en pouvoir dédire.

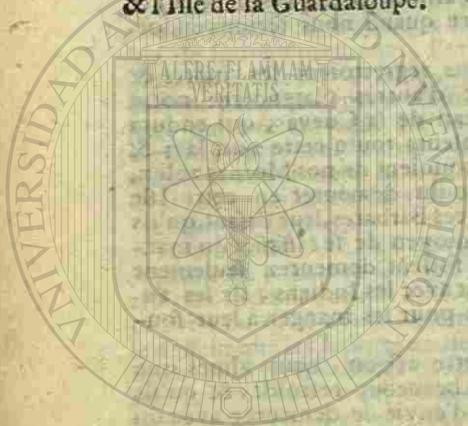
Mais nôtre Supérieur Calvo faisoit tout ce qu'il pouvoit pour nous relever le courage, en nous comptant force histoires du bon naturel des Indiens des Philippines que nous allions trouver, dont la plupart étoient déjà Chrétiens, qui avoient une extrême veneration pour leurs Prêtres, & que ceux qui n'étoient pas encore convertis au Christianisme, étoient tellement retenus en crainte par la puissance des Espagnols, qu'ils n'oseroient rien entreprendre contre eux.

Le principal soin que nous eûmes durant deux jours, fut de prendre garde à nos Ananas que nous avions troquez avec les Indiens. Ce fruit nous plaisoit à tous extrêmement, & il n'y avoit personne qui l'estimât aussi bon ou meilleur que tous ceux qui étoient

D 2

étoient

ni nous n'eûmes aucunes nouvelles des trois hommes qui nous manquoient ; de sorte qu'après nous être suffisamment rafraichis, nous levâmes les ancres sur le midi, & continuâmes de poursuivre notre voyage vers la terre ferme, avec un vent heûreux & favorable, qui nous fit agréablement abandonner la rade & l'Isle de la Guardaloupe.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE INVESTIGACIONES CIENTÍFICAS

CHA-

CHAPITRE VI.

La suite de nôtre Voyage à Saint Jean de Ulhua, autrement la Vera-Cruz, & comme nous y débarquâmes.

LE vingt-deuxième jour d'Août ; nous fîmes voile si agréablement, que nous perdimmes bien-tôt la vûe des Isles.

La mutinerie des Indiens nous fournit la matière d'un long discours, & fit que quelques-uns de nos Religieux commencerent à se repentir d'avoir entrepris d'enseigner & convertir les Indiens, & eussent bien voulu s'en pouvoir dédire.

Mais nôtre Supérieur Calvo faisoit tout ce qu'il pouvoit pour nous relever le courage, en nous comptant force histoires du bon naturel des Indiens des Philippines que nous allions trouver, dont la plupart étoient déjà Chrétiens, qui avoient une extrême veneration pour leurs Prêtres, & que ceux qui n'étoient pas encore convertis au Christianisme, étoient tellement retenus en crainte par la puissance des Espagnols, qu'ils n'oseroient rien entreprendre contre eux.

Le principal soin que nous eûmes durant deux jours, fut de prendre garde à nos Ananas que nous avions troquez avec les Indiens. Ce fruit nous plaisoit à tous extrêmement, & il n'y avoit personne qui l'estimât aussi bon ou meilleur que tous ceux qui étoient

D 2

étoient

étoient en Espagne. On ne le cueille pas meur, mais étant encore verd, on le pend au plancher durant quelques jours, où il se perfectionne & devient jaune & meur, en sorte que chaque morceau est plus doux que du miel.

Nos cannes de sucre ne nous étoient pas moins agréables, quand nous en succions la moïelle, pour nous rafraîchir la bouche de leur sucre.

La premiere semaine nous ne mangeames presque autre chose que des Tortuës, qui nous paroïssent des monstres de la Mer, à nous qui n'en avions jamais vû auparavant, quelques-unes ayant plus d'une aune de large; Leur écaille étoit si dure, qu'une rouë de charette pourroit passer dessus sans la rompre.

Quand on les ouvrit la premiere fois, nous fumes étonnez de voir le grand nombre d'œufs qu'elles avoient, la moindre en ayant plus de mille en son corps. Nos Espagnols en faisoient de bons bouillons avec des épices, & leur viande sembloit plutôt être de la chair que du poisson de mer, qui étant un peu poudré de sel, & pendu deux ou trois jours à l'air, avoit le même goût que la chair de Veau, de sorte que durant quelques jours, nous méprissions nos poules, nos moutons; nôtre bœuf salé, & nos jambons, pendant que nous eûmes dequoi satisfaire l'avidité de nos estomacs avec nôtre veau de mer.

Après quatre jours de Navigation, nôtre Religieux Jean de la Cueva qui avoit été blessé par les Indiens, mourut; tout son corps

corps étoit enflé, ce qui nous donna juste sujet de croire, que la flèche dont il avoit été blessé à l'épaule, étoit empoisonnée.

Ses obsèques furent célébrées avec autant de cérémonie qu'il se pouvoit sur la mer, & il eût pour tombeau le grand Ocean.

On lui attacha deux pierres fort pesantes aux pieds, autant aux épaules, & une sur la poitrine. Et après qu'on eût chanté l'Office des Morts, son corps étant attaché à deux cordes, fut tiré hors du Vaisseau, & laissé à même temps tomber dans la mer, tout l'équipage criant bon voyage, pendant qu'on déchargeoit l'artillerie pour faire honneur à ce corps, qui par la pesanteur des pierres, coula incontinent à fonds, & disparut pour jamais de la vûe des hommes.

Nous vîmes faire la même cérémonie dans le Navire Sainte Gertrude à un autre Jesuite, l'un des trois qui avoit été blessé par les Indiens de la Guardaloupe, qui mourut comme nôtre Religieux, ayant le corps tout enflé par la violence du poison.

Après cela nôtre Navigation commença d'être plus agréable qu'auparavant; car nous passâmes à la vûe de la terre de Portorico, & ensuite de la grande Isle de Saint Domingue.

Nôtre compagnie commença de diminuer en cet endroit; quelques-uns des Vaisseaux s'en allerent à Porto-rico, & à Saint Domingue, & d'autres prirent leur route pour

pour Carthagene, la Havane, la Jamaïque, Honduras, & Jucatan.

Il ne resta donc de notre flotte, que les Navires qui étoient destinez pour aller au Mexique, où nous poursuivimes nôtre route, jusques à ce que nous vîssions au lieu que les Espagnols appellent la sonde de Mexique; car en ce lieu-là nous jettâmes souvent la sonde: pour sonder la mer, qui étoit si calme, que durant l'espace de huit jours nous ne bougeâmes presque d'un même lieu, faute de vent.

Durant ce temps-là nous primes un grand plaisir à la pêche, & particulièrement des Dorades, dont nous fîmes grand'chere, épargnant par ce moyen les provisions que nous avions apportées d'Espagne.

Mais la chaleur étoit si extraordinaire, que nous ne pouvions goûter aucun plaisir durant le jour; car la repercussion des rayons du Soleil, qui donnoit sur l'eau, & sur la poix de nos Vaisseaux, causoit dans l'air une chaleur si ardente, que tout le long de la journée nous étions dans une sueur continue, qui nous obligea de quitter la plupart de nos habits.

Les soirées & les nuits étoient un peu plus supportables; néanmoins la chaleur que le Soleil avoit empreinte durant le jour dans les côtes & planches de nôtre Vaisseau, étoit si grande, qu'il nous étoit impossible de dormir sous le tillac, ni dans nos cabanes, mais nous étions contraints de passer la nuit en chemise à nous promener, où à nous entretenir sur le tillac.

Les Matelots pour se divertir se mirent à se

se baigner & nager dans la mer; mais la mort infortunée d'un de leurs compagnons, comme je dirai cy-après, leur fit bien-tôt abandonner cette sorte de passe-temps.

Plus on s'approche de la terre ferme, & plus on trouve que la mer abonde en certains poissons monstrueux, que les Espagnols appellent Tiburons, & les Normands Requiens.

Quelques-uns s'abusent en prenant ce poisson pour le Cayman ou Crocodile, estimant que c'est la même chose, croyant qu'il n'y a que le Crocodile ou le Cayman, qu'on appelle par abus Tiburon, qui mange la chair des hommes, en emportant d'un seul morceau, un membre tout entier dans l'eau.

Mais ils se méprennent grossièrement: car le Cayman est garni d'écaillés par tout le corps, au lieu que le Tiburon n'a point d'écaillés, mais seulement une peau fort épaisse, comme tous les autres grands poissons de la mer.

Quoi que les Indiens mangent du Cayman, les Espagnols n'en veulent point, mais ils mangent bien du Tiburon.

Nous en primes un avec un harpon de fer à trois dents, qu'on lia avec un cable au travers du corps, & puis on le guinda dans le Navire.

Il étoit si grand que quinze hommes eurent assez de peine d'en venir à bout; c'étoit un animal monstrueux à voir, qui avoit pour le moins douze aunes de longueur; on le fit saier, & on trouva qu'il avoit le goût de chair, comme j'ai dit de la Tortue,

il est aussi gourmand de chair humaine, que le Crocodile, & nous en vîmes un grand nombre dans ce parage de Mexique.

Comme les Espagnols se baignoient tous les jours à côté de leurs Navires, où il n'y a pas si grand danger des Tiburons, qui d'ordinaire n'approchent pas si près des Vaisseaux, un Marelot du Navire Saint François, qui étoit plus hardi que les autres, voulant se hasarder de nager de son Vaisseau, à un autre qui en étoit assez proche, pour visiter quelques-uns de ses amis, devint malheureusement la proie d'un de ces poissons, & avant qu'on pût mettre en mer aucun bateau pour l'aller secourir, nous le vîmes trois fois tiré sous l'eau par ce monstre, qui lui devora une jambe, un bras, & une partie de l'épaule; on trouva après le reste du corps, qui fut tiré de l'eau & porté dans le Saint François, où l'on lui fit ses Funérailles avec les mêmes cérémonies, qu'on avoit faites à Frere Jean de la Cueva.

Le Prophète Royal dit au Pseaume 107. que ceux qui vont sur la mer en des Navires, voyent les Oeuvres du Seigneur, & ses Merveilles au profond des Eaux.

Car ils voyent non seulement des Baleines, mais d'autres Poissons, qui comme des monstres, maîtrisent des hommes forts & vaillants par diverses atteintes de leurs dents longues & aiguës, engloutissant tout d'un coup des membres tous entiers, avec la chair & les os tout ensemble.

Ce malheur attrista toute nôtre flore par l'espace de trois jours, qu'il plut à Dieu de temperer la chaleur excessive que nous avions

avons soufferte par un vent frais & favorable, qui nous tira heureusement de ce calme, où nous ne pouvions manquer de devenir malades, si nous y eussions demeuré plus long temps.

Trois jours après que nous en fûmes partis, un lundi sur les sept heures du matin, comme un de nos Religieux disoit la Messe, & que tout le peuple étoit à genoux, un Marelot commença de se lever, en criant à haute voix par trois fois terre, terre, terre.

Ce qui répandit une telle joye dans le Navire, que tout l'équipage se leva pour voir le continent de l'Amérique; laissant le Prêtre tout seul à l'Autel, achever le service, tant ils étoient ravis de se voir arriver au lieu qu'ils avoient si long-temps souhaité.

La joye fut grande ce jour-là dans tous les Navires, & nôtre Supérieur Calvo fit un grand massacre de sa volaille, qu'il avoit toujours épargnée ci-devant, pour festiner ses Moines ce jour-là.

Sur les dix heures nous vîmes la terre tout à plein, & mîmes toutes les voiles dehors pour y arriver.

Mais nôtre Amiral qui étoit un homme sage, & qui sçavoit les dangers de la Côte, particulièrement ceux qui sont à l'entrée du Havre, à cause de quantité d'écueils qui sont sous l'eau, & qu'on reconnoît par les balises & les enseignes que l'on y a posées pour en avertir les Vaisseaux, reconnoissant qu'avec le vent que nous avions, nous ne pouvions entrer dans le Port que sur le

102000144

soir; Craignant aussi qu'un vent du Nort, qui est fort dangereux sur cette Côte, & qui vient d'ordinaire en Septembre, ne se levât durant la nuit, & mit nos Navires en danger de donner sur les écueils, assembla le Conseil de tous les Pilotes, pour sçavoir s'il étoit plus à propos de continuer à naviger tout ce jour-là à pleines voiles, comme nous faisons, avec espérance d'arriver de bonne heure dans ce Havre; ou seulement d'en approcher en faisant voile avec nos misaines, afin que le lendemain matin, nous y pussions entrer avec plus de sûreté, par l'assistance des bateaux qu'on nous envoyoit de la terre.

La résolution que le Conseil prit, fut de ne s'approcher point trop du Port ce jour-là, de peur d'être surpris par la nuit, & d'abaisser toutes nos voiles, à la réserve des misaines; mais le vent s'étant un peu calmé, nos Navires s'approchèrent assez lentement de la terre, faisant voile jusqu'au soir.

Cette nuit-là on doubla les gardes sur notre Vaisseau, & le Pilote lui-même voulut veiller plus soigneusement qu'il n'avoit encore fait; mais nos Religieux allèrent prendre leur repos ordinaire, qui ne dura pas long temps; car avant minuit le vent se tourna vers le Nort, qui causa un cri général & soudain, & un étrange tumulte, tant en notre Navire, que dans tous les autres.

Nos matelots dans ce desordre s'adressèrent à nos Religieux, afin qu'ils implorassent l'assistance du Ciel sur nous; leur

appréhension étoit plus grande, par la crainte du danger que cette sorte de vent pouvoit apporter cy-après que par ce qui nous paroissoit alors; car le vent n'étoit ni fort ni orageux.

Mais quoi que ç'en soit, les Moines allumerent des Cierges bénits, firent leurs prières à la Vierge Marie, chanterent les Litanies, & d'autres Hymnes & Prières à son honneur jusqu'à la pointe du jour, que par la grace de Dieu le vent de Nord ayant cessé, nôtre vent ordinaire recommença à souffler, & nos Matelots à crier miracle, miracle, étant persuadés que ce bonheur leur étoit arrivé par l'intercession de la sainte Vierge.

Sur les huit heures du matin, nous arrivâmes à la vue des maisons, & fîmes un signal qu'on nous envoyât des bateaux pour nous conduire dans le Havre; ce qui fut incontinent exécuté avec grande joye, ces bateaux conduisant nos Vaisseaux les uns après les autres au milieu de ces écueils, qui rendent ce Port un des plus dangereux de tous ceux que j'ai vûs, dans tous mes Voyages sur les mers du Nord & du Sud.

Nos Trompettes se firent entendre agréablement à cette entrée, & selon la coutume nous saluâmes avec nôtre Artillerie la Ville & la Citadelle qui est tout devant, étant tout ravis de joye de nous voir arriver à bon port.

Nous mouillâmes les ancres dans le havre, mais comme elles n'étoient pas suffisantes pour assûter nos Navires dans un Port si dangereux, nous y joignîmes l'assistance

de plusieurs cables, qui furent amarrez à de grandes boucles de fer, qu'on a attachées tout exprès dans la muraille de la Citadelle, afin de garantir par ce moyen les Vaisseaux de la violence des Vents du Nord.

Après nous être tous congratulez de nous voir si heureusement arrivez dans ce nouveau Monde, nous nous disposâmes avec beaucoup de joye à descendre dans les bateaux, qui nous vinrent querir pour nous débarquer en la terre ferme de l'Amérique.



CHAPITRE VII.

Comme nous débarquâmes à la Vera-Cruz autrement Saint Jean de Ulhua, & la réception qui nous fut faite.

LE douzième jour de Septembre, nous arrivâmes heureusement en l'Amérique, dans la Ville qu'on appelle Saint Jean de Ulhua, autrement la Vera-Cruz, renommée parce que ce fut le commencement de la fameuse Conquête de ce célèbre Conquérant Ferdinand Cortez.

Ce fut-là qu'il prit cette noble & généreuse résolution par une politique inouïe auparavant, de couler à fonds tous les Vaisseaux qui avoient amené les Espagnols en ce Continent, qui est plus grand qu'aucune des autres trois Parties du Monde, afin qu'ils ne pussent songer à autre chose qu'à la Conquête qui s'en ensuivit, se voyant destituez de Navires, & sans espérance de pouvoir jamais retourner en l'Isle de Cube, ni à Jucatan, ni en aucun des endroits d'où ils étoient partis.

Ce fut encore en ce lieu que les premiers cinq cens Espagnols qui y débarquerent, se fortifierent contre des millions d'ennemis, & contre la plus grande des quatre parties du monde.

Enfin ce fut-là que l'on établit les premiers



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE MÉXICO

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

CHA-

de plusieurs cables, qui furent amarrez à de grandes boucles de fer, qu'on a attachées tout exprès dans la muraille de la Citadelle, afin de garantir par ce moyen les Vaisseaux de la violence des Vents du Nord.

Après nous être tous congratulez de nous voir si heureusement arrivez dans ce nouveau Monde, nous nous disposâmes avec beaucoup de joye à descendre dans les bateaux, qui nous vinrent querir pour nous débarquer en la terre ferme de l'Amérique.



CHAPITRE VII.

Comme nous débarquâmes à la Vera-Cruz autrement Saint Jean de Ulhua, & la réception qui nous fut faite.

LE douzième jour de Septembre, nous arrivâmes heureusement en l'Amérique, dans la Ville qu'on appelle Saint Jean de Ulhua, autrement la Vera-Cruz, renommée parce que ce fut le commencement de la fameuse Conquête de ce célèbre Conquérant Ferdinand Cortez.

Ce fut-là qu'il prit cette noble & généreuse résolution par une politique inouïe auparavant, de couler à fonds tous les Vaisseaux qui avoient amené les Espagnols en ce Continent, qui est plus grand qu'aucune des autres trois Parties du Monde, afin qu'ils ne pussent songer à autre chose qu'à la Conquête qui s'en ensuivit, se voyant destituez de Navires, & sans espérance de pouvoir jamais retourner en l'Isle de Cube, ni à Jucatan, ni en aucun des endroits d'où ils étoient partis.

Ce fut encore en ce lieu que les premiers cinq cens Espagnols qui y débarquerent, se fortifierent contre des millions d'ennemis, & contre la plus grande des quatre parties du monde.

Enfin ce fut-là que l'on établit les premiers



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE MEXICO

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS Y SERVICIOS DE INVESTIGACIÓN

CHA-

miers Magistrats, Juges, Echevins, & Officiers de Justice.

Le propre nom de la Ville est Saint Jean de Ulhua, autrement Vera-Crus à cause du vieux Havre de la vraie Croix qui est à six lieues de celui-ci, & qui fut ainsi nommé, parce qu'il fut découvert le jour du Vendredi-saint qu'on adore la vraie Croix.

Mais le Havre de l'ancienne Vera-Crus se trouvant trop dangereux pour les Navires, à cause de la violence des vents du Nord, il fut entièrement abandonné par les Espagnols, qui s'en virent demeurer à Saint Jean de Ulhua, où leurs Vaisseaux trouverent une rade assurée par le moyen d'un Rocher, qui sert d'une forte défense contre les Vents, & afin de perpétuer la mémoire de cette heureuse aventure arrivée le jour du Vendredi-Saint, au nom de saint Jean de Ulhua, ils ont ajouté celui de la vraie Croix, pris du premier Havre qui fut découvert le Vendredi-saint l'an 1519.

Comme nous descendîmes à terre, nous trouvâmes que tous les habitans de la Ville s'étoient rendus sur le bord de la mer, comme aussi tous les Ordres des Religieux, de Saint Dominique, de Saint François, de la Merci & des Jésuites, qui faisoient porter la Croix & la bannière devant eux, pour conduire en procession le nouveau Vice-Roi de Mexique jusques à l'Eglise Cathédrale.

Les Moines & les Jésuites, furent plus diligents à descendre à terre que le Marquis de Serralva & sa Femme; quelques-uns d'entr'eux baisoient la terre, l'estimant sain-

te;

te; à cause de la conversion des Indiens au Christianisme, qui auparavant adoroient les Idoles, & sacrifioient aux Démon; d'autres se mettoient à genoux pour faire leurs prières, les uns à la Vierge Marie, & les autres aux Saints où ils avoient plus de dévotion, & ensuite s'allèrent ranger dans les places & stations de ceux de leur Profession.

Incontinent après on commença à décharger toute l'Artillerie des Navires & de la Citadelle pour saluer le Vice-Roi, qui descendit à terre avec sa femme & tout son train, accompagné de Dom Martin de Carillo, qu'on envoyoit pour Visiteur Général, à cause du différend d'entre le Marquis de Gelves cy-devant Vice-Roi, & l'Archevêque de Mexique.

Le Vice-Roi & sa femme furent placez sous un Dais, & puis on chanta le *Te-Deum*, accompagné de l'harmonie de plusieurs Instrumens de Musique; en cet état on s'achemina en Procession jusques à l'Eglise Cathédrale où le Saint Sacrement étoit exposé sur le grand Autel; à l'entrée chacun se mit à genoux, & un Prêtre ayant donné de l'Eau benite à tout le peuple, on chanta une Hymne d'action de grâces, & finalement la Messe fut célébrée solennellement par un Prêtre accompagné de deux autres Assistans.

Cette Cérémonie étant achevée, le Vice-Roi fut conduit à son logis, par le Président de la Cour de Justice, qu'ils appellent Alcalde Major, par les Officiers de la Ville, & par quelques Juges qui étoient venus exprès de

E 4

Me-

Mexique, & par tous les Soldats des Navires & de la Ville.

Les Religieux furent aussi conduits en procession, faisant porter la Croix devant eux, chacun jusques au Convent de son Ordre.

Frere Jean Calvo presenta les Jacobins au Prieur du Convent de l'Ordre de Saint Dominique, qui nous reçut fort amiablement, nous régala de quelques confitures, & nous fit donner à chacun un verre du breuvage des Indes, qu'on appelle chocolate, dont je parlerai cy-après plus amplement.

Ce petit régale ne servit que de prélude à un meilleur, qui fut un dîné magnifique de chair & de poisson; le gibier n'y fut point épargné, non plus que les Chapons, les Coqs-d'Inde, & les Poules, pour nous faire voir l'abondance des vivres du Pays.

Le Prieur de ce Convent n'étoit pas un homme ancien & grave, tels qu'on a coutume d'élire pour Supérieurs pour gouverner les jeunes Religieux, mais c'étoit un jeune galand, qui à ce qu'on nous dit, avoit obtenu du Supérieur, le gouvernement Provincial de ce Convent, moyennant un présent de mille Ducats qu'il lui avoit fait.

Après dîné il fit venir quelques-uns de notre compagnie dans sa chambre, où nous remarquâmes sa legereté & son peu de mortification.

Nous croyions y trouver quelque belle Bibliothèque qui nous donnât des marques de son sçavoir & de son inclination aux lettres; mais nous n'y vîmes qu'environ une douzaine de vieux livres, qui étoient dans un coin tout couverts de poudre & de toiles d'araignées,

gnées, comme s'ils eussent été honteux que les trésors qu'ils contenoient, fussent si peu estimez qu'on leur préférât une Guitarre qu'on avoit mise dessus.

Cette chambre étoit richement tapissée de tapifferies de Cotton, & d'ouvrages de plumes de Mechoacan, & ornée de quantité de beaux Tableaux, les tables couvertes de Tapis de soye, les Buffets garnis de divers vases de porcelaine, & remplis au dedans de plusieurs sortes de confitures & de conferves.

Cet équipage parut à nos zelez Religieux plein de vanité, & indécent à un pauvre Moine mendiant; mais à ceux qui n'étoient sortis d'Espagne qu'à dessein de mener une vie libertine, & de se rendre riches, la vûe de ces choses là leur fut fort agréable, & leur donna grande envie d'entrer plus avant dans ce Pays, où dans peu de tems l'on pouvoit devenir si riche & si opulent.

Le discours dont ce jeune Prieur nous entreteint, ne fut que de ses loüanges, de sa naissance, de ses bonnes qualitez, de la faveur qu'il avoit auprès du Pere Supérieur de la Province, de l'amour que les principales Dames, & les femmes des plus riches Marchands de la Ville lui portoient, de sa belle voix, & de sa grande capacité en musique, comme il nous le fit voir sur l'heure qu'il se mit à chanter & jouer sur sa Guitarre quelques vers qu'il avoit faits en faveur de quelque belle Amarillis, ajoutant par ce moyen scandale sur scandale à nos bons Religieux, qui se fâchoient de voir ce libertinage en un Supérieur qui devoit au-

con-

contraire leur donner par ses paroles & par ses mœurs, des exemples de repentance & de mortification.

Notre ouïe ne fut pas si-tôt satisfaite du plaisir de la Musique, & notre vûe de tant de beaux ouvrages de coton, de soyes & de plumes, que notre Prieur nous fit apporter de ses magasins une prodigieuse quantité de toutes sortes de délicatesses, pour contenter aussi notre goût & assouvir notre appetit.

De sorte que comme nous étions véritablement passez de l'Europe en l'Amérique, aussi le monde nous paroïssoit véritablement changé, & nos sens d'une autre nature qu'ils n'étoient la nuit & le jour précédent, que nous entendions l'horrible cry des Matelots dans le service du Navire, que nous voyions l'abîme de la Mer avec ses monstres, que nous beuvions de l'eau puante, & sentions le goudron & la poix, au lieu qu'icy nous entendions une voix douce & nette, avec un Instrument bien accordé, nous voyions des tresors & des richesses, nous mangions des douceurs, & parmi ces douceurs nous sentions le musc & l'ambre, dont ce délicieux Prieur avoit fait assaisonner ses dragées & ses confitures.



CHAPITRE VIII.

Description du Port & de la Ville de Saint-Jean de Ulhua, & d'un tremblement de terre, & autres choses qui arriverent à l'Auteur jusqu'à son départ de cette Ville pour aller à Mexique.

Nous mêmes fin à cet entretien, pour nous aller promener & voir la Ville, d'autant que nous n'avions que ce jour-là & le lendemain pour y demeurer. Nous en fîmes le tout cette après-dinée, & trouvâmes qu'elle étoit fondée sur un terroir sablonneux, excepté du côté du Sud, où la terre est marécageuse & pleine de fondrières, ce qui joint aux grandes chaleurs qu'il y fait, rendent ce lieu fort mal-sain.

Le nombre des habitans peut être d'environ trois mille, parmi lesquels il y a plusieurs riches Marchands, les uns de deux cens, les autres de trois, & quatre cens mille Ducats vaillant.

Nous ne nous arrêtâmes pas beaucoup à la considération des Bâtimens, car ils sont tous de bois, tant les Eglises & les Convents, que les maisons des particuliers; les murailles de la maison du plus riche habitant n'étant que de planches, ce qui joint à la violence des vents du Nord, a fait que diverses fois la Ville a été brûlée rez-pied rez-terre.

Le

CHA-

contraire leur donner par ses paroles & par ses mœurs, des exemples de repentance & de mortification.

Notre ouïe ne fut pas si-tôt satisfaite du plaisir de la Musique, & notre vüe de tant de beaux ouvrages de coton, de soyes & de plumes, que notre Prieur nous fit apporter de ses magasins une prodigieuse quantité de toutes sortes de délicatesses, pour contenter aussi notre goût & assouvir notre appetit.

De sorte que comme nous étions véritablement passez de l'Europe en l'Amérique, aussi le monde nous paroïssoit véritablement changé, & nos sens d'une autre nature qu'ils n'étoient la nuit & le jour précédent, que nous entendions l'horrible cry des Matelots dans le service du Navire, que nous voyions l'abîme de la Mer avec ses monstres, que nous beuvions de l'eau puante, & sentions le goudron & la poix, au lieu qu'icy nous entendions une voix douce & nette, avec un Instrument bien accordé, nous voyions des tresors & des richesses, nous mangions des douceurs, & parmi ces douceurs nous sentions le musc & l'ambre, dont ce délicieux Prieur avoit fait assaisonner ses dragées & ses confitures.



CHAPITRE VIII.

Description du Port & de la Ville de Saint-Jean de Ulhua, & d'un tremblement de terre, & autres choses qui arriverent à l'Auteur jusqu'à son départ de cette Ville pour aller à Mexique.

Nous mêmes fin à cet entretien, pour nous aller promener & voir la Ville, d'autant que nous n'avions que ce jour-là & le lendemain pour y demeurer. Nous en fîmes le tout cette après-dinée, & trouvâmes qu'elle étoit fondée sur un terroir sablonneux, excepté du côté du Sud, où la terre est marécageuse & pleine de fondrières, ce qui joint aux grandes chaleurs qu'il y fait, rendent ce lieu fort mal-sain.

Le nombre des habitans peut être d'environ trois mille, parmi lesquels il y a plusieurs riches Marchands, les uns de deux cens, les autres de trois, & quatre cens mille Ducats vaillant.

Nous ne nous arrêtâmes pas beaucoup à la considération des Bâtimens, car ils sont tous de bois, tant les Eglises & les Convents, que les maisons des particuliers; les murailles de la maison du plus riche habitant n'étant que de planches, ce qui joint à la violence des vents du Nord, a fait que diverses fois la Ville a été brûlée rez-pied rez-terre.

Le

CHA-

Le grand trafic qui se fait d'Espagne au Mexique, & par le Mexique aux Indes Orientales, & encore celui de Cube, de Saint Domingue, de Jucatan, de Porto bello, & du Peru à Porto-bello, de Carthagene, & de toutes les Isles qui sont sur la Mer du Nord, & par la Riviere Alvarado, en montant aux Zopotecas, Saint Alphonse, & vers Guaxaca, & par la Riviere Grijaval montant vers Tabasco, les Loques & Chiapades Indiens, rend cette petite Ville opulente, & la fait abonder en toutes les richesses & Marchandises du Continent de l'Amérique & des Indes Orientales.

Le mauvais air du lieu est cause qu'il y a si peu d'habitans, & leur petit nombre joint au grand commerce qui s'y fait, rend les marchands extraordinairement riches, & ils le feroient encore plus, sans les pertes fréquentes qu'ils ont faites, toutes les fois que la Ville a été brûlée.

Toute la force de cette Ville consiste, premièrement en ce que l'entrée du Havre est très-difficile & fort dangereuse; & secondement en un rocher qui est à une portée de mousquet devant la Ville, sur lequel on a bâti une forteresse ou une Citadelle, dans laquelle on entretient une petite garnison, mais dans la Ville il n'y a aucune fortification, ni de gens guerre. Le rocher & la forteresse servent comme de muraille, de rempart & de clôture au Port, qui sans cela seroit ouvert, & sujet aux vents du Nord.

Les Navires n'oseroient mouiller l'ancre dans le Havre, si ce n'est sous le rocher & la forteresse, & encore ils ne sont pas en assu-

rance, qu'ils ne soient amarez avec des cables à des anneaux de fer qu'on a attachez tout exprès dans le rocher. Delà vient qu'il est arrivé quelquefois, que les Navires étant portez par le courant de la marée d'un côté du rocher, ont été jettez contre les autres rochers, ou emportez en pleine mer; les cables avec quoi ils étoient amarez à la forteresse, ayant été rompus par la force des vents.

Un pareil accident arriva à l'un de nos Vaisseaux la nuit d'après que nous fûmes débarquez; & nous fûmes bien-heureux de n'être point en mer; car il se leva un tel orage & une si grande tempête du côté du Nord qu'elle rompit les cables du Navire, & l'emporta en pleine mer.

Quant à nous qui étions à terre, nous croyions à tout moment que cet orage nous devoit aussi enlever de nos lits: car ces legeres maisons de bois branloient si fort, que nous n'attendions que l'heure qu'elles alloient tomber sur nous.

Notre repos fut bien petit cette nuit-là, qui nous fit assez experimenter ce que c'est que Saint Jean de Ulhua; car quoi que notre Prieur nous eût aussi bien traitez à souper, qu'il avoit fait à dîner, & nous eût même fait laver les pieds avant que de nous mettre au lit, afin que nous pussions dormir plus à notre aise sur ses bons lits, que nous n'avions fait depuis deux mois dans nos petites cabanes, pendant que nous étions sur mer.

Le sifflement continuel des vents étoit si violent, & le branle perpétuel de nos cham-

bres si importun, que ne pouvant plus souffrir d'être bercez de la forte, nous fûmes contraints d'abandonner nos lits sur le minuit, & fuir tous pieds nus dans la cour pour trouver un lieu de sûreté, croyant qu'à toute heure la maison s'alloit renverser sans dessus dessous.

Mais quand le jour fut venu, les Religieux du Couvent, qui étoient accoutumés à ces bourrasques, se moquerent de l'appréhension que nous avions eüe, & nous dirent qu'ils ne dormoient jamais mieux quand leurs lits étoient ainsi ébranlez par ces sortes de tempêtes.

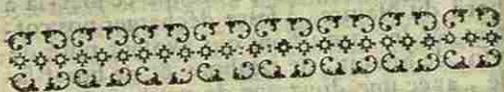
L'appréhension que nous eûmes cette nuit-là nous fit ennuyer du bon traitement qu'on nous faisoit, & souhaiter de pouvoir bientôt abandonner le rivage de la mer; à quoi notre Supérieur Calvo s'accorda aussi facilement, non pas tant pour la peur que nous avions eüe, que pour la crainte qu'il avoit lui-même, qu'en mangeant des fruits du pays, & en bûvant après de l'eau avec trop d'avidité, nous ne tombassions tous malades, & ne mourussions en ce lieu-là, comme firent plusieurs autres après nôtre départ, faute d'avoir gardé de la modération en l'usage de ces fruits, dont ils n'avoient jamais mangé auparavant. Joint que l'eau de ce lieu-là cause ordinairement des flux de ventre fort dangereux à tous ceux qui sont nouvellement venus d'Espagne.

Il y avoit trente mules pour nous qu'on avoit amenées tout exprès de Mexique à S. Jean de Ulhua, où il y avoit déjà six jours qu'elles nous attendoient avant l'arrivée de la Flore, Le

Le Supérieur Calvo s'occupa ce jour-là à bord du Navire, à faire décharger nos coffres, & les provisions qui avoient resté de vin, de biscuit, de jambons & de bœuf salé, avec une douzaine de poules, & trois moutons, dont chacun s'étonna de voir qu'il nous fût resté tant de vivres après un si long voyage.

Durant qu'il s'occupoit à faire cela, nous fûmes visiter nos amis, & prendre congé d'eux le matin; après dîner l'on fit disposer des sièges pour nous dans l'Eglise Cathédrale, pour voir jouer une Comédie que les habitans de la Ville avoient préparée pour la réception du nouveau Vice Roi.

De sorte qu'après avoir demeuré seulement deux jours à S. Jean de Ulhua, nous en partîmes pour poursuivre nôtre voyage vers la ville de Mexique.



CHAPITRE IX.

Du voyage que nous fimes depuis S. Jean de Ulhua jusques à Mexique, & des Bourgs & principaux Villages qui se trouvent sur le chemin.

LE quatorzième de Septembre nous sortimes de la Ville de Saint Jean de Ulhua, & entrâmes dans le chemin de Mexique, que nous trouvâmes trois ou quatre lieues durant fort sablonneux, & aussi large & ouvert qu'est celui de Londres à S. Albans.

Les premiers Indiens que nous rencontrâmes, furent ceux de l'ancienne Veracruz, qui est une Ville située sur le bord de la Mer, où les Espagnols qui conquièrent les premiers ce pais-là, avoient dessein de s'établir. Mais après à cause du peu d'abri qu'il y a pour les Vaisseaux, contre les vents du Nord, ils l'abandonnerent pour venir à S. Jean de Ulhua, où ils sont aujourd'hui.

Ce fut-là que nous commençâmes de remarquer le pouvoit, que les Prêtres & les Moines ont sur les pauvres Indiens, comme

Ils les tiennent assujettis, & l'obéissance qu'ils leur rendent.

Le Prieur de S. Jean de Ulhua leur avoit écrit une Lettre le jour auparavant pour les avertir de nôtre venue, leur enjoignant de nous venir rencontrer sur le chemin, & de nous bien recevoir en ces lieux-là.

Ce qui fut exécuté ponctuellement par ces pauvres Indiens: Car comme nous étions environ à une lieue de la Ville, une vingtaine des principaux, montez à cheval nous vinrent rencontrer, & nous présentèrent à chacun un bouquet de fleurs.

Ensuite de quoi ils se mirent à marcher au devant de nous environ à la portée d'un arc, jusques à ce que nous en rencontrâmes d'autres à pied avec des trompettes & des hautbois, qui jouoient fort agréablement devant nous.

Parmi eux étoient les Officiers des Eglises, les Marguilliers & Maîtres de Confraternités, qui nous présentèrent aussi à chacun un bouquet. Ils étoient suivis des Enfans de Chœur, & d'autres personnes qui marchoient lentement devant nous en chantant le *Te Deum laudamus*, jusques à ce nous fûmes arrivés au milieu de la Ville, en la place où l'on tient le marché, & où il y a deux fort beaux grands Ormeaux.

L'on avoit dressé en ce lieu-là un long berceau, sous lequel il y avoit une table garnie de plusieurs boîtes de conserve & autres sortes de confitures & biscuits, pour nous faire boire du Chocolate.

Comme on étoit après à l'affaisonner avec l'eau chaude & le sucre, les principaux Indiens & les Officiers de la Ville nous firent une harangue, après s'être mis à genoux, & nous avoir baisé les mains les uns après les autres.

Nous disant que nous étions les bien-venus en leur païs, qu'ils nous rendoient mille grâces de ce que pour l'amour d'eux nous avions abandonné nôtre Patrie, nos parens, & nos amis, pour venir de si loin travailler au salut de leurs Ames, & qu'enfin ils nous honoroient comme des Dieux en terre, & des Apôtres de Jesus-Christ. Ils continuerent ces complimens jusques à ce qu'on nous eût apporté le Chocolate.

Nous nous rafraichîmes une heure, & remerciâmes les Indiens de tant de marques de bonté qu'ils nous avoient montrées, les assurant qu'il n'y avoit rien au monde qui nous fût plus cher que leur salut, & que pour le procurer, nous n'avions point appréhendé de nous exposer à toutes sortes de périls, tant sur la mer que sur la terre, ni même la cruauté barbare des autres Indiens qui n'avoient point encore connoissance du vrai Dieu; pour le service duquel nous étions mêmes résolus de ne point épargner nôtre vie.

Sur cela nous primes congé d'eux, fîmes des presens aux principaux, de Chapetelets, de Médailles, de Croix de cuivre, d'*Agnus Dei*, de quelques Reliques apportées d'Espagne, & leur donnâmes à chacun pour quarante ans d'indulgences, suivant le pouvoir que nous

en avions reçu du Pape, de les pouvoir distribuer en quelque tems que ce fût, dans tous les lieux où nous passerions, & à tous ceux que nous jugerions à propos.

Comme nous sortîmes du berceau pour prendre nos mules, nous vîmes tout le marché plein d'Indiens, tant d'hommes que de femmes, qui étoient à genoux, nous adorant presque, & demandant notre bénédiction, que nous leur donnâmes en passant avec les mains élevées, faisant le signe de la Croix sur eux.

La soumission de ces pauvres gens, & la vanité d'être reçûs avec toutes ces cérémonies, & ces honneurs publics, avoient tellement enflé le cœur de quelques-uns de nos jeunes Religieux, qu'ils se croyoient être au dessus des Evêques d'Espagne, qui, quoi qu'ils n'ayent que trop d'orgueil, n'ont pourtant jamais reçu tant d'acclamations publiques en leurs voyages, que nous en reçûmes en ce lieu-ci.

Les hautbois & les trompettes retentirent encore une fois au-devant de nous, & les principaux de la Ville nous conduisirent une demi-lieuë au de-là, & puis se retirèrent chez eux.

Les deux premiers jours après que nous fûmes partis de ce lieu-là, nous ne logeâmes qu'en de pauvres petites bourgades d'Indiens où nous rencontrâmes pourtant toujours beaucoup de civilité, & grande abondance de vivres, particulièrement de poules, chapons, poules d'inde, & diverses sortes de fruits.

Le troisieme jour sur le soir nous arrivâmes à une grande bourgade ou Ville, dans laquelle il y a bien près de deux mille habitans, les uns Espagnols, & les autres Indiens qui s'appellent Xalappa de la Vera-Crus.

En l'année 1634. cette Ville fut érigée en Evêché, par le partage qui fut fait du Diocèse de la Ville des Anges; & quoi que certuy. et n'en soit que la troisieme partie, il est pourtant estimé dix-mille ducats de revenu par an, d'autant qu'il est situé dans un territoire qui est très fertile en mahis, & en froment d'Espagne.

Il y a plusieurs bourgades d'Indiens aux environs. Mais ce qui le rend riche sur tout, sont les fermes où l'on cultive le sucre & quelques autres qu'ils appellent Estantias, où l'on élève un fort grand nombre de mules & de bétail, & quelques autres aussi où l'on recueille de la Cochenille.

En cette Ville il n'y a qu'une grande Eglise, & une Chapelle, qui dépendent l'une & l'autre du Couvent des Religieux de Saint François, où nous logeâmes ce soir-là, & le lendemain qui étoit le Dimanche.

Les revenus de ce Couvent sont grands, néanmoins l'on n'y entretient qu'une demi-douzaine de Religieux, quoi qu'il y ait assez de quoi en nourrir plus de vingt fort à leur aise.

Le Supérieur ou Gardien de ce Couvent, n'étoit pas moins vain, que celui de Saint Jean de Uihua; & quoi qu'il ne fut pas de notre Ordre, il ne laissa pourtant pas de nous bien

bien recevoir, & de nous traiter magnifique-ment.

Non seulement en ce lieu-là, mais dans tous les autres endroits de notre voyage, nous remarquâmes dans tous les Prêtres & Religieux une grande molesse de vie, & des mœurs & manieres d'agir fort contraires à leurs Vœux & à leur Profession.

Cet Ordre de Saint François, outre les vœux de Chasteté & d'Obédience, en fait encore un autre, qui est d'observer la Pauvreté plus exactement qu'aucun des autres Mendians; car leur habillement doit être de gros drap gris, leurs ceintures de cordes de chanvre, leurs chemises de laine, leurs jambes doivent être nuës sans bas de chausses, & ne doivent point avoir de souliers en leurs pieds, mais seulement des sandales.

Il ne leur est pas seulement défendu d'avoir de l'argent, mais mêmes de le manier, ni d'avoir rien en propre; dans leurs voyages ils n'oseroient, pour se soulager aller à cheval, mais il faut qu'ils marchent à pied avec peine & labour, estimant que l'infracton de la moindre de ces choses-là est un péché mortel digne d'excommunication & de damnation éternelle.

Mais nonobstant toutes les obligations qui les attachent si étroitement à l'observance des règles de leur profession, ceux qu'on a transportez en ces pais-là, vivent d'une maniere qu'il semble qu'ils n'ont jamais fait de vœu à Dieu, & font voir par leur vie déréglée, qu'ils ont voué ce qu'ils ne peu-

peuvent ou ne veulent pas accomplir.

Nous ne trouvâmes pas seulement étrange, mais nous fûmes extrêmement scandalisez de voir un Religieux du Convent, de Xalapa monter à cheval avec son laquais derrière lui seulement pour aller au bout de la Ville entendre la Confession d'un homme agonisant, avec son habit long, relevé & attaché à sa ceinture, pour faire voir un bas de soye orange & des souliers de marroquin proprement faits, avec des calçons de toile de Hollande & un passément de quatre doigts attachez au haut de la jambe.

Cela nous donna lieu de prendre garde de plus près à la conduite de ce Moine, & des autres, qui sous leurs manches larges, faisoient paroître leurs pourpoints piquez de soye, & la dentelle qui étoit aux poignets de leurs chemises de Hollande, de sorte que dans leurs habits, aussi-bien que dans leur entretien, nous n'y voyions aucune mortification, mais au contraire autant de vanité que dans les gens du monde.

Après souper quelques-uns d'entr'eux commencerent à parler de jouer aux cartes & aux dez, & nous convierent, nous qui étions nouveaux venus, de jouer une Partie à la Prime, ce que la plupart refuserent, les uns faute d'argent, & les autres pour ne seavoir pas le jeu; néanmoins avec beaucoup de peine, ils firent ensorte qu'il y eût deux de nos Religieux qui se joignirent avec deux des leurs.

La partie faite, ils commencerent à mêler les cartes de fort bonne grace; on coucha de

fin-

simple & de double; la perte piqua les uns & le gain échaufa les autres, de sorte que ce Couvent fut converti cette nuit-là, en Academie, & la pauvreté Religieuse en prophétisations mondaines.

Comme nous n'étions que les spectateurs de leur jeu, nous eûmes le loisir une partie de la nuit de faire réflexion sur cette maniere de vivre, car plus le jeu continuoit plus le scandale s'augmentoit, tant par la boisson que par les juremens, les moqueries & les risées, qu'ils faisoient du vœu de pauvreté.

Un de ces Cordeliers, quoi qu'il eût déjà manié de l'argent, & l'eût mis sur la table avec ses doigts; néanmoins par fois pour faire rire la Compagnie; s'il lui arrivoit de gagner une somme considérable, (comme souvent il y avoit plus de vingt écus sur le jeu) il ouvroit une de ses manches, puis avec le bout de l'autre il ramassoit tout l'argent qui étoit au jeu & le jettoit dans l'ouverture de celle qu'il tenoit ouverte disant, qu'il avoit fait Vœu de ne point toucher d'argent, ni d'en garder, mais que sa manche avoit la permission de le garder.

Je ne pouvois plus entendre tant de juremens, & j'avois envie de leur dire mon sentiment, & de leur faire reproche; mais je considèrai que je n'étois-là que comme un étranger qui passoit & que tout ce que je pourrois dire seroit inutile, de sorte que je me retirai sans faire bruit pour me reposer, laissant ces joüeurs qui continuerent toute la nuit jusques au matin.

Le

Le lendemain l'on entendit par ce Moine qui faisoit tant le railleur, qui avoit plus la mine d'un débauché, que d'un Religieux de S. Francois, & qui étoit plus propre pour l'école d'un Sardanapale ou d'un Epicure, que de vivre dans un Cloître, qu'il avoit perdu plus de quatre-vingt écus. Sa manche refusait, ce semble, de garder ce qu'il avoit fait vœu de ne posséder jamais.

Ce fut-là que je commençai de reconnoître par là la manière de vivre de ces Cordeliers-là, que c'étoit plutôt le libertinage, qui faisoit passer tous les ans tant de Moines & de Jésuites d'Espagne en ces quartiers-là, que le zèle qu'ils avoient pour l'Évangile, & pour la conversion des âmes, ce qui étant un acte de la plus haute charité, ils ont raison d'en faire une des principales marques de la vérité de la Religion.

Mais la mollesse de leur vie fait voir clairement, que l'amour de l'argent, de la vaine gloire, du pouvoir & de l'autorité qu'ils ont sur les pauvres Indiens, est plutôt la fin & le but où ils visent, que l'amour & l'avancement de la gloire de Dieu.

De Xalappa nous allâmes à un autre lieu, que les Espagnols appellent la Rhinonada; qui n'est ni Bourg, ni Village, & ne vaudroit pas la peine que j'en fisse mention en ce lieu-ci, si ce n'étoit qu'elle est remarquable pour deux choses qui la font considérer particulièrement.

La première, c'est qu'elle est si éloignée de

de tout autre lieu, qu'il est comme impossible à ceux qui voyagent de faire leur journée sans s'y venir reposer à dîner, ou y demeurer le soir à souper, à moins que de se détourner de deux ou trois lieues du chemin, pour arriver à quelque bourgade d'Indiens.

Ce n'est qu'une maison seule, que les Espagnols appellent Venta, comme sont les hôtelleries en Angleterre quand elles sont seules sur le chemin: Elle est située au bout d'une vallée, qui est le lieu le plus chaud qu'il y ait depuis Saint Jean de Uluha jusques à Mexique.

Mais ce qui la rend encore considérable, est qu'il y a les meilleures sources & fontaines, qui soient sur cette route, quoi que l'eau en soit tiède à cause de la chaleur du Soleil.

Ceux qui tiennent l'hôtellerie, sçachant bien que la grande chaleur que l'on souffre en voyageant, a besoin d'être tempérée par un breuvage rafraîchissant, ont soin d'avoir de grands vases de terre pleins d'eau, qu'ils enfoncent dans du sable mouillé, où elle devient aussi froide que la glace.

La douceur & la fraîcheur de cette eau, dans un pays si chaud & si ardent, nous donna autant de sujet d'étonnement, que de plaisir d'avoir trouvé de quoi remédier à cette chaleur excessive.

Outre cela, l'on nous servit une si grande quantité de bœuf, de mouton, de chevreau, de poules, de coqs d'Inde, de lapins, de gibier, & particulièrement de caillies, que nous en étions tous étonnez.

La vallée & le pays des environs sont très-riches & fertiles; rempli de fermes où les Espagnols font cultiver le sucre, la cochenille, le froment & le mahis.

Mais ce qui me fait plus particulièrement ressouvenir de cette Venta ou hôtellerie solitaire, est que quoi que l'industrie de l'homme ait trouvé le moyen de pourvoir les voyageurs dans un lieu si chaud, d'une eau si rafraichissante, & fourni ce lieu-là d'une si grande abondance de vivres, tout cela n'est agréable que durant le jour; car pendant la nuit les Espagnols les appellent des confitures d'Enfer.

Non seulement la chaleur y est si excessive, qu'il est impossible de manger, sans essuyer à toute heure la sueur qui coule du visage sur les yeux, mais aussi les mouches importunent si fort, qu'il n'y a aucun moyen de s'en garantir, soit en veillant, soit en dormant; Et quoi que la plupart d'entre nous eussent des tentes, néanmoins elles n'étoient pas capables de nous garantir de ces insectes, qui comme les grenouilles d'Égypte, nous venoient trouver jusques dans nos lits.

Ils ne paroissent point durant le jour; mais lorsque le Soleil se couche ils commencent à s'attrouper, & disparaissent au lever du Soleil.

Après une longue & fâcheuse nuit, voyant que le Soleil levant les avoit dispersés, nous jugeâmes aussi que le meilleur pour nous, étoit de nous enfuir de ce lieu-là.

De-

Desorte que nous en partîmes de grand matin pour arriver à une bourgade, qui est aussi agréable, & aussi abondante en vivres, que cette Rinconada, & exempte de ces hôtes qui la nuit précédente nous avoient tenu une si fâcheuse compagnie.

CHAPITRE X.

Arrivée de l'Auteur à Segura de la Frontera, Ville bâtie par Cortez, avec sa description & l'origine de sa construction.

Nous arrivâmes le soir à un autre Bourg non petite Ville, qu'on appelle Segura, qui est habitée par des Indiens & par des Espagnols, qui font environ le nombre de mille habitans, où nous fûmes encore somptueusement régalez par les Religieux de S. François, aussi galans & pleins de vanité, que ceux de Xalappa.

Cette Ville fut fondée par Ferdinand Cortez, & appelée *Segura de la Frontera*, c'est à dire sûreté de la frontière, parce qu'il la fit bâtir pour une place frontière, afin de garantir les Espagnols qui venoient de Saint Jean de Ulhua à Mexique, contre les Culhuacans, & ceux de Tepeacac, qui étoient alliez des Mexiquains, & incommodoient fort les Espagnols.

Mais ce qui fâcha plus Cortez, fut qu'à près la première fois, qu'il fut chassé de Mexique, les Indiens insultant sur lui & le restant de ses siens, qu'ils avoient appris avoir été dangereusement blezzé, & s'être retiré à Tlaxcallan pour se rafraichir, & se remettre en état, les habitans des deux Bourgs des

Culhua & Tepeacac, qui étoient alors alliez des Mexiquains contre Cortez & la Ville de Tlaxcallan, s'étant mis en embuscade, pour surprendre les Espagnols, ils en prirent douze, qu'ils sacrifièrent tout vivans à leurs Idoles, & puis après les mangèrent.

Ce qui fit que Cortez pria Maxixca, l'un des principaux Capitaines de Tlaxcallan, & divers autres Gentils-hommes de la Ville, de l'accompagner, & l'assister pour se venger de ceux de Tepeacac à cause de la cruauté qu'ils avoient exercée contre ces douze Espagnols, & pour le mal qu'ils faisoient tous les jours aux habitans de Tlaxcallan, avec l'aide de leurs alliez les Culhuacans & les Mexiquains.

Maxixca & les Principaux de Tlaxcallan, ayant tenu Conseil avec les Magistrats & le peuple de la Ville, résolurent d'un commun consentement de l'assister de quarante mille combattans outre les Tamemez, qui sont comme des crocheteurs, pour porter le bagage, & les autres choses nécessaires.

Cortez avec ce nombre de Tlaxcaltecas, ses soldats & ses chevaux, fut à Tepeacac, leur demander que pour réparation de la mort des douze Chrétiens, ils eussent à se rendre à l'Empereur & Roi d'Espagne son Maître, & ne plus recevoir dorénavant chez eux, aucun Mexiquain, ni aucun habitant de la Province de Culhua.

Les Tepeacacs répondirent qu'ils avoient mis à mort les douze Espagnols, pour un bon & juste sujet, parce qu'en temps de guerre,

re, ils avoient voulu passer au travers de leur pais & par force, sans leur consentement, & sans leur en demander la permission.

Et aussi que les Mexiquains & les Culhuacans étant leurs alliez & leurs Seigneurs, qu'ils les recevroient toujours amiablement dans leur Ville & dans leurs maisons, refusant l'offre & la demande qu'ils leur faisoient, protestant de ne vouloir point obéir à des gens qu'ils ne connoissoient point, les priant de s'en retourner à Tlaxcallan, si ce n'est qu'ils eussent dessein de finir bien-tôt leurs jours, & d'être sacrifiez & devorez comme leurs douze amis l'avoient été.

Néanmoins Cortez les invita plusieurs fois à entendre à la paix, & voyant que cela ne seroit de rien, il commença de faire la guerre tout de bon.

Les Tepeacacs avec l'assistance des Culhuacans, étoient braves & lestes, & se mirent en état de défendre l'entrée de leur Ville aux Espagnols, & comme ils étoient en grand nombre, parmi lesquels il y avoit plusieurs vaillans hommes, ils commencèrent d'escarmoucher à diverses reprises; mais à la fin ils furent battus, & il y en eut plusieurs de tuez, sans qu'il y demeurât aucun Espagnol, mais bien plusieurs Tlaxcaltecas qui y furent tuez.

Les Seigneurs & Principaux de Tepeacac, voyant qu'ils avoient été battus, & qu'ils n'étoient pas assez forts pour résister, se rendirent à Cortez, comme Vassaux de l'Empereur, à condition de bannir pour jamais leurs amis de Culhua, & qu'il pour-

roit

roit faire châtier à sa volonté, ceux qui étoient la cause de la mort des douze Espagnols.

A cause de leur cruauté & de leur obstination, Cortez ordonna que tous les habitans des bourgades qui avoient consenti à ce meurtre, seroient esclaves pour jamais.

Il y en a d'autres qui disent qu'il les assujettit sans aucune condition, & qu'il les châtia pour leur désobéissance, étant Sodomites, Idolâtres, & mangeurs de chair humaine, & pour servir d'exemple à tous les autres.

Enfin ils furent condamnez à être esclaves, & pendant vingt jours que dura cette guerre, il pacifia toute cette Province, qui est fort grande; il renversa les Idoles, & les principaux lui rendirent obéissance.

Et pour une plus grande assurance, il y fit bâtir cette Ville, qu'il nomma Segura de la Frontera, ou la Seureté de la Frontiere, ayant ordonné des Officiers pour prendre garde à ce que les Chrétiens & les Etrangers peuvent passer de la Vera-Crus à Mexique.

Cette Ville, aussi bien que toutes les autres qui sont depuis Saint Jean de Ulhua, jusques à Mexique, est très-abondante en vivres & diverses sortes de fruits.

Particulièrement en ceux qu'on appelle Ananas, Sapotes, & Chicofapottes, qui ont au-dedans un gros noyau noir aussi gros qu'une prune, le fruit au dedans est aussi rouge qu'écarlate, & aussi doux que miel; mais le Chicofapotte n'est pas si gros, & quelques-uns sont rouges, d'autres rouges bruns,

G 4 &

& si pleins de jus, qu'en les mangeant le jus en coule comme si c'étoient des gouttes de miel, & leur odeur est à peu près comme d'une poire cuite.

L'on nous y presenta aussi des grapes de raisins, aussi belles que celles d'Espagne, que nous reçûmes avec beaucoup de joye, parce que nous n'en avions point vû depuis que nous en étions partis.

Cela nous fit juger que le Pays des environs seroit fort propre pour la culture des vignes, si le Roi d'Espagne vouloit permettre qu'on y en plantât, ce qu'il a refusé plusieurs fois, de peur que cela n'empêchât le commerce qui est entre l'Espagne & ces Pays-là.

Cette Ville est dans un climat plus tempéré, qu'aucunes de celles qui sont depuis la Vera-Cruz jusques à Mexique, & les habitans qui étoient autrefois mangeurs de chair humaine, sont à present aussi civilisez, & aussi courtois, que ceux qui sont sur toute cette route.

Nous nous détournâmes un peu de notre chemin vers l'Ouest; seulement pour voir la fameuse Ville de Tlaxcallan, dont les habitans se joignirent avec Cortez, & lui furent toujours très-fideles; en sorte qu'on peut dire avec verité qu'ils ont été les principaux instrumens de cette conquête; & c'est aussi pour cela que les Rois d'Espagne les ont affranchis de tribut jusques à aujourd'hui, & qu'ils ne payent rien de la taxe annuelle qui est imposée sur tous les Indiens, qu'un épy de mahis qui est leur bled d'Inde.

CHA-

CHAPITRE XI.

Description de la grande Ville de Tlaxcallan, & de son territoire.

Cette grande ville de Tlaxcallan * veut dire proprement en la langue Indienne, un pain bien fait, parce qu'il s'y recueille plus de ce grain qu'ils appellent Centli, que dans toutes les autres Provinces qui sont aux environs.

Au tems passé cette Ville s'appelloit Tlaxcallan, qui signifie une vallée entre deux montagnes.

Elle est située sur le bord d'une Riviere, qui sort d'une montagne qu'on appelle Atlacapetec, qui arrose la plupart de la Province, d'où elle va se rendre dans la Mer par Zacatullan.

Il y a dans cette Ville quatre belles rues, qu'on appelle Tepetiepac, Ocotelulco, Tizatlan, Quiahuiztlan.

La premiere de ces rues est située sur un coteau, éloignée d'environ demi-lieuë de la riviere, & parce qu'elle est bâtie sur un coteau on l'a nommée Tepetiepac, qui veut dire montagne ou coteau; & ce fut là qu'on com-

* Xichoteacal étoit Generalissime de l'Armée des Tlascalans, contre Ferdin. Cortez, & les Espagnols qui les vainquirent.
Et Maxixca étoit Lieutenant Général de lad. Armée, & un des Capitaines des troupes de cette Ville.

& si pleins de jus, qu'en les mangeant le jus en coule comme si c'étoient des gouttes de miel, & leur odeur est à peu près comme d'une poire cuite.

L'on nous y presenta aussi des grapes de raisins, aussi belles que celles d'Espagne, que nous reçûmes avec beaucoup de joye, parce que nous n'en avions point vû depuis que nous en étions partis.

Cela nous fit juger que le Pays des environs seroit fort propre pour la culture des vignes, si le Roi d'Espagne vouloit permettre qu'on y en plantât, ce qu'il a refusé plusieurs fois, de peur que cela n'empêchât le commerce qui est entre l'Espagne & ces Pays-là.

Cette Ville est dans un climat plus tempéré, qu'aucunes de celles qui sont depuis la Vera-Cruz jusques à Mexique, & les habitans qui étoient autrefois mangeurs de chair humaine, sont à present aussi civilisez, & aussi courtois, que ceux qui sont sur toute cette route.

Nous nous détournâmes un peu de notre chemin vers l'Ouest; seulement pour voir la fameuse Ville de Tlaxcallan, dont les habitans se joignirent avec Cortez, & lui furent toujours très-fideles; en sorte qu'on peut dire avec verité qu'ils ont été les principaux instrumens de cette conquête; & c'est aussi pour cela que les Rois d'Espagne les ont affranchis de tribut jusques à aujourd'hui, & qu'ils ne payent rien de la taxe annuelle qui est imposée sur tous les Indiens, qu'un épy de mahis qui est leur bled d'Inde.

CHA-

CHAPITRE XI.

Description de la grande Ville de Tlaxcallan, & de son territoire.

Cette grande ville de Tlaxcallan * veut dire proprement en la langue Indienne, un pain bien fait, parce qu'il s'y recueille plus de ce grain qu'ils appellent Centli, que dans toutes les autres Provinces qui sont aux environs.

Au tems passé cette Ville s'appelloit Tlaxcallan, qui signifie une vallée entre deux montagnes.

Elle est située sur le bord d'une Riviere, qui sort d'une montagne qu'on appelle Atlacapetec, qui arrose la plupart de la Province, d'où elle va se rendre dans la Mer par Zacatlán.

Il y a dans cette Ville quatre belles rues, qu'on appelle Tepetiepac, Ocotelulco, Tizatlán, Quiahuiztlan.

La premiere de ces rues est située sur un coteau, éloignée d'environ demi-lieuë de la riviere, & parce qu'elle est bâtie sur un coteau on l'a nommée Tepetiepac, qui veut dire montagne ou coteau; & ce fut là qu'on com-

* Xichoteacal étoit Generalissime de l'Armée des Tlascalans, contre Ferdin. Cortez, & les Espagnols qui les vainquirent.
Et Maxicua étoit Lieutenant Général de lad. Armée, & un des Capitaines des troupes de cette Ville.

mença la premiere habitation, qui fut ainsi fondée sur un lieu éminent à cause des guerres.

L'autre ruë est située sur le côté de la montagne vers la riviere, & à cause que lors qu'on la bâtit il y avoit plusieurs Arbres de Pins en cet endroit-là, ils la nommerent Ocotelulco, qui veut dire un Plan de Pommes de Pin.

Cette ruë étoit fort belle, & la plus habitée de toute la Ville, & où étoit la place du principal Marché, où l'on vendoit & achetoit toutes sortes de denrées; ils apeloient cette place Tianquintzli: dans cette ruë étoit aussi la Maison où demouroit Maxixca.

Dans la plaine sur le bord de la Riviere, il y avoit une autre ruë appelée Tizatlan, parce qu'il y avoit beaucoup de chaux & de craye; c'étoit en cette ruë que demouroit Xicotencatl, Généralissime de toutes les troupes de la République.

Il y avoit encore une autre ruë qu'on apeloit Quiahuitzlan, à cause des eaux salées. Mais depuis que les Espagnols y sont venus, tous ces bâtimens ont été changez, & embellis & bâtis de pierre.

La maison de Ville & quelques autres Edifices publics, sont bâtis dans la plaine sur le bord de la Riviere, à peu près comme ceux de Venise.

Cette Ville étoit gouvernée par les plus Nobles & les plus riches habitans; ils estimoient tyrannique le gouvernement d'un seul; & c'étoit pour cela qu'ils haïssoient Montezuma comme un Tyran.

En tems de guerre ils avoient quatre Capi-

tai-

tains, qui gouvernoient chacun une des ruës de la Ville, du nombre desquels ils choisissoient celui qui devoit être leur Généralissime, sous lequel il y avoit encore d'autres Gentilshommes qui étoient sous-Capitaines, mais en petit nombre.

Dans les guerres ils faisoient porter leur Etendart à la queue de l'Armée; mais quand il étoit question de donner bataille, ils le plaçoient dans un lieu où il pût être vû de toute l'Armée, & celui qui ne se rendoit pas incontinent sous son Officier, étoit condamné à l'amende.

Sur cet Etendart il y avoit deux fleches, qu'ils avoient en vénération comme des reliques de leurs Ancêtres, & ceux qui avoient la charge de le porter devoient être deux vieux soldats, braves, & du nombre des principaux Capitaines. En quoi il y avoit une espee de superstition, & de divination parmi eux, pour connoître le gain ou la perte de la bataille: Ils tiroient une de ces fleches contre le premier des ennemis qu'ils rencontroient, & s'ils le tuoient ou le bleffoient, c'étoit un signe assuré de la victoire, mais si la fleche ne bleffoit ni ne tuoit point celui contre qui elle étoit décochée, ils croyoient assurément qu'ils perdroient la bataille, ou auroient du pire dans le combat.

Cette Province ou Seigneurie de Tlaxcalan avoit sous soi vingt-huit villages & bourgades, où il y avoit cent cinquante mille chefs de famille.

Ce sont tous gens bien faits, & les meilleurs soldats qui furent parmi les Indiens.

Ils sont fort pauvres, & n'ont point d'au-

tres

tres richesses que le grain ou le bled qu'ils appellent Centli, de la vente duquel ils retirent de quoi s'habiller, & avoir les autres choses qui leur sont nécessaires.

Ils ont plusieurs places où ils tiennent le marché, mais la plus considérable, & où est le plus grand abord, est dans la rue de Ocotelulco, qui étoit si fameuse autrefois, qu'on y voyoit venir vingt mille personnes dans un jour, pour acheter & vendre en troquant une chose pour une autre; car ils n'avoient point encore l'usage de l'argent monnoyé.

Il y avoit anciennement, comme il y a encore à présent, une fort bonne police dans la Ville, & diverses sortes d'Artisans.

Il y a des Orfèvres des Plumassiers, des Barbiers, des Etuvisstes, & des Potiers, qui font d'aussi belle vaisselle de terre qu'il s'en fasse en Espagne.

La terre y est grasse & fertile, & propre pour le bled, les fruits & les pâturages, car il croît tant d'herbe parmi les Pins, que les Espagnols y font paître leur bétail, ce qu'on ne scauroit faire en Espagne.

A deux lieues de la Ville il y a une montagne ronde, de six mille pas de haut, & de cent quarante mille de tour, qu'on appelle à présent la montagne de Saint-Barthelemy, sur laquelle il y a toujours de la neige; au tems passé ils appelloient cette montagne Matealcucie, qui étoit le Dieu de l'eau.

Ils avoient aussi un Dieu pour le vin, qui s'appelloit Ometochtli, parce qu'ils étoient fort adonnez à l'ivrognerie.

Leur Dieu principal s'appelloit Camaxtlo,
ou

ou bien Mixcovatl, dont le Temple étoit dans la rue de Ocotelulco, où l'on sacrifioit pour le moins 800. personnes tous les ans.

On parle trois langues différentes en la ville; la premiere est Nahuah qui est le langage de la Cour, & le principal de tout le pays de Mexique.

La seconde s'appelle Oroncir, dont on se sert ordinairement dans les villages.

Et il n'y a qu'une seule rue où l'on parle Pinomer, qui est le langage le plus grossier de tous.

Il y avoit ci-devant une prison publique où l'on mettoit les prisonniers, & où l'on châtioit tous ceux qu'on estimoit avoir commis quelque crime.

Au tems que Cortez y étoit, il arriva qu'un habitant déroba à un Espagnol une petite quantité d'or, dont Cortez se plaignit à Maxixca, qui tout aussi-tôt en fit une telle perquisition, que le criminel fut trouvé à Chololla, qui est une autre grande Ville à cinq lieues de-là.

Le prisonnier ayant été ramené avec l'or qu'il avoit pris, fut mis entre les mains de Cortez pour en faire ce qu'il voudroit; mais il le rendit à Maxixca; & le remercia du soin qu'il avoit eu de le faire chercher.

Mais Maxixca qui en vouloit faire un exemple, le fit conduire par les rues de la Ville, avec un Crieur qui marchoit devant lui, & qui publioit à haute voix le crime qu'il avoit commis, jusques à ce qu'il fut arrivé en la place du marché, où on le fit monter sur un échaffaut, & on lui rompit les jointures avec un levier.

Les

Les Espagnols furent surpris d'une justice si sévère, & conclurent de-là que comme en ce point-là les habitans leur avoient voulu donner satisfaction, que de même à l'avenir ils les trouveroient disposez, pour faire tout ce qui seroit nécessaire pour la conquête de Mexique, & pour assujettir Montezuma.

Ocotelulco & Tixatlan sont les deux ruës qui sont à present les plus habitées. Car dans Ocotelulco il y a un Convent de Religieux de Saint-François qui sont les Prédicateurs de la Ville, qui ont une fort belle Eglise jointe à leur Convent de laquelle dépendent environ cinquante Indiens, qui sont tous Chantres, Organistes, Joueurs d'instrumens de musique, de trompettes & de haut-bois, qui assistent à la Messe d'ordinaire, où ils font admirer à tout le monde leur merveilleuse symphonie, en sorte qu'il n'y a rien de touchant.

Dans les ruës de Tepetiepac, & Quiahuitzlan, il n'y a que deux Chapelles, où les jours de Dimanche, & dans les autres occasions, les Religieux de ce Convent vont dire la Messe.

Nous demeurâmes un jour & deux nuits dans ce Convent, où nous fumes fort bien traitéz. Il y avoit grande abondance de viande, & sur tout de poisson, qui s'y trouve en quantité à cause de la commodité de la riviere.

La Ville a donné une douzaine d'Indiens aux Religieux pour leur pêcher du poisson, & par ce moyen ils sont affranchis de tous autres devoirs,

Ils

Ils ne vont pas tous pêcher en même tems, mais seulement quatre par chaque semaine, tour à tour les uns après les autres, si ce n'est qu'il se rencontre quelque occasion extraordinaire; car en ce cas-là ils sont obligez de quitter tout autre sorte d'employ, & de venir tous ensemble pêcher pour les Religieux.

La Ville est maintenant habitée par des Espagnols & des Indiens mêlez ensemble, & est le siège d'un Président ou principal Officier de Justice, qu'on envoie d'Espagne de trois ans en trois ans, qu'ils appellent Alcalde Major, dont le pouvoir s'étend dans toutes les Villes & Bourgades qui sont à vingt lieues aux environs.

Outre cet Officier, il y en a encore d'autres parmi les Indiens, qu'ils appellent Alcaldes, Regidors, & Alguazils, qui sont des Officiers supérieurs & inférieurs nécessaires pour l'administration de la Justice, qui sont nommez tous les ans par l'Alcalde Major, qui les tient tous en crainte, & en prend pour son service tout autant qu'il lui plaît sans leur donner aucune chose pour la recompense de leurs services.

Le mauvais traitement de cet Alcalde Major & des autres Espagnols, a beaucoup fait décheoir cette Ville qui étoit autrefois très-peuplée, bien qu'ils la deussent traiter plus doucement que les autres, ayant été la principale cause de la conquête de tout le pays.

CHA-



CHAPITRE XII.

La suite de nôtre voyage de Tlaxcallant à Mexico, par la Ville des Anges & Guacocingo.

LE lieu le plus remarquable après Tlaxcallan qui se trouve sur la route où nous voyagions, est la Ville que les Espagnols appellent la Puebla de los Angeles, c'est-à-dire la Ville des Anges, où nous avions grande envie d'aller, parce que nous savions qu'il y avoit un Convent de Religieux de Saint-Dominique du même Ordre que nous, n'en ayant point encore rencontré depuis que nous étions partis de Saint-Jean de Ulhua.

Nous nous rafraichimes trois jours durant tout à loisir en ce lieu-là, où nous étions les bien venus parmi nos confreres, qui n'épargnerent rien de tout ce qui se pouvoit pour nous bien traiter.

Nous nous promenâmes par toute la Ville, en sorte que nous eûmes moyen d'apprendre tout ce qui en étoit. Nous remarquâmes son opulence & ses richesses, non seulement par le trafic considérable qui s'y fait, mais par le grand nombre de Convens de Religieux & de Religieuses qui y sont établis & entretenus.

Car

Car il y a dans cette Ville un grand Convent de Saint-Dominique, où il y a pour le moins cinquante ou soixante Religieux; & d'autres de Cordeliers, d'Augustins, de la Mercy, de Carmes Déchaux, & de Jésuites; outre quatre autres de Religieuses.

Cette Ville est située dans une agréable vallée, éloignée d'environ dix lieux d'une fort haute montagne qui est toujours couverte de neige. Elle est à environ vingt lieux de Mexico, & fut bâtie en l'année 1530. par le commandement de Dom Antoine de Mendoza Vice-Roi de Mexico, du consentement de Sebastien Ramirez Evêque, qui avoit été auparavant Président à Saint-Dominique, & exerçoit cette année-là la charge de Président de la Chancellerie de Mexico au lieu de Nunnio de Gusman qui s'étoit fort mal gouverné avec les Espagnols & les Indiens, ayant pour Ajoins ces quatre Juges ou Conseillers, le Licencié Jean de Salmeron, Gasco Quiroga, François Ceynos, & Alfonse Maldonado.

Ces Juges gouvernerent le Pays beaucoup mieux que n'avoit fait auparavant Nunnio de Gusman, & entre les autres choses remarquables qu'ils firent, ils peuplerent cette Ville, & mirent en liberté les Indiens qui y demeuroient auparavant, & qui l'avoient abandonnée à cause du mauvais traitement qu'ils recevoient des Espagnols, & s'en étoient allez demeurer les uns à Xalisco, les autres à Hondures, à Guatimala & en d'autres endroits où il y avoit guerre entre les Espagnols & les Indiens.

Tom. I.

H

Cette

Cette Ville étoit ci-devant apellée par les Indiens Cuertlaxcoapan, c'est-à-dire Couleuvre dans l'eau, parce qu'il y a deux fontaines, l'une dont l'eau est mauvaise, & l'autre qui est bonne à boire.

Elle est à présent le siège d'un Evêque, dont le revenu depuis qu'on a retranché Xalappa de la Vera-Cruz, vaut encore plus de vingt mille ducats par an.

L'air y est si bon, que le nombre des habitans s'augmente tous les jours par le grand concours de peuple qui y vient de divers autres endroits. Il y vint bien du monde en l'année 1634, lors que la Ville de Mexique pensa être submergée par l'inondation du Lac. Il y eût plusieurs personnes qui en sortirent, & qui emportèrent tout ce qu'ils avoient, & vinrent demeurer avec toutes leurs familles en cette Ville des Anges, & l'on croit qu'il y a bien dix mille habitans à présent.

Ce qui la fait renommer ce sont les draps qu'on y fait, que l'on transporte en divers pays, & qui passent pour être aussi bons que ceux de Segovie, qui sont les meilleurs qui se fassent en Espagne; mais qui ont beaucoup diminué de prix, parce que l'on n'en transporte plus tant en l'Amérique, qu'on faisoit autrefois, à cause de la grande quantité qui s'en fait tous les ans en cette Ville des Anges.

Les chapeaux qui s'y font, sont les meilleurs de toute la Province.

Il y a aussi une Verrerie, qui est une chose rare, parce qu'il n'y a encore que celle-là dans tout le pays. Mais

Mais ce qui l'enrichit le plus, est la Monnoye où l'on fabrique la moitié de l'argent qui vient des mines de Sacatecas, ce qui la rend comme une seconde Mexique, & fait qu'avec le tems elle se rendra aussi peuplée que cette Ville-là.

Au dehors de la Ville il y a plusieurs jardins qui fournissent les marchez d'herbes & de salades: Le terroir abonde en froment: Il y a quantité de fermes où l'on cultive le sucre; & une entr'autres qui n'est pas fort éloignée de la Ville, qui appartient aux Religieux de Saint Dominique, qui est d'une si grande étendue, que l'on y entretenoit plus de deux cens Nègres, hommes & femmes, sans compter leurs enfans.

La Villé la plus considérable qui soit entre cette Ville des Anges & celle de Mexique, est apellée Guacoingo, où il a environ cinq cens Indiens, & cent Espagnols qui y demeurent: Il y a aussi un Couvent de Cordeliers, qui nous reçurent fort bien, & nous firent voir l'adresse de leurs Indiens à chanter en musique, & jouer des instrumens.

Ces Religieux ne manquoient pas non plus que les autres, de toutes sortes de provisions nécessaires à la vie. Mais la chose dont ils se vantoient le plus, étoit l'éducation qu'ils avoient faite de quelques enfans du lieu, & particulièrement de ceux qui servoient en leur Couvent, à qui ils avoient appris à danser à l'Espagnole au son de la guitarre.

Nous en vîmes ce soir-là l'expérience par une douzaine d'enfans, dont le plus âgé n'avoit pas quatorze ans, qu'ils avoient fait venir pour nous divertir, qui chanterent jusques à minuit des chansons Espagnoles & Indiennes, en cabriolant & dansant avec des Castagnettes, avec tant d'adresse, qu'ils ne nous donnerent pas seulement du plaisir, mais aussi de l'étonnement & de l'admiration.

Il est vrai que voyant cela, la pensée nous vint que ces Religieux eussent mieux fait de passer ce tems-là dans leur Chœur suivant leur profession; mais plus nous allions en avant, plus nous trouvions que les devoirs de la Religion étoient méprisés, & la vanité en vogue, parmi ceux qui devoient avoir renoncé au monde, & abandonné tous ses plaisirs.

Cette Ville de Guacocingo a presque autant reçu de privilèges des Rois d'Espagne que Tlaxcallan, parce qu'elle se joignit avec celle-ci contre les Mexicains, pour assister Ferdinand Cortez, & les autres Espagnols, qui furent les premiers conquérans de ce pays-là.

Les habitans de Guacocingo étant alliez de ceux de Tlaxcallan, Chololla, & Huacacolla, défendirent vaillamment ceux de Chalco, qui avoient envoyé demander du secours à Cortez, parce qu'ils étoient attaqués par les Mexicains, qui avoient déjà fait beaucoup de dégât sur leurs terres.

Mais d'autant que Cortez ne pût leur envoyer

voyer le secours qu'ils lui demandoient, parce qu'il étoit alors occupé à l'expédition de ses brigantins, afin d'assiéger Mexique par eau & par terre, il pria les Tlaxcaltecas, & ceux de Guacocingo, de Chololla, & Huacacolla de les assister, ce qu'ils firent avec tant de générosité & de valeur, que la mémoire en reste encore aujourd'hui, ayant délivré ceux de Chalco de l'opression de Montezuma, nonobstant les grandes forces avec lesquelles il étoit sorti de Mexique, pour empêcher les Espagnols d'en approcher.

Cette action fut cause que cette Ville avec les autres ci-dessus nommées, a reçu beaucoup de privilèges des Espagnols, & est encore en grande estime parmi eux.

Dela nous fîmes nôtre dernière journée jusques à la Ville de Mexique, passant au-delà de cette haute montagne que nous avions vûe de la Ville des Anges, qui en est éloignée de trente mille.

Elle est beaucoup plus haute que les Alpes, & il y fait encore plus froid, parce qu'elle est toujours couverte de neige.

Depuis nôtre départ d'Espagne nous n'avions point senti de froid si rigoureux qu'en ce lieu-là, ce qui donnoit grand sujet d'étonnement aux Espagnols, qui sortoient des chaleurs de leur climat, & qui en avoient souffert encore de plus grandes sur la Mer.

En cette dernière journée de Guacocingo à Mexique, nous comptâmes avoir fait environ trente mille d'Angleterre, dont la moitié pour

pour le moins étoit à monter & descendre de cette montagne.

De l'endroit le plus haut où nous passâmes, nous découvrîmes la ville de Mexique, & le Lac qui est autour, qui nous paroïssoit fort proches, quoi qu'ils fussent situez dans la plaine à environ dix mille du pied de cette montagne.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE INVESTIGACIONES CIENTÍFICAS

CHA-

CHAPITRE XIII.

Où l'Auteur en continuant la description de ce qu'il voit de remarquable en ce voyage, prend occasion de rapporter diverses circonstances curieuses de la Conquête de ces pays-là par les Espagnols.

A La seconde fois que Ferdinand Cortez partit de Tlaxcallan, pour aller assiéger Mexique par eau & par terre, avec des Brigantins ou bateaux qu'il avoit fait faire tout exprès, ses troupes étoient logées du côté de la montagne, & y auroient péri par le froid, s'ils n'y eussent remedié par la grande abondance du bois qu'ils y trouverent.

Mais le matin il monta plus haut sur cette montagne, & envoya quatre Fantassins & quatre Cavaliers à la découverte, qui trouverent le chemin fermé par de grands arbres que les Mexiquains avoient abattus depuis peu, & mis au travers du chemin.

Mais comme ils s'imaginoient que peut être il n'y en avoit pas par tout, ils passerent plus outre autant qu'ils purent s'avancer, jusques à ce qu'ils rencontrerent à la fin un tel embaras de grands Cedres renversez les
uns

pour le moins étoit à monter & descendre de cette montagne.

De l'endroit le plus haut où nous passâmes, nous découvrîmes la ville de Mexique, & le Lac qui est autour, qui nous paroïssent fort proches, quoi qu'ils fussent situez dans la plaine à environ dix mille du pied de cette montagne.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE INVESTIGACIONES CIENTÍFICAS

CHA-

CHAPITRE XIII.

Où l'Auteur en continuant la description de ce qu'il voit de remarquable en ce voyage, prend occasion de rapporter diverses circonstances curieuses de la Conquête de ces pays-là par les Espagnols.

A La seconde fois que Ferdinand Cortez partit de Tlaxcallan, pour aller assiéger Mexique par eau & par terre, avec des Brigantins ou bateaux qu'il avoit fait faire tout exprès, ses troupes étoient logées du côté de la montagne, & y auroient péri par le froid, s'ils n'y eussent remedié par la grande abondance du bois qu'ils y trouverent.

Mais le matin il monta plus haut sur cette montagne, & envoya quatre Fantassins & quatre Cavaliers à la découverte, qui trouverent le chemin fermé par de grands arbres que les Mexiquains avoient abattus depuis peu, & mis au travers du chemin.

Mais comme ils s'imaginoient que peut être il n'y en avoit pas par tout, ils passerent plus outre autant qu'ils purent s'avancer, jusques à ce qu'ils rencontrerent à la fin un tel embaras de grands Cedres renversez les
uns

uns sur les autres, qu'il leur fut impossible de passer plus avant, ce qui les obligea de retourner vers Cortez, & l'assurer qu'il étoit impossible que les chevaux pussent passer par ce chemin-là.

Cortez leur demanda s'ils n'avoient rencontré personne, mais comme ils lui répondirent que non, il partit incontinent avec toute sa Cavalerie & mille Fantassins, commandant que le reste de son Armée eût à le suivre avec toute la diligence possible.

De sorte qu'avec les gens qu'il avoit menez avec lui, il se fit faire chemin, en ôtant les arbres qu'on avoit mis au travers pour empêcher son passage, & en cet ordre passa son armée, sans danger & sans recevoir aucun dommage, quoi que ce ne fut pas sans peine & sans travail.

Car il est certain que si les Indiens se fussent trouvez en cet endroit-là pour garder le passage, les Espagnols n'auroient jamais pu passer, parce que le chemin étoit alors fort mauvais & difficile, au lieu qu'à présent il est raisonnablement large, enforte que les mulets qui viennent chargez de marchandises de S. Jean de Ulhua, & des fermes de sucre, y passent ordinairement.

Mais les Mexicains croient que ce chemin étoit assez assuré par les arbres qu'ils y avoient mis au travers, & l'ayant négligé attendoient les Espagnols en rase campagne.

Car de Tlaxcallan à Mexique il y a trois chemins, dont Cortez choisit le plus mauvais, s'imaginant ce qui arriva ensuite, ou bien

bien quelqu'un lui donna avis, que de ce côté-là il n'y avoit aucuns ennemis pour l'attendre au passage.

A la descente de cette montagne Cortez s'arrêta pour se reposer, jusques à ce que toute l'armée fut assemblée pour descendre en la plaine, d'où ils découvrirent les feux que les ennemis faisoient en divers endroits, & tous ceux qui les avoient attendus par les deux autres chemins, qui s'étoient rassemblez pour les attaquer entre certains Ponts qu'on a faits pour la commodité des Voyageurs sur les ruisseaux qui sortent du Lac.

Mais Cortez y ayant envoyé vingt chevaux, ils passèrent tout au travers des Mexicains, étant suivis du reste de l'armée, qui en tuèrent plusieurs sans recevoir aucun dommage.

La vue de cette montagne & la plaine qui est au bas, nous firent ressouvenir de tout ce qui s'y étoit passé, & nous donna sujet de nous entretenir, & fit que nôtre passage fut moins fâcheux & moins pénible.

La premiere ville où nous arrivâmes au bas de la montagne, fut Quahutipeç qui dépend de Tezeuco; ce qui nous fit aussi ressouvenir que c'étoit proche delà qu'étoit campée l'armée des Indiens de Culhua, composée d'environ cent mille hommes, que les Seigneurs de Tezeuco avoient envoyez pour combattre Cortez, mais en vain; car sa Cavalerie passa tout au travers de leur armée, & son artillerie fit un tel ravage parmi eux qu'ils furent bien-tôt mis en fuite.

A trois lieuës delà, sur la droite comme

nous voyagions, nous découvrîmes Tezeuco sur le bord du Lac & hors de la route, qui néanmoins nous donna matière d'un grand entretien de ce qui s'y passa du tems de Cortez & des premiers Conquistans, qui trouverent que c'étoit une grande Ville, & presque égale à celle de Mexique, quoi que Cortez n'y trouvât aucune résistance.

Car comme il s'en aprochoit, quatre des principaux habitans vinrent à son armée, portant une verge d'Or avec un petit drapeau en signe de paix, disant qu'ils avoient été envoyez par leur Seigneur Coacuacoyoicin, pour le prier de ne faire point de dégât dans leur ville, & en celles qui étoient aux environs, & lui offrir son amitié, le priant qu'il vint loger avec toute son armée dans la ville de Tezeuco, où il seroit très-bien reçu.

Cortez reçût cette nouvelle, avec joye, néanmoins craignant qu'il n'y eût quelque trahison, & se méfiant des habitans de Tezeuco, dont il avoit depuis peu rencontré les troupes jointes à celles des Mexicains & Culhuacans, & Huaxuta, qui étoient alors des Fauxbourgs de la grande ville de Tezeuco, mais à present ce ne sont que de petits Villages séparés, où on lui fournit & à tous ses gens une grande abondance de vivres.

Il y fit renverser les Idoles, & puis il entra dans la ville, où on lui avoit préparé une grande maison, capable de le loger, avec tous les Espagnols, & une partie des Indiens qui étoient avec lui.

Et

Et parce qu'en entrant, il ne vid ni femmes ni enfans; il douta qu'il y avoit de la trahison, c'est pourquoi il fit publier des défenses à peine de la vie à tous les gens de sortir.

Sur le soir les Espagnols étant montez dans les galeries de la maison pour voir la ville, aperçurent un grand nombre d'habitans qui s'enfuyoient avec leurs meubles, les uns vers les montagnes, & les autres vers le bord de l'eau, pour se mettre en bateau, en signant hâte qu'il étoit aisé de remarquer qu'il y avoit dans leur maniere d'agir quelque chose d'extraordinaire.

Il y avoit du moins vingt mille petits bateaux, qu'on appelle des Canots, remplis de meubles & de gens qui s'en alloient: Cortez eût bien voulu l'empêcher; mais la nuit étoit si proche qu'il lui fut impossible de le pouvoir faire. & encore moins de retenir le Seigneur de la Ville, qui étoit un des premiers qui s'étoit enfui à Mexique.

La ville de Tezeuco est encore fameuse aujourd'hui parmi les Espagnols, parce qu'elle a été une des premières, & peut être même la première qui a été gouvernée par un Roi Chrétien.

Car Cortez ayant appris que Coacuacoyoicin qui étoit alors Roi de cette ville là & des bourgades voisines, s'étoit enfui, fit venir devant lui plusieurs des habitans qui étoient demeurez, & leur dit, qu'il desiroit qu'un jeune Gentilhomme qui l'avoit accompagné, qui étoit issu d'une noble maison du pais, & qui avoit été depuis baptisé, & nommé Ferdinand comme lui qui étoit son Par-

12

rain,

rain, qui étoit fils de Nizavalpincinthe qu'ils avoient tant aimé, fut leur Roi, puis que Coacuacoyocin s'étoit enfui vers les ennemis, après avoir tué son propre frere pour lui ôter son bien à la sollicitation de Quahutimocin ennemi mortel des Espagnols.

Ce nouveau Chrétien Dom Ferdinand fut élu de cette maniere; dont le bruit s'étant répandu bien loin, plusieurs des habitans retournerent chez eux pour voir leur nouveau Prince, de sorte qu'en peu de tems la Ville fut aussi peuplée qu'elle l'étoit auparavant; & comme les habitans étoient bien traités par les Espagnols, ils leur obéissoient aussi en tout ce qu'ils leur commandoient.

Dom Ferdinand fut aussi après cela toujours fidèle aux Espagnols, dans la guerre qu'ils eurent contre la ville de Mexique, & aprit en peu de tems la langue Espagnole.

Peu de tems après les habitans de Quahutichan, Huaxuta & Autenco, se vinrent soumettre & demander pardon à Cortez, s'ils l'avoient offensé en quelque chose.

Deux jours après que Dom Ferdinand fut fait Roi de cette grande Ville, & des territoires qui en dépendent, qui s'étendent jusques aux frontieres de Tlaxcallan, certains Gentilshommes de Huaxuta & Quahutichan le vinrent assurer que toutes les forces des Mexicains venoient contre eux, & lui demander s'il auroit agréable qu'ils sauvassent leurs femmes, leurs enfans, & leurs meubles aux montagnes; où s'ils les ameneroient où il étoit, parce qu'ils avoient peur qu'ils

qu'ils tombassent entre les mains des ennemis.

Cortez leur répondit au nom du Roi son filleul & son favori, & leur dit, qu'ils eussent bon courage & n'eussent point de peur, qu'ils donnassent ordre à leurs femmes de demeurer, & de ne point abandonner leur Ville, mais de se tenir paisiblement dans leurs maisons; & qu'il étoit bien aise de l'approche des ennemis, parce qu'ils verroient comme il les traiteroit, quand il les auroit joints.

Les ennemis ne vinrent point à Huaxuta comme on avoit crû: mais Cortez ayant sçu où ils étoient, sortit pour les aller combattre avec deux pièces de canon, douze Chevaux, deux cens Espagnols, & plusieurs Indiens de Tlaxcallan.

Ayant joint les ennemis il les attaqua vigoureusement; mais il y en eût peu de tuez, parce qu'ils s'enfuirent vers le bord de l'eau, & se sauverent en leurs canots.

Cortez étant entré de cette maniere en la ville de Tezeuco, se défendit & ses Alliez contre toute la puissance des Mexicains, qui faisoient tout ce qu'ils pouvoient pour se venger de lui, & de ce nouveau Roi Chrétien qu'il avoit établi.

Mais Cortez jugeant que ce lieu-là étoit le plus convenable pour mettre ses brigantins à l'eau, ayant appris qu'on les avoit achevés à Tlaxcallan, il y envoya Gonzalez de Sandoual pour les faire apporter: mais comme il fut sur les frontieres de cette Province, il rencontra huit mille hommes qui les apportoient par pièces sur leurs épaules,

avec tout ce qui étoit nécessaire à leur appareil.

Ils étoient escortez par vingt mille hommes de guerre, & mille Tamemez qui portoient les vivres.

Chichimecatel brave & vaillant Indien & Capitaine de mille hommes, commandoit l'arrière-garde, & Tupitil & Teuteatl Gemils-hommes de considération conduisoient l'avant-garde avec dix mille hommes.

Les Tamemez étoient placez au milieu avec ceux qui portoient l'appareil des brigantins.

Devant ces deux Capitaines marchoient cent Espagnols & huit Cavaliers, Gonzalez de Sandoval venoit ensuite avec sept Cavaliers, & le reste de l'armée.

En cet état ils prirent leur marche vers Tezeuco, avec un bruit merveilleux de diverses voix confuses qui crioient continuellement Chrétiens, Chrétiens, Flaxcallan, Flaxcallan, & Espagne.

Lors qu'ils arriverent à Tezeuco, ils y entrèrent en fort bon ordre au son des tambours, des cors, & autres semblables instrumens, s'étant parez auparavant de leurs plus beaux habits & de leurs bouquets de plumes, ce qui méritoit d'être remarqué pendant six heures que dura leur entrée dans la Ville.

Au bruit de l'arrivée de ces troupes & de ces brigantins, plusieurs Provinces se vinrent soumettre & offrir leur service à Cortez, les uns par la crainte d'être ruinez, & les autres par la haine qu'ils portoient

aux

aux Mexicains, desorte que Cortez étoit fort non seulement par les Espagnols qu'il avoit, mais aussi à cause des Indiens qui l'avoient joint, & sa Cour n'étoit pas moins grande à Tezeuco, que celle de Montezuma l'étoit auparavant à Mexique.

Ce fut en cette Ville qu'il fit ses préparatifs pour le siège de Mexique en grande diligence, & se pourvût d'échelles pour monter à l'assaut, & de toutes les autres choses nécessaires dont il avoit besoin pour son dessein.

Ses brigantins étant montez, il fit faire un canal d'une demi-lieüe de long, de douze pieds ou plus de large, & de deux toises de profondeur.

On fut cinquante jours à faire cet ouvrage, quoi qu'il y eût quatre cens mille hommes qui y travailloient journellement.

Ce fameux ouvrage a conservé la renommée de la Ville de Tezeuco jusqu'à présent, quoi que le nombre des habitans soit fort diminué & qu'il y en ait bien moins qu'autrefois.

Ce canal étant achevé, l'on calfeutra les brigantins avec des étoupes & du coton, & faite de suif & d'huile, ils furent obligez, à ce que disent quelques Auteurs, de se servir de graisse d'homme, non que Cortez leur permit de tuer des hommes pour cela, mais seulement de ceux qui étoient tuez en guerre, & dans les sorties que ceux de Mexique faisoient tous les jours pour empêcher cet ouvrage: car les Indiens qui étoient accoutumez à sacrifier des hommes, les ouvroient & en tiroient la graisse après leur mort.

Après que les brigantins furent mis à l'eau,

14

Cortez

Après que les brigantins furent mis à l'eau, Cortez fit la revue de ses gens, & trouva neuf cens Espagnols, dont il y en avoit quatre-vingt-six qui étoient à cheval, & cent dix-huit qui étoient armez d'arbalestes & harquebuses, & tout le reste d'épées, de poignards, de lances & de halberdes, avec des corselets, & des cottes d'émaille.

Ils avoient aussi trois grosses pièces de canon de fer, quinze petites pièces de canon de fonte, & huit cens livres de poudres, avec quantité de boulets, outre cent mille Indiens qui étoient tous gens de guerre & attachez à leur parti.

Le jour de la Pentecôte tous les Espagnols se mirent en campagne en cette plaine qui est au pied de la montagne dont j'ai parlé ci-devant, où Cortez divisa son armée en trois corps, à chacun desquels il donna un Chef.

A Pierre de Alvarado qui étoit le premier Capitaine, il donna trente chevaux, & cent soixante & dix fantassins Espagnols, deux pièces de canon, & trente mille Indiens, avec ordre d'aller camper à Tlacopan.

A Christophe de Olid second Capitaine, il donna trente trois chevaux, & cent dix-huit fantassins Espagnols, deux pièces de canon, & trente mille Indiens, avec ordre de s'aller poster à Culhacan.

A Gonzalez de Sandoval qui étoit le troisième Capitaine, il donna vingt-deux chevaux, & cent soixante fantassins Espagnols, deux pièces de canon, & quarante mille Indiens, avec ordre de choisir & de s'aller poster dans le lieu qu'il trouveroit plus à propos.

Il mit en chaque brigantin une pièce de canon, six harquebuses, & vingt-trois Espagnols choisis exprès, avec un Capitaine en chacun, & lui s'en fit le General.

Ce qui fit que quelques-uns des principaux de son armée qui alloient par terre, commencerent à murmurer, pensant qu'il y avoit plus de danger où ils étoient; c'est pourquoi ils le prierent de marcher avec le corps de bataille, & de ne se mettre point sur l'eau.

Mais Cortez n'eut point d'égard à ce qu'ils disoient: car quoi qu'il y eût plus de danger sur la terre que sur l'eau, il étoit pourtant plus à propos d'avoir soin de la guerre sur l'eau que sur la terre, parce que ses gens étoient accoutumés à celle-ci, & non pas à l'autre.

De plus il esperoit que par le moyen de ses Vaisseaux, il se rendroit Maître de Mexique; & il s'en servit aussi pour brûler la plupart des canots de la Ville, & tint le reste si serré qu'ils furent inutiles aux Mexicains; desorte qu'avec ces douze brigantins, il incommoda autant ou plus ses ennemis par eau, que le reste de son armée par terre.

Tous ces préparatifs pour le siège de Mexique, tant par eau que par terre, avec plus de cent mille Indiens, sans compter les Espagnols & les douze brigantins, furent faits en cette Ville de Tezeuco; ce qui montre suffisamment combien elle étoit grande & puissante en ce tems-là, puis qu'elle pouvoit fournir toutes les choses nécessaires à tant de gens.

Elle nous donna aussi assez de matiere pour nous entretenir, pendant que nous voyagions sur le grand chemin de la Ville de Mexique.

Car après avoir considéré l'étendue & la grandeur qu'avoit eu autrefois cette Ville, nous étions étonnez de voir que ce n'étoit plus à présent qu'un petit Gouvernement, où réside ordinairement un Gouverneur Espagnol envoyé d'Espagne, dont le pouvoir s'étend jusques aux frontieres de Tlaxcallan & Quacocingo, & sur la plüpart des petits bourgs & villages de la plaine, qui quoi qu'ils fussent autrefois sous un Roi, ne pourroient rendre tous ensemble à présent plus de mille ducats par an au Gouverneur.

Dans Tezeuco même il n'y a pas aujourd'hui plus de cent Espagnols & trois cens Indiens qui y habitent, dont les richesses viennent des herbes & des salades de leurs jardins qu'ils envoient tous les jours dans leurs Canots pour les vendre à Mexique.

Ils retirent aussi quelque argent de leurs cedres qu'ils y transportent pour servir aux bâtimens; mais ils ont été beaucoup ruinez par les Espagnols qui en ont fait une grande profusion à bâtir leurs superbes maisons; en sorte que Cortez seul fut accusé par Pamphile de Narvaez, d'avoir employé sept mille poutres de Cedres dans le bâtiment de sa maison.

Il y avoit autrefois à Tezeuco des vergers où il y avoit plus de mille arbres de Cedres tout autour qui leur servoient de clôture, dont il y en avoit quelques-uns de six vingts pieds de hauteur & douze de grosseur; mais à présent il n'y a pas cinquante Cedres dans les

les plus considérables de ces vergers.

Au bout de cette plaine nous passâmes par Alexicalcingo qui étoit autrefois une grande Ville; mais à présent il n'y a pas plus de cent habitans; Et de-là nous vinmes à Guetlavac qui est un petit village, mais fort agréable à cause de l'ombrage des arbres fruitiers, des jardins, & de belles maisons que les habitans de Mexique y ont fait bâtir pour leur récréation, étant situé au pied de la chauffée qui va depuis ce bourg au travers du lac jusques à environ deux lieuës & demie de Mexique.

En cette maniere nous entrâmes en cette belle & fameuse Ville le troisieme jour d'Octobre 1625, passant tout au travers, jusques à ce que nous arrivâmes à une maison de plaisance qui est située entre des jardins dans le chemin qui va à Chapultepec, qu'on appelle Saint Iacinte, qui appartient aux Jacobins de Manille, où nous fûmes traités magnifiquement, & y demeurâmes jusques après Noël, qui étoit le tems que nous devions nous embarquer une seconde fois à Acapulco, qui est à quatre vingt lieuës de Mexique sur la mer du Sud, pour aller à Manille qui est la Ville capitale des Isles Philippines.

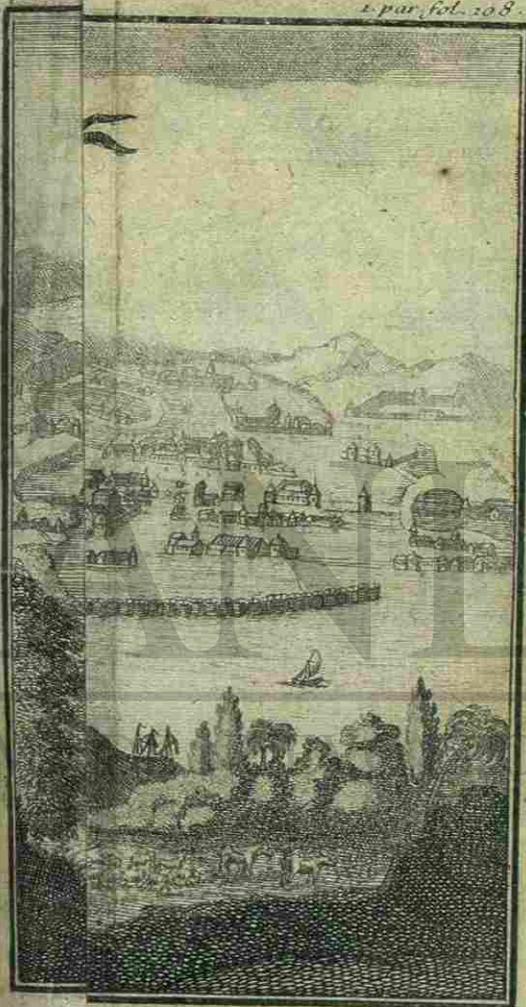


CHAPITRE XIV.

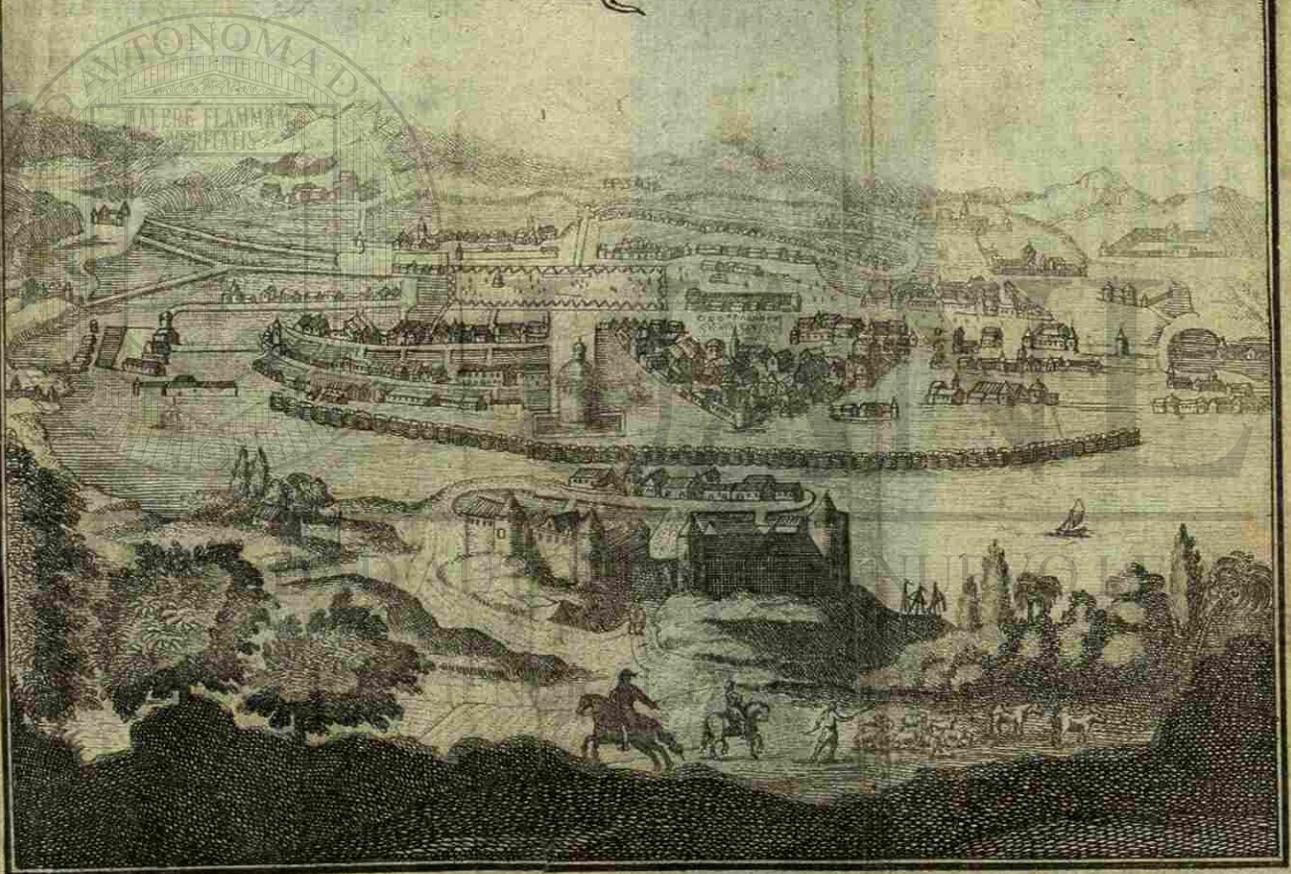
Description de la grande & fameuse Ville de Mexique, comme elle étoit au tems passé, & comme elle est à present, & particulièrement de l'état ou elle étoit en l'année 1625.

C'A été avec beaucoup de prudence & de précautions que les Religieux & les Jésuites de Manille & des Isles Philippines, ont acquis des maisons & des jardins proche de Mexique, pour y recevoir les Missionnaires qui passent tous les ans d'Espagne en ces quartiers-là.

Car si après cela ils ne rencontroient quelque lieu commode où ils pussent se reposer, & se remettre des fatigues d'un si long voyage, & qu'on les renfermât d'abord dans les Convents de Mexique pour observer la rigueur de leur règle, il est certain qu'ils se repentiroient bien-tôt de leur premier dessein, & ils auroient bien de la peine à passer plus avant pour se hazarder encore à faire un second voyage sur la mer du Sud, & ils aimeroient mieux retourner en Espagne, ou demeurer en quelque endroit de l'Amérique, comme nous fimes secrettement cinq de mes compagnons & moi, quoi que ce fût contre la volonté de notre Supérieur Calvo, & de
ceux



MEXIQUE





UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL

ceux qui avoient pris le soin de notre conduite.

C'est pourquoy afin que tous ceux qui y viennent d'Espagne, pour s'embarquer après à Acapulco, pour aller aux Philippines, puissent recevoir le soulagement & le rafraichissement qui leur est nécessaire & convenable à leur profession, pendant le séjour qu'ils font dans l'Amérique, & que ceux qui demeurent dans la ville de Mexique, qui portent toujours envie à ceux qui passent en Asie, ne leur fassent point perdre courage, les Religieux & les Jésuites ont acquis des maisons de plaisance pour leurs Missionnaires, qui ne dépendent point des Supérieurs de leurs Ordres à Mexique, mais seulement des Provinciaux qui sont aux Philippines, qui y envoient des Vicaires pour gouverner les Religieux, & faire entretenir ces Maisons-là.

Cette maison appelée Saint-Jacinte appartenoit aux Religieux de Saint-Dominique, où l'on nous mena, & où nous demeurâmes pendant cinq mois, ne manquant de rien de tout ce qui pouvoit servir à nos recreations ordinaires, & nous donner courage d'entreprendre encore un second voyage par mer.

Les Jardins qui dépendoient de cette maison contenoient environ quinze arpens de terre, partagez par de belles-allées ombragées de citronniers & d'orangers, où nous avions des grenades, des figues & des raisins en quantité, avec les Ananas, les Sapottes, Chicofapottes, & tous les autres fruits qui se trouvent à Mexique.

Les

Les herbes, les salades & les cardons d'Espagne que l'on vendoit, apportoient un grand revenu tous les ans; car tous les jours on en envoyoit une charrette chargée au marché de la ville de Mexique, non en certaines saisons, comme en Angleterre, & en d'autres endroits de l'Europe, mais en tout tems & en toutes saisons; car dans l'Hyver & l'Été il n'y a point de difference de chaud & de froid, de gelées & de neiges comme en ces Pays cy, mais une même température regne toute l'année, l'Hyver n'étant différent d'avec l'Été que par les pluyes, & non par la rigueur du froid.

Nous jouissions de ces delices au-dehors de la maison, mais au dedans nous étions traités avec toutes sortes de poissons & de viandes; & ce qui nous étonnoit le plus étoit la grande abondance des confitures, & particulièrement des conserves dont on avoit fait provision pour nous; car pendant que nous y demeurâmes, l'on nous apportoit à chacun tous les lundis matin une demi-douzaine de boîtes de Cotignac, & de conserves d'autres fruits, sans les biscuits pour nous fortifier l'estomac le matin & durant tout le jour; car nous trouvions que nos estomacs étoient tout autres en ce Pays là qu'en Espagne, puis qu'en Espagne & dans les autres parties de l'Europe on n'a pas besoin de manger enre les repas, & même pendant vingt-quatre heures après qu'on aura fait bonne chere.

Mais à Mexique & en plusieurs autres endroits de l'Amérique, nous remarquâmes que deux ou trois heures après avoir fait un repas, où l'on nous avoit servi trois ou quatre plats

de

de mouton, de bœuf, de veau, de chevreau, de coqs d'Inde & d'autre gibier, notre estomac n'en pouvoit plus de foiblesse, & étoit prêt à tomber en défaillance, de sorte que nous nous trouvions obligés de l'entretenir & de le fortifier, ou par un verre de chocolatre ou par un morceau de conserve ou de biscuit, ce qui faisoit qu'on nous en donnoit une si grande quantité.

Cela me sembloit étrange, d'autant plus que les viandes, à la reserve du bœuf, me paroissent aussi grasses & succulentes que celles de l'Europe, de sorte que pour me satisfaire je m'adressai à un Medecin, qui pour me tirer du doute où j'étois, me répondit que, quoi que la viande que nous mangions fut aussi belle que celle d'Espagne, néanmoins il s'en falloit beaucoup qu'elle fut aussi propre pour la nourriture, que celle de par deçà, à cause des paturages qui sont plus secs, & n'ont pas les changemens du Printems, comme ceux de l'Europe, ce qui fait que l'herbe en est courte, & se flétrit bien-tôt.

Secondement, que le climat de ces quartiers-là avoit cette propriété de produire de bonnes choses en apparence, mais de donner peu de substance qui fut capable de nourrir; que comme cela se remarquoit dans les viandes que nous mangions, la même chose se trouvoit aussi dans tous les fruits, qui sont fort beaux à voir, & très-agréables au goût, mais de peu de vertu ou de nourriture au dedans, de sorte qu'il n'y en a pas la moitié de ce qui se trouve dans les Camues d'Espagne, ou les pommes de renette de la Province de Kent en Angleterre.

Com-

Comme il y a de la tromperie dans l'apparence extérieure des viandes & des fruits, il s'en trouve aussi parmi les gens qui y sont nez & élevez, qui montrent un bel extérieur au dehors, mais qui sont au dedans pleins de tromperie & de dissimulation.

Aussi ai-je ouï dire diverses fois aux Espagnols, que ce fut la réponse que fit notre Reine Elisabeth à quelques-uns qui lui avoient présenté des fruits de l'Amérique, qu'il falloit assurément que dans les lieux où ces fruits croissoient ainsi, que les femmes y fissent volages, & les hommes d'un naturel caché & dissimulé.

Mais je laisse à part la recherche des autres raisons qu'on pourroit trouver sur ce sujet, & me contenter d'écrire ce que j'ai remarqué par expérience, qu'il se trouve peu de nourriture dans la grande diversité des viandes dont on se nourrit en ces pays-là, où à tout moment notre estomac demandoit quelque sorte d'aliment pour s'entretenir.

C'est pourquoi aussi l'on nous donnoit tant de conserves & d'autres délicatesses, & l'on ne nous refusoit aucune occasion de nous aller promener dans la Ville de Mexique, qui n'étoit qu'à une lieue de notre maison.

Ce nous étoit une promenade bien agréable de partir le matin, & d'employer toute la journée dans la Ville, & puis nous retirer au soir chez nous, marchant toujours sous des arcades de pierre, qui soutiennent un aqueduc de trois milles de longueur, qui conduit l'eau depuis Chapultepec jusques dans la ville de Mexique, dont je veux faire la description.

tion; c'est pourquoi je prie mon lecteur de prendre en bonne part tout ce que j'en ai appris pendant cinq mois, tant de l'état où elle étoit autrefois, que de celui où elle est à présent.

La situation de cette ville est à peu près semblable à celle de Venise, & ne diffère qu'en ce que Venise est bâtie sur la Mer, & Mexique sur un lac, qui paroît être seul, quoi qu'il y en ait deux, dont l'un est une eau dormante & tranquille, & l'autre à flux & reflux selon le vent qui souffle.

CHAPITRE XV.

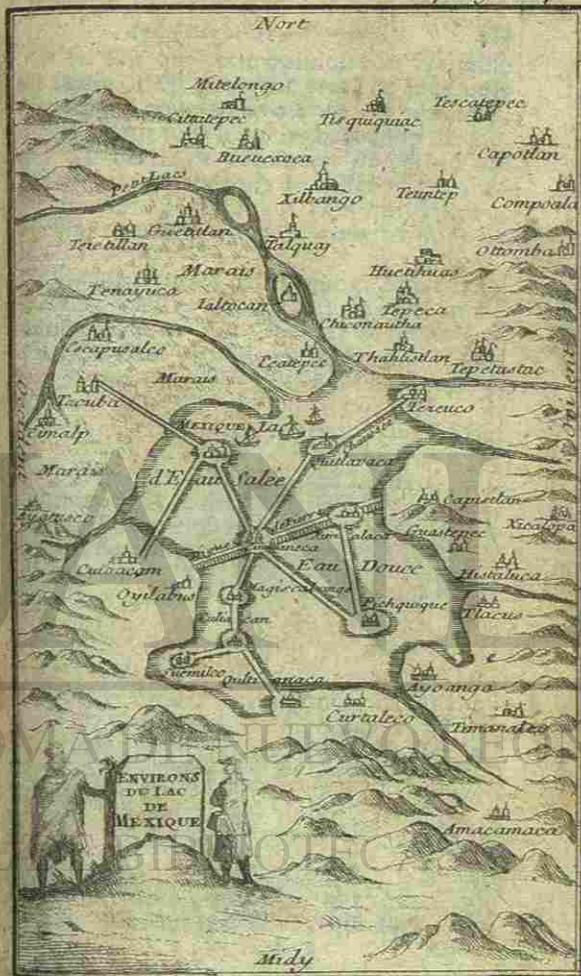
Description du Lac de Mexique, & des différentes eaux dont il est composé, avec des circonstances remarquables sur ce sujet.

LA partie qui est tranquille, est une eau douce qui est bonne & saine, & qui donne quantité de petits poissons; mais celle qui a flux & reflux est une eau salée & amère, & qui ne donne aucune sorte de poisson grand ou petit.

L'eau douce est plus haute que l'autre, & tombe dedans, sans retourner en arrière, comme quelques-uns se sont imaginé.

Ce Lac salé contient sept lieues de long & autant de large, & a plus de vingt-deux lieues de circuit; le Lac d'eau douce en contient bien autant, de sorte que tout le Lac a bien cinquante lieues de tour.

Il y a diverses opinions entre les Espagnols touchant ces eaux, & les sources d'où elles viennent. Quelques-uns tiennent qu'elles n'ont qu'une même source, qui vient d'une grande & haute montagne située au Sud-Ouest à la vûe de Mexique, & que ce qui fait qu'une partie du Lac est salé, est que le fonds ou la terre qui est sous l'eau est toute pleine de sel.





UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL

des Indes Occidentales. 115

Mais soit que cette opinion soit véritable ou fausse, il est pourtant vrai, & je le puis témoigner pour en avoir vû l'expérience, qu'on en fait tous les jours beaucoup de sel, qui fait partie du commerce de cette Ville dans les autres endroits de la Province; même de celui qui se fait aux Isles Philippines, où l'on en transporte aussi quantité tous les ans.

Quelques autres disent que ce Lac a deux sources; que l'eau douce sort de cette montagne qui est au Sud-Ouest de Mexique; & que l'eau salée vient de certaines montagnes fort hautes qui sont plus au Nord-Ouest. Mais ils ne rendent aucune raison de la salure de l'eau, si ce n'est l'agitation qu'elle fait par son flux & reflux, qui ne se fait pas par la règle des marées comme en la mer, mais seulement par le souffle des vents, qui rendent ce Lac quelquefois aussi orageux que la mer même, & produisent dans les eaux une qualité salée. Mais si cela étoit vrai, pourquoi ces vents ne produiroient-ils pas le même effet dans le Lac d'eau douce? Ainsi je croi plutôt que si elle sort d'une autre source que de celle de l'eau douce, que la salure vient de quelques terres minerales & salées qui se trouvent dans les montagnes, au travers desquelles cette eau passe en descendant, & se charge du sel qu'elle a fondu dans sa course.

Car par expérience j'ai vû la même chose en la Province de Guatimala, où proche d'une Ville appellée Amatitlan, il y a un Lac d'eau dormante, qui n'est pas tout-à-fait douce; mais un peu salée, qui sort d'une

montagne brûlante, ou d'un Vulcan, dont le feu procede des mines de souffre qui sont au dedans; d'où sortent aussi proche de la même Ville deux ou trois fontaines d'une eau extrêmement chaude, où plusieurs personnes viennent se baigner, ces bains ayant acquis la réputation d'être fort sains pour tous ceux qui ont besoin des eaux soufrées, celles-ci passant au travers d'une mine de soufre, & néanmoins le lac qui sort de la même montagne, est d'une telle propriété qu'il rend la terre salée aux environs, ce qui fait que tous les matins le peuple va recueillir le sel qui se trouve au bord de l'eau, comme si c'étoit de la gelée blanche.

Mais en troisième lieu, il y en a d'autres qui pensent que cette partie du lac de Mexique qui est salée, vient de la mer du Nord & passe au travers de la terre; & qu'encore que les ruisseaux qui viennent de la mer perdent leur salure au travers de la terre, que celle-ci néanmoins en peut garder une partie, à cause de la quantité des minéraux qui sont en ces quartiers-là, ou des grandes concavitez de ces montagnes qui sont fort creuses au dedans, comme l'expérience fait voir par les tremblemens de terre qui y sont beaucoup plus fréquents qu'en Europe, à cause des vents qui se renferment dans ces concavitez, & font trembler la terre pour en sortir; de sorte que ces vastes ouvertures ne laissant point de lieu à l'eau pour s'adoucir en passant au travers de la terre, elle retient toujours le sel qu'elle a apporté de la mer,

Mais

Mais quelle qu'en puisse être la véritable raison, il est certain qu'il n'y a point de lac qu'on sçache qui soit semblable à celui-ci, d'une eau douce, & d'une eau salée, dont une partie produit du poisson, & l'autre point du tout.

Il y avoit autrefois environ quatre-vingt Villes situées tout autour de ce Lac, quelques-unes de cinq mille familles, & quelques autres de plus de dix mille, entre lesquelles étoit Tezeuco, qui comme j'ai déjà dit ne cédoit point à la Ville de Mexique.

Mais dans le temps que j'y étois, il y pouvoit avoir environ trente bourgs & villages, dont le plus grand n'étoit pas de cinq cens maisons au plus, tant d'Espagnols que d'Indiens, les Espagnols les ayant si mal-traitez, qu'ils ont presque anéanti cette pauvre nation.

De sorte qu'environ deux ans avant que je partisse de ces pais-là, en 1635. & 1636. l'on m'assura qu'il étoit péri un million d'Indiens, dans un travail que les Espagnols avoient fait pour détourner de la Ville l'eau du Lac, en faisant un chemin au travers des montagnes, pour éviter les inondations où elle étoit sujette, & particulièrement à cause qu'en l'année 1634. les eaux montèrent si haut qu'elles ruinèrent une si grande partie de la Ville, & entrèrent même dans les Eglises bâties dans les lieux les plus élevez, en sorte que les habitans étoient obligez de se servir de canots pour aller d'une maison à l'autre.

La plupart des Indiens qui demeuroient autour du Lac furent employez à s'opposer à cet

à cet élément, ce qui ruïna la plus grande partie de ces Bourgs & Villages qui étoient situez autour de ce Lac, qui par le moyen de ce grand ouvrage est à present éloigné des maisons de la Ville, ayant son cours par un autre endroit, quoi qu'on crût que cela ne dureroit pas, mais qu'il reprendroit son ancien passage vers Mexique.



CHAPITRE XVI.

Description du Palais de Montezuma, de ses armes, de ses meubles, de ses femmes, de ses Officiers, de leurs différentes fonctions, des diverses especes d'animaux qui y étoient nourris, de ses jardins, de son Arcenal, & autres particularitez.

ON tient qu'à la premiere fois que Cortez entra dans cette Ville, il y avoit bien quatre-vingt mille maisons.

Le Palais de Montezuma étoit fort grand & magnifique, qu'on apelloit Tepac en la langue Indienne, où il y avoit vingt Portes qui avoient leurs issues dans les rues de la Ville.

Il y avoit aussi trois cours, & une fort belle fontaine au milieu de plusieurs salles, & cent chambres de vingt-trois & trente pieds

pieds de long, cent bains & étuves. Et quoi que dans tous ces Ouvrages il n'y eût point de clous, ils ne laissoient pourtant pas d'être fermes & bien solides.

Les murailles étoient faites de maçonnerie, & enrichies de marbre de Jaspe, & d'une autre pierre noire avec des veines de certaines pierres rouges semblables à des rubis qui rendoient un fort beau lustre.

Les toits étoient faits de planches, & curieusement parquerez de Cedres, de Cyprez & de Sapins. Les chambres étoient aussi peintes, & tapissées de tapifferies de coton, de poil de lapin, & de plumages.

Il n'y avoit que les lits qui ne répondoient pas à cette magnificence, car ils étoient peu considérables, & tels que ceux dont se servent encore aujourd'hui les plus riches Indiens; car ce n'étoient que des mantes étendus sur des nattes, ou sur du foin, ou bien des nattes toutes seules.

Il y avoit mille femmes qui demeuroient en ce Palais; quelques-uns mêmes disent qu'il y en avoit trois mille, en comptant les demoiselles, les servantes, & les esclaves tout ensemble: Mais la plupart étoient des filles des principaux Indiens, dont Montezuma prenoit pour lui celles qui lui plaisoient, & donnoit les autres aux Gentilshommes qui le servoient.

Les Espagnols disent qu'il avoit cent cinquante femmes grosses tout à la fois, qui ordinairement pr enoient des médecines pour faire périr leur fruit, parce qu'elles sçavoient qu'ils n'hériteroient point du Royaume; & ces femmes en avoient plusieurs vieill-

à cet élément, ce qui ruina la plus grande partie de ces Bourgs & Villages qui étoient situés autour de ce Lac, qui par le moyen de ce grand ouvrage est à présent éloigné des maisons de la Ville, ayant son cours par un autre endroit, quoi qu'on crût que cela ne dureroit pas, mais qu'il reprendroit son ancien passage vers Mexique.



CHAPITRE XVI.

Description du Palais de Montezuma, de ses armes, de ses meubles, de ses femmes, de ses Officiers, de leurs différentes fonctions, des diverses especes d'animaux qui y étoient nourris, de ses jardins, de son Arcenal, & autres particularitez.

ON tient qu'à la première fois que Cortez entra dans cette Ville, il y avoit bien quatre-vingt mille maisons.

Le Palais de Montezuma étoit fort grand & magnifique, qu'on apelloit Tepac en la langue Indienne, où il y avoit vingt Portes qui avoient leurs issues dans les rues de la Ville.

Il y avoit aussi trois cours, & une fort belle fontaine au milieu de plusieurs salles, & cent chambres de vingt-trois & trente pieds

pieds de long, cent bains & étuves. Et quoi que dans tous ces Ouvrages il n'y eût point de clous, ils ne laissoient pourtant pas d'être fermes & bien solides.

Les murailles étoient faites de maçonnerie, & enrichies de marbre de Jaspe, & d'une autre pierre noire avec des veines de certaines pierres rouges semblables à des rubis qui rendoient un fort beau lustre.

Les toits étoient faits de planches, & curieusement parqueter de Cedres, de Cypres & de Sapins. Les chambres étoient aussi peintes, & tapissées de tapisseries de coton, de poil de lapin, & de plumages.

Il n'y avoit que les lits qui ne répondoient pas à cette magnificence, car ils étoient peu considérables, & tels que ceux dont se servent encore aujourd'hui les plus riches Indiens; car ce n'étoient que des mantes étendus sur des nattes, ou sur du foin, ou bien des nattes toutes seules.

Il y avoit mille femmes qui demeuroient en ce Palais; quelques-uns mêmes disent qu'il y en avoit trois mille, en comptant les demoiselles, les servantes, & les esclaves tout ensemble: Mais la plupart étoient des filles des principaux Indiens, dont Montezuma prenoit pour lui celles qui lui plaisoient, & donnoit les autres aux Gentilshommes qui le servoient.

Les Espagnols disent qu'il avoit cent cinquante femmes grosses tout à la fois, qui ordinairement pr enoient des médecines pour faire périr leur fruit, parce qu'elles sçavoient qu'ils n'hériteroient point du Royaume; & ces femmes en avoient plusieurs vieill-

les pour les garder; car il n'étoit permis à aucun homme de les voir.

Outre ce Tepac, qui signifie un Palais, Montezuma avoit encore une autre maison dans la Ville de Mexique, en laquelle il y avoit plusieurs logemens fort commodes, & de belles galleries bâties sur des pilliers de Jaspe qui regardoient sur un beau Jardin, dans lequel il y avoit pour le moins douze étangs, dont les uns étoient d'eau salée pour les oiseaux de mer, & les autres d'eau douce pour les oiseaux des rivières & des lacs, avec des écluses pour les vider & les remplir quand on vouloit, pour entretenir la netteté du plumage de ces oiseaux par la pureté de l'eau où ils se baignoient.

Ces Oiseaux étoient en si grand nombre, qu'à grand peine ces étangs les pouvoient contenir; & il y en avoit de tant d'espèces différentes, & de si divers plumages, que les Espagnols ne les pouvoient reconnoître pour la plupart, n'en ayant jamais vû de semblables ailleurs.

Il y avoit plus de trois cens personnes destinées pour le service de cette maison, qui avoient chacun un emploi différent autour de ces oiseaux; les uns avoient le soin de nettoyer les étangs; les autres de pêcher du poisson pour leur donner à manger; d'autres leur donnoient de la viande; & à chaque espèce on leur donnoit la même sorte de mangeaille qu'ils avoient accoutumé de prendre à la campagne ou dans les rivières.

Quelques-uns avoient aussi le soin de nettoyer

à nettoyer leur plumage; d'autres de prendre garde à leurs œufs & de les mettre à couvert, mais leur principale charge étoit de les plumer en leur temps, & d'en serret la plume: car on en faisoit de riches mantes, des tapisseries, des bouquets de plumes, & plusieurs autres ouvrages mêlez d'or & d'argent.

Montezuma avoit encore une autre maison dans la ville de Mexique, tout exprès pour l'entretien des oiseaux qui vivent de proye & de rapine.

En cette maison il y avoit plusieurs salles & chambres hautes, où l'on nourrissoit des nains, des bossus, & semblables personnes contrefaites, des deux sexes, & de divers âges; avec ceux qui naïssent de couleur blanche, ce qui arrivoit peu souvent; il y en avoit mêmes qui estropioient leurs enfans, ou les rendoient difformes en naissant, afin qu'ils fussent menez à la maison du Roi, & servissent à montrer sa grandeur par leur difformité.

Dans les salles basses de cette maison il y avoit des cages pour les Oiseaux de proye de toutes sortes d'espèces, comme faucons, esperviers, milans, & autres semblables oiseaux qui vivent de rapine, & parmi les faucons & esperviers, il y en avoit de plus de douze espèces différentes.

Outre trois cens hommes qui servoient en cette maison, il y avoit encore pour le moins mille fauconniers & chasseurs, à qui on distribuoit tous les jours cinq cens coqs d'Inde pour leur nourriture.

Les Chasseurs y étoient nourris, parce que l'on y gardoit aussi les bêtes sauvages dans

les salles basses en de grandes cages de bois, où il y avoit des lions, des tygres, des ours, & des loups.

Enfin il y avoit de toutes sortes de bêtes à quatre pieds, afin que Montezuma pût dire que rien ne lui manquoit en sa maison; & on les nourrissoit tous les jours avec des coqs d'Inde, des daims, des chiens, & semblables animaux.

Dans une autre salle il y avoit encore de grands vaisseaux de terre, les uns remplis d'eau, & les autres pleins de terre, où il y avoit des couleuvres grosses comme la cuisse d'un homme, des vipères, des crocodiles, qu'ils appellent caymans, de vingt pieds de long, outre plusieurs especes de lézards, & autres bêtes venimeuses qui se trouvent dans l'eau & sur la terre.

Ils nourrissoient ces couleuvres, & ces autres animaux veneneux du sang des hommes qu'on avoit sacrifiés: d'autres disent qu'on leur donnoit de la chair humaine, dont les grands lézards, & les caymans sont fort friands.

Mais ce qui faisoit un spectacle d'horreur, étoit de voir l'occupation ordinaire de ces Officiers autour de ces bêtes; le sang épanché comme en forme de gelée sur le plancher de ces chambres, qui sentoient aussi mauvais qu'une boucherie où l'on tué les bœufs; d'entendre le rugissement des lions, le sifflement épouvantable des couleuvres & des vipères, le triste heurtlement des ours, des tygres & des loups, quand ils avoient faim & demandoient à manger.

C'étoit néanmoins dans ce lieu, qui du-
rant

tant la nuit ressembloit à l'enfer & à une demeure de démons, que ce Prince payen faisoit ses dévotions, & alloit tous les jours faire ses prières à ses Dieux.

Car proche de cette salle, il y en avoit une autre de cent cinquante pieds de long, & trente de large, où il y avoit une Chapelle, dont la voute étoit couverte d'or & d'argent en feuille, enrichie d'un grand nombre de perles & pierres précieuses, comme agates, cornalines, émeraudes, rubis & divers autres joyaux.

Ceci étoit l'Oratoire où Montezuma faisoit ses prières durant la nuit; & où le Diable lui rendoit ses réponses, dignes d'être proférées parmi les cris horribles de tant de bêtes épouvantables, qui formoient en ce lieu-là la véritable représentation de l'enfer.

Il avoit aussi son Arcenal, qui étoit muni d'une grande quantité de toutes sortes d'armes dont ils se servoient en leurs guerres, comme arcs, flèches, frondes, lances, dards, massues, épées, boucliers, & rondaches qui étoient de bois doré & couverts de cuir.

Le bois dont ils faisoient leurs armes & leurs rondaches étoit fort dur; & ils enchassoient au bout de leurs flèches un petit morceau de caillou pointu, ou une pièce d'os de poisson appelé *Libisa* qui étoit si venimeux, que si quelqu'un en étoit blessé, & que la pointe demeurât en la playe, elle devenoit presque incurable.

Leurs épées étoient de bois, & le tranchant d'un caillou joint ou enchassé dans un
L 2 bā-

bâton, avec quoi ils coupoient des lances, & abbatoient la tête d'un cheval d'un seul coup, & mêmes entamoient le fer, ce qui sembleroit être une chose impossible & incroyable.

Ces cailloux étoient joints au bois avec une certaine colle faite d'une racine qu'on nomme Zacolt, & de Tuxalli qui est une maniere de gros sablon, dont ils faisoient une composition, qu'ils paîtrissoient avec du sang de chauvesouris & autres semblables animaux, ce qui faisoit une colle si forte qu'elle ne se fendoit presque jamais après qu'elle étoit une fois appliquée.

Mais outre ces maisons, c'est une chose étonnante combien il en avoit d'autres, seulement pour son plaisir & pour s'y aller divertir, qui étoient embellies de jardins d'herbes médecinales, de fleurs, & d'arbres fruitiers.

Il y en avoit un entr'autres, dans lequel il y avoit plus de mille personnages qu'on avoit faits artificiellement de feuilles & de fleurs; & Montezuma avoit deffendu qu'il y eût aucunes herbes potageres, ou qu'on pût vendre au marché, parce, disoit-il, que cela étoit indécent aux Princes & aux Rois d'avoir parmi leurs plaisirs des choses dont on tirât du lucre, parce que cela n'appartenoit qu'aux matchands.

Il avoit pourtant des vergers hors de la ville plantez d'arbres fruitiers; comme aussi des maisons de plaifance dans les bois, environnées d'eau, & embellies de fontaines, de canaux, & d'étangs pleins de diverses especes de poisson; des bois pleins de cerfs,
de

de daims, de lièvres, de renards de loups, & semblables animaux, où il s'alloit divertir quelquefois, comme aussi les principaux Seigneurs de Mexique. Il avoit un si grand nombre de ces maisons-là, qu'il y a peu de Rois qui en ayent autant.

Sa Garde ordinaire étoit de six cens Gentils-hommes, qui avoient chacun trois ou quatre serviteurs, & quelques-uns mêmes plus, selon leur qualité, de sorte qu'il y avoit toujours trois mille hommes qui suivoient la Cour, où ils étoient nourris des viandes qu'on desservoit de dessus sa table.

En ce temps là il y avoit dans l'Empire de Mexique trois mille Seigneurs de villes, qui avoient chacun divers vassaux qui relevoient d'eux; mais par-dessus tous il y en avoit trente, qui pouvoient bien mettre sur pied chacun une armée de cent mille hommes.

Tous ces Seigneurs venoient demeurer en la ville de Mexique un certain temps de l'année, & n'osoient en sortir sans la permission de l'Empereur; & même il falloit qu'à leur départ de la Cour, ils y laissassent un de leurs enfans, ou de leurs freres, en ôtage, pour assurance de leur fidélité, à cause dequoi ils étoient obligez d'avoir chacun une maison dans la ville de Mexique, ce qui rendoit la Cour de Montezuma très-considerable.

De plus il ne dépensoit rien pour le bâtiment de toutes ses maisons: Car il y avoit de certaines villes qui au lieu de payer un tribut comme les autres, étoient obligées
L 3 de

de bâtir & raccommo-der ses maisons à leurs propres coûts & dépens, de fournir tous les ouvriers qui y étoient nécessaires, qui port- roient sur leur dos, ou sur les traîneaux, la pierre, la chaux, le bois, l'eau, & tous les autres matériaux nécessaires.

Ils étoient encore obligez de fournir tout le bois dont la Cour avoit besoin, qui se montoit à cinq cens charges d'homme par jour, & quelquefois plus en Hyver.

Mais pour faire du feu dans les cheminées du Palais de l'Empereur, ils y appor- toient des écorces de chêne, qu'on esti- moit beaucoup, parce qu'elles faisoient un beau feu & plus clair que celui de gros bois.

Il y avoit aussi dans la ville de Mexique trois sortes de ruës fort larges & fort bel- les; les unes étoient des canaux d'eau avec plusieurs ponts; d'autres sur la terre, & les troisièmes sur la terre & sur l'eau, la moitié étant terre ferme sur laquelle on pouvoit marcher, & l'autre destinée pour les bateaux qui apportoient des vivres dans la ville.

La plupart des maisons avoient deux por- tes ou deux issuës, l'une vers la chaussée, & l'autre vers l'eau, où ils s'embarquoient pour aller où il leur plaisoit.

Mais quoi que cette eau soit si proche des maisons, comme elle n'est pas bonne à boi- re, on fait venir de l'eau douce à Mexique par des conduits ou aqueducts, d'un lieu qui s'appelle Chapultepec qui est à trois milles de la ville, qui sort d'une petite montagne, où il y avoit au pied deux sta- tuës.

tuës ou images faites de pierre, avec leurs boucliers & leurs lances dont l'une étoit pour représenter Montezuma, & l'autre son pere Axiaca.

Aujourd'hui l'on fait encore venir l'eau de ce lieu-là dans la ville, par deux tuyaux sou- tenus par des arches de pierre & de brique en forme d'un beau pont, & quand un des tuyaux est sale, on fait passer toute l'eau par l'autre jusqu'à ce qu'il soit nettoyé.

Cette fontaine fournit d'eau toute la ville, & les porteurs d'eau la vont vendre par les ruës; les uns la portent en des barrils, & d'autres en des cruches de terre, sur des mu- lets ou sur des ânes.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE MEXICO

CHAPITRE XVII.

*De l'Étymologie & antiquitez de Mexique,
& de l'origine de ses Fondateurs, avec
un abrégé chronologique de ses Rois jus-
ques à Montezuma.*

LORS que les Espagnols se rendirent maîtres de cette ville, elle étoit partagée en deux grandes rues, dont l'une s'appelloit Tlatelulco, c'est-à-dire une petite Isle, & l'autre Mexique, qui signifie une source ou une fontaine dans le même langage; & parce que le Palais du Roi y étoit situé, toute la ville fut appelée Mexique.

Mais le plus ancien nom de la ville étoit Tenuchtitlan, qui signifie un fruit qui sort d'une pierre, étant un nom composé de Tetl, qui veut dire une pierre, & Neuchtili, qui est un excellent fruit, que les Espagnols appellent Tunas par toute l'Amérique, & l'arbre qui le produit, s'appelle Nopal.

Lors qu'on posa les premiers fondemens de cette ville, ce fut près d'une grosse pierre ou d'un rocher qui étoit au milieu du lac, & au pied de ce rocher il y avoit un de ces arbres de Nopal, d'où vient que Mexique a pour armes un arbre de Nopal qui sort du pied d'un rocher, suivant l'Étymologie du premier nom de la ville Tenuchtitlan.

Quel-

Quelques-uns disent qu'elle tire ce nom de son premier Fondateur appelé Tenuch, fils puiné de Iztacmixcoatl, dont les enfans & leur posterité furent les premiers qui habitèrent toute cette partie de l'Amérique qu'on appelle à présent la nouvelle Espagne.

Quelques autres soutiennent que Mexique tire son nom de beaucoup plus loin, savoir des Mexiti qui en ont été les premiers Fondateurs; car jusqu'à aujourd'hui les Indiens qui demeurent dans une des rues de cette ville sont appelés Mexica, ces Mexiti ayant pris leur nom de leur principale Idole appelée Mexitli, qu'ils avoient en aussi grande vénération, que Vitzilopachtli qui étoit le Dieu de la guerre.

Mais l'opinion la plus reçue entre les Espagnols, est que les Mexicains habitoient premièrement en la nouvelle Galice, d'où ils firent irruption l'an du Seigneur 720. & s'épandirent en divers lieux jusques en l'an 902. que sous la conduite de Mexi leur Général ils bâtirent cette ville, qu'ils nomment Mexique à cause de lui.

Ils étoient partagez en sept familles ou Tribus, qui se gouvernerent long-tems en forme d'Aristocratie, jusqu'à ce que la plus puissante de toutes les Tribus appelée Nava-talcas eussent un Roi à qui ils se soumirent tous.

Le premier Roi qui fut ainsi élu s'appeloit Vitzilovitli; le second Acamopitzli, le troisième Chimalpapoca; le quatrième Izchoalt; le cinquième Montezuma premier; le sixième Acatis; le septième Axajaca; le huitième Antzlol; le neuvième Montezuma

rezuma second qui regnoit lors que Cortez y arriva ; le dixième Quahutimoc qui perdit la ville de Mexique, & en qui finit cet Empire.

Le plus heureux de tous ces Rois fut Izchoalt, qui par le moyen de son cousin Tlacaellec subjuga les autres six Tribus, & les assujettit aux Rois de Mexique.

Après la mort de Izchoalt, les Electeurs qui étoient au nombre de six, élurent Tlacaellec pour Roi, comme celui dont ils avoient déjà expérimenté la vertu ; mais il refusa généreusement cette dignité, disant qu'il étoit plus à propos pour le bien de la République qu'on en choisît un autre que lui ; que de sa part il seroit toujours prêt à executer tout ce qu'il seroit nécessaire pour le service de l'Etat, & que sans être Roi il ne laisseroit pas de continuer à travailler pour le public comme il avoit toujours fait, desorte qu'à son refus ils choisirent Montezuma premier.



CHAPITRE XVIII.

Abregé historique de la prise de Mexique par les Espagnols.

Les plus malheureux Rois de cette nation, furent les deux derniers, Montezuma second, & Quahutimoc, qui furent tous deux vaincus par Ferdinand Cortez, qui prit Montezuma prisonnier dans son Palais, & l'attira
sinc.

finement en son logis, où il lui mit les fers aux pieds, & le retint jusques après l'exécution de Qualpopoca Seigneur de Nahuatlan, qu'on appelle à present Almerie, qui fut brûlé pour avoir tué neuf Espagnols.

Mais l'emprisonnement de cet Empereur fit soulever tous les Mexicains contre Cortez & les Espagnols, contre qui ils combattirent vigoureusement pendant deux ou trois jours, & les menaçant de les faire tous mourir cruellement, s'ils ne rendoient leur Empereur.

Ce qui fit que Cortez pria Montezuma de monter au haut de sa maison qu'ils battoient rudement à coups de pierres, pour commander à ses sujets de s'apaiser, ce qu'il fit ; mais s'étant penché sur la muraille, comme il commençoit de leur parler, ils jetterent tant de pierres de la rue & de dessus les maisons, qu'il y en eut une qui le frapa à la temple si rudement qu'il tomba tout roide mort à terre, finissant sa vie par la main de ses propres sujets, quoi que contre leur volonré, au milieu de sa ville capitale & sous le pouvoir d'une Nation étrangere.

Les Indiens disent qu'il étoit de la plus noble famille de tous ceux de sa lignée, & le plus magnifique de tous les Rois qui l'avoient précédé.

D'où l'on peut remarquer, que lors que les Royaumes fleurissent le plus, c'est lors qu'ils sont plus près de leur ruine, ou du moins de changer de Seigneur, comme il paroît par l'histoire de Montezuma, dont la gloire & la magnificence préagerent la ruine de cette ville & de ses habitans.

Après

rezuma second qui regnoit lors que Cortez y arriva ; le dixième Quahutimoc qui perdit la ville de Mexique, & en qui finit cet Empire.

Le plus heureux de tous ces Rois fut Ichoalt, qui par le moyen de son cousin Tlacaellec subjuga les autres six Tribus, & les assujettit aux Rois de Mexique.

Après la mort de Ichoalt, les Electeurs qui étoient au nombre de six, élurent Tlacaellec pour Roi, comme celui dont ils avoient déjà expérimenté la vertu ; mais il refusa généreusement cette dignité, disant qu'il étoit plus à propos pour le bien de la République qu'on en choisît un autre que lui ; que de sa part il seroit toujours prêt à executer tout ce qu'il seroit nécessaire pour le service de l'Etat, & que sans être Roi il ne laisseroit pas de continuer à travailler pour le public comme il avoit toujours fait, desorte qu'à son refus ils choisirent Montezuma premier.



CHAPITRE XVIII.

Abregé historique de la prise de Mexique par les Espagnols.

Les plus malheureux Rois de cette nation, furent les deux derniers, Montezuma second, & Quahutimoc, qui furent tous deux vaincus par Ferdinand Cortez, qui prit Montezuma prisonnier dans son Palais, & l'attira
sinc.

finement en son logis, où il lui mit les fers aux pieds, & le retint jusques après l'exécution de Qualpopoca Seigneur de Nahuatlan, qu'on appelle à present Almerie, qui fut brûlé pour avoir tué neuf Espagnols.

Mais l'emprisonnement de cet Empereur fit soulever tous les Mexicains contre Cortez & les Espagnols, contre qui ils combattirent vigoureusement pendant deux ou trois jours, & les menaçant de les faire tous mourir cruellement, s'ils ne rendoient leur Empereur.

Ce qui fit que Cortez pria Montezuma de monter au haut de sa maison qu'ils battoient rudement à coups de pierres, pour commander à ses sujets de s'apaiser, ce qu'il fit ; mais s'étant penché sur la muraille, comme il commençoit de leur parler, ils jetterent tant de pierres de la rue & de dessus les maisons, qu'il y en eut une qui le frapa à la temple si rudement qu'il tomba tout roide mort à terre, finissant sa vie par la main de ses propres sujets, quoi que contre leur volonré, au milieu de sa ville capitale & sous le pouvoir d'une Nation étrangere.

Les Indiens disent qu'il étoit de la plus noble famille de tous ceux de sa lignée, & le plus magnifique de tous les Rois qui l'avoient précédé.

D'où l'on peut remarquer, que lors que les Royaumes fleurissent le plus, c'est lors qu'ils sont plus près de leur ruine, ou du moins de changer de Seigneur, comme il paroît par l'histoire de Montezuma, dont la gloire & la magnificence préagerent la ruine de cette ville & de ses habitans.

Après

Après la mort de Montezuma ils élurent Quahutimoc pour leur Empereur, & continuèrent à battre la maison de Cortez de telle furie, qu'ils l'obligèrent de s'enfuir de Mexique avec tous les Espagnols.

Après s'être retirez, ils se fortifierent de rechef à Tlaxcallan, & ayant fait faire seize Brigantins, ou dix-huit à ce que disent quelques-uns, pour mettre sur le Lac ils assiègerent bien-tôt après Mexique par eau & par terre, de sorte que les habitans furent réduits à une telle nécessité de vivres, qu'ils mourroient de faim & de maladie, en si grand nombre, que les maisons étoient pleines de corps morts, où ils les entassoient les uns sur les autres pour cachet le misérable état où ils étoient réduits.

Mais quoi qu'ils vissent brûler les Palais de leur Roi Quahutimoc, & la plus grande partie de leur ville consumée par le feu, & réduite en cendres, néanmoins ils se défendoient toujours de ruë en ruë, & dans tous les lieux où ils pouvoient s'opposer aux Espagnols, qui après plusieurs sanglans combats par terre, & par eau ayant gagné la place du marché, & la plûpart de la ville, trouverent les ruës, les maisons, & les canaux pleins de monceaux de corps morts, & ceux qui restoient encore en vie après avoir rongé jusqu'à des écorces d'arbres, si passés & si défaits, que c'étoit une chose pitoyable de les voir.

Quoi qu'ils fussent si foibles & maigres, qu'on pouvoit dire qu'il ne leur restoit plus que le cœur, ils ne laisserent pas de refuser
les

les offres que Cortez leur envoya faire, après les avoir sommer de se rendre. Ils lui dirent hardiment qu'il ne devoit point esperer de profiter de leurs dépouilles, & que si la fortune continuoit à leur être contraire, qu'ils étoient résolus de brûler toutes leurs richesses, ou de les jeter dans le lac, & de combattre jusqu'à l'extrémité tant qu'il leur resteroit un seul homme en vie.

Cortez voulant seavoir ce qui restoit encore à gagner, monta sur une haute Tour, d'où il pouvoit voir toute la Ville, & jugea qu'il y en avoit encore la huitième partie qui résistoit, de sorte que l'ayant fait attaquer, les pauvres habitans qui voyoient la fatalité de leur destin, n'en pouvant plus, prièrent les Espagnols de les exterminer tout d'un coup, pour finir leurs miseres.

Il y en avoit d'autres qui se tenoient sur le bord de l'eau près d'un pont-levis, qui crioient à Cortez que puis qu'il étoit le fils du Soleil, qu'il priât son pere de les faire périr; & s'adressant après au Soleil même, ils le supplioient de finir leur misérable vie, & les laisser aller jouir du repos qu'ils esperoient de trouver auprès de leur Dieu Quetzalcoatl.

Cortez voyant l'extrémité où étoient ces pauvres misérables, & croyant qu'à la fin ils se rendroient, envoya vers Quahutimoc, pour lui représenter la misere de ses sujets, qui seroit encore plus grande s'il n'inclinoit à la paix.

Mais quand ce malheureux Roi eut entendu ces propositions, il fut tellement transporté de colere, qu'il commanda que l'Ambas-
sa-

fadeur de Cortez fut sacrifié sur le champ, & fit donner pour réponse aux autres Espagnols qui l'avoient accompagné des coups de bâtons, de pierres & de flèches, disant qu'ils demandoient la mort & non pas la paix.

Cortez voyant l'obstination de ce Prince, après un si grand carnage de ses sujets, après tant de combats, & la perte presque de toute la Ville, envoya Sandoual avec ses Brigantins d'un côté, & lui fut d'un autre, pour combattre ceux qui pouvoient encore être demeurez dans les maisons & autres endroits les plus forts, mais il y trouva si peu de résistance, qu'il lui fut aisé de faire ce qu'il voulut.

On auroit cru qu'il n'y avoit pas dans toute la Ville plus de cinq mille hommes de reste, quand on songeoit au grand nombre des morts qu'il y avoit dans les ruës & dans les maisons; & néanmoins dans ce dernier combat il fut tué & pris ce jour-là plus de quarante mille personnes.

C'étoit une chose lamentable d'entendre les cris & les gemissemens des femmes & des enfans, & la puanteur des corps morts n'étoit pas moins fâcheuse ni moins difficile à supporter.

Cette nuit-là Cortez se resolut de son côté de finir cette guerre par un dernier exploit; & Quahutimoc fit dessein de se sauver par la fuite, & s'embarqua pour cet effet dans un canot où il y avoit vingt rameurs pour faire plus de diligence.

Dès qu'il fut jour, Cortez avec ses gens & quatre pieces de canon, vint au quartier où ce qui restoit d'habitans étoient renfermez, com-

comme des brebis dans un parc, donnant ordre à Sandoual & Alvarado, qui étoient sur les Brigantins, de prendre garde à la sortie des canots de la Ville qui étoient cachez entre certaines maisons, & particulièrement de tâcher de se saisir du Roi, sans lui faire de mal, mais de le prendre en vie.

Il commanda ensuite au restes des siens faire sortir les bateaux de Mexique, & il monta sur une tour cherchant le Roi, où il trouva Xihuacoa Gouverneur & Capitaine de la Ville, qui fit grande difficulté de se rendre.

Il sortit après cela une si grande multitude de vieillards, de femmes & d'enfans pour s'embarquer à la hâte, qu'ils enfoncerent les bateaux, dont il y en eût un grand nombre de noyez.

Cortez deffendit à ses gens de tuer ces pauvres miserables; mais il lui fut impossible d'arrêter ceux de Tlaxcallan, qui en tuèrent & sacrifièrent pour le moins quinze mille, pendant que le reste des gens de guerre se tenoient encore sur les toits & les galeries des maisons, d'où ils voyoient la ruine de leur patrie, pendant que toute la Noblesse de la Ville qui s'étoit embarquée s'enfuyoit avec le Roi.

Alors Cortez ayant fait tirer un coup de carabine pour signal à ses Officiers de se tenir prêts, il se rendit maître en peu de tems de toute cette grande Ville.

Les Brigantins passerent aussi au travers de toute la Flote des bateaux sans aucune résistance, & abatirent d'abord l'étendart Royal de Quahutimoc.

Garcie Holquin qui étoit Capitaine d'un des

des Brigantins, ayant aperçu un grand canot où il y avoit vingt rameurs, chargé de gens, & étant informé par les prisonniers que le Roi étoit dedans, lui donna la chasse, & l'atteignit en peu de tems.

Lors que Quahutimoc qui étoit sur la poupe de son canot prêt à combattre, vit les arbalètes des Espagnols prêtes à titer, & les épées toutes nuës contre lui, il se rendit, & avoua qu'il étoit le Roi; Garcie de Holquin joyeux d'avoir un tel prisonnier, le prit & l'amena à Cortez, qui le reçut avec beaucoup de civilité.

Mais lors que Quahutimoc fut auprès de Cortez, il mit la main sur son poignard, lui disant qu'il avoit fait tout son possible pour se défendre lui & les siens, & s'empêcher d'être réduit en l'état où il se trouvoit; mais puis qu'il étoit en son pouvoir de faire de lui ce qu'il lui plairoit, qu'il le prioit de lui ôter la vie, qui désormais ne lui pouvoit être qu'à charge après la perte de son Empire.

Cortez le consola du mieux qu'il pût, lui promettant qu'il ne le feroit point mourir, & le mena dans une galerie, le priant de commander à ses sujets qui resistoient encore, de se rendre; ce que Quahutimoc ayant fait, ils posèrent incontinent les armes, quoi que nonobstant le grand nombre des morts & des prisonniers, ils fussent encore plus de soixante & dix mille hommes.

Ce fut en cette maniere là que Ferdinand Cortez conquit la fameuse ville de Mexique, le troisième jour du mois d'Août l'an du Seigneur mil cinq cens vingt & un; en mémoire de quoi l'on y celebre tous les ans ce jour-là,

là, & l'on y fait une procession publique, où l'on porte l'Estendard Royal avec lequel la Ville fut gagnée; aussi peut-on dire que cette victoire fut aussi considerable qu'aucune autre que l'antiquité puisse produire, puis qu'un des plus grands Empereurs de l'Amérique y fut tué, & un aussi brave Capitaine qu'on y vid jamais fut fait prisonnier.

Le siege dura trois mois depuis que les Brigantins furent aportez de Tlaxcallan, près de deux cens mille Indiens y étoient venus assister Cortez, neuf cens Espagnols, quatre-vingt chevaux, dix-huit pieces de canon, autant de Brigantins, & du moins 6000. canots.

Il y eût cinquante Espagnols de tuez, & six chevaux, & environ huit mille Indiens des Alliez de Cortez; mais des Mexicains il y en eût plus de six-vingt mille de tuez, sans compter ceux qui moururent de faim & de peste, & comme la plupart de la Noblesse s'étoit trouvée à la défense de la Ville, il y en eût plusieurs de tuez.

Il y avoit tant de monde dans la Ville, qu'ils manquoient de vivres, & étoient contrainsts de boire de l'eau salée, & coucher parmi les morts, dont les cadavres rendoient une si horrible puanteur, que la peste se mit parmi eux, qui en emportât un fort grand nombre.

La valeur & la resolution de ces Indiens, merite d'être remarquée. Car quoi qu'ils fussent réduits à ne pouvoit vivre que des branches & des écorces d'arbres, & boire de l'eau salée, néanmoins ils ne se vouloient pas encore rendre.

L'on doit aussi remarquer qu'encore que les

Mexicains mangeassent de la chair humaine, ils ne mangeoient pourtant que leurs ennemis car s'ils se fussent mangés les uns les autres, ou leurs enfans, ils ne seroient pas morts de faim comme ils firent.

Les femmes de Mexique acquirent beaucoup de réputation en ce siège, non seulement pour n'avoir pas abandonné leurs maris ni leurs peres, mais aussi pour le soin qu'elles eurent des malades & des blesez, de faire des frondes, & amasser des pierres, dont elles jetterent une si grande quantité des galeries des maisons, qu'elles faisoient autant d'exécution que les hommes.

La Ville fut mise au pillage, les Espagnols s'emparèrent de l'or, de l'argent, & des plumes, & les Indiens leurs alliez prirent les toiles de coton, & les autres meubles qu'ils purent sauver de l'Incendie. Ainsi cette grande Ville avec toute sa puissance & ses richesses fut assujettie aux Espagnols.

Cortez ayant observé que l'air de cette Ville étoit fort temperé & sain, & que sa situation étoit commode, fit dessein de la rebâtir, & d'y établir le principal siège de la Justice de tout le Pays.

Mais avant que d'écrire comme elle fleurit maintenant, il faut que j'ajoute à ce qui a été dit de l'état de Montezuma & de ses Palais, la description de la place du marché, & du Temple qui y étoit lors que les Espagnols la ruinèrent.



CHAPITRE XIX.

Description de l'Etat de Montezuma, de ses Palais, du Temple & du Marché, lors que les Espagnols s'en rendirent les Maîtres.

LA commodité du Lac qui est autour de cette Ville, fit naître la pensée aux Mexicains de réserver une grande place pour tenir le Marché, où tous ceux des autres lieux qui sont aux environs pussent venir pour acheter, échanger, & vendre leurs Marchandises; ce qui leur étoit d'autant plus facile qu'ils avoient un grand nombre de bateaux commodes à faire ce trafic.

On croit qu'en ce tems-là il y avoit sur ce Lac plus de deux cens mille de ces bateaux, que les Indiens appellent Acalles, & les Espagnols Canoas, qui sont des canots faits comme des huches où l'on fait le pain, d'une seule pièce, les uns grands, les autres moindres, selon la grandeur du tronc de l'arbre dont ils étoient faits.

Il est certain qu'il falloit qu'il y en eût pour le moins ce nombre-là: Car dans la seule ville de Mexique il y en avoit plus de cinquante mille, qui y apportoient ordinairement des vivres, & passaient ceux qui alloient &

M 2. venoient

Mexicains mangeassent de la chair humaine, ils ne mangeoient pourtant que leurs ennemis car s'ils se fussent mangés les uns les autres, ou leurs enfans, ils ne seroient pas morts de faim comme ils firent.

Les femmes de Mexique acquirent beaucoup de réputation en ce siège, non seulement pour n'avoir pas abandonné leurs maris ni leurs peres, mais aussi pour le soin qu'elles eurent des malades & des blesez, de faire des frondes, & amasser des pierres, dont elles jetterent une si grande quantité des galeries des maisons, qu'elles faisoient autant d'exécution que les hommes.

La Ville fut mise au pillage, les Espagnols s'emparerent de l'or, de l'argent, & des plumes, & les Indiens leurs alliez prirent les toiles de coton, & les autres meubles qu'ils purent sauver de l'Incendie. Ainsi cette grande Ville avec toute sa puissance & ses richesses fut assujettie aux Espagnols.

Cortez ayant observé que l'air de cette Ville étoit fort temperé & sain, & que sa situation étoit commode, fit dessein de la rebâtir, & d'y établir le principal siège de la Justice de tout le Pays.

Mais avant que d'écrire comme elle fleurit maintenant, il faut que j'ajoute à ce qui a été dit de l'état de Montezuma & de ses Palais, la description de la place du marché, & du Temple qui y étoit lors que les Espagnols la ruinèrent.



CHAPITRE XIX.

Description de l'Etat de Montezuma, de ses Palais, du Temple & du Marché, lors que les Espagnols s'en rendirent les Maîtres.

LA commodité du Lac qui est autour de cette Ville, fit naître la pensée aux Mexicains de réserver une grande place pour tenir le Marché, où tous ceux des autres lieux qui sont aux environs pussent venir pour acheter, échanger, & vendre leurs Marchandises; ce qui leur étoit d'autant plus facile qu'ils avoient un grand nombre de bateaux commodes à faire ce trafic.

On croit qu'en ce tems-là il y avoit sur ce Lac plus de deux cens mille de ces bateaux, que les Indiens appellent Acalles, & les Espagnols Canoas, qui sont des canots faits comme des huches où l'on fait le pain, d'une seule pièce, les uns grands, les autres moindres, selon la grandeur du tronc de l'arbre dont ils étoient faits.

Il est certain qu'il falloit qu'il y en eût pour le moins ce nombre-là: Car dans la seule ville de Mexique il y en avoit plus de cinquante mille, qui y apportoient ordinairement des vivres, & passaient ceux qui alloient & venoient

venoient en la Ville ; desorte que les jours de marché tous les canaux étoient couverts de ces sortes de bateaux.

Le marché s'appelle en langage Indien Tlanquitzli, & chaque bourgade avoit le sien particulier pour vendre & acheter : Mais ceux de Mexique & de Tlatelulco qui étoient les deux principales Villes, étoient plus considérables que tous les autres.

Car la place où l'on tenoit le marché à Mexique de quatre en quatre jours, qui se fermoit avec des portes, étoit si grande, qu'elle contenoit plus de cent mille personnes, qui y venoient pour trafiquer & échanger leurs denrées.

Chaque métier & chaque sorte de marchandise avoit son lieu propre, qu'il n'étoit pas permis aux autres d'occuper.

Il y avoit aussi un endroit particulier pour mettre les choses qui tenoient beaucoup de lieu, comme la pierre, le bois, la chaux, la brique, & semblables matériaux propres à bâtir.

Entre les autres marchandises qui s'y trouvoient ordinairement, il y avoit diverses sortes de nattes fines & grosses, du charbon, du bois, & toutes sortes de vaisseaux de terre vernis & peints fort joliment : Des peaux de cerf apprêtées, sans poil & avec le poil, de diverses couleurs, propres à faire des fouliers, des rondaches, des boucliers, & à doubler des corselets de bois. L'on y trouvoit aussi des peaux de divers autres animaux & des oiseaux en plumes de toutes sortes, & de tant de couleurs, qu'il ne se pouvoit rien voir de plus beau & de plus merveilleux.

Mais

Mais les plus riches marchandises qu'il y avoit, étoient le sel, & des mantes de coton de diverses couleurs & grandeurs, les unes pour couvrir les lits, ou pour se couvrir dessus, les autres pour servir d'habits & de manteaux, & pour tapisser les maisons.

Ils avoient aussi d'autres toiles de coton, dont les Indiens se servent encore aujourd'hui, pour faire des draps, des chemises, des napes, des serviettes, & semblables linge.

L'on y trouvoit encore des mantes, faites de feuilles d'un arbre qu'ils appellent Metl, de Palmier, & de poil de Lapin, qu'on estimoit beaucoup, parce qu'elles étoient fort chaudes, mais les couvertures qui étoient faites de plumes, étoient les meilleures de toutes.

L'on y vendoit aussi du fil fait avec du poil de lapin, & des éveaux d'autre fil, de toutes couleurs.

La grande quantité de volaille & d'oiseaux que l'on y apportoit, l'usage qu'ils en faisoient & la raison pourquoi ils les achetoient, étoit une chose merveilleuse & surprenante : car quoi qu'ils mangeassent la chair de ces oiseaux, la plume leur servoit pour se faire des habits, la mêlant l'une avec l'autre fort agréablement.

Mais ce qu'il y avoit de plus beau & de plus riche à voir dans tout ce marché, étoit l'endroit où l'on vendoit les ouvrages d'or & de plumes; car on y trouvoit tout ce qu'on pouvoit demander représenté au naturel en plumes toutes de couleurs.

Les

Les Indiens étoient si experts en cet art, & representoient si bien un papillon, ou un autre animal, des arbres, des roses, des fleurs, des herbes & des racines, ou quelqu'autre chose que ce fut, que cela étoit tout-à-fait surprenant & admirable.

Ce qui les faisoit si bien réussir en leurs ouvrages, étoit la grande application qu'ils y apportoient: car souvent un ouvrier passoit un jour tout entier sans manger pour placer une plume en son vrai lieu, la tournant & retournant diverses fois au Soleil & à l'ombre, pour mieux voir l'endroit où elle faisoit le plus bel effet: aussi voit-on peu de nations au monde qui ayent tant de patience que celle-ci.

Leur Orfèvrerie étoit aussi fort belle, & ils faisoient d'excellens ouvrages qu'ils jettoient en moule, & gravoient avec des poinçons de caillou.

Ils faisoient des plats à huit faces, chaque face d'un métal différent, l'un d'or, & l'autre d'argent, sans qu'il y eût aucune soudure.

Ils fondoient des chaudières avec les anses tout à la fois, comme on fait les cloches en Europe.

Ils jettoient encore en moule des poissons, & qui avoient leurs écailles partagées d'or & d'argent, comme aussi des Perroquets qui remuoient la tête, la langue & les ailes, & des Singes qui faisoient divers gestes, comme de filer au fuseau, de manger des pommes, & semblables actions à l'imitation des autres.

Ils sçavoient aussi fort bien émailler, & met-

mettre en œuvre toutes sortes de pierres précieuses.

Mais pour retourner à parler du marché, l'on y vendoit de l'or, de l'argent, du cuivre, du plomb, du leton, & de l'étain; mais fort peu de ces trois derniers.

L'on y vendoit encore des perles, des pierres précieuses, diverses espèces de coquilles, d'éponges, & diverses autres sortes de mercerie.

Il y avoit aussi diverses sortes d'herbes, de racines, & de graines, tant pour manger que pour la médecine: Car ils avoient tous une grande connoissance des herbes, mêmes jusques aux femmes & aux enfans, la nécessité les ayant obligés de rechercher celles qu'ils s'imaginoient pouvoir les soulager, & que l'expérience avoit justifié être propres à la guérison de leurs maladies.

Ils dépensent peu en Médecins, quoi qu'il y'en eût pourtant quelques-uns qui se méloient de cet art, & plusieurs Apoticaire qui apportoient au marché des onguents, des sirops, des eaux distillées, & d'autres drogues pour les malades.

Ils guérissent presque toutes sortes de maladies avec des herbes, connoissant celles qui étoient spécifiques à chaque mal; jusques-là qu'ils sçavoient le moyen de ruer les poux avec le suc d'une herbe qui étoit particulièrement propre à cela.

L'on y vendoit aussi une infinité de sortes de viandes, jusques à des couleuvres à qui l'on avoit coupé la tête & la queue, de petits chiens châtrez, des souris, des rats, de longs vers, & même une certaine sorte de terre particulière.

Cette

Car dans un certain temps de l'année, ils en-
levoient avec des rezeaux un limon poudreux
qui s'amasse sur l'eau du lac de Mexique,
& qui ressemble à l'écume de la mer, qu'ils
rassembloient en de grands ras, & puis en
formoient des gâteaux plats en forme de bri-
que.

Cette marchandise ne se debitoit pas
seulement en ce marché-là, mais ils en en-
voyoient aussi bien loin ailleurs en d'autres
endroits, & ils la mangeoient avec au-
tant d'appetit que nous faisons le meilleur
fromage de l'Europe; ils croyoient même
que cette écume étoit la cause qui attiroit
tant d'oiseaux sur ce lac, & principalement
dans l'Hyver qu'il y en avoit un nombre in-
fini.

L'on vendoit encore en ce marché de la
venaison; par quartiers ou toute entière,
comme des chevreuils, des lièvres, des la-
pins, & des chiens sauvages, & autres sem-
blables animaux qu'ils prenoient à la chas-
se.

C'étoit aussi une chose merveilleuse de voir
la grande quantité des divers fruits qui s'y
vendoient, tant verts que meurs.

Et entre les autres il y avoit le Cacao qui est
gros comme une amande, dont on fait le breu-
vage qu'on appelle Chocolate, qui est assez
connu à présent en Europe, qui leur servoit
non seulement d'aliment, mais aussi de mon-
noye courante dans le pays.

A présent six ou sept vingt des plus grosses
de ces amandes, ou deux cens des moindres
vallent une réale de cinq sols, avec quoi les
Indiens achètent ce qu'ils ont besoin; car avec
quatre

quatre ou cinq Cacaos ils peuvent avoir des
fruits & semblables dentées.

L'on y trouvoit aussi diverses sortes de
couleurs & de belles teintures, qu'ils fai-
soient avec des roses, des fleurs, des fruits,
des écorces d'arbres, & autres choses sembla-
bles.

Toutes ces marchandises & plusieurs au-
tres se vendoit en ce grand marché, &
dans tous les autres moindres qui étoient
en d'autres endroits de la ville, où tous
les marchands payoient pour leurs boutiques
& pour leurs étaux un certain droit au Roi,
qui les devoit aussi garantir des larrons, ayant
pour ces effet ses Officiers qui alloient &
venoient incessamment par le marché, pour
découvrir ceux qui auroient volé quelque
chose.

Il y avoit au milieu de ce marché une mai-
son, qu'on pouvoit voir de tous les endroits
de cette place, où il y avoit ordinairement
douze vieillards pour juger toutes sortes de
procès & differends.

Leur commerce se faisoit en troquant ou
échangeant une chose pour une autre; l'un
donnoit une poule pour une gerbe de ma-
his; d'autres donnoient des mantes pour du
sel, ou des Cacaos qui leur servoient de mon-
noye.

Ils avoient des mesures pour mesurer leurs
grains & leurs bleds; & d'autres qui étoient
de terre pour l'huile, & le miel, & les vins,
qu'ils faisoient des palmiers & d'autres ar-
bres & racines.

Que si quelqu'un vendoit à fausse mesure, il
étoit châtié, & l'on brisoit ses mesures, gar-
dant

gardant ainsi l'équité naturelle dans leur né-
gice, quoi qu'ils fussent encore Payens, &
ne connussent point le vrai Dieu, mais ado-
rissent les Idoles, & les Démons, à qui ils
avoient dédié des Temples & des Autels, où
comme dit le Prophète David au Pseaume
106. ils sacrifioient aux Diables leurs fils &
leurs filles.

Le Temple s'appelle en langue Mexicaine,
Teucalli, qui est un mot composé de Teul
qui signifie Dieu, & Calli qui veut dire mai-
son, de sorte que ce mot-là veut dire propre-
ment la maison de Dieu.

Il y avoit plusieurs Temples dans la vil-
le de Mexique, accompagnez de tours
ou de clochers, avec des Chapelles &
des Autels où leurs Idoles étoient pla-
cées.

Tous leurs Temples étoient bâtis sur un
même modèle, dont le pareil ne s'en voyoit
point ailleurs: C'est pourquoi je croi qu'il
suffira de décrire le plus grand, pour avoir
connoissance de tous les autres.

Ce Temple étoit carré, chaque côté de
la longueur d'un trait d'arbalète, ayant qua-
tre portes, dont trois répondoient aux trois
chauffées, & l'autre à un endroit de la Ville
vis-à-vis d'une belle rue, où il n'y avoit point
de chauffée.

Au milieu de ce carré il y avoit une mon-
tagne artificielle faite de terre & de pierre
aussi de figure carrée, chaque côté de cin-
quante toises de haut, bâtie en forme de pi-
ramide, à la réserve que le haut n'étoit pas
aigu, mais uni & plat contenant dix toises
en carré.

Du

Du côté d'Occident il y avoit un degré
depuis le bas jusques au haut, qui conte-
noit cent quatorze marches de pierre, où
l'on voyoit incessamment des Prêtres monter
& descendre en grande cérémonie, &
menant avec eux des hommes qu'ils alloient
sacrifier.

Au sommet de ce Temple ou de cette Pi-
ramide, il y avoit deux grands Autels éloig-
nez l'un de l'autre, mais si proches du pen-
chant de la muraille qu'à grande peine on
pouvoit passer entre deux.

L'un étoit situé à la droite, & l'autre à la
gauche, tous deux de la hauteur de cinq
pieds, dont le derriere étoit revêtu de pier-
re, & peint de diverses figures laides & mon-
strueuses.

Les Chapelles étoient de maçonnerie &
de charpente, fort bien travaillées, cha-
cune avoit trois étages l'un sur l'autre sou-
tenus par des colonnes, de sorte qu'elles res-
sembloient à des tours à cause de leur hau-
teur, & donnoient un grand ornement à la
Ville.

Du haut de ces Chapelles l'on pouvoit
voir toutes les Villes & Bourgs qui étoient
bâtis autour du Lac; de sorte que cela fai-
soit une des plus belles perspectives du mon-
de.

Montezuma y fit monter Cortez & les au-
tres Espagnols, pour leur faire voir par osten-
tation la grandeur de sa Ville, & leur montra
tout l'ordre du Temple depuis le bas jusques
au haut.

Il y avoit aussi un certain endroit où leurs
Prêtres célébroient le service sans être dé-

N 2

TOUR.

tournez de personne, & faisoient leurs prières le visage tourné vers le Soleil levant, au pied d'un Autel où il y avoit une grande Idole, comme il y en avoit aussi sur les autres Autels.

Outre cette tour qui étoit sur la pyramide, il y en avoit quarante autres grandes & petites, qui dépendoient des autres petits Temples qui étoient dans la même clôture, lesquels quoi qu'ils fussent de même structure, ne regardoient pas pourtant vers l'Occident, mais du côté des autres parties du monde, pour mettre de la différence entre eux & le grand Temple.

Ces Temples n'étoient pas égaux; mais il y en avoit quelques-uns plus grands que les autres; & chacun étoit dédié à un Dieu particulier.

Entre les autres il y en avoit un d'une figure ronde, qui étoit consacré au Dieu de l'air *Quecalcouatl*, qu'ils avoient bâti en rond à l'imitation du mouvement de l'air qui est circulaire.

À l'entrée de ce Temple il y avoit une porte qui étoit faite comme la gueule d'un serpent, toute ouverte & montrant les dents, qu'on avoit peintes aussi-bien que les gencives; de sorte que c'étoit une chose tout-à-fait horrible à voir, & principalement aux Chrétiens à qui cela representoit comme une des portes de l'enfer.

Il y avoit encore d'autres *Teucallis* dans la Ville, qui avoient aussi des degrés par où l'on montoit en haut en trois différens endroits; Et chacun de ces Temples avoit une maison à soi, aussi-bien qu'un Dieu

Dieu particulier, avec des Prêtres & toutes les choses qui étoient nécessaires pour son service.

Mais proche du grand Temple, il y avoit plusieurs maisons où logeoient grand nombre de Prêtres, qui avoient chacun des rentes & des revenus pour leur entretien.

Il y avoit de plus à chaque porte de ce Temple une grande sale, avec plusieurs logemens au dessus & autour, qui servoient d'arsenal à la ville, leur pensée étant que la force, & la défense d'un país dépend de la maison de Dieu; c'est pourquoi ils y avoient mis le magasin de leurs armes.

Ils avoient aussi d'autres maisons obscures, pleines d'Idoles grandes & petites faites de divers métaux, qui étoient toutes baignées de sang, ce qui les faisoit paroître noires & sales; parce qu'on les en frotoit tous les jours quand on sacrifioit quelqu'un; il y en avoit même plus d'un doigt d'épais sur les murailles, & plus d'un pied sur la terre; ce qui rendoit ces lieux abominables, & pleins d'une puanteur diabolique.

Les Prêtres qui fréquentoient ces Oraatoires, ne permettoient pas qu'aucun y entrât, si ce n'étoit quelque personne de qualité, à condition de donner un homme pour être sacrifié, que ces Ministres du démon égorgeoient, & après avoir lavé leurs mains dans son sang en aspergeoient leur maison & leurs Idoles.

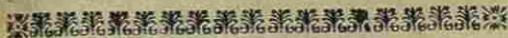
Pour la commodité de leur cuisine, il y avoit un grand réservoir d'eau, qu'on remplissoit tous les ans une fois par un conduit qui venoit de la grande fontaine de la Ville.

Dans les autres endroits de cette clôtture, il y avoit de certaines places où l'on nourrissoit de la volaille, & des jardins planchez de beaux arbres, où l'on cultivoit aussi quantité d'herbes & de fleurs pour l'ornement des Autels.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL

CHA-



CHAPITRE XX.

Description d'un Temple, & des richesses admirables & surprenantes que l'on y voit.

CE Temple étoit si riche, qu'il y avoit plus de cinq mille personnes tous les jours qui y étoient employées, & y avoient leur logement & leur nourriture.

Pour l'entretien de ce Temple & de ceux qui y étoient employez, il y avoit plusieurs villes & bourgades qui étoient obligées de le fournir de pain, de viande, de poisson, & de toutes les autres choses dont ils avoient besoin, & particulièrement de bois à brûler: car ils en consommoient beaucoup plus qu'on ne faisoit à la Cour du Roi.

Tous ces Prêtres vivoient fort à leur aise, & ne faisoient rien que s'occupet au service de leurs Dieux, qui étoient en grand nombre, & avoient chacun non seulement un culte particulier, mais aussi un ordre de Prêtres distingué des autres.

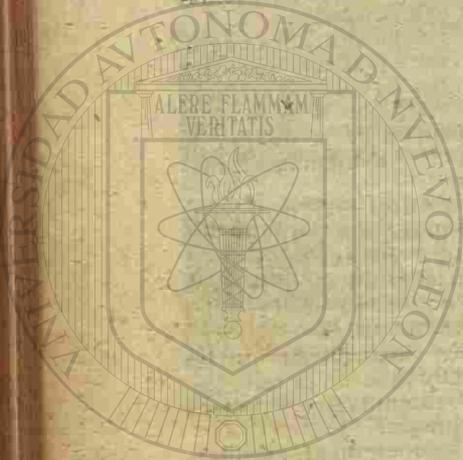
Il y avoit plus de deux mille Dieux en la ville de Mexique; les principaux s'appelloient Vitzilopuchtli & Tezcatlipuca, dont les statuës de pierre étoient placées au haut du Temple sur les Autels.

Elles étoient aussi grandes que des geants, toutes parsemées de perles, de pierres précieuses, & de pièces d'or travaillées en figures

N 4

res

Dans les autres endroits de cette clôture, il y avoit de certaines places où l'on nourrissoit de la volaille, & des jardins plan-
tez de beaux arbres, où l'on cultivoit aussi
quantité d'herbes & de fleurs pour l'orne-
ment des Autels.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA
DIRECCIÓN GENERAL

CHA-

CHAPITRE XX.

*Description d'un Temple, & des richesses
admirables & surprenantes que l'on y
voit.*

CE Temple étoit si riche, qu'il y avoit
plus de cinq mille personnes tous les jours
qui y étoient employées, & y avoient leur
logement & leur nourriture.

Pour l'entretien de ce Temple & de ceux
qui y étoient employez, il y avoit plusieurs
villes & bourgades qui étoient obligées de le
fournir de pain, de viande, de poisson, & de
toutes les autres choses dont ils avoient be-
soin, & particulièrement de bois à brûler :
car ils en consommoient beaucoup plus qu'on
ne faisoit à la Cour du Roi.

Tous ces Prêtres vivoient fort à leur aise,
& ne faisoient rien que s'occupet au service
de leurs Dieux, qui étoient en grand nom-
bre, & avoient chacun non seulement un
culte particulier, mais aussi un ordre de
Prêtres distingué des autres.

Il y avoit plus de deux mille Dieux en la
ville de Mexique ; les principaux s'appel-
loient Vitzilopuchtli & Tezcatlipuca, dont
les statuës de pierre étoient placées au haut
du Temple sur les Autels.

Elles étoient aussi grandes que des geants,
toutes parsemées de perles, de pierres pré-
cieuses, & de pièces d'or travaillées en figu-
res

N 4

res d'oiseaux, de bêtes, de poissons, & de fleurs, enrichies d'émeraudes, de turquoises, de calcedoines, & d'autres petites pierres fines, & couvertes d'une toile fine qu'ils appellent *Necar*, de sorte que lors que la toile étoit ôtée, elles surprennent par leur beauté, & jettoient un merveilleux éclat.

Ces deux Idoles étoient ceintes chacune d'une grande ceinture d'or faite en forme de serpent, & avoient autour du col un tour de dix cœurs aussi d'or pur, avec chacune un masque & des yeux de verre, & l'image de la mort qui étoit peinte sur leur gorge.

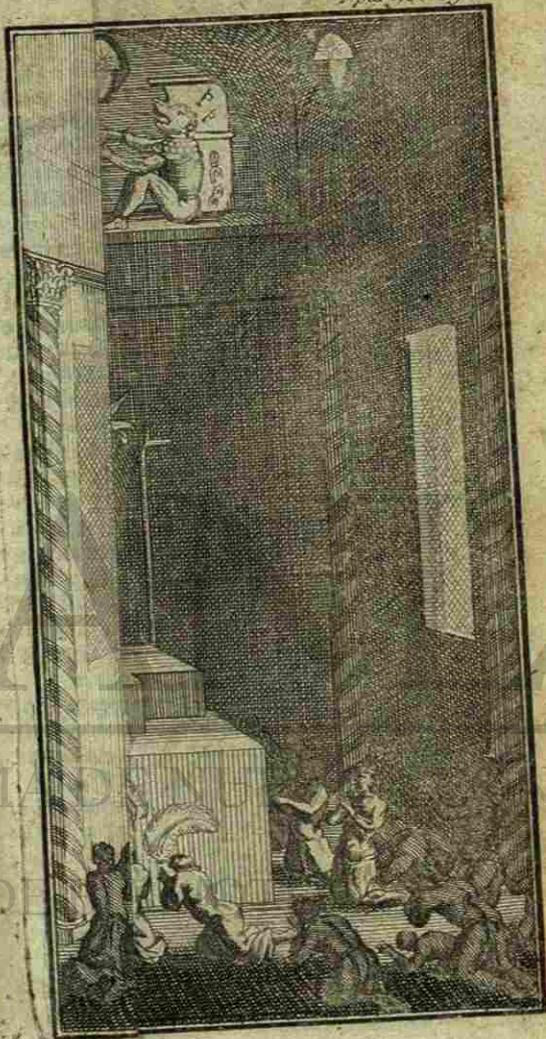
Ils croyoient que ces Dieux-là étoient frères; que Tezcatlipuca étoit le Dieu de la providence, & Vitzilopuchtli le Dieu de la guerre, qu'ils honoroient & craignoient par dessus tous les autres.

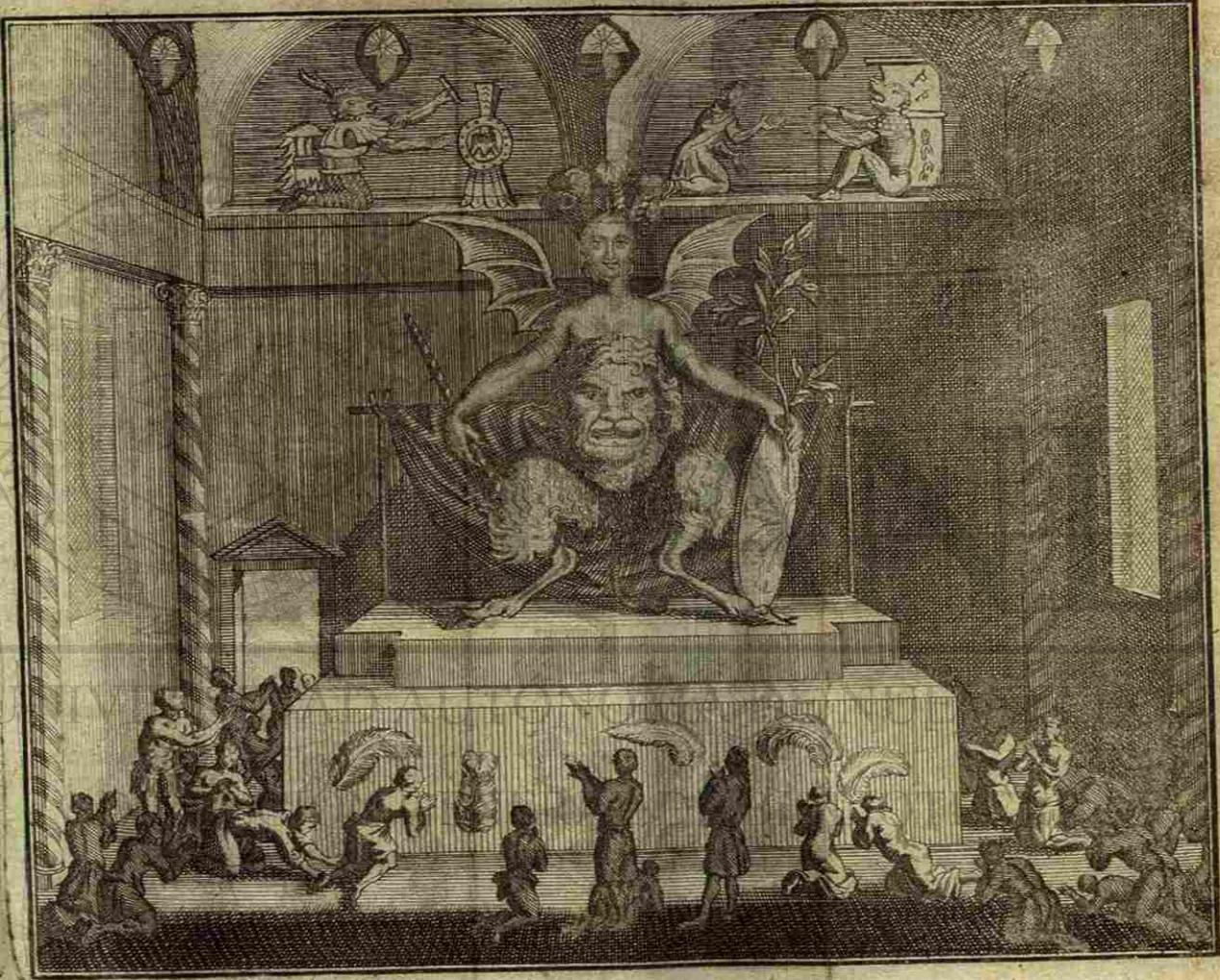
Il y avoit encore un autre Dieu dont l'image étoit plantée sur le sommet de la chapelle des Idoles, qui étoit aussi en singulière vénération par dessus tous les autres.

Ce Dieu étoit fait de toutes les semences qui croissoient en ce pays-là, qu'ils réduisoient en farine, & la paétrissoient avec le sang des enfans & des filles vierges, à qui l'on ouvroit la poitrine avec des rasoirs pour en tirer le cœur, qu'ils offroient comme des prémices à leurs Idoles.

Ils consacroient particulièrement celle-ci avec grande pompe & magnificence & beaucoup de cérémonies, en la présence de tous les habitans qui s'y rendoient en foule, & comme la consécration étoit faite, les dévots y attachoient des pierres précieuses, des lingots d'or, & semblables bijoux.

Après





Après que cette cérémonie étoit achevée, il n'y avoit plus personne qui pût toucher cette Idole, ni entrer en sa chapelle, que ceux qui étoient Tlumacaztli, c'est-à-dire, Prêtres de son ordre.

Ils rompoient cette Idole, & en faisoient une nouvelle de temps en temps avec d'autre pâte qu'ils paltrissoient tout de nouveau comme la première, & distribuoient la vieille par petites parcelles au peuple, chacun s'estimant bienheureux d'en avoir un morceau, & particulièrement les soldats qui croyoient que cela leur serviroit beaucoup à la guerre.

A la consécration de cette Idole, il y avoit aussi un certain vase plein d'eau qu'on benisoit avec diverses paroles & cérémonies, & qu'on gardoit religieusement au pied de l'Autel pour en sacrer le Roi lors de son couronnement, & benir les Généraux des armées au commencement de la guerre, leur en donnant un peu à boire.

Au dehors de ce Temple & vis-à-vis la principale porte, environ à un jet de pierre il y avoit comme une forme de théâtre plus long que large fait de chaux & de pierre avec des degrez pour y monter, & entre chaque pierre de la muraille l'on y avoit enté une tête de mort qui avoit les dents en dehors.

Au pied & au haut de ce théâtre, il y avoit deux tours qui n'étoient bâties que de chaux & de têtes de morts, qui montroient aussi les dents en dehors comme celles de la muraille, qui étoit une chose fort hideuse à voir.

Sur

Sur le haut du Theatre il y avoit soixante & dix pieux à cinq ou six pieds l'un de l'autre, qui avoient diverses branches de piquets depuis le bas jusqu'au haut soutenuës par de certains appuis, & en chacun de ces piquets il y avoit cinq têtes de morts embrochées par les temples.

La premiere fois que les Espagnols entrerent dans la ville de Mexique comme amis, & avant le mort de Montezuma, ils visiterent tous ces lieux-là, où d'eux d'entr'eux nommez André de Tapia & Gonsalve de Ombrie, s'étant amusez par curiosité à considerer les têtes qui étoient sur ces pieux & sur ces marches, trouverent qu'il y en avoit cent trente six mille.

Les autres tours en étoient toutes remplies, de sorte que le nombre en étoit presque infini, & il y avoit des gens qui ne faisoient autre chose que de ramasser les têtes quand il en tomboit quelqu'une, ou en remettre une autre en sa place, afin que le nombre y fût toujours complet.

Mais ce qui étoit de plus remarquable & de plus étonnant, c'est que toutes ces têtes étoient des prisonniers qu'ils avoient faits sur leurs ennemis, & qui avoient été sacrifiés dans ce Temple, qui avec toutes ces tours & ces autres abominations fut renversé par terre & consumé par le feu, lors que les Espagnols se rendirent les maîtres de la ville.

En ce même temps toutes les belles maisons de Montezuma que j'ai décrites ci-dessus avec ses jardins, & les autres Temples de la ville, & la place du marché, furent
tous

tous renversez & ruinez de fond en comble, de sorte qu'il ne resta rien de tout ce qui pouvoit servir à conserver la mémoire de la grandeur, & de la magnificence de la ville de Mexique.

Mais Cortez considérant la réputation de cette Ville, & l'autorité qu'elle avoit eüe sur les nations voisines, avec la commodité de sa situation, la fit rebâtir de nouveau, & la partagea entre les Conquérans, après avoir marqué les places pour les Eglises, les Marchez, l'Hôtel de ville, & les autres lieux nécessaires au Public.



CHAPITRE XXI.

Du partage que fit Cortez entre les Conquérans, des principaux Palais & quartiers de la ville de Mexique, & ce qu'il destina pour l'Hôtel de ville, les Eglises, & autres édifices publics; avec l'état present de cette grande ville & des environs.

IL sépara la demeure des Espagnols de celle des Indiens, en sorte qu'encore à present l'eau passe entre deux, & les sépare les uns d'avec les autres.

Il promit à tous ceux qui étoient natifs de la ville, ou aux autres qui y voudroient
vc-

Sur le haut du Theatre il y avoit soixante & dix pieux à cinq ou six pieds l'un de l'autre, qui avoient diverses branches de piquets depuis le bas jusqu'au haut soutenuës par de certains appuis, & en chacun de ces piquets il y avoit cinq têtes de morts embrochées par les temples.

La premiere fois que les Espagnols entrerent dans la ville de Mexique comme amis, & avant le mort de Montezuma, ils visiterent tous ces lieux-là, où d'eux d'entr'eux nommez André de Tapia & Gonsalve de Ombrie, s'étant amusez par curiosité à considerer les têtes qui étoient sur ces pieux & sur ces marches, trouverent qu'il y en avoit cent trente six mille.

Les autres tours en étoient toutes remplies, de sorte que le nombre en étoit presque infini, & il y avoit des gens qui ne faisoient autre chose que de ramasser les têtes quand il en tomboit quelqu'une, ou en remettre une autre en sa place, afin que le nombre y fût toujours complet.

Mais ce qui étoit de plus remarquable & de plus étonnant, c'est que toutes ces têtes étoient des prisonniers qu'ils avoient faits sur leurs ennemis, & qui avoient été sacrifiés dans ce Temple, qui avec toutes ces tours & ces autres abominations fut renversé par terre & consumé par le feu, lors que les Espagnols se rendirent les maîtres de la ville.

En ce même temps toutes les belles maisons de Montezuma que j'ai décrites ci-dessus avec ses jardins, & les autres Temples de la ville, & la place du marché, furent
tous

tous renversez & ruinez de fond en comble, de sorte qu'il ne resta rien de tout ce qui pouvoit servir à conserver la mémoire de la grandeur, & de la magnificence de la ville de Mexique.

Mais Cortez considérant la réputation de cette Ville, & l'autorité qu'elle avoit eüe sur les nations voisines, avec la commodité de sa situation, la fit rebâtir de nouveau, & la partagea entre les Conquérans, après avoir marqué les places pour les Eglises, les Marchez, l'Hôtel de ville, & les autres lieux nécessaires au Public.



CHAPITRE XXI.

Du partage que fit Cortez entre les Conquérans, des principaux Palais & quartiers de la ville de Mexique, & ce qu'il destina pour l'Hôtel de ville, les Eglises, & autres édifices publics; avec l'état present de cette grande ville & des environs.

IL sépara la demeure des Espagnols de celle des Indiens, en sorte qu'encore à present l'eau passe entre deux, & les sépare les uns d'avec les autres.

Il promit à tous ceux qui étoient natifs de la ville, ou aux autres qui y voudroient
vc-

venit demeurer, du fonds pour y bâtir des maisons, dont leurs enfans pourroient hériter après leur mort, avec plusieurs autres privilèges qu'il leur donna, afin d'attirer par ce moyen un plus grand nombre de personnes pour repeupler la ville.

Il mit aussi en liberté Xitivaco Général des troupes de Mexique, & lui donna une rue entiere, & le fit chef de tous les Indiens de la ville.

Il donna aussi une autre rue à Dom Pierre Montezuma fils du défunt Roi Montezuma, afin de gagner par ces largesses l'amitié & l'aplaudissement du peuple.

Il distribua encore quelques petites Isles & certaines rues à d'autres Gentils-hommes pour y bâtir & les habiter; de sorte que par ce moyen toutes les places furent partagées, & chacun commença de travailler à bâtir avec joye & avec une diligence incroyable.

Aussi-tôt que la renommée se fut épanduë que l'on rebâtissoit la ville de Mexique, il y vint tant de monde pour jouir de la liberté & des privilèges que Cortez avoit donnez à ses habitans, que c'étoit une chose merveilleuse de voir le grand abord de ceux qui y venoient de tous côtez, le nombre des hommes & des femmes étant si grand qu'ils occupoient un espace de trois milles de tour.

Comme ils travailloient beaucoup, & mangeoient peu, plusieurs devinrent malades, & la peste se mit parmi eux, en sorte qu'il en mourut un nombre presque infini.

Car leur travail étoit fort, parce qu'il fal-

falloit qu'ils portassent sur leurs épaules, ou tiraissent après eux, la pierre, la terre, le bois, la chaux, la brique, & tous les autres matériaux nécessaires à bâtir.

Enfin peu à peu la ville de Mexique fut rebâtie, contenant cent mille maisons beaucoup plus belles & meilleures que les anciennes.

Les Espagnols bâtirent leurs maisons à la mode d'Espagne, & Cortez bâtit la sienne sur les fondemens de celle de Montezuma, qui vaut à present quatre mille ducats par an & on l'appelle le Palais du Marquis de la Vallé, parce que le Roi d'Espagne donna à Cortez & à ses heritiers la grande vallée de Guaxaca.

Ce Palais est si magnifique, que comme j'ai dit ci-devant, l'on a employé sept mille poutres de cedre en sa charpente.

Ils firent aussi de beaux canaux, qu'ils couvrirent avec des arcades par dessus pour les brigantins qui servirent à la prise de la Ville, & l'on voit encore aujourd'hui ces canaux-là, qu'ils entretiennent soigneusement pour conserver la mémoire de cette grande expédition.

Ils condamnerent & remplirent les rues ou canaux d'eau qui étoient dans la Ville, & l'on a bâti dessus quantité de belles maisons; de sorte que Mexique n'est plus bâtie comme elle étoit autrefois, & particulièrement depuis l'année 1634. il s'en faut beaucoup que l'eau n'en approche si près qu'elle avoit accoutumé de faire auparavant.

Le lac jette par fois une vapeur fort puante; mais sans cela c'est un lieu fort sain & tem-

temperé, à cause des montagnes qui l'environnent, & pourvu de toutes choses nécessaires à la vie, à cause de la fertilité du Pays, & de la commodité du lac.

Mexique est à present une des plus grandes Villes du Monde, à cause du grand espace qui est occupé par les maisons des Espagnols & des Indiens.

Et quelques années après la conquête, c'étoit la plus belle Ville de routes les Indes, & qui fleurissoit le plus en armes & en loix.

Il y avoit cy-devant pour le moins deux mille habitans qui avoient chacun un cheval à l'écurie, & des armes & un équipage fort lesté.

Mais à present que tous les Indiens des Pays circonvoisins ont été assujettis; & même la plupart anéantis principalement autour de Mexique, où l'on ne craint plus qu'ils se souviennent contre les Espagnols, l'exercice & la profession des armes ont été entièrement négligés.

Les Espagnols vivent en si grande assurance en cette Ville, qu'il n'y a ni portes ni murailles, ni bastions, non plus que de tours, de plate-formes, d'Arsenal, de munitions, ni de canons pour la deffendre contre les ennemis domestiques & étrangers, croyant que Saint Jean de Ulhua est assez fort pour les garantir contre les invasions de ces derniers.

Mais c'est une des plus riches Villes qui soit au monde pour le commerce, parce que par la mer du Nord il y a plus de vingt-grands Navires qui viennent d'Espagne tous les ans aborder à Saint Jean de Ulhua, char-

gez

gez non seulement des meilleures marchandises de l'Espagne, mais aussi de tous les autres Pays de la Chrétienté, qu'on transporte par terre à Mexique.

Par la Mer du Sud elle trafique dans tous les endroits du Perou; mais sur tout son négoce est très-considérable dans les Indes Orientales, d'où elle tire des marchandises, non seulement des lieux qui sont habitez par les Portugais, mais aussi du Japon & de la Chine, par l'entrepôt des Philippines; où l'on envoie tous les ans deux grands Galions avec deux autres moindres Vaisseaux, & en même tems il en revient un pareil nombre à Acapulco, où ils déchargent leurs marchandises pour les apporter par terre à Mexique, comme on fait celles qui déchargent à Saint-Jean de Ulhua.

Il y a aussi dans la Ville une Monnoye, où l'on fabrique en espèces l'argent que l'on y apporte en barres & en lingots des mines de Saint-Louis de Sacatecas, qui est à quatre-vingt lieuës au Nord de Mexique.

Les Espagnols se sont encore avancez plus de cent lieuës au-delà de Sacatecas, où ils ont assujetti beaucoup d'Indiens, & découvert quantité de mines, ce qui les a obligés d'y bâtir une nouvelle Ville qu'ils ont nommée la nouvelle Mexique.

Les Indiens de ces quartiers-là sont fort vaillans, de sorte qu'ils donnent bien des affaires aux Espagnols qui ont assez de peine à s'y maintenir.

On étoit pourtant qu'ils passeroient encore plus outre, jusques à ce qu'ils ayent assujetti tout

tout

tout ce Pays-là, qui sans doute aboutit à nos Colonies de la Virginie & aux pays voisins qui sont dans le même continent.

Il y a de plus une fort belle Université à Mexico, que le Vice-Roi Dom Antoine de Mendoza a fait bâtir.

Lors qu'on rebâtit cette Ville il y avoit grande différence entre un habitant de Mexique & un conquérant; car ce nom étoit un titre d'honneur qui n'appartenoit qu'à ceux qui avoient conquis ce pays, à qui le Roi d'Espagne donnoit des terres & des rentes pour eux & leur posterité; au lieu qu'au contraire ceux qui n'étoient que simples habitans payoient une rente tous les ans pour la maison où ils faisoient leur demeure dans la Ville.

C'est ce qui a rempli toutes les Provinces de l'Amérique de gens qui prennent la qualité de Gentilshommes entre les Espagnols: Car chacun d'eux encore aujourd'hui prétend être descendu d'un Conquérant, quoi qu'il soit aussi pauvre que Job; & si on leur demande qu'est devenu leur bien, ils répondent que la fortune le leur a ôté, mais qu'elle ne scauroit leur ravir l'honneur & la qualité.

L'on voit même de pauvres savetiers, ou des charretiers qui vont gagner leur vie dans le pays avec une demi-douzaine de mulets, qui se disent être issus de ces premiers braves; que s'ils s'appellent Mendoza ou Gusman, ils feront serment qu'ils descendent de la famille des Ducs qui portent ces noms-là en Espagne, d'où leur ayeul étoit parti pour passer à la conquête de l'Amérique, & qu'il a

af

assujetti des Pays entiers à la Couronne d'Espagne, quoi que la fortune leur ait tourné le dos, & qu'ils soient contraints à présent de couvrir leurs habits déchirez d'un pauvre manteau tout usé.

Lors que la ville de Mexique fut rebâtie, & que l'on y eût établi des Juges & des Magistrats avec tous les autres Officiers nécessaires, la renommée de Cortez & de cette Ville s'épandit incontinent dans les Provinces éloignées; de sorte qu'elle fut bien-tôt repeuplée par les Indiens, & par les Espagnols, qui peu de tems après conquièrent plus de quatre cens lieues de pays qui furent tous assujettis au gouvernement du Siege Royal de Mexique.

Mais depuis ce tems-là je puis dire qu'elle a encore été rebâtie une seconde fois par les Espagnols qui ont détruit la plupart des Indiens. Car je n'oserois dire qu'il y a à présent cent mille maisons, comme il y avoit peu de tems après la conquête, dont la plus grande partie étoit habitée par des Indiens.

Les Indiens qui y sont aujourd'hui demeurent dans un des faux-bourgs de la Ville, qu'on appelle Guadalupe, qui lors que j'y étois en l'année 1625. pouvoit avoir environ cinq mille habitans; mais depuis ce tems-là la plupart sont périés par le mauvais traitement que les Espagnols leur ont fait, & par le travail qu'ils leur ont fait faire pour détourner l'eau du lac.

De sorte qu'à présent il ne scauroit y avoir plus de deux mille Indiens naturels, & environ mille autres de ceux qu'ils appellent

Tom. I.

O

Mes.

Mestifs, qui ont été engendrez de la race des Espagnols & des Indiens : car il y a plusieurs pauvres Espagnols qui se marient avec des Indiennes, & d'autres qui ne se marient pas avec elles, mais qui trouvent assez de moyens pour les débaucher.

Ils usurpent de jour en jour le peu de fonds sur lequel leurs maisons sont bâties, & de trois ou quatre maisons d'Indiens ils en bâtissent une belle & grande à la mode d'Espagne avec des jardins & des vergers ; de sorte qu'à présent la ville de Mexique est presque toute rebâtie de belles & grandes maisons qui ont chacune leur jardin pour servir de divertissement à ceux qui y demeurent.

Leurs bâtimens sont faits de pierre & de bonne brique ; mais ils ne sont pas élevez, à cause qu'il y fait souvent des tremblemens de terre qui mettroient leurs maisons en danger de tomber si elles avoient plus de trois étages.

Les ruës sont fort larges, de maniere que trois carosses peuvent aller de front dans celles qui sont les plus étroites, & pour le moins six dans les plus larges ; ce qui fait que la Ville paroît beaucoup plus grande qu'elle ne l'est.

Lors que j'y étois l'on disoit qu'il y avoit environ trente ou quarante mille habitans Espagnols, qui sont si fiers & si riches qu'il y en avoit plus de la moitié qui entretenoient un carosse, de sorte qu'on croyoit pour certain qu'il y avoit plus de quinze mille carosses en ce tems-là dans la Ville.

C'est aussi un commun proverbe en ce pays-

pays-là, qu'il y a quatre belles choses à Mexique, les femmes, les habits, les chevaux, & les ruës.

Mais j'y puis encore ajoûter la beauté des carosses de la Noblesse, qui sont beaucoup plus riches que ceux de la Cour de Madrid, & de tous les autres Royaumes de l'Europe ; car pour les enrichir on n'y épargne point l'or, l'argent, les pierres précieuses, le drap d'or, ni les plus belles soyes de la Chine.

De plus ils ajoûtent encore à la beauté de leurs cheveux des brides enrichies de pierres précieuses & de fers d'argent, pour faire paroître leur équipage plus pompeux & plus magnifique.

Les ruës des Villes de la chrétienté n'approchent point de la netteté de celles-ci, & encore moins de la richesse des boutiques qui leur servent d'ornement ; mais sur toutes celles des Orfèvres sont dignes d'admiration, à cause des grandes richesses & des beaux ouvrages qu'on y voit.

Les Indiens, & les Chinois qui ont embrassé le Religion chrétienne & qui y viennent tous les ans, ont tellement achevé de perfectionner les Espagnols en ce métier-là, qu'à présent ils font des ouvrages admirables.

Le Vice Roi qui passa dans ce pays-là l'année 1625. fit faire un Papegay, (qui est un oiseau plus grand qu'un faisand) d'or, d'argent, & de pierres précieuses, ajustées avec tant d'art pour représenter la naïveté des plumes de cet oiseau, dont il vouloit faire présent au Roi d'Espagne, qu'il fut estimé quinze cens mille ducats.

Dans le Convent des Jacobins il y a une lampe

lampe d'argent dans l'Eglise, qui a trois cens branches ou chandeliers pour y mettre à chacune un cierge; & cent autres petites lampes qui y sont jointes pour y mettre de l'huile, qui sont toutes faites d'un ouvrage différent si rare & si beau, que ces pièces sont estimées quatre cens mille ducats.

La quantité qu'il y a de ces beaux ouvrages dans les boutiques des Orfèvres, rend par conséquent les ruës où elles sont, non seulement riches, mais aussi belles & agréables.

A ce qu'on dit de la beauté des femmes, je puis ajouter la grande liberté qu'elles ont de jouer, qui est telle que la nuit & le jour ne sont pas assez longs pour achever une prime, quand elles l'ont commencée; de sorte que le jeu leur est si ordinaire qu'elles invitent les hommes publiquement d'entrer chez elles pour jouer.

Comme il m'arriva un jour que je me promenois dans les ruës avec un autre Religieux qui avoit passé cette année en ce pais-là avec moi: Une Demoiselle de grande naissance reconnoissant que nous étions des Chaperons, qui est le nom qu'ils donnent la première année à ceux qui viennent d'Espagne, nous apella par sa fenêtre, & après nous avoir fait trois ou quatre petites demandes de ce que nous savions de l'Espagne, elle nous demanda si nous ne voulions point entrer & jouer une partie de prime.

Les hommes & les femmes font des dépenses extraordinaires en habits, qui sont la plupart d'étoffes de soye, ne se servant gueres de draps, de camelots, ou de semblables étoffes.

Les

Les pierres précieuses & les perles y sont tellement en usage, & leur vanité est si grande en cela, que c'est une chose commune de voir des cordons & des roses de diamans aux chapeaux des Gentilshommes, & des cordons de perles à ceux des Artisans & gens de métier.

Il n'est pas mêmes jusques aux filles Negresses & esclaves basannées qui ne portent des tours de col & des bracelets de perles, avec des boucles d'oreilles où il y a toujours quelque pierre précieuse de la valeur.

L'habit ou l'ajustement de ces femmes Negres & Mulâtres est si lascif, & leurs façons de faire si charmantes, qu'il y a plusieurs Espagnols, même d'entre les gens de qualité, qui méprisent leurs femmes à cause d'elles.

Elles portent d'ordinaire une jupe d'étoffe de soye ou de toile charmée de passemens d'or ou d'argent, avec un grand ruban de soye de couleur vive frangé d'or, dont les bouts descendent jusques au bas de leur jupe devant & derrière.

Leurs chemisettes sont faites comme des corps de jupe avec des basques sans manches & lacées avec des lacets d'or ou d'argent.

Celles qui sont en réputation, portent aussi des ceintures d'or enrichies de perles & de pierres précieuses.

Leurs manches sont de toile de Hollande ou de la Chine fort larges, & ouvertes au bout, enrichies de broderie, les unes de soye de couleur, & les autres de soye, d'or & d'argent, & pendantes presque jusques à terre.

Elles

Elles couvrent leurs cheveux avec une coiffe ouvragée, & en mettent une autre par dessus qui est d'un rezeau de soye, qu'elles attachent avec un beau ruban de soye, ou d'or & de soye, qui croise sur le haut du front, sur lequel il y a toujours quelques lettres en broderie, qui expriment quelques vers, ou quelque pensée d'amour.

Leur sein est couvert d'une toile fine qui prend au dessus de leur tour de col en forme de mentonnière; & quand elles sortent de la maison elles portent une mante de toile de limon ou de Cambray, autour de laquelle il y a un passément fort large, que quelques-unes font passer sur leur tête, en sorte que leur largeur ne passe pas le milieu du corps, afin qu'on puisse voir leur ceinture & leurs rubans, mais les deux bouts de devant touchent presque jusques à terre.

Il y en a quelques-unes qui ne portent leurs mantes que sur une épaule, & la passant sous le bras droit rejettent l'autre bout sur l'épaule gauche, afin de pouvoit remuer le bras droit, & montrer leurs belles manches en marchant dans les rues; mais il y en a d'autres qui au lieu de ces mantes se servent d'une riche jupe de soye, qu'elles jettent une partie sur l'épaule gauche, & portent l'autre avec la main droite, ayant plutôt la mine de garçons débauchez que d'honnêtes filles.

Leurs souliers sont hauts, & ont plusieurs semelles qui sont garnies par dehors d'un bord d'argent attaché avec de petits clous d'argent qui ont la tête fort large.

La plus grande partie de ces filles sont des esclaves,

esclaves, ou l'ont été auparavant, l'amour leur ayant donné la liberté pour assujettir les ames au peché & au démon.

Il y a une infinité de ces Nègres & de ces Mulâtres de l'un & de l'autre sexe qui sont devenus si orgueilleux & si insolens, que les Espagnols ont eu peur plusieurs fois qu'ils ne vinssent à se soulever & à se rebeller contre eux.

J'ai aussi ouï dire à quelques Espagnols qui avoient plus de piété & de religion que les autres, qu'ils craignoient que Dieu ne détruisit cette ville, & n'assujettit le pais à quelqu'autre nation, à cause de la vie scandaleuse de ces gens-là, & des crimes que les principaux Espagnols commettoient avec eux.

Je craindrois d'abuser de la patience du Lecteur & d'offenser ses oreilles, si je m'amusois à décrire les particularitez de leur mauvaise conduite. Je dirai seulement que Dieu est grandement offensé en cette seconde Sodome; & qu'encore que ses habitans fleurissent à present & abondent en richesses & en plaisirs mondains, ils seront néanmoins quelque jour fauchez comme le foin & sécheront comme l'herbe verte qu'on a coupée, comme a dit le Psalmiste, Ps. 37.

De sorte que je ne fais point de doute, que comme l'état florissant de la ville de Mexique qui abonde en carrosses, en chevaux, en rues, en femmes, & en habits, est un état fort glissant, il ne fasse tomber quelque jour ses fiers habitans sous la domination de quelque autre Prince en ce monde, & dans le siècle à venir entre les mains d'un Juge severe, qui

qui est le Roi des Rois & le Seigneur des Seigneurs.

Mais quoi que les habitans de cette ville soient extrêmement adonnez à leurs plaisirs, il n'y a point de lieu au monde où ils ayent plus d'inclination à faire du bien à l'Eglise & au Clergé.

Car ils font tout leur possible de se surpasser les uns les autres à faire des presens aux Convents des Religieux & des Religieuses.

Les uns font bâtir de riches Autels dans les Chapelles des Saints qu'ils affectionnent; les autres presentent des couronnes d'or aux images de la Vierge; d'autres leur donnent des chaînes d'or ou des lampes; & enfin il y en a qui bâtissent des Convents ou les font rebâtir à leurs dépens, & d'autres qui leur donnent jusqu'à deux ou trois mille ducats de revenu, s'imaginant que par les bienfaits qu'ils font aux Eglises, ils éviteront la peine que méritent leurs crimes.

Je ferois tort à l'histoire si entre ces bienfaiteurs des Eglises, j'en oublois un qui vivoit lors que j'étois en ce pays-là, appelé Alonse Cuellar, qu'on disoit avoir un cabinet bâti de lingots d'or au lieu de briques, quoi qu'au fonds cela ne fût pas vrai; mais on le disoit seulement pour faire comprendre les grandes richesses qu'il possédoit, ayant en son cabinet deux coffres, l'un qui étoit plein de lingots d'or, & l'autre de barres d'argent.

Il fit bâtir un Convent pour des Religieuses de l'Ordre de Saint-François, qui lui coûta plus de trente mille ducats, & à qui il donna

donna deux mille ducats de revenu par an pour l'entretien des Religieuses, & pour dire un certain nombre de Messes après sa mort pour le repos de son ame.

Néanmoins la vie de cet homme étoit si scandaleuse, que presque toutes les nuits il avoit accoutumé de s'en aller avec deux Valets visiter les personnes que nous avons peintes ci-dessus, portant son Chapelet & laissant tomber un grain à chaque porte où il étoit entré, & faisant un nœud au lieu de chaque grain, afin qu'en se retirant au point du jour il pût sçavoir combien il avoit fait de ces criminelles stations.

Mais ces œuvres de ténèbres vinrent à la fin en lumière, & furent publiées par tout par l'accident qui lui arriva lors que j'étois à Mexique. Car ayant rencontré durant la nuit dans l'une des maisons qu'il avoit accoutumé de fréquenter un Gentilhomme qui étoit jaloux de lui, ils mirent tous deux l'épée à la main: mais la femme ayant été premièrement poignardée par ce Gentilhomme qui étoit mieux accompagné que Cuellar qui n'étoit qu'un marchand, il fut tellement blessé qu'on le crût mort, quoi qu'il en guérit peu après.

Enfin c'est une chose ordinaire en cette grande Ville, de voir faire des aumônes & des libéralitez extraordinaires aux Eglises & aux maisons Religieuses, par des personnes qui menent une vie lascive & scandaleuse; ses habitans qui s'abandonnent à toutes sortes de plaisirs, croyant que leurs pechez sont assez couverts & cachez

par les aumônes qu'ils font tous les jours aux Ecclesiastiques d'où vient aussi que les Eglises y sont si riches & si bien bâties qu'il ne se peut rien imaginer de plus grand ni de plus magnifique.

Il n'y a pas plus de cinquante Eglises Paroissiales, & de Couvens de Religieux & de Religieuses. Mais ceux qui s'y trouvent sont assurément les plus beaux que j'aye jamais vûs, les toits & les poutres étant tout dorez, la plupart des Autels ornez de colonnes de marbre de diverses couleurs, & leurs degrez de bois de bresil, avec de si riches tabernacles, que les moindres sont estimez vingt mille ducats.

Outre la beauté de ces bâtimens, les richesses du dedans qui apartiennent aux Autels sont infinies, comme les Chapes & Chasubles des Prêtres, les Daiz, les Tapisseries, les ornemens d'Autel, les chandeliers, les joyaux qui sont sur les Images & Chasses des Saints, les Couronnes d'or & d'argent, & les Tabernacles d'or & de cristal, qui tous ensemble valent une bonne mine d'argent, & pourroient enrichir la Nation qui s'en rendroit maître.

Je ne dirai pas grande chose des Religieux & des Religieuses de cette Ville; mais seulement qu'ils y ont beaucoup plus de liberté que dans tous les endroits de l'Europe, & que les scandales qu'ils commettent tous les jours méritent bien que le Ciel les châtie.

Lors que j'y étois il arriva que les Religieux

gieux de la Mercy tinrent leur Chapitre pour élire un Provincial, où tous les Prieurs & Supérieurs des Couvens de la Province étant arrivez, il y eût tant de factions & d'opinions différentes sur cette élection, qu'en moins de rien tout le Couvent fut en rumeur, & leur assemblée canonique changée en mutinerie; de sorte qu'ils en vinrent aux coûreaux les uns contre les autres où plusieurs furent blesez: Il falut que le Vice-Roi y vint en personne, & y mit des gardes jusques à ce que le Provincial fût élu.

C'est une chose ordinaire aux Religieux de visiter les Religieuses de leur Ordre, & de passer une partie du jour à ouïr leur musique, & à manger de leurs confitures.

Pour cet effet il y a plusieurs chambres ou parloirs avec des grilles de bois entre les Religieuses & eux; & dans ces chambres il y a des tables pour faire dîner les Religieux, qui pendant leur repas sont divertis par le chant de ces Religieuses.

Les Gentilshommes & les Bourgeois font élever leurs filles en ces Couvens; où on leur enseigne à faire toutes sortes de confitures & d'ouvrages à l'aiguille, avec la musique, qui est si excellente en cette Ville-là, que j'ose dire que le peuple vient plutôt aux Eglises pour avoir le plaisir d'entendre la musique, que pour entendre le service de Dieu.

De plus on enseigne à ces enfans à représenter des Comédies, & pour attirer plus

plus de peuples à leurs Eglises, on les habile de riches habits pour leur faire reciter des dialogues, principalement à la S. Jean & à Noël; ce qui se fait avec tant de passion, qu'il arrive bien souvent beaucoup de disputes entre ceux qui veulent appuyer les Couvens qui excellent par dessus les autres en musique & en l'ajustement de ces enfans.

Enfin tout ce qui peut donner du divertissement se trouve en abondance en cette ville, & même dans les Eglises, qui devoient plutôt être dédiées au service de Dieu qu'au plaisir des sens.

La place la plus considérable de la ville est celle du Marché, qui bien qu'elle ne soit pas si grande qu'elle étoit du temps de Montezuma, est néanmoins encore fort belle & fort spacieuse aujourd'hui.

L'un des côtez est tout bâti en portiques ou en arcades, sous lesquelles on peut aller & venir sans être incommodé de la pluye, où il y a des boutiques de Marchands fournies de toutes sortes d'étoffes de soye.

Au devant de ces boutiques il y a aussi des femmes qui vendent toutes sortes d'herbes & de fruits.

Et vis-à-vis de ces portiques est le Palais du Vice-Roi, qui contient presque toute la longueur du marché avec les murailles & les jardins qui en dépendent.

Au bout du Palais du Vice-Roi est située la principale prison de la Ville; qui

qui est bâtie de bonne maçonnerie de pierre.

Proche de là est la belle ruë qu'on appelle *la Plateria*; ou la ruë des Orfèvres; où en moins d'une heure l'on peut voir la valeur de plusieurs millions en or, en argent, en perles & en pierres précieuses.

La ruë de Saint Augustin est aussi fort riche & fort agréable, où demeurent la plupart des marchands de soye. Mais une des plus longues & des plus larges ruës de la ville est celle qu'on appelle *Tabuca*, où presque toutes les boutiques sont des marchands qui vendent des ouvrages de fer, d'acier, & de cuivre, qui vient joindre à l'Aqueduc qui conduit l'eau dans la Ville, & porte ce nom-là, parce que c'est le chemin pour aller à un bourg qui s'appelle *Tabuca*.

Mais ce qui fait renommer cette ruë, n'est pas tant sa longueur & sa largeur, comme la quantité des éguilles qui s'y font qui sont estimées les meilleures de tous ces pais.

Quoi que cette ruë soit belle, il y en a encore une autre qu'on estime davantage, à cause de la magnificence des maisons qui surpassent toutes les autres, qui est appelée la ruë de l'Aigle, à cause d'une ancienne Idole qui est une aigle de pierre, deux fois aussi grande que la pierre de Londres, laquelle est placée au coin de cette ruë & y a toujours demeuré depuis la conquête de Mexique.

C'est en cette ruë que demeure la plupart

part des gentils hommes, des courtisans, & des Officiers de la Chancellerie; l'on y voit aussi le Palais du Marquis del Vallé, qui est des descendans de Ferdinand Cortez qui conquist cette Ville & l'assujettit à la Couronne d'Espagne.

Les galands de cette Ville se vont tous les jours divertir sur les quatre heures du soir, les uns à cheval, & les autres en carrosse, dans un fort beau champ qu'on appelle *la Alameda*, où il y a quantité d'allées d'arbres où l'on se promène à l'ombre sans être incommodé du Soleil.

L'on y voit ordinairement environ deux mille carrosses pleins de Gentilshommes, de Dames, & de Bourgeois de la Ville, qui s'y rendent avec autant d'assiduité que nos marchands à la Bourse.

Les Gentilshommes y viennent pour voir les Dames, les uns suivis d'une douzaine d'esclaves Mores; & les autres d'un peu moins, vêtus de riches livrées, & tout couverts de passemens d'or & d'argent, avec des bas de soye, des roses à leurs fouliers, & tous l'épée au côté.

Les Dames font aussi marcher aux côtés de leurs carrosses, leur suite de ces jolies Demoiselles que j'ai peintes ci-dessus, qui avec tous leurs beaux habits, & leurs mantes blanches par dessus, ressemblent justement, comme dit le proverbe Espagnol, à des mouches dans du lait.

Mais la suite du Vice-Roi qui vient souvent se promener en ce lieu-là, n'est pas moins magni-

magnifique & éclatante que celle du Roi d'Espagne.

Il s'y trouve aussi quantité de gens qui vendent des confitures & des dragées; & d'autres qui portent de l'eau fraîche qu'ils donnent à boire en de fort beaux verres de cristal.

Mais il arrive souvent que ces assemblées qui sont ainsi assaisonnées de confitures & de douceurs, ont pourtant une sauce bien aigre sur la fin.

Car ceux qui sont jaloux de leurs maîtresses, ne pouvant souffrir que d'autres leur parlent, ni mêmes les approchent en leur présence, mettent bien souvent la main à l'épée ou au poignard, & se jettent sur ceux qu'ils croient être leurs rivaux, & à même temps on voit plus de mille épées toutes nuës, les uns voulant venger le mort ou le blessé, & les autres deffendre celui qui a fait le coup, qu'ils emmenent ensuite l'épée nuë à la première Eglise qu'ils rencontrent où il est en sûreté, & tout le pouvoir du Vice-Roi ne scauroit le tirer de cet azile pour lui faire son procès.

Il arriva plusieurs semblables insultes pendant que je demeurois proche de Mexique, où il y en avoit toujours quelqu'un qui portoit des marques de la fureur & de la jalousie de son rival.

On feroit un volume de cette ville: mais parce qu'il y a d'autres Auteurs qui en ont parlé, je ne mettrai dans mon histoire que les choses qui y sont les plus remarquables.

C'est pourquoi je ne dois pas oublier de

dire, que cette ville étant bâtie sur un lac, il est constant que l'eau passe sous toutes les rues; & je puis assurer que vers la rue de Saint Augustin & les endroits les plus bas de la ville, avant qu'on eût détourné le lac, les corps qu'on entéroit étoient plutôt noyez qu'enterrez: car l'on ne pouvoit creuser une fosse à l'ordinaire sans trouver l'eau, dont je suis témoin oculaire ayant vû plusieurs personnes qu'on entéroit dont les cercueils étoient tout couverts d'eau.

Ce qui est si vrai que si le Couvent des Augustins n'avoit été souvent réparé & presque rebâti, il seroit à présent enfoncé dans l'eau.

Lors que j'étois à Mexique on le refaisoit tout de neuf, & je remarquai que les anciennes colonnes étoient si fort enfoncées, qu'on bâtissoit dessus de nouveaux fondemens, & l'on m'assûra aussi que c'étoit déjà la troisième fois qu'on avoit posé de la sorte de nouvelles colonnes sur les anciennes: qui s'étoient tout-à-fait enfoncées dans l'eau.

Cette ville n'a que trois chemins pour y venir, qui sont trois chaussées; dont la première qui est du côté d'Occident a environ un mille & demi de longueur; la seconde qui est du côté du Septentrion a environ trois milles; Il n'y en a point du côté d'Orient; mais la troisième qui est du côté du Midi peut avoir cinq milles de longueur; Et ce fut par là que Cortez y entra quand il se rendit maître de la ville.

CHA-



CHAPITRE XXII.

Des fruits qui se mangent ordinairement à Mexique, & qui croissent aux environs de cette ville.

LE fruit qu'on appelle *Nuchli*, dont quelques-uns disent de cette ville s'appelle *Tenuchtitan*, est connu presque par toute l'Amérique, & il y en a même en Espagne; mais il n'y a aucun lieu où il s'en trouve tant qu'à Mexique; aussi est-ce un des meilleurs fruits qu'il y ait.

Il est semblable à la figue, ayant aussi plusieurs grains au dedans, mais plus gros que ceux des figues, & a une couronne comme les nesses.

Il y en a de plusieurs couleurs; les uns sont verts au dehors & incarnats au dedans qui sont d'un fort bon goût: il y en a aussi de jaunes & de tachetés: mais les meilleurs de tous ce sont les blancs.

C'est un fruit qui se garde long-temps, & qui rafraichit beaucoup; c'est pourquoi on l'estime fort en Été. Il y en a qui ont le goût des poires, & d'autres celui des raisins.

Les Espagnols en font beaucoup plus d'estat, que ne font les Indiens, d'autant plus que la terre est labourée, d'autant plus ce fruit est meilleur.

L'on

dire, que cette ville étant bâtie sur un lac, il est constant que l'eau passe sous toutes les rues; & je puis assurer que vers la rue de Saint Augustin & les endroits les plus bas de la ville, avant qu'on eût détourné le lac, les corps qu'on entéroit étoient plutôt noyez qu'enterrez: car l'on ne pouvoit creuser une fosse à l'ordinaire sans trouver l'eau, dont je suis témoin oculaire ayant vû plusieurs personnes qu'on entéroit dont les cercueils étoient tout couverts d'eau.

Ce qui est si vrai que si le Couvent des Augustins n'avoit été souvent réparé & presque rebâti, il seroit à présent enfoncé dans l'eau.

Lors que j'étois à Mexique on le refaisoit tout de neuf, & je remarquai que les anciennes colonnes étoient si fort enfoncées, qu'on bâtissoit dessus de nouveaux fondemens, & l'on m'assûra aussi que c'étoit déjà la troisième fois qu'on avoit posé de la sorte de nouvelles colonnes sur les anciennes: qui s'étoient tout-à-fait enfoncées dans l'eau.

Cette ville n'a que trois chemins pour y venir, qui sont trois chaussées; dont la première qui est du côté d'Occident a environ un mille & demi de longueur; la seconde qui est du côté du Septentrion a environ trois milles; Il n'y en a point du côté d'Orient; mais la troisième qui est du côté du Midi peut avoir cinq milles de longueur; Et ce fut par là que Cortez y entra quand il se rendit maître de la ville.

CHA-



CHAPITRE XXII.

Des fruits qui se mangent ordinairement à Mexique, & qui croissent aux environs de cette ville.

LE fruit qu'on appelle *Nuchli*, dont quelques-uns disent de cette ville s'appelle *Tenuchtitan*, est connu presque par toute l'Amérique, & il y en a même en Espagne; mais il n'y a aucun lieu où il s'en trouve tant qu'à Mexique; aussi est-ce un des meilleurs fruits qu'il y ait.

Il est semblable à la figue, ayant aussi plusieurs grains au dedans, mais plus gros que ceux des figues, & a une couronne comme les nesses.

Il y en a de plusieurs couleurs; les uns sont verts au dehors & incarnats au dedans qui sont d'un fort bon goût: il y en a aussi de jaunes & de tachetés: mais les meilleurs de tous ce sont les blancs.

C'est un fruit qui se garde long-temps, & qui rafraichit beaucoup; c'est pourquoi on l'estime fort en Été. Il y en a qui ont le goût des poires, & d'autres celui des raisins.

Les Espagnols en font beaucoup plus d'estat, que ne font les Indiens, d'autant plus que la terre est labourée, d'autant plus ce fruit est meilleur.

L'on

L'on trouve aussi une autre sorte de ces fruits qui est rouge, mais qu'on n'estime pas beaucoup au prix des autres, quoi qu'il ne soit pas de mauvais goût; mais c'est à cause qu'il teint de couleur de sang, non seulement la bouche & le linge de celui qui en mange, mais aussi son urine.

Au commencement que les Espagnols arrivèrent dans les Indes, il y en eût plusieurs qui après avoir mangé de ces fruits demeurèrent fort étonnez, & ne sçavoient que dire s'imaginant qu'ils perdoient tout leur sang par les urines.

Il y eût même des Medecins qui d'abord furent de la même opinion; de sorte qu'ils ordonnoient des remedes pour étancher le sang à tous ceux qui les envoyoit querir pour leur montrer leur urine, ne sçachant pas encore d'où venoit cette grande rougeur; ce qui étoit digne de risée de voir des Medecins si souvent trompez faute de connoître la qualité de ce fruit.

La peau extérieure en est épaisse & pleine de petites pointes; mais lors qu'elle est fendue jusqu'aux grains on la peut facilement enlever avec le doigt sans la rompre, & en tirer le fruit pour le manger.

Les Espagnols se servent de ces fruits pour faire pièce aux étrangers: car ils en prennent une demi-douzaine, & les frottent dans une serviette, de sorte que ces petites pointes qui sont presque imperceptibles s'y attachent sans qu'on les voye; & ainsi ceux qui n'en sçavent rien quand ils veulent s'effuyer les lèvres, ces pointes s'y attachent telle-

rellement qu'on diroit qu'elles sont cousues ensemble; & font qu'on a de la peine à parler, jusques à ce qu'à force de les frotter & de les laver, on les emporte peu à peu.

Il y a un autre fruit qui est deux fois plus gros qu'une poire d'Hyver, qu'ils appellent le *Croissant blanc manger*, parce qu'il a du rapport au goût du blanc manger, qu'ils font avec du blanc de chapon, de la crème, du ris, du sucre, & de l'eau rose.

Il est aussi doux que du miel, & se fond dans la bouche en une liqueur qui est extrêmement agréable; au dedans il est plein de pierres noires ou de noyaux d'un goût fort amer, qui ne sont pas joints ensemble, mais divisez les uns des autres, chacun ayant son écorce qui les sépare, de sorte que quand on coupe ce fruit par le milieu, il représente un damier ou un jeu d'échets; l'on mange ou suce le blanc, & l'on jette les noyaux.

Mais je ne sçauois oublier le fruit qu'ils appellent *Pinas*, ou pommes de pin, non celles qui croissent sur ces grands arbres, mais une autre qui vient sur un tronc comme celui de l'artichaux, dont les feuilles piquent comme des chardons: quand ce fruit est parvenu à sa maturité, il est gros comme les plus gros melons, & jaune par dedans & par dehors, ayant l'écorce couverte d'une espèce d'écailles, & le dedans rempli de jus, & si rafraîchissant qu'il est dangereux d'en manger beaucoup. C'est ce qu'on appelle aujourd'hui *Ananas* dans les An-

Antilles, au Bresil, en la côte d'Afrique, aux Indes Orientales, & presque par tout où il s'en trouve.

Avant que d'en manger on les coupe par trenchés, qu'on laisse tremper l'espace de demi-heure dans de l'eau & du sel pour corriger leur froideur & leur crudité, & puis on les met en de l'eau fraîche pour les manger.

Mais la meilleure maniere de les apprêter est de les confire avec du succe; aussi est-ce la meilleure confiture qu'ils ayent en tous ces pays-là.

Il y a aussi des raisins quoi qu'ils n'en fassent point de vin; des pompes, des poires, des coings, des pêches, des abricots, des grenades, des melons, des figues, des noix, des chataignes, des oranges, des citrons doux & aigres, & la plüpart des fruits de l'Europe, outre un grand nombre d'autres qui nous sont inconnus.

Cet excellent arbre qu'ils appellent Metl croît aux environs de Mexique beaucoup mieux qu'il ne fait ailleurs: on le plante & on le cultive comme on fait les vignes dans l'Europe.

Il a près de quarante sortes de feüilles différentes les unes des autres qui servent à plusieurs usages: Car lors qu'elles sont tendres, ils en font des confitures, du papier, de la filasse, des mantes, des nattes, des fouliers, des ceintures, & des cordages.

Il croît aussi sur ces feüilles de certains petits piquérons, qui sont si aigus & si forts

forts qu'ils s'en servent au lieu de scies pour scier du bois.

Il sort de la racine de cet arbre un certain suc qui semble du syrop, qui étant cuit se convertit en sucre; on en peut faire aussi du vinaigre & du vin, dont les Indiens s'enyvrent fort souvent.

L'écorce étant brûlée sert à guerir les playes & les blessures, & la gomme qui sort des branches qui sont au sommet de l'arbre, est un excellent antidote contre le poison.

Enfin il ne manque rien à Mexique de tout ce qui peut rendre une Ville heureuse; & si ces Ecrivains qui ont employé leurs plumes à louer les Provinces de Grenade en Espagne, & de Lombardie & de Toscane en Italie, dont ils font des Paradis terrestres, avoient vü ce nouveau monde & la ville de Mexique, ils se dédiroient bien-tôt de tout ce qu'ils ont dit en faveur de ces lieux-là.



CHAPITRE XXIII.

De l'état Ecclesiastique, politique, & militaire de Mexique.

Cette Ville est le siège de l'Archevêque, & la demeure du Vice-Roi qui d'ordinaire est un grand Seigneur d'Espagne, dont le pouvoir s'étend à faire des Loix & des Ordonnances, donner les ordres nécessaires, & terminer les procès & les différends qui arrivent dans le pays, à la réserve des causes qui sont d'une telle importance qu'on les juge dignes d'être réservées au Conseil d'Espagne.

Quoi qu'il y ait dans ce pays-là plusieurs Gouvernemens, & divers Gouverneurs, ils dépendent pourtant tous de ce Vice-Roi; en sorte qu'il y a plus de quatre cens lieues de pays qui dépendent du Siège Royal de Mexique.

Comme la plupart des Gouverneurs sont les créatures du Vice-Roi, ils lui font aussi de grands presens pour être continuez en l'exercice de leurs Charges, & il en reçoit encore beaucoup de ceux qui ont besoin d'implorer sa clemence dans le jugement des appellations qui relevent devant lui.

Le

Le Roi d'Espagne lui donne tous les ans à prendre sur les deniers de son épargne, la somme de cent mille ducats pendant le tems de son Gouvernement, qui est ordinairement de cinq années.

Mais par le moyen des presens qu'ils font en Espagne aux Courtisans, & aux Conseillers du Conseil des Indes, ils se font continuer bien souvent jusqu'à cinq & dix années au delà du terme de leur commission.

Outre les cent mille ducats que ce Vice-Roi tire tous les ans de l'épargne, l'on ne scauroit s'imaginer le profit qu'il fait, s'il est avare ou adonné au négoce, comme la plupart le sont; car ils se rendent les maîtres de la vente de telles Marchandises qu'il leur plaît, & personne ne les peut vendre qu'eux, ou ceux à qui ils en donnent la permission, comme fit de mon tems le Marquis de Serralvo, qui mit plus d'impôts sur le sel qu'aucun autre Vice-Roi qu'on en eût vu en ces pays-là.

On croit qu'il tiroit du pays pour le moins un million tous les ans, tant des presens qu'il recevoit, que du commerce qu'il faisoit en Espagne & aux Philippines.

Il gouverna ce pays-là par l'espace de dix ans, & pendant ce tems-là il envoya au Roi d'Espagne un Papegay qui valoit quinze cens mille livres, & plus d'un million au Comte d'Olivarez & à d'autres Courtisans, pour faire prolonger son Gouvernement de cinq années.

Outre le Vice-Roi, il y a encore six Juges, & un Procureur du Roi qui ont chacun dou-

ze

ze mille ducats par an, & deux Presidens qui avec le Vice-Roi jugent toutes les causes civiles & criminelles.

Mais quoi qu'ils agissent de concert avec le Vice-Roi, ils ont néanmoins le pouvoir de s'opposer à ses actions, & de ne pas souffrir qu'il exécute ce qui est contre les loix, mais la plupart n'oseroient le choquer, de sorte qu'il fait ce que bon lui semble, & c'est assez qu'il dise qu'il le veut ainsi.

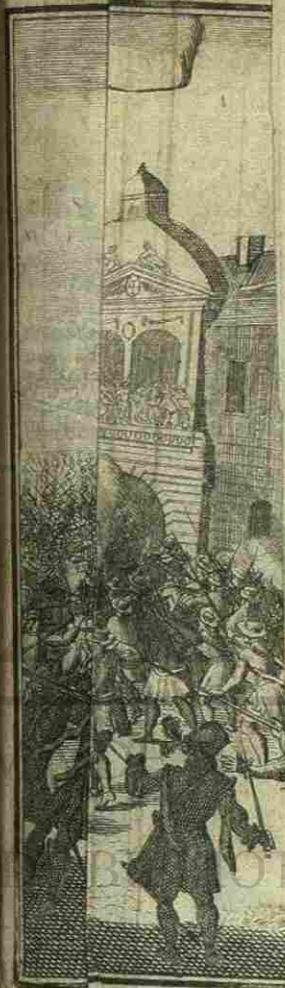
Ce pouvoir excessif joint à l'avarice du Comte de Gelves qui étoit Vice-Roi en 1624, & l'orgueil de Dom Alonse de Zerna Archevêque de Mexique qui jouïssoit de soixante mille ducats par an, pensèrent perdre cette grande Ville; & furent la cause du soulèvement de la populace, qui mit le feu au Palais du Vice-Roi & à la prison qui est tout joignant.



CHAPITRE XXIV.

Histoire mémorable d'un differend arrivé entre l'Archevêque & le Vice-Roi, & du soulèvement qu'il causa à Mexico en 1624.

Parce que cette Histoire est mémorable, & peut servir d'exemple aux autres nations, afin qu'on n'envoye point de Gouverneurs in-



ze mille ducats par an, & deux Presidens qui avec le Vice-Roi jugent toutes les causes civiles & criminelles.

Mais quoi qu'ils agissent de concert avec le Vice-Roi, ils ont néanmoins le pouvoir de s'opposer à ses actions, & de ne pas souffrir qu'il exécute ce qui est contre les loix, mais la plupart n'oseroient le choquer, de sorte qu'il fait ce que bon lui semble, & c'est assez qu'il dise qu'il le veut ainsi.

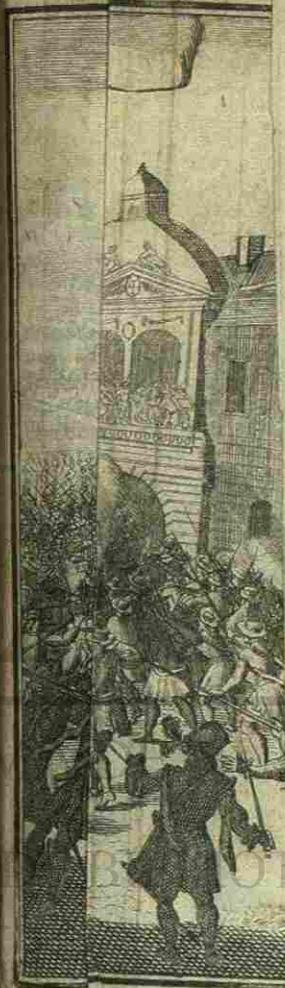
Ce pouvoir excessif joint à l'avarice du Comte de Gelves qui étoit Vice-Roi en 1624, & l'orgueil de Dom Alonse de Zerna Archevêque de Mexique qui jouïssoit de soixante mille ducats par an, pensèrent perdre cette grande Ville; & furent la cause du soulèvement de la populace, qui mit le feu au Palais du Vice-Roi & à la prison qui est tout joignant.



CHAPITRE XXIV.

Histoire mémorable d'un differend arrivé entre l'Archevêque & le Vice-Roi, & du soulèvement qu'il causa à Mexico en 1624.

Parce que cette Histoire est mémorable, & peut servir d'exemple aux autres nations, afin qu'on n'envoye point de Gouverneurs in-





teressez & avarés, ni de Prélats emportez & pleins de vanité, j'ai crû qu'il étoit necessaire d'en faire le recit; l'affaire se passa de la sorte.

L'on peut dire que le Comte de Gelves en certaines choses fut un des meilleurs Vice-Rois & Gouverneurs que la Cour d'Espagne ait jamais envoyez dans l'Amérique, les Espagnols l'appelloient le Juge severe, & le feu qui consumoit tous les voleurs.

Car il nettoya tous les grands chemins de voleurs, qu'il faisoit pendre sans remission aussi-tôt qu'ils étoient pris, ayant toujours des Officiers & de la cavalerie en campagne pour les prendre, de sorte qu'on dit qu'il y eût plus de voleurs punis durant son gouvernement, qu'il n'y en avoit eû depuis le tems de la conquête de ce país, se montrant de même severe & entier par tout où il s'agissoit de la justice & de l'équité.

Mais son avrice eût tant de pouvoir sur lui qu'elle lui fit faire quantité de fautes, qu'il ne pût remarquer qu'après qu'elles eurent causé le soulèvement de la Ville & de tout le Royaume de Mexique.

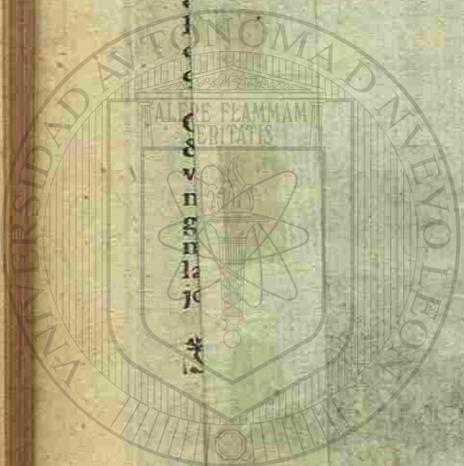
Ce qu'il ne vouloit pas faire lui-même, il le faisoit faire par d'autres personnes; il choisit entr'autres Dom Pierre de Mexie, qui étoit le plus riche de la Ville, pour faire un parti sur tout le mahis & le froment, afin de s'en rendre le maître.

Dom Pierre de Mexie acheta tout le mahis des Indiens au prix qu'il voulut, mais pour le froment des Espagnols il l'acheta au prix qu'il est taxé par la Loi du País en tems

Tom, L

Q

de



UNIVERSIDAD ANTONOMAD NIEVO LEON
DIRECCION GENERAL

P
afu

de famine à quatorze réales le boisseau; qui n'est pas beaucoup vû la quantité d'or & d'argent qu'il y a en ce pais-là; de sorte que les fermiers & les laboureurs étoient bien aises de s'en défaire, voyant qu'il y avoit apparence d'une année fertile, & n'osoient aussi le refuser, sçachant qu'il étoit favori du Vice-Roi, & ignorant la raison pourquoy il achetoit tout ce bled.

Par ce moyen il remplit de bled toutes les granges qu'il avoit louées dans le Pays, & le Vice-Roi & lui en devinrent les maîtres.

Il avoit aussi des gens à son commandement qui par son ordre apportoient le bled au marché; ce qu'ils ne faisoient que lors qu'il y en avoit fort peu, celui qu'il n'avoit pû avoir, & que le prix en étoit augmenté.

Et comme il voyoit qu'on n'apportoit presque plus de bled au marché, il haussait le prix du sien, & le vendoit le double de ce qu'il lui avoit coûté.

Cela fit que les pauvres commencèrent à se plaindre, les riches à murmurer, & que tous ensemble presenterent une requête à la Cour de la Chancellerie devant le Vice-Roi, pour remettre le bled au prix qu'il étoit taxé par la Police.

Mais comme il avoit intérêt en ce parti, il interpreta la Loi comme il voulut; disant que cela se devoit entendre durant la famine, & non pas dans un tems comme celui-ci, que l'année étoit aussi fertile qu'aucune autre qui eût précédé, que les marchés étoient fournis de bled, & qu'il y en avoit suffisamment pour la provision de la Ville & de toute la

cam-

campagne; desorte que nonobstant les loix qui étoient contraires à ce monopole, & les remontrances de tout le peuple, Dom Pierre Mexie continua de faire vendre son bled pour lui & pour le Vice-Roi.

Mais le peuple voyant que le Vice-Roi lui refusoit la protection & la justice qu'il lui devoit comme pere, s'adressa à l'Eglise comme à sa mere en la personne de leur Archevêque, à qui l'on representa la tyrannie de Dom Pierre Mexie qui abusoit de la faveur du Vice-Roi pour ruiner tous les pauvres, le priant d'en faire un cas de conscience, & d'y remédier par les censures de l'Eglise.

Dom Alonse de Zerna qui pour gagner la faveur du peuple avoit toujours blâmé le Vice-Roi & Dom Pierre Mexie, promit de l'excommunier; ce qu'il fit ensuite; & envoya afficher les copies de son excommunication à la porte de toutes les Eglises.

Mais Dom Pierre Mexie en se moquant de l'excommunication se tenoit en sa maison, continuant de faire vendre son bled, & d'en hausser le prix de jour en jour, ce qui obligea enfin l'Archevêque d'aggraver les censures, & d'y ajoûter une interdiction du service divin.

Cette censure est si considerable entr'eux, qu'on ne l'employe jamais que contre quelque personne de grande qualité, qui se rend contumax & méprise l'autorité de l'Eglise.

Aussi-tôt que cette interdiction est publiée l'on ferme les portes de toutes les Eglises, l'on n'y celebre plus de messes, & toutes sortes de prières & de service divin y sont interdits.

Q. 2.

De

De maniere qu'il semble que l'Eglise est en deuil, & privée de toute sorte de consolation, pendant que la personne demeure obstinée en son peché, & refuse scandaleusement d'obéir aux censures de l'Eglise.

Cette interdiction est encore d'autant plus considérable, que comme il y a plus de mille Prêtres dans les Eglises & dans les Convents qui ne subsistent que par le moyen des messes qu'ils disent chaque jour ayant un écu de chaque messe, ceux qui ont encouru la censure sont obligez de les récompenser de tout le tems qu'ils ont perdu, ce qui monte à plus de mille écus par jour.

L'Archevêque ne voulut pas seulement obliger Dom Pierre Mexic au paiement de cette somme; mais il avoit aussi dessein de le rendre tout-à-fait odieux au peuple, qui se voyoit privé de la communion & du service divin à cause de lui.

Dom Pierre voyant bien qu'elle étoit l'intention de l'Archevêque, & entendant les cris que le peuple faisoit contre lui dans les rues, se retira secrettement dans le Palais du Vice Roi, pour lui demander sa protection & se mettre à couvert des insultes du peuple n'étant persécuté qu'à cause de lui.

Le Vice-Roi ayant donc été informé de tout ce que l'Archevêque avoit fait, commanda à ses gens d'aller arracher l'excommunication & l'interdiction des portes de l'Eglise, & ordonna à tous les Supérieurs des Convents d'ouvrir leurs Eglises, & d'y faire célébrer la messe comme auparavant.

Mais ils refusèrent d'exécuter ses ordres, croyant

croyant qu'ils devoient plutôt obéir à leur Archevêque qu'au Vice-Roi, qui voyant leur refus fit commander à ce Prelat de révoquer ses censures.

Mais il répondit qu'il avoit eü raison de faire ce qu'il avoit fait contre un homme qui avoit opprimé les pauvres dont les plaintes l'avoient obligé d'avoir compassion de leur misere, & que le mépris que le coupable avoit fait de sa premiere censure avoit mérité la rigueur de la seconde, & qu'il ne pouvoit révoquer l'une & l'autre que Dom Pierre Mexic ne fût soumis à l'Eglise pour être absous publiquement, qu'il n'eût satisfait tous les Ecclesiastiques qui avoient souffert à cause de lui, & n'eût aussi desapprouvé le malheureux commerce par lequel il avoit fait tort au public, & principalement aux pauvres.

C'est ainsi que ce Prelat s'oposa à l'autorité de son Prince en la personne de son Ministre en refusant d'obéir à ses ordres, & s'estimant heureux d'imiter la fermeté que Saint-Ambroise témoigna contre l'Empereur Theodose; s'apuyant sur la puissance des clefs qui étoit entre ses mains, & sur son Clergé qu'il avoit dessein de liguier avec le petit peuple pour résister à l'autorité du Magistrat.

Mais le Vice Roi ne pouvant digerer une réponse si hardie de la part d'un Ecclesiastique, commanda qu'on se saisit de sa personne, & qu'on l'emmenât à Saint-Jean de Ulhua, pour y être gardé jusqu'à ce qu'on le pût embarquer & transporter en Espagne.

L'Archevêque ayant scü la résolution du Vice-Roi contre lui, sortit de la ville, &

se retira dans le fauxbourg qu'on appelle Guadalupe, emmenant avec lui plusieurs de ses Chanoines & autres Ecclesiastiques après avoir fait afficher à la porte de l'Eglise une excommunication contre le Vice-Roi, ayant dessein de se retirer secrettement en Espagne pour y rendre raison de tout ce qu'il avoit fait.

Mais il ne pût pas se sauver des mains du Vice-Roi, qui ayant sçu qu'il étoit dans le fauxbourg de Guadalupe, y envoya aussi tôt des Sergens pour l'arrêter.



CHAPITRE XXV.

Continuation de l'histoire du differend d'entre l'Archevêque & le Vice-Roi, & de ses differens effets.

Aussi-tôt qu'il en eût avis il se retira dans l'Eglise comme dans un azile, où il fit allumer les cierges dessus l'Autel, s'habilla de ses habits pontificaux avec la mitre sur la tête, tenant sa crosse d'une main, & le saint Sacrement de l'autre; croyant qu'étant en cet état devant l'Autel & environné de son Clergé, les Officiers & les Sergens se retireroient par respect & n'oseroient attenter à sa personne.

Ces Officiers étant entrez dans l'Eglise s'en allèrent vers l'Autel, & après s'être mis

se retira dans le fauxbourg qu'on appelle Guadalupe, emmenant avec lui plusieurs de ses Chanoines & autres Ecclesiastiques après avoir fait afficher à la porte de l'Eglise une excommunication contre le Vice-Roi, ayant dessein de se retirer secrettement en Espagne pour y rendre raison de tout ce qu'il avoit fait.

Mais il ne pût pas se sauver des mains du Vice-Roi, qui ayant sçu qu'il étoit dans le fauxbourg de Guadalupe, y envoya aussi tôt des Sergens pour l'arrêter.

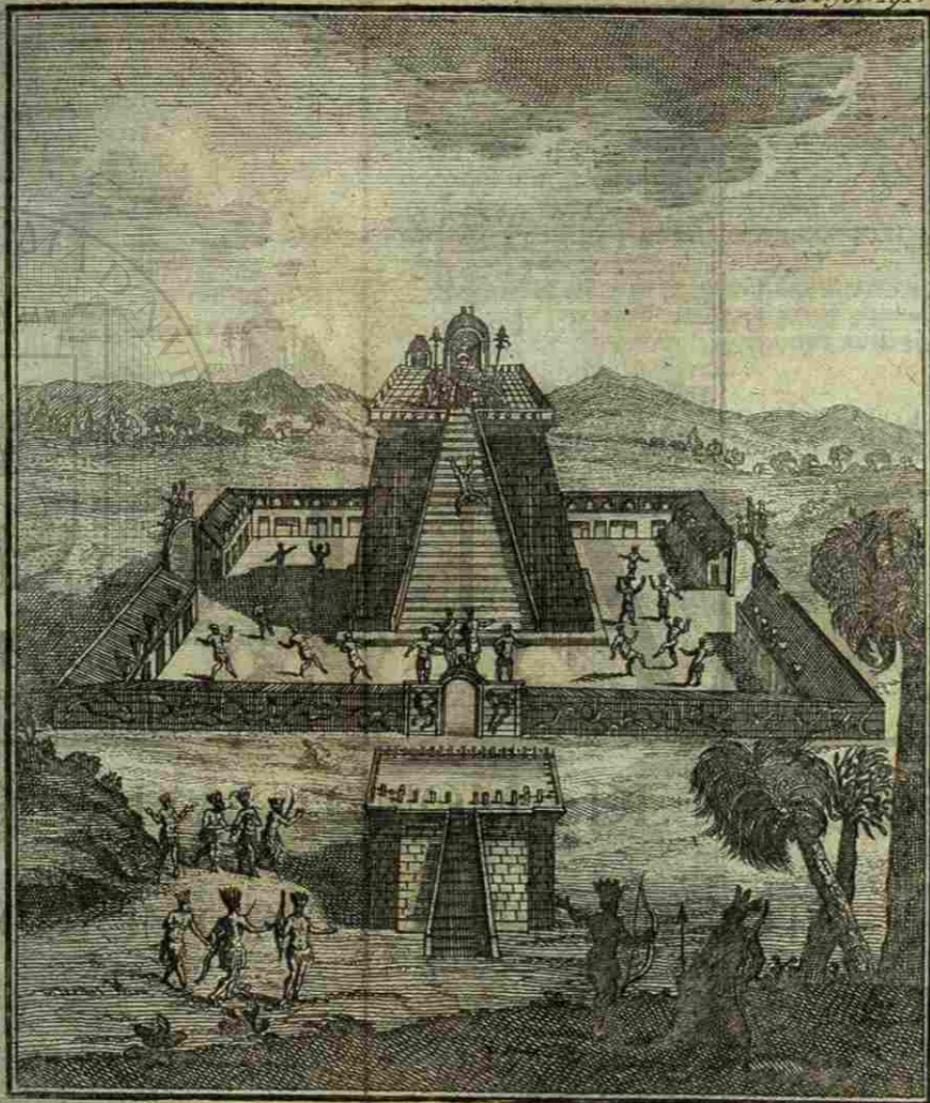


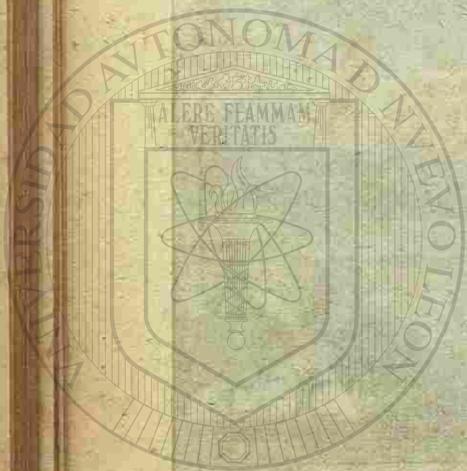
CHAPITRE XXV.

Continuation de l'histoire du differend d'entre l'Archevêque & le Vice-Roi, & de ses differens effets.

Aussi-tôt qu'il en eût avis il se retira dans l'Eglise comme dans un azile, où il fit allumer les cierges dessus l'Autel, s'habilla de ses habits pontificaux avec la mitre sur la tête, tenant sa crosse d'une main, & le saint Sacrement de l'autre; croyant qu'étant en cet état devant l'Autel & environné de son Clergé, les Officiers & les Sergens se retireroient par respect & n'oseroient attenter à sa personne.

Ces Officiers étant entrez dans l'Eglise s'en allèrent vers l'Autel, & après s'être mis





UNIVERSIDAD AUTÓNOMA

DIRECCION GENERAL

agenoux & pria Dieu, ils representerent fort civilement la cause de leur venuë à l'Archevêque, le priant de poser le Saint-Sacrement sur l'Autel, & d'oûir la lecture des ordres qu'ils apportoient au nom du Roi.

Mais il leur répondit que leur maître étoit excommunié, & qu'il ne le confideroit plus comme étant du corps de l'Eglise, mais comme un membre retranché qui n'avoit aucun pouvoir de lui commander en l'Eglise de Dieu, & partant que s'ils avoient le salut de leur ame en recommandation, il les prioit de se retirer paisiblement, sans violer les privileges des Eglises en y mettant à exécution les decrets de la puissance séculiere, & qu'il ne sortiroit point de l'Eglise qu'on n'emmenât aussi le Saint-Sacrement avec lui.

Celui qui commandoit nommé Tirol se tenant debout, lui fit entendre l'ordre qu'il avoit au nom du Roi de se saisir de sa personne en quelque lieu qu'il fut, & de le conduire au Port de Saint-Jean de Ulhua, pour le mettre entre les mains de ceux à qui il seroit ordonné en ce lieu-là, pour être ensuite mis sur un vaisseau & transporté en Espagne comme criminel de Leze-Majesté & perturbateur du repos public.

Mais l'Archevêque regardant Tirol en souriant, lui dit que les termes injurieux dont son maître se servoit lui devoient être imputez plutôt qu'à lui, & à son favori Pierre Mexic, qui avoient troublé le repos public, & opprimé les pauvres, qu'au reste il l'exhortoit à ne faire point de violence en la maison de Dieu, de peur d'être châtié comme

comme Jeroboam pour avoir étendu sa main sur l'Autel contre le Prophète, & que cet exemple lui devoit servir d'avertissement pour l'empêcher de commettre un sacrilege dans l'Eglise.

Mais Tirol qui ne vouloit pas perdre de tems, sans lui donner loisir de discourir davantage, commanda au nom du Roi à un Prêtre qu'il avoit amené tout exprès de prendre le Saint-Sacrement des mains de l'Archevêque, & de le poser sur l'Autel; ce qu'ayant fait ce Prelat dépouilla ses habits pontificaux, & avec plusieurs protestations, qu'on violoit les privilèges de l'Eglise, il se rendit entre les mains de Tirol, après avoir pris congé de son Clergé qu'il prit aussi à témoin de l'outrage qu'on lui faisoit.

Ensuite de cela il fut mené prisonnier à Saint-Jean de Ulhua, où il fut mis sous la garde du Gouverneur du Château, & peu de tems après fut embarqué sur un vaisseau qu'on avoit équipé tout exprès, & mené en Espagne pour répondre de sa mauvaise conduite devant le Roi & son Conseil.

Quelque tems après plusieurs des habitans de la ville de Mexique commencerent à tenir en secret d'étranges discours contre le Vice-Roi, & blâmer le bannissement de leur Archevêque, & enfin ils ne purent tellement se retenir qu'ils n'en parlâssent tout ouvertement en public, & ne dissent force choses outrageuses contre Dom Pierre Mexie & leur Vice-Roi.

De Ce qu'ils ne faisoient pas seulement de leur propre mouvement; mais ils étoient aussi poussez

poussez à cela par les Ecclesiastiques, qui ayant ce semble juré une obéissance aveugle à leur Archevêque, croyoient qu'ils pouvoient en conscience se dispenser de celle qu'ils devoient au Magistrat.

Ces boutefeux pendant 15. jours ne cessèrent d'inspirer la rebellion & la revolte dans l'esprit des peuples, particulièrement de la populace. L'on excitoit aussi les Crioles, les Indiens, & les Mulâtres, qu'on savoit souffrir avec peine la justice sévère du Vice-Roi, aussi bien que l'autorité de tous les Gouverneurs qu'on leur envoyoit d'Espagne.

Tirol étant retourné de Saint-Jean de Ulhua quinze jours après son départ, son retour ne fut pas plutôt scû que les mal-contents commencerent à se declarer tout ouvertement, & le feu de la sédition s'alluma de telle sorte qu'on n'en attendoit pas moins que la ruine de cette grande ville.

Comme Tirol n'ignoroit pas les mauvais desseins que le peuple avoit contre lui, il se tenoit à couvert en sa maison n'osant en sortir pour aller dans les ruës, craignant toujours qu'il ne lui arrivât quelque malheur.

Enfin la nécessité de ses affaires l'obligeant d'aller au Palais du Vice-Roi, il se hazarda d'entrer dans un carosse, dont il fit fermer les portieres pour n'être pas aperçû; mais cela n'empêcha que tous ces mal-contents n'en fussent avertis, de sorte qu'avant qu'il fût arrivé à la place du marché, il y eut quatre ou cinq petits garçons qui se mirent à courir après son carosse en criant tout haut, voilà le traître Judas qui a mis les mains sur le Vicaire de Jesus-Christ.

A ceux-ci ils s'en joignit beaucoup d'autres, & disoient les uns qu'il le falloit prendre, les autres qu'il le falloit assommer, & que c'étoit un traître, un chien, & un ex-communié.

Le cocher voyant cette émeute poussa ses chevaux au galop pour s'en débarasser; mais cette canaille se mit à courir de toute sa force après le carosse, en jettant une infinité de pierres & continuant ses cris: de sorte qu'avant que Tirol eût passé deux ruës, il se vit pour suivi par plus de 2000. enfans d'Espagnols, d'Indiens, de Negres, & de Mulâtres.

Enfin avec grand' peine & après avoir bien galopé pour sauver sa vie, Tirol arriva au Palais du Vice-Roi, où d'abord il fit fermer toutes les portes craignant le soulèvement general qui arriva bien-tôt après.

Car il ne fut pas si-tôt entré dans le Palais & les portes fermées, qu'il y eut plus de deux mille personnes de toutes conditions dans la place du marché, dont le nombre s'augmenta jusqu'à plus de six ou sept milles, qui crioient tous contre lui, l'appellant traître & Judas, en jettant de la bouë & des pierres contre les fenêtres du Palais.

Le Vice-Roi les envoya prier de se retirer chacun chez soi, les assurant que Tirol n'étoit point en son Palais, mais qu'il s'étoit sauvé par une porte de derrière.

Cela ne servit qu'à échauffer davantage ces séditieux, qui d'ailleurs étoient animez par deux ou trois Prêtres qui s'étoient mêlez avec eux; de sorte qu'ils se mirent à battre les murailles & les portes du Palais s'étant armez la plupart de piques, de halebardes,

&

& de pieux; & quelques autres des pistolets & de fusils avec quoi ils tiroient sans discrétion, & sans se Guercier sur qui leurs coups pourroient porter dans le Palais.

Mais ce qui étoit tout-à-fait étonnant, étoit de voir qu'aucun des principaux habitans, ni des Officiers de Justice n'osoient ni ne vouloient sortir de leurs maisons pour appaiser cette populace, ni assister le Vice-Roi dans le périlleux état où il étoit réduit.

Au contraire j'ai ouï dire à plusieurs marchands qui avoient leurs boutiques dans la place du marché, qu'ils s'en mocquoient, & que ceux qui passoient par-là s'en alloient en riant, disant qu'il falloit laisser faire cette jeunesse qui les vouloit vanger du tort qu'on leur avoit fait, & qu'avant qu'ils eussent achevé ils trouveroient bien où étoient Tirol, Mexie, & celui qui leur donnoit sa protection, entendant parler du Vice-Roi.

Entre ceux qui paroissoient les plus animez l'on remarqua un Prêtre nommé Salazar, qui n'étant pas content d'avoir tiré plusieurs coups de fusil; couroit de tous côtez pour trouver quelque endroit de la muraille qui fût le plus aisé à abattre, ou quelque porte qui fût plus aisée à enfoncer.

Ayant trouvé que la porte de la prison étoit la moins forte ils l'ouvrirent de force, ou bien ceux de dedans leur aiderent, & mirent en liberté tous ceux qui étoient retenus pour leurs crimes, qui se joignirent avec eux pour attaquer le Palais.

Le Vice-Roi voyant qu'aucun de ses amis ni des Magistrats ne venoient à son secours, monta sur les balcons de son Palais avec ses

R 2

servi-

serviteurs, fit arborer l'étendart Royal, & sonner la trompette pour appeler les habitans au secours de leur Roi, la personne duquel il representoit en ce lieu-là.

Mais cela ne lui servit de rien; car personne ne parut pour le venir secourir, & tous les principaux de la ville se tinrent chez eux sans en vouloir sortir pour s'exposer en sa faveur.

Aussi tôt que ces mutins vinrent arborer l'étendart Royal, & entendirent prononcer le nom du Roi de dessus les balcons, ils se mirent tous à crier par diverses fois; *Vive le Roi; mais que le mauvais gouvernement perisse, & que ceux qui sont excommuniés, perissent aussi.*

Ces paroles en sauverent plusieurs de la corde, lors que Dom Martin de Carrillo fit faire les informations de tout ce qui s'étoit passé en cette affaire.

Ils ne cessèrent pendant 3. heures de crier de la sorte, & d'escarmoucher contre ceux qui étoient sur les balcons, qui se défendoient aussi avec des pierres & quelques armes à feu.

Sur quoi l'on doit remarquer que dans toute cette dispute l'on ne tira pas un coup de canon: car le Vice-Roi n'en avoit aucun dans son Palais, & il n'y en a pas un dans la ville pour la défendre, parce que les Espagnols ne craignent pas que les Indiens se soulèvent, ni qu'aucune autre Nation étrangère les vienne attaquer en ce lieu-là.

Pendant environ six heures que dura ce tumulte, il y eut sept ou huit de ces mutins tuez dans le marché par ceux qui étoient sur les balcons du Palais, où un des gardes & un des pages du Vice-Roi furent aussi tuez par ceux de dehors.

Mais

Mais comme la nuit s'approchoit, les séditieux apportèrent de la poix & du feu, & brûlèrent la prison, & une partie du Palais avec la principale porte.

Cela fit que quelques-uns des principaux habitans, de la noblesse, & de la justice fortirent, pour empêcher que le feu ne gagnât dans la ville, & persuader à cette populace de vouloir se retirer & éteindre le feu.

Pendant qu'on éteignoit le feu, il y en eut plusieurs qui entrèrent dans le Palais, les uns se jetterent dans les écuries du Vice-Roi, & enleverent une partie des riches harnois de ses chevaux & mulets; & d'autres pillerent des coffres, emporterent des tapisseries & d'autres meubles, & en auroient dérobé davantage sans que les principaux les empêcherent, leur représentant que c'étoit le moyen de se perdre & d'être découverts.

D'autres se mirent à chercher Dom Pierre Mexie, Tirol, & le Vice-Roi; mais ils ne les purent jamais trouver, parce qu'ils s'étoient échapez en habit déguisé.

L'on ne pût sçavoir de long-temps où les deux premiers s'étoient retirez; mais il est certain que le Vice-Roi s'étant déguisé en Cordelier sortit du Palais avec un Religieux, & passant au travers de la foule se retira dans le Couvent des Religieux de Saint François, où il demeura toute cette année-là, & je l'y vis encore l'année suivante, n'osant sortir qu'il n'eût fait sçavoir au Roi d'Espagne & à son Conseil ce qui étoit arrivé, & le péril dans lequel il avoit été avec toute la ville, si l'on n'y eût remedié de bonne heure.

52

Sa Majesté Catholique & son Conseil après avoir mûrement considéré cette affaire, virent bien qu'elle étoit de conséquence, & de mauvais exemple pour tous les autres endroits de l'Amérique, où il se trouvoit toujours assez de factieux pour imiter ceux-ci si l'on ne châtoit les plus coupables.

C'est pourquoi l'année d'après en 1625. lors que je passai dans ces pais-là, ils y envoyèrent le Marquis de Serralvo pour Vice-Roi au lieu du Comte de Gelves, afin d'assister aussi Dom Martin de Carrillo Prêtre & Inquisiteur de Valladolid, à qui l'on donna la commission d'examiner cette mutinerie, avec pouvoir de châtier les plus coupables & de faire pendre ceux qui l'auroient mérité.

J'étois à Mexique lors qu'on travailloit le plus à l'instruction de ce procès, dont je scûs toutes les principales circonstances par le moyen d'un Cordelier qui étoit confesseur de Dom Martin de Carrillo, qui me dit que si l'on eût jugé l'affaire à la rigueur, la plupart des principaux de Mexique auroient été châtiés, pour ne s'être pas rendus à l'étendard Royal quand ils y furent apellez par le son de la trompette.

L'on se contenta seulement d'ôter la charge à quelques uns des Juges, quoi qu'ils alléguassent pour s'excuser qu'ils n'avoient pas osé sortir, sachant que toute la ville se seroit soulevée contr'eux s'ils avoient paru en public.

L'on trouva que ceux qui avoient eu le plus de part en cette mutinerie, étoient les Crioles ou ceux qui sont nez dans le pais, qui ont de l'averfion pour le gouvernement d'Espagne & pour tous ceux qui en viennent, parce qu'ils

qu'ils les mal-traitent comme j'ai déjà dit ci-dessus, à cause de quoi ils ne cherchent autre chose qu'à trouver une occasion favorable pour secouer le joug des Espagnols.

Mais il se trouva aussi que les Ecclesiastiques qui étoient partisans de l'Archevêque, avoient particulièrement fomenté cette rébellion; de sorte que si Salazar & trois Prêtres ne se fussent sauvez, ils auroient assurément été envoyez en Espagne pour y être condamnez aux galeres suivant l'Arrêt qui fut prononcé contr'eux en leur absence.

Entre tant de coupables il n'y eut que trois ou quatre de pendus, & encore ce fut pour les choses qu'ils avoient pillées dans le Palais du Vice-Roi.

Et parce que si l'on eût voulu pour suivre cette affaire à la rigueur, il auroit fallu agir contre la plus grande partie des habitans, qui se trouvoient avoir trempé soit de conseil, soit d'action, ou par d'autres voyes secrètes en cette mutinerie, le Roi fut conseillé de leur accorder plutôt une amnistie générale par sa clémence, que de les châtier par la sévérité de sa justice.

Le procédé de l'Archevêque fut trouvé en Espagne beaucoup plus mauvais que celui du Vice-Roi; & il fut long-temps sans emploi, jusques à ce qu'enfin pour ne pas desobliger tout-à-fait son parti, & pour ne pas rallumer un feu qui couvoit encore sous les cendres, le Conseil jugea à propos de lui donner un établissement honorable dans le pais de sa naissance, en le faisant Evêque de Zamora, qui est un petit Evêché dans la Castille; de sorte qu'on lui rognâ les aîsles pour l'empêcher à

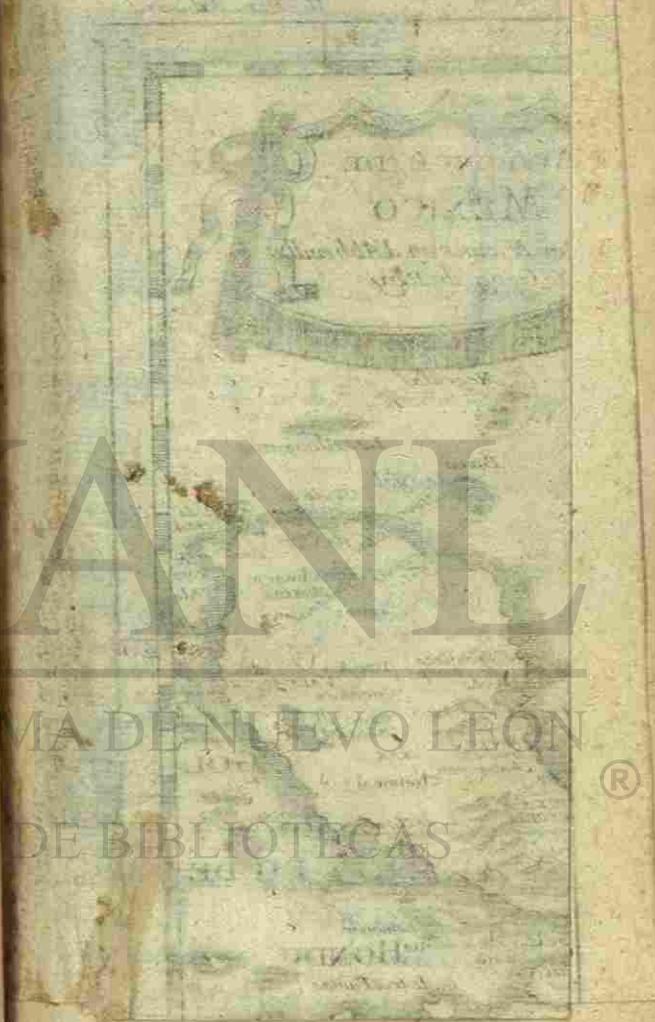
l'avenir de voler si haut qu'il avoit fait, d'Archevêque il devint Evêque, & au lieu des soixante mille écus de rente qu'il avoit auparavant, il fallut qu'il se contentât d'un revenu de quatre ou cinq mille écus.

Le Comte de Gelves fut aussi renvoyé en Espagne; mais il fut fort bien reçu à la Cour & la Majesté Catholique lui donna la charge de grand Ecuyer, qui est une dignité des plus honorables du Royaume.

Parce que cette histoire sert à représenter l'état auquel se trouvoit la ville de Mexique lors que j'y étois, j'ai crû que je ne la devois pas oublier dans mon livre, afin que le Lecteur en puisse tirer les conséquences qu'il jugera à propos, & remarquer en passant combien l'avarice est une chose pernicieuse aux Princes & à ceux qui gouvernent les Etats, aussi bien que la vanité & l'empotement en ceux qui ont du pouvoir dans l'Eglise.

Après avoir amplement décrit l'état de la Ville de Mexique du temps de Montzuma, & celui d'après sa mort, & la confusion où elle étoit encore lors que j'arrivai en ce pais-là, il est tems que je sorte de cette ville, pour vous représenter les lieux les plus remarquables qui sont aux environs, & ensuite les autres Provinces de l'Amérique, avant que je parle du voyage que je fis à Guatimala, qui est à plus de trois cens lieues de la ville de Mexique en tirant vers le Midi, & de Guatimala à Costa-rica & Nicoya, qui sont encore à plus de trois cens lieues au delà de Guatimala en allant toujourns vers le Sud,

Fin du premier Tome.



265

270

275 Septentrion

280

285

AUDIENCIA DE

FLORIDA

G O L F O

AUDIENCIA DE

MEXICO

Par N. Sanson d'Abbeville
Geog. du Roy

D E

M E X I

C O

M E X I

C O

M E X I

C O

M E X I

C O

25

20

15

25

20

15

Nombre de Dios
Minas de Avino
S. Martin
ZACATECAS
Merena

GUADALAJARA
Teraques
S. Felipe
Tula
Otomantes

GUADALAJARA
S. Joseph
Uxilipa
Chichime
Salaya
Mestlan

GUADALAJARA
Poncil
L. de los Lagos
L. de Atzacochalpa
L. de Atzacochalpa

GUADALAJARA
Tehuacan
Tehuacan
Tehuacan
Tehuacan

Lacru
Saltes
Tammapul
Tanapechis
Tamaholon
S. Jago de los Velos

PANUCO
Tampico
Tampico
Tampico
Tampico

Castro de Rescador
R. de Palmar
R. Bravo
R. Cuamosa
Saline

ILIASCA
Almeria
Torrebranco
R. de Tempaqui
R. de Cacayucos

ILIASCA
Almeria
Torrebranco
R. de Tempaqui
R. de Cacayucos

ILIASCA
Almeria
Torrebranco
R. de Tempaqui
R. de Cacayucos

ILIASCA
Almeria
Torrebranco
R. de Tempaqui
R. de Cacayucos

ILIASCA
Almeria
Torrebranco
R. de Tempaqui
R. de Cacayucos

ILIASCA
Almeria
Torrebranco
R. de Tempaqui
R. de Cacayucos

ILIASCA
Almeria
Torrebranco
R. de Tempaqui
R. de Cacayucos

ILIASCA
Almeria
Torrebranco
R. de Tempaqui
R. de Cacayucos

ILIASCA
Almeria
Torrebranco
R. de Tempaqui
R. de Cacayucos

Y. de Arenas
Triangulo
la Carca
Ar Arcas

la Barmeia
Negrillas
Los Alcazanes

IUCA
VALLADOLID
Cocomes
Lago de Bacadal
TAN
GOLFO DE

IUCA
VALLADOLID
Cocomes
Lago de Bacadal
TAN
GOLFO DE

IUCA
VALLADOLID
Cocomes
Lago de Bacadal
TAN
GOLFO DE

IUCA
VALLADOLID
Cocomes
Lago de Bacadal
TAN
GOLFO DE

IUCA
VALLADOLID
Cocomes
Lago de Bacadal
TAN
GOLFO DE

IUCA
VALLADOLID
Cocomes
Lago de Bacadal
TAN
GOLFO DE

IUCA
VALLADOLID
Cocomes
Lago de Bacadal
TAN
GOLFO DE

IUCA
VALLADOLID
Cocomes
Lago de Bacadal
TAN
GOLFO DE

IUCA
VALLADOLID
Cocomes
Lago de Bacadal
TAN
GOLFO DE

IUCA
VALLADOLID
Cocomes
Lago de Bacadal
TAN
GOLFO DE

MAR DEL

SUD sive MARE

PACIFICUM

AUDIENCIA DE

VERA PAX VERA

DE

GOLFO DE

HONDURAS

TIMALA

PUNTA DE

VERA PAX VERA

DE

270

275

280

285



NOUVELLE
RELATION
DES
INDES OCCIDENTALES.
SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Description des Provinces du nouveau monde ou de l'Amérique, & des lieux les plus remarquables qui sont autour de la ville de Mexique.



UOI que les Voyages que j'ai faits dans l'Amérique, n'ayant guères été au-delà de mille ou douze cens lieues, qui n'en est pas la cinquième partie, j'ai crû qu'il étoit à propos pour l'accomplissement de mon Ouvrage, de m'êten-
Tom. II. A dre



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE MEXICO
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS Y SERVICIOS DE INVESTIGACIÓN

dre au delà de ce que j'ai veu, en faisant ici premierement une description generale de ses Provinces, & puis ensuite une plus particuliere des lieux où j'ai demeuré pendant douze ans; & que j'ai remarquez exactement en voyageant.

Cette partie du monde se divise en deux autres parties principales, qui sont la Mexicaine, & la Peruviane, qui contiennent plusieurs pais, & diverses Provinces, dont il y en a quelques-uns qui sont aussi grandes que tout nôtre Royaume d'Angleterre.

Mais parce que le Mexique qui communique son nom à la moitié de l'Amérique, s'appelle à present la nouvelle Espagne, de là vient que ses Princes mettent entre leurs autres titres celui de Roi des Espagnes.

La Mexicaine contient particulièrement tous les pais qui sont du côté du Nord, & les Provinces qui y sont découvertes à present, sçavoir Mexique, Quivira, Nicaragua, Jucatan, la Floride, la Virginie, la Norumbegue, la nouvelle France, la terre de Cortereal, & l'Estorilande dont le tout est d'environ quatre mille trois cens lieues.

La Peruviane comprend tout ce qui est du côté du Sud, & se joint à la Mexicaine par l'Isthme ou Détroit de Darien, qui n'a que dix-sept milles de largeur, ou douze à ce que disent quelques-uns, à l'endroit le plus étroit, entre la mer du Nord & la mer du Sud.

L'on a proposé plusieurs fois au Conseil d'Espagne de faire un canal qui fut navigable au travers de ce détroit, pour accourcir le voyage de la Chine, & des Moluques.

Mais

Mais jusques à present les Rois d'Espagne ne l'ont pas entrepris, soit qu'ils ayent eu crainte que le reste des Indiens périr en cet ouvrage, ou qu'en abandonnant la route ordinaire par le Cap de bonne Espérance, ces mers ne devinssent la retraite des Pirates.

Quoi qu'il en soit, cela n'a pas encore été entrepris par les Espagnols, qui n'alleguent point d'autres raisons que celle que je viens de dire: outre que la commodité & l'utilité tout ensemble qu'on tireroit de transporter par-là les marchandises de la mer du Nord en la mer du Sud, n'est pas pour eux une raison capable de les obliger à ces dépenses extraordinaires, & peu convenables à une nation paresseuse pour les travaux, & qui n'aime que le gain present.

Dans cette partie de l'Amérique que l'on appelle la Peruviane, sont comprises les Provinces de la Castille d'or, de la Guiane, du Peru, du Chili, du Paraguay, & du Bresil, qui ont plus de cinq mille lieues de tour.

Je ne ferai point de description particuliere de toutes ces Provinces, parce qu'il y a d'autres Auteurs qui en ayant plus de connoissance que moi, en ont écrit amplement; & qu'une bonne partie n'étant pas de la domination des Espagnols avec qui j'ai vécu, ils m'en ont appris si peu de chose, que je ne me veux arrêter à décrire que ce que j'ai veu, & appris de véritable en mes voyages.

C'est pourquoy pour retourner à la partie Septentrionale, je m'arrêterai sur la principale de ses Provinces, qui est celle de Mexique.

Nouvelle Relation

4 Dans cette Province il y a plusieurs rivières dont le sable est mêlé de paillettes d'or, & où il se trouve quantité de Crocodiles; mais qui ne sont pas si gros que ceux d'Egypte, & que les Indiens mangent comme une viande délicate.

Elle est renommée par les montagnes de Popochampeche & Popocatepec, qui sont de la même nature que les montagnes d'Etna & du Vesuve; mêmes en tirant vers le Sud jusques à la ville de Leon en la Province de Nicaragua, il s'y trouve plusieurs de ces montagnes qui jettent du feu.

Mais Popocatepec est une des principales, dont le nom signifie montagne de fumée, parce qu'elle jette souvent du feu & de la fumée; elle est à huit lieuës de Cholola, & le chemin pour y monter est fort fâcheux à cause de la quantité de pierres que l'on y rencontre.

Avant que Cortez passât par ce chemin-là pour aller à Mexique, il y envoya dix Espagnols pour le reconnoître, avec plusieurs Indiens pour porter les vivres, & leur servir de guides.

Comme ils aprochoient du haut de la montagne, ils ouïrent un si grand bruit qui venoit delà qu'ils n'osèrent en aprocher, parce que la terre trembloit sous leurs pieds, & qu'il y avoit tant de cendres qu'ils ne pouvoient marcher qu'avec peine.

Néanmoins il y en eut de plus hardis, & de plus curieux que les autres, qui monterent jusques au haut laissant leurs compagnons derrière, & passerent ce desert de cendres, & enfin arriverent dans un endroit où ils virent

des Indes Occidentales.

5 une grosse fumée fort épaisse, & comme ils y eurent demeuré un peu de tems, l'obscurité s'évanoüit en partie, & le Vulcan ou la bouche de la caverne parut à découvert, qui a environ une demi-lieuë de tour, & ressembloit à un fourneau de verrerie, dont l'air sortoit avec un siffement si subtil & si violent, que toute la montagne en trembloit.

La fumée & la chaleur étoient si grandes, qu'ils n'y purent demeurer long-tems, & furent contraints de s'en retourner bien vite par le chemin qu'ils étoient venus; mais ils n'étoient pas encore fort loin, lors que ce Vulcan commença à vomir des flâmes de feu, des cendres & des charbons, & finalement des pierres toutes ardentes, de sorte que s'ils n'eussent par bonheur rencontré un roc sous lequel ils se mirent à couvert, il est constant qu'ils auroient été brûlez.

Cette montagne ressemble à celle d'Etna qui est en Sicile, elle est haute & ronde, & sur le haut il y a de la neige tout le long de l'année.

Dix ans durant avant la venue de Cortez, elle n'avoit jetté aucune vapeur ni fumée: mais en 1540. elle recommença à brûler, & fit un si grand bruit, que ceux qui demouroient à plus de quatre lieuës delà, en furent tout étonnez, & jetta des cendres jusques à Tlaxcallan, qui en est à douze lieuës; & quelques-uns mêmes disent qu'il y en eût qui furent portées jusques à plus de quinze lieuës delà, où elles brûlerent les herbes dans les jardins, les bleds à la campagne, & les toiles qu'on avoit étendues pour sécher.

Cette Province est bornée du côté d'Orient par le Jucaran, & le golphe de Mexique, du côté d'Occident par l'Isle de Californie; & au Midi par la partie de l'Amérique qu'on appelle la Peruviane.

Mais ses limites sont inconnues du côté du Septentrion, de sorte que nous ne saurions assurer au vrai, si cette partie du nouveau monde est une Isle séparée de l'ancien, ou si c'est un même continent.

Elle étoit extrêmement peuplée avant l'arrivée des Espagnols, qui pendant dix-sept ans firent mourir plus de six millions de personnes, faisant brûler les uns, arrachant les yeux aux autres, & les exposant aux bêtes sauvages pour en être devorés.

Cette partie principale de l'Amérique appellée Mexique, est encore subdivisée en quatre autres Provinces, qui sont Themistitan, la nouvelle Gallice, Mechoacan & Guastacan.

Themistitan est la plus considérable de ces quatre Provinces: car elle contient six villes, & entr'autres celle de Mexique, qui communique son nom à la moitié de l'Amérique, & est le siège de l'Archevêque & du Vice Roi, dont j'ai décrit la grandeur & la richesse ci-dessus.

La seconde est la ville des Anges; la troisième Villarica; la quatrième Antequera; la cinquième Meccioca, la sixième Ottopan.

Mais ces quatre dernières sont peu considérables, & ce qui leur a fait donner ce nom de citez ou de villes, est que les Espagnols avoient

avoient dessein d'établir un Evêque en chacune; mais ils n'ont pu venir à bout de ce dessein, parce que Mexique & la ville des Anges ont attiré la plus grande partie du commerce & des habitans de ces quatre Villes.

Mais particulièrement il y a un si grand abord à Mexique, que la plupart des Villes ou Bourg d'alentour qui appartenoient autrefois aux Indiens, sont à présent habitez par les Espagnols & par les Mestifs.

Je ne saurois oublier en parlant des lieux qui sont aux environs de la ville de Mexique, celui qu'on appelle Chapultepec, qui s'est rendu fameux pour avoir du tems des Payens servi de sépulture à leurs Empereurs, & les Espagnols en ont fait aujourd'hui l'Escorial de l'Amérique, où l'on enterre aussi les Vice-Rois qui meurent en ce pais-là.

Il y a un magnifique Palais, avec de beaux jardins qui sont embellis de quantité de jets d'eau & de réservoirs de poisson, où les Vice-Rois & la Noblesse de Mexique se vont souvent divertir; on tient aussi que la Chapelle du Vice-Roi vaut plus d'un million d'or.

Tacuba est aussi un Bourg fort agréable, plein de jardins & de vergers sur le chemin de Chapultepec.

Toloco est situé vers le Midi où il se fait un riche commerce, & particulièrement de jambons & pourceaux salez qu'on transporte en divers endroits, parce que ce sont les meilleurs de ces quartiers-là.

A l'Occident il y a un Bourg nommé la Piété qui est au bout d'une des chaussées, où les

3 *Nouvelle Relation*

habitans de Mexique viennent faire leurs dévotions devant une Image de la Vierge, qu'ils ont enrichie d'une infinité de dons, de chaînes & de Couronnes d'or.

Mais le lieu le plus agréable de tous ceux qui sont autour de Mexique, est celui qu'ils appellent le desert ou la solitude, qui est à trois lieues de la ville vers le Nord-Oüest; Et si toutes les solitudes étoient pareilles à celle-ci, la demeure en seroit beaucoup plus agréable que celle des Villes.

Ce lieu a été bâti par les Carmes Déchaufsez qui s'y retirèrent comme dans un Hermitage, & y bâtirent un magnifique Couvent qui est d'autant plus digne d'admiration, qu'il est bâti sur une montagne & tout environné de rochers.

Ils ont fait faire environ dix caves ou voutes entre les rochers tout autour de leur Couvent, en forme de logettes pour des Hermites, & de Chapelles de dévotion embellies d'images & de peintures, avec plusieurs disciplines de fil de fer, de verges de fer, de haïres, de ceintures garnies de pointes de fer pour mettre sur la peau nue, & plusieurs semblables instrumens de mortification, qui sont exposez dans ces Chapelles à la vûe d'un chacun, afin qu'on admire la mortification & l'austérité de leur vie.

Toutes ces Chapelles sont environnées de vergers & de jardins pleins de fruits & de fleurs, qui contiennent près d'une lieue de tour, & en divers endroits l'on trouve des fontaines qui sortent des rochers; dont l'eau est fraîche & bonne à boire, qui avec l'om-

des Indes Occidentales. 9

brage des palmités rendent cet hermitage un des plus agréables lieux du monde.

Il y a quantité de roses, de jasmins, & de toutes les plus belles fleurs qui se puissent trouver en tous ces pais-là; de sorte que rien ne manque en ce desert qui puisse donner du plaisir aux sens, & satisfaire la vûe ou l'odorat.

L'on change ces hermites tous les huit jours, de sorte que quand ils ont achevé leur semaine ils retournent à leur Couvent, & l'on en envoie d'autres en leur place, qui apportent avec eux des bouteilles de vin, des confitures, & d'autres vivres: car pour des fruits ils en trouvent suffisamment en ce lieu-là.

C'est une chose merveilleusement belle à voir que la diversité de ces fontaines & de ces jets d'eau qui sont autour de ces jardins; mais encore plus par le grand abord des carrosses pleins de Gentilshommes, de Dames & d'autres habitans de la ville de Mexique, qui s'y viennent divertir, & visiter ces hermites qu'ils reverent comme des saints.

Personne ne les va voir qui ne leur porte des confitures, ou quelque autre chose semblable, afin d'avoir part à leurs prieres: on leur donne aussi de grandes aumônes en argent pour faire dire des Messes; mais sur tout ils font de riches offrandes de diamans, de perles, de chaînes & couronnes d'or & de robes de drap d'or & d'argent à une Image qui est dans l'Eglise qu'ils appellent Nôtre-Dame du Mont-Carmel, devant laquelle il y avoit vingt lampes d'argent, dont la moindre valoit plus de quatre cens écus.

Sur

Sur le chemin de cet hermitage, il y a encore un autre bourg qu'on appelle Tacubaïa, où il y a un riche Couvent de Religieux de l'Ordre de Saint François, & plusieurs beaux jardins.

Ce lieu est fort fréquenté à cause de l'excellente musique de l'Eglise de ce Couvent; en quoi les Religieux ont si bien instruit les Indiens, que leur musique n'est pas moins estimée que celle de l'Eglise Cathédrale de Mexique.

Ces lieux là sont les principaux de tous ceux que j'ai vus, & où je me suis souvent promené avec mes amis pendant que je demourois proche de Mexique, dont j'ai crû devoir parler avant que de passer à la description des autres Provinces.

La Province de Guastacan est située sur la route de Saint Jean de Ulhua à Mexique, qui n'est pas si pauvre que Heylin la fait: car à présent il y a quantité de riches fermes où l'on cultive le sucre & la cochenille, & s'étend jusques à la vallée de Guaxaca qui est un lieu fort riche.

La ville de Tlaxcallan dont j'ai parlé, étoit autrefois la principale de cette Province, mais à présent ce sont celles de Guaxaca & Xalapa, où l'on a établi deux Evêchez.

Elle est aussi considérable par un port de mer qu'on appelle Villarieca, c'est à dire Richeville, qui l'est en effet aussi bien que de nom, parce que tout le trafic qui se fait entre l'ancienne & la nouvelle Espagne passe par là.

Les Espagnols y ont deux riches colonies; la première s'appelle Panico, & la seconde Saint Jacques des vallées.

La

La troisième Province de Mexique s'appelle Mechoacan, & a quatre-vingt lieux de tout.

C'est un païs extrêmement riche, & qui abonde en toutes les choses nécessaires à la vie. Il y a grand nombre de meuriers, de foye, de miel, de cire, d'ambre noir; & l'on y fait aussi quantité d'ouvrages de plumes, qu'on estime beaucoup pour leur beauté; & il s'y trouve une telle quantité de certains poissons excellens, qu'elle en a pris son nom de Mechoacan, qui signifie une pêcherie ou un lieu propre à pêcher du poisson.

Le langage des Indiens est élégant & abondant en termes propres; ils sont aussi de belle taille, robustes, agissants, & pleins d'esprit comme l'on peut voir par leurs ouvrages; mais particulièrement par ceux de plumes, qui sont si beaux, qu'on les met au rang des riches presens qu'on fait au Roi, & aux plus grands Seigneurs d'Espagne.

La principale Ville de cette Province est Vailladolid où il y a un Evêché; & ensuite il y a Sinsonse où les Rois du pays faisoient autrefois leur demeure; & Pascuar & Colima, qui sont de grands bourgs habitez par des Indiens & des Espagnols.

Il y a aussi deux bons havres ou ports de mer, qu'on appelle l'un Saint Antoine, & l'autre Santjago, ou Saint Jacques.

Ce païs de Mechoacan étoit presque aussi grand que l'Empire de Mexique, lors que Cortez conquist ces païs-là.

Le Roi qui regnoit en ce tems-là s'appelloit Cacouzin, qui étoit un des grands amis

de

de Cortez, & des Espagnols, & qui se rendit volontairement Vassal du Roi d'Espagne.

Neanmoins la cruauté de Don Nuno de Gusman premier Président de la Chancellerie de Mexique, fut si grande, qu'ayant appris qu'il avoit été privé de sa Charge, il fit dessein d'aller faire la guerre aux Teuchichimeques, menant avec lui cinq cens Espagnols, & six mille Indiens qu'il emmena par force de Mechoacan, avec lesquels il conquit Xalisco qu'on appelle à présent la nouvelle Gallice.

En passant par Mechoacan, il prit prisonnier le Roi Cacouzin, quoi qu'il n'eût rien fait contre lui, lui prit dix mille marcs d'argent avec beaucoup d'or & d'autres richesses, & enfin le fit brûler avec la plupart des principaux de son Royaume, craignant qu'ils ne fissent des plaintes contre lui, disant qu'un chien mort n'abbaye plus.

CHAPITRE II.

Des mœurs & coutumes des peuples de Mechoacan, de leurs cérémonies, de l'enterrement de leurs Rois, & des sacrifices qui s'y faisoient.

LE peuple de ce Royaume étoit aussi superstitieux & idolatre, que dans les autres endroits de l'Amérique.

Le

de Cortez, & des Espagnols, & qui se rendit volontairement Vassal du Roi d'Espagne.

Neanmoins la cruauté de Don Nuno de Gusman premier Président de la Chancellerie de Mexique, fut si grande, qu'ayant appris qu'il avoit été privé de sa Charge, il fit dessein d'aller faire la guerre aux Teuchichimeques, menant avec lui cinq cens Espagnols, & six mille Indiens qu'il emmena par force de Mechoacan, avec lesquels il conquit Xalisco qu'on appelle à présent la nouvelle Gallice.

En passant par Mechoacan, il prit prisonnier le Roi Cacouzin, quoi qu'il n'eût rien fait contre lui, lui prit dix mille marcs d'argent avec beaucoup d'or & d'autres richesses, & enfin le fit brûler avec la plupart des principaux de son Royaume, craignant qu'ils ne fissent des plaintes contre lui, disant qu'un chien mort n'abbaye plus.



CHAPITRE II.

Des mœurs & coutumes des peuples de Mechoacan, de leurs cérémonies, de l'enterrement de leurs Rois, & des sacrifices qui s'y faisoient.

LE peuple de ce Royaume étoit aussi superstitieux & idolatre, que dans les autres endroits de l'Amérique.

Le

ANL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DE BIBLIOTECAS



L'ENTERREMENT
du Roy
de la
MEXIQUE

des Indes Occidentales.

Le divorce n'étoit point permis entr'eux, si ce n'est que l'un d'eux fit serment qu'au tems de leur mariage, ils ne s'étoient point regardez fermement entre les yeux, qui étoit la marque de leur consentement mutuel.

Leur idolâtrie & leur cruauté paroissent aussi à l'enterrement de leurs Rois, car lors que quelqu'un de ces Rois se voyoit réduit à l'extrémité, & qu'il n'y avoit plus d'esperance de guérison, il nommoit celui de ses enfans qui devoit être l'héritier de sa Couronne, qui dès l'instans qu'il étoit nommé, faisoit inviter tous les Gouverneurs & Officiers du Royaume à l'enterrement de son pere, & celui qui n'y venoit pas, étoit châtié comme criminel de leze majesté.

Aussi-tôt que la mort du Roi étoit assurée, chacun, de quelque condition qu'il fut, apportoit des presens à son successeur, pour marque qu'ils aprouvoient son avènement à la Couronne.

Que si le Roi n'étoit pas tout à fait mort, mais seulement dans l'agonie, l'on tenoit les portes fermées, & il n'étoit permis à personne d'entrer; mais aussi tôt qu'il étoit mort ils se mettoient tous en deuil, & chacun pouvoit entrer dans le lieu où le corps étoit exposé, & le toucher avec les mains.

Après cela on lavoit le corps avec des eaux de senteur, puis on lui donnoit une chemise fine, & l'on mettoit des fouliers de peau de cerf en ses pieds, des campanes d'or au bas de ses jambes, des brasselers d'or enrichis de turquoises à l'entour de ses bras, un collier d'or & de pierres précieuses à son col, & des boucles



L'ENTER
du R
de
ME XI



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE MÉXICO
DIRECCION

cles d'or à ses oreilles avec une grosse turquoise à la levre d'en bas.

Ce corps étoit ensuite de cela, couché sur un lit dans une grande bière, ayant à l'un de ses côtes une trouffe de flèches, & à l'autre une image ou représentation de même grandeur que lui, faite de mantes fines, avec un grand bouquet de belles plumes à la tête, des souliers en ses pieds, des brassulets, & un collier d'or.

Et comme il y avoit plusieurs personnes, tant hommes que femmes, destinées à mourir pour l'accompagner & le servir en l'autre monde; on lavoit aussi soigneusement leurs corps, & on leur faisoit faire grande chere, jusqu'à les enyvrer, afin qu'ils eussent moins de peine à mourir.

Le nouveau Roi nommoit ceux qui devoient mourir pour aller servir son pere; & la plupart de ces miserables estimoient que c'étoit là le plus grand bonheur qui leur pouvoit arriver, & qu'après leur mort ils jouissent avec leur Roi d'une gloire immortelle.

Premièrement l'on destinoit à mourir six filles de bonne maison; la première pour garder les pierreries qu'il avoit accoutumé de porter sur soi; la seconde pour lui servir d'échanson; la troisième pour lui verser de l'eau à laver ses mains, avec un bassin & une éguiere; la quatrième pour lui presenter le pot de chambre; la cinquième pour lui servir de cuisiniere; & la sixième pour être sa blanchisseuse.

On faisoit mourir aussi plusieurs femmes, tant esclaves que de libre condition, pour servir ses Demoiselles, & un homme de tous les métiers de la Ville.

Après

Après qu'on avoit bien lavé tous ceux qui devoient mourir, & qu'on leur avoit fait bonne chere, on leur peignoit le visage de jaune, & on leur mettoit sur la tête une couronne de fleurs.

Ils marchoient ensuite en procession devant la bière où étoit le corps du défunt Roi; les uns jouoient de certains cors faits de coquilles de vignols ou limaçons de mer; & d'autres faits d'os & d'écaillés de tortues, & d'autres sifflaient en marchant; mais la plus grande partie suivoit le convoi en pleurant, & témoignant le déplaisir qu'ils avoient de la perte de leur Prince.

Les fils du Roi défunt & d'autres Gentilshommes portoient sur leurs épaules la bière où étoit le corps, en marchant paisiblement jusques au Temple du Dieu Curicaveri, & les autres parens alloient aux côtes de la bière, en chantant d'un air plaintif & lugubre une chanson ou une espee d'oraison funébre.

Les Officiers de la maison du Roi & les Magistrats portoient les Etendards & les armes du défunt.

En cet ordre ils partoient à minuit du Palais du Roi, éclairés par quantité de flambeaux, & faisant un terrible bruit avec leurs trompettes & leurs tambours, les habitans ayant soigneusement nettoyé toutes les rues où ce convoi devoit passer.

Après être arrivez au Temple, ils tournoient par quatre fois autour d'un feu de bois de pin destiné pour brûler le corps, puis ils posoient la bière sur ce feu, & pendant que ce corps brûloit, ils assommoient

avec

avec une massüe ceux qui avoient ces couronnes de fleurs, qu'ils entéroient après avec tous leurs ornemens, quatre ensemble dans une fosse derrière ce Temple.

Le lendemain matin, les cendres & les os de ce corps avec ce qui restoit de pierreries étoient recueillis soigneusement, & mis dans une riche mante qu'on portoit à la porte du Temple, où les Prêtres les recevoient, & après les avoit bénits en faisoient une pâte, dont ils formoient une image qu'on habilloit comme un homme, avec un masque sur le visage, & toutes les pierreries dont se servoit le Roi défunt.

Au pied des degrez du Temple, il y avoit une fosse faite tout exprès, qui étoit carrée, grande, & de deux toises de profondeur, nattée tout autour de nattes fines, dans laquelle il y avoit un beau lit, sur lequel un des Prêtres plaçoit l'Idole qu'on avoit faite de ces cendres, ayant les yeux tourneés vers l'Orient, & l'on pendoit tout autour de la fosse des rondaches d'or & d'argent, des ares & des flèches, avec quantité de beaux bouquets de plumes, & divers vaisseaux de terre, comme des pots, des plats & des assiettes, de sorte que toute la fosse étoit remplie de meubles, de coffres couverts de cuirs, d'habits, de pierreries, de viandes, de boiffons, & d'armes.

Cela fait l'on fermoit la fosse avec des poutres & des aix qu'on couvroit de terre par dessus, puis les Gentilshommes qui avoient servi ou touché quelque chose de cet enterrement, se lavoient, & s'en alloient dîner dans la cour du Palais sur la terre sans table, & après

après avoir dîné ils s'effuyoient les mains à de certaines houpes de coton qu'ils avoient sur la tête, observant le silence en toute cette action, sans parler que pour demander à boire.

Cette cérémonie duroit cinq jours, & pendant tout ce temps-là il n'étoit permis d'allumer du feu ailleurs que dans le Palais & dans les Temples; l'on fermoit les boutiques, & personne ne sortoit de la maison, faisant tout leur possible pour témoigner le regret qu'ils avoient de la mort de leur Roi.

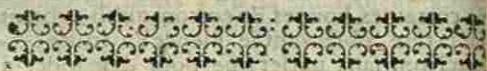
L'adultère étoit un crime capital entr'eux, & ils faisoient mourir sans remission l'homme & la femme qui l'avoient commis, que si l'adultère étoit Gentilhomme, on lui mettoit des bouquets de plumes à la tête, & en cet état il étoit pendu, & son corps brûlé après cela.

Mais pour éviter la paillardise, ils permettoient qu'il y eût des femmes communes qu'on pouvoit voir en secret; mais il n'y avoit point de lieux publics.

A present les Indiens de Mechoacan sont fort attacheés à la Religion Catholique Romaine, & aussi zéléz qu'en aucun autre endroit de l'Amérique.

La quatrième & dernière Province de l'Empire de Mexique, est la nouvelle Gallice, qui est arrosée par deux grandes rivières, dont l'une s'appelle Piafle, & l'autre Saint Sebastien.

Cette Province est estimée à cause de plusieurs villes d'Indiens; mais particulièrement de six qui sont habitées par les Indiens & par les Espagnols.



CHAPITRE III.

Suite de la description des Provinces qui dépendent de Mexique, & de leurs principales Villes, avec les conjectures de l'Auteur sur l'origine de leurs peuples.

LA première & la plus considérable est Xalisco, qui fut prise par Nunio de Gusman en 1530. quand il sortit de Mexique en furie, & prit prisonnier le Roi de Mechoacan qu'il fit brûler ensuite.

La seconde est Guadalajara; la troisième Coarum; la quatrième Compostelle; la cinquième le Saint-Esprit & la sixième Capata qu'on appelle à présent la nouvelle Mexique.

C'est en ce lieu-là que les Espagnols font continuellement la guerre aux Indiens qui sont vers le Nord, & qu'ils n'ont encore pu réduire à leur obéissance.

Ces Indiens sont vaillans, & donnent bien de la peine aux Espagnols, à cause des rochers & des montagnes où ils demeurent, & bien souvent ils les ont taillez en pièces lors qu'ils sont venus les chercher dans leurs postes.

J'ai ouï dire à quelques Espagnols, qu'ils

courent sur les montagnes comme des chevres, & que lors qu'ils s'approchent d'eux, ils jettent un cri effroyable en tirant leurs arcs, & partent dans le même instant avec tant de vitesse, qu'ils sont aussi-tôt retirez sur un autre rocher.

Ce qui fait que les Espagnols s'attachent à subjuguier ces Indiens plutôt que beaucoup d'autres, est à cause de plusieurs mines d'or & d'argent qui sont en ces pais-là.

Ils possèdent déjà une partie de ces richesses dans les mines de Saint Louis de Sacatecas, d'où l'on tire tout l'argent qu'on fabrique dans les Monnoyes de Mexique & de la ville des Anges, sans compter celui qu'on envoie tous les ans en Espagne en lingots, qui se monte à plus de six millions.

Plus les Espagnols s'avancent vers le Nord & plus ils trouvent de richesses; ce qui fait qu'ils ont dessein de conquérir toutes ces Provinces du Nord, comme ils m'ont dit, de peur que nos Anglois qui sont à la Virginie, & dans les autres Colonies de nôtre nation, ne s'en rendent les maîtres avant eux.

Je leur ai ouï dire qu'ils s'étonnoient fort, de ce que les Anglois n'entroient pas plus avant dans le pais, & qu'il falloit qu'ils craignissent les Indiens, ou qu'ils fussent paresseux, pour préférer une vie oisive, & la culture d'un peu de tabac, à la conquête d'un pais plein d'or & d'argent.

Il est constant que le dessein des Espagnols n'est pas seulement d'affujettir les Indiens qui sont proche d'eux; mais en gagnant toujours pais, de pénétrer par terre jusques à la Floride & à la Virginie, s'ils ne rencontrent

quelqu'une des nations du Nord de l'Europe à leur entreprise : & leur résiste plus vigoureusement que ne font ces pauvres Indiens.

Ayant parlé brièvement des quatre Provinces de Mexique, qui est le premier membre de la division de l'Amérique en Mexicaine & Péruvienne, je dirai encore quelque chose des trois autres Provinces qui dépendent de la Mexicaine, ou de la partie Septentrionale qui est opposée à la Péruvienne; laissant à part la Floride, la Virginie, la Norumbegue, la nouvelle France & l'Estotiland, parce que je ne veux pas écrire comme font plusieurs, par rapport ou par ouïr dire, mais seulement ce que j'ai vu & découvert par ma propre expérience.

Dans la première division que j'ai faite de la partie Septentrionale, après le Mexique j'ai mis Quivira, Jucatan & Nicaragua, qui sont les trois Provinces dont je veux parler : Et ensuite je dirai aussi quelque chose de la Péruvienne où de la partie Méridionale de l'Amérique.

Le pays de Quivira est situé en la partie la plus Occidentale de l'Amérique, tout vis-à-vis de la Tartarie, dont il est si peu éloigné, que quelques-uns croient que c'est de là que sont venus les premiers habitans de ce nouveau monde.

En effet les peuples de l'Amérique semblent en plusieurs choses être descendus des Tartares, en ce que Quivira, & toute la partie Occidentale de ce pays-là qui regarde l'Asie, est beaucoup plus peuplée que celle qui est à l'Orient & regarde l'Europe, qui

montre

montre que ces endroits-là ont été habitez plutôt que les autres.

Secondement, leur incivilité & leurs mœurs barbares montrent qu'ils ressemblent aux Tartares plus qu'à aucune autre nation.

En troisième lieu, si la partie Occidentale de l'Amérique n'est pas un même Continent que la Tartarie, elle n'en sauroit être séparée que par un petit détroit.

En dernier lieu, le peuple de Quivira le plus proche de la Tartarie, suit les saisons, & fait paître son bétail comme font les Tartares.

Tout ce côté-là de l'Amérique est plein d'herbages, & jouit d'un air temperé; les habitans y font plus d'état du verre que de l'or, & il y en a qui sont encore Anthrophages.

Les principales richesses de ce pays sont leurs bœufs & leurs vaches, qui leur fournissent de breuvage, d'habillement, & presque de tout ce qu'ils ont besoin.

Car les peaux leur servent de maisons, ou du moins de quoi les couvrir; ils font des poinçons, de leurs os, du fil, de leur poil, des cordes, de leurs nerfs, des vaisseaux à boire & à manger, de leurs cornes & de leurs vessies, du feu, de leur fiente, des seaux à garder & à puiser de l'eau, de la peau de leurs veaux, & enfin le sang leur sert de breuvage, & la chair de viande & de nourriture.

L'on croit qu'il y a quelque commerce de la Chine ou du Cathay avec ces pays-là, où les Espagnols ne sont pas encore entrez. Car lors que Vasquez de Coronado conquist une partie de ce pays, il aperçut dans la mer de certains

na-

navires qui n'étoient pas de la fabrique ordinaire de l'Europe, qui paroïssent être chargez de marchandises, & avoient des figures de Pelicans sur leurs prouës, de sorte que l'on ne pouvoit pas s'imaginer d'où ils pouvoient être venus, si ce n'étoit de l'un ou de l'autre de ces deux Royaumes.

L'on n'a encore decouvert que deux Provinces dans le pais de Quivira, qui sont Cibola, & la nouvelle Albion.

Cibola est située à l'Orient, & tire son nom de sa ville capitale qui s'appelle de ce nom-là.

La seconde ville après celle-ci est Tontaa, qui est fort agréable étant située proche d'une riviere, & dans un climat fort temperé.

La troisième ville qui mérite qu'on en parle s'appelle Tinguéz, qui fut brûlée par les Espagnols qui sous la conduite de Vasquez de Coronado conquirrent cette Province, & la réduisirent à l'obéissance du Roi d'Espagne en 1540. & depuis elle a été rebâtie & habitée par les Espagnols.

Il y a un Collège de Jésuites qui ne s'occupent qu'à prêcher & à instruire les habitans du Pais.

La nouvelle Albion est du côté d'Occident vers la Tartarie, & il y a peu d'Espagnols, parce qu'ils n'y ont point trouvé d'or ni de richesses.

Nôtre fameux Capitaine François Drak la decouvrit, & y mit pied à terre, & la nomma la nouvelle Albion, parce que le Roi qui y régnoit alors se soumit volontairement à nôtre Reine Elisabeth.

Le pays abonde en fruits qui sont également agréables aux yeux & à la bouche; le peuple est fort humain & charitable aux étrangers, mais adonné aux sortilèges & à l'adoration des démons.

La mer vermeille ou de Californie sert de bornes à ce pays de Quivira, aussi bien qu'à l'Empire de Mexique.

Le troisième Royaume qui dépend de la Mexicaine, ou de la partie Septentrionale de l'Amérique, est le Jucatan qui fut decouvert par Ferdinand de Cordoué en 1517.

On l'appelle Jucatan, non pas à cause de Joctan fils de Hebert, comme quelques-uns se sont imaginé, qui croyent qu'il partit d'Orient où l'écriture Sainte établit sa demeure au 12. chapitre de la Genèse, pour venir habiter en ce Pais; mais de Jucatan, qui dans la langue Indienne signifie, que dites-vous; parce que la première fois que les Espagnols y abordèrent, & demandèrent aux Indiens le nom du Pays, les Indiens qui ne les entendoient pas, leur répondirent, Jucatan, qui signifie que dites-vous? ce qui fit que les Espagnols le nommèrent Jucatan, & qu'ils l'ont toujours ainsi appelé depuis.

Ce Pays est fait en forme de peninsule, & a pour le moins trois cens lieues de tour.

Il est situé vis-à-vis de l'Isle de Cuba, & est divisé en trois parties.

La première est le vrai Jucatan, dont les villes les plus considerables sont, Campeche, Vailladolid, Merida, & Simancas, & une autre qu'ils appellent le Caite pour sa grandeur & sa beauté.

Les

Les Espagnols estiment ce país-là pauvre, parce qu'il n'y a point de Mines d'argent, & que l'on n'y recueille point d'Indigo, ni de Cochenille.

Mais les principales Marchandises qui s'y trouvent sont du miel, de la cire, des cuirs, du sucre, quelques drogues pour les Apotiquaires, de la casse, de la falsepareille, & grande quantité de mahiz.

Il y a aussi quantité de bois propre à bâtir des navires, dont les Espagnols font des Vaisseaux qui leur servent fort bien à faire le voyage d'Espagne, & à en retourner.

En 1632. les Habitans de ce país furent sur le point de se rebeller contre leur Gouverneur, parce qu'il les obligeoit de lui apporter leurs coqs d'Inde & leur volaille, leur miel & leur cire, qu'il leur payoit au prix qu'il vouloit, & puis après les revendoit bien cherement, s'enrichissant ainsi à leurs dépens.

Ne pouvant plus souffrir ce traitement qui les réduisoit à l'extrémité, ils se résolurent de se rebeller & de s'enfuir dans les bois & sur les montagnes: ce qu'ils firent, & y demeurèrent quelque tems, jusques à ce que les Religieux de S. François qui ont un grand pouvoir sur eux, les persuaderent de retourner chez eux: & le Gouverneur, de peur de causer un soulèvement general dans le país, non-seulement accorda une amnistie generale, mais leur promit aussi de les traiter plus doucement à l'avenir.

La seconde partie de ce país-là s'appelle Guatimala, où j'ai demeuré pendant douze ans, qui

qui est un des endroits de l'Amérique le plus peuplé, & où il se trouve un plus grand nombre de villes & de bourgs habitez par les Indiens, quoique les Espagnols par leur mauvais traitement, en ayent fait mourir plus de cinq cens mille.

Ils ont beaucoup d'obligation aux Religieux, qui les protegeoient contre les Espagnols, quoi que ce ne soit que pour leur propre interêt: car d'autant plus que les Indiens prosperent, d'autant plus aussi les Religieux s'enrichissent.

Ce País est temperé, & abondant en toutes choses nécessaires à la vie. Ses principales Villes sont Guatimala, Cassuca & Chiapa, dont je parlerai plus amplement cy-après.

La troisième partie de Jucatan, s'appelle Acafamil, qui est une Isle située vis-à-vis de Guatimala, que les Espagnols appellent ordinairement Sainte Croix, à cause de sa principale Ville qui s'appelle aussi Sainte-Croix.

La quatrième & dernière Province de la Mexicane, ou partie Septentrionale de l'Amérique qui dépend des Espagnols, & dont j'ai eu connoissance, est Nicaragua, qui est située au Sud-Est de Mexique, & n'en est éloignée que d'environ quatre cens cinquante lieues, ce qui fait que son tetraire & les habitans ont beaucoup de rapport à celui de Mexique.

Les habitans sont de belle taille, & assez blancs de corps & de visage.

Avant qu'ils eussent embrassé la Religion Chrétienne, ils ne laissoient pas d'avoir un Gouvernement politique, & de se gouverner

Les Espagnols estiment ce pais-là pauvre, parce qu'il n'y a point de Mines d'argent, & que l'on n'y recueille point d'Indigo, ni de Cochenille.

Mais les principales Marchandises qui s'y trouvent sont du miel, de la cire, des euits, du sucre, quelques drogues pour les Apothiquaires, de la casse, de la falsepareille, & grande quantité de mahiz.

Il y a aussi quantité de bois propre à bâtir des navires, dont les Espagnols font des Vaisseaux qui leur servent fort bien à faire le voyage d'Espagne, & à en retourner.

En 1632. les Habitans de ce pais furent sur le point de se rebeller contre leur Gouverneur, parce qu'il les obligeoit de lui apporter leurs coqs d'Inde & leur volaille, leur miel & leur cire, qu'il leur payoit au prix qu'il vouloit, & puis après les revendoit bien cherement, s'enrichissant ainsi à leurs dépens.

Ne pouvant plus souffrir ce traitement qui les réduisoit à l'extrémité, ils se résolurent de se rebeller & de s'enfuir dans les bois & sur les montagnes: ce qu'ils firent, & y demeurèrent quelque tems, jusques à ce que les Religieux de S. François qui ont un grand pouvoir sur eux, les persuaderent de retourner chez eux: & le Gouverneur, de peur de causer un soulèvement general dans le pais, non-seulement accorda une amnistie generale, mais leur promit aussi de les traiter plus doucement à l'avenir.

La seconde partie de ce pais-là s'appelle Guatimala, où j'ai demeuré pendant douze ans.

qui est un des endroits de l'Amérique le plus peuplé, & où il se trouve un plus grand nombre de villes & de bourgs habitez par les Indiens, quoique les Espagnols par leur mauvais traitement, en ayent fait mourir plus de cinq cens mille.

Ils ont beaucoup d'obligation aux Religieux, qui les protegeoient contre les Espagnols, quoi que ce ne soit que pour leur propre intérêt: car d'autant plus que les Indiens prosperent, d'autant plus aussi les Religieux s'enrichissent.

Ce Pais est temperé, & abondant en toutes choses nécessaires à la vie. Ses principales Villes sont Guatimala, Cassuca & Chiapa, dont je parlerai plus amplement cy-après.

La troisième partie de Jucatan, s'appelle Acafamil, qui est une Isle située vis-à-vis de Guatimala, que les Espagnols appellent ordinairement Sainte Croix, à cause de sa principale Ville qui s'appelle aussi Sainte-Croix.

La quatrième & dernière Province de la Mexicaine, ou partie Septentrionale de l'Amérique qui dépend des Espagnols, & dont j'ai eu connoissance, est Nicaragua, qui est située au Sud-Est de Mexique, & n'en est éloignée que d'environ quatre cens cinquante lieues, ce qui fait que son terroir & ses habitans ont beaucoup de rapport à celui de Mexique.

Les habitans sont de belle taille, & assez blancs de corps & de visage.

Avant qu'ils eussent embrassé la Religion Chrétienne, ils ne laissoient pas d'avoir un Gouvernement politique, & de se gouverner

par des Loix; mais comme Solon ne fit point de Loix contre les parricides, ne se pouvant pas imaginer qu'il y eût des enfans assez méchans pour tuer leurs peres, de même ce peuple n'en avoit point fait contre les Regicides, ne pouvant pas croire qu'il y eût personne qui voulût attenter à la personne de leurs Rois.

Ils ne faisoient pas mourir les lartons; mais ils les rendoient esclaves de celui qu'ils avoient volé, & le devoient servir jusqu'à ce que par leurs services ils l'eussent récompensé de la valeur de ce qu'ils avoient dérobé, qui est un châtement plus doux, & qui n'est pas moins équitable que celui de leur ôter la vie, comme on le pratique ailleurs.

Ce País est si agréable, & si abondant en routes les choses nécessaires à la vie, que les Espagnols l'appellent le Paradis de Mahomet.

Entre les Arbres qui portent des fleurs, il y en croît un qui est si sensible, que d'abord qu'on touche à ses branches, il se flétrit incontinent.

Il y a autant de Perroquets qu'il y a de Corneilles en Angleterre, & les Coqs d'Inde, les Cailles, les Lapins, & toute sorte de gibier, y sont en si grande abondance, que c'est la viande ordinaire des habitans.

Il y a plusieurs Villes d'Indiens fort peuplées, mais non pas tant qu'autour de Guatimala, & deux autres Villes d'Espagnols, l'une qui s'appelle Leon où est le Siège d'un Evêque, & l'autre Grenade, située sur un lac d'eau douce, qui a plus de cent lieues de tour, & qui, quoi qu'il n'ait point de communica-

tion avec l'Océan, a néanmoins flux & reflux; mais je parlerai plus amplement de cette Province & de cette ville, lors que je viendrai à parler du voyage que je fis en ce país là.



CHAPITRE IV.

L'Auteur ayant promis de donner une description succincte & generale de tout ce que les Espagnols possèdent au nouveau monde, continué dans ce Chapitre à décrire la Peruviane, ou ce qui leur appartient en la partie Méridionale de l'Amérique.

Après avoir donc ainsi décrit brièvement la Mexicane, ou la partie Septentrionale de l'Amérique qui dépend du Roi d'Espagne, me réservant à en parler plus particulièrement, quand je parlerai des lieux où j'ai demeuré, & des Provinces où j'ai voyagé, je veux aussi faire une description succincte de la Peruviane, ou de la partie Meridionale, & en donner quelque intelligence au Lecteur.

Elle contient principalement cinq grands Royaumes, dont quelques-uns dépendent entièrement, & les autres seulement en partie, des Couronnes d'Espagne & de Portugal, qui sont la Castille dorée, la Guiane, le Peru, le Chili, & le Bresil.

Mais je ne veux point remplir mon histoire

par des Loix; mais comme Solon ne fit point de Loix contre les parricides, ne se pouvant pas imaginer qu'il y eût des enfans assez méchans pour tuer leurs peres, de même ce peuple n'en avoit point fait contre les Regicides, ne pouvant pas croire qu'il y eût personne qui voulût attenter à la personne de leurs Rois.

Ils ne faisoient pas mourir les lartons; mais ils les rendoient esclaves de celui qu'ils avoient volé, & le devoient servir jusqu'à ce que par leurs services ils l'eussent récompensé de la valeur de ce qu'ils avoient dérobé, qui est un châtement plus doux, & qui n'est pas moins équitable que celui de leur ôter la vie, comme on le pratique ailleurs.

Ce País est si agréable, & si abondant en routes les choses nécessaires à la vie, que les Espagnols l'appellent le Paradis de Mahomet.

Entre les Arbres qui portent des fleurs, il y en croît un qui est si sensible, que d'abord qu'on touche à ses branches, il se flétrit incontinent.

Il y a autant de Perroquets qu'il y a de Corneilles en Angleterre, & les Coqs d'Inde, les Cailles, les Lapins, & toute sorte de gibier, y sont en si grande abondance, que c'est la viande ordinaire des habitans.

Il y a plusieurs Villes d'Indiens fort peuplées, mais non pas tant qu'autour de Guatimala, & deux autres Villes d'Espagnols, l'une qui s'appelle Leon où est le Siège d'un Evêque, & l'autre Grenade, située sur un lac d'eau douce, qui a plus de cent lieues de tour, & qui, quoi qu'il n'ait point de communica-

tion avec l'Océan, a néanmoins flux & reflux; mais je parlerai plus amplement de cette Province & de cette ville, lors que je viendrai à parler du voyage que je fis en ce país là.



CHAPITRE IV.

L'Auteur ayant promis de donner une description succincte & generale de tout ce que les Espagnols possèdent au nouveau monde, continué dans ce Chapitre à décrire la Peruviane, ou ce qui leur appartient en la partie Méridionale de l'Amérique.

Après avoir donc ainsi décrit brièvement la Mexicane, ou la partie Septentrionale de l'Amérique qui dépend du Roi d'Espagne, me réservant à en parler plus particulièrement, quand je parlerai des lieux où j'ai demeuré, & des Provinces où j'ai voyagé, je veux aussi faire une description succincte de la Peruviane, ou de la partie Meridionale, & en donner quelque intelligence au Lecteur.

Elle contient principalement cinq grands Royaumes, dont quelques-uns dépendent entièrement, & les autres seulement en partie, des Couronnes d'Espagne & de Portugal, qui sont la Castille dorée, la Guiane, le Peru, le Chili, & le Bresil.

Mais je ne veux point remplir mon histoire

de ce que les autres ont écrit de ces quatre dernières Provinces, où je n'ai pas beaucoup voyagé; mais je dirai seulement ce que j'ai pu apprendre du Peru, & puis je reviendrai à parler de la Castille d'or dans laquelle j'ai passé.

L'on tient le Peru pour être plus riche que le Mexique; car quoi qu'il n'ait pas la commodité du trafic par la Mer du Nord comme le Mexique, mais qu'il faille conduire les marchandises qui en viennent à Panama, & de là par terre, ou par la riviere de Chiagre à Portobello sur la mer du Nord; néanmoins le País est beaucoup plus riche que celui de Mexique; à cause de la quantité des riches mines d'argent qu'il y a.

L'on croit que les montagnes de Potosi ne sont autre chose que des mines de ce métal; mais le Roi d'Espagne ne veut pas qu'on les ouvre jusques à ce qu'on ait épuisé celles qui sont déjà découvertes, & qui ont donné assez d'occupation & de richesses aux Espagnols, depuis le tems qu'ils ont conquis ce País-là.

Le terroir est très-fertile, & rapporte tous les fruits qui se trouvent en Espagne: les olives mêmes y viennent plus grosses, & l'huile en est plus douce & plus claire.

Et parce que l'on ne pouvoit pas y porter aisément du vin, l'on y a planté des vignes, dont l'on fait beaucoup de vin qui est plus fort que celui d'Espagne.

Il se recueille aussi une grande quantité de froment en ce País-là, qui est situé au bas des montagnes, qui font la séparation des Indiens que l'on n'a pas encore assujettis d'avec le Bresil.

Mais

Mais ces montagnes servent beaucoup aux vallées, à cause des eaux qui en sortent, car il faut remarquer que dans tous les lieux qui sont habitez par les Espagnols vers la mer du Sud, il n'y pleut jamais; de sorte que les toits des maisons ne sont couverts que de nattes, pour les garder contre la poussiere; & néanmoins ce País, qui n'est arrosé que de l'eau de ces montagnes, & des rosées qui tombent le soir & le matin, est un des plus fertiles País qui soit au monde.

La Ville Capitale s'appelle Lima, où il y a un Vice-Roi, une Chancellerie, & un Archevêque.

A deux mille de la Ville il y a un Port, qu'on appelle Callau, où se tiennent les Navires qui transportent tous les ans les richesses de ce Royaume à Panama.

Il y a aussi d'autres Navires qui trafiquent aux Indes Orientales, & dans toutes les côtes de Guatimala, & à Acapulco qui est le Port de Mexique sur la mer du Sud.

Le port de Callau n'est pas fortifié comme il devroit l'être, veu les grandes richesses qu'il y a ordinairement, aussi-bien que dans la Ville de Lima.

Car j'ai ouï dire à plusieurs Espagnols, qu'en l'année 1620. quelques Navires Hollandois, d'autres disent que c'étoit des Anglois, parurent devant le Havre, attendant la sortie des Vaisseaux qui devoient porter l'argent du Roi Panama, & qu'ayant reçu un faux avis que ces vaisseaux en étoient partis, ils suivirent sur la routé qu'ils crurent qu'ils

C 3 avoient

avoient tenuë, & par ce moyen perdirent l'occasion d'attaquer le Port de Callau, qu'ils auroient sans doute emporté, & conquis en même tems le plus grand thresor qui fut alors en aucun lieu du monde.

Mais comme les Espagnols voyent peu souvent des Navires Etrangers en ces Pais-là, ils vivent sans appréhension, & négligent de fortifier leurs côtes.

Quoique le Peru soit riche en mines d'argent, & en fruits de la terre, le Chili est encore beaucoup plus riche, à cause des Mines d'or qui s'y trouvent; ce qui a obligé les Espagnols à continuer la guerre contre les habitans du pais, qui leur ont toujours résisté vaillamment.

Ce peuple qui de son naturel est robuste & vaillant, a appris avec le tems à se servir aussi adroitement des armes de l'Europe que les Espagnols mêmes, & ne leur cedent en rien à manier une épée, & tirer un pistolet ou mousquet.

Ils ont pris plusieurs Espagnols, tant hommes que femmes, qu'ils ont retenus & mariés parmi eux, dont les enfans qu'on appelle Mellifs sont devenus si braves & si adroits, que cela n'a pas peu servi à augmenter leurs forces.

Ils donnent tant d'affaires aux Espagnols, que la guerre de ce Pais là est une des plus dangereuses qu'ils ayent, & le Conseil d'Espagne tire ordinairement tous les meilleurs soldats des troupes de Flandres & d'Italie, pour les y envoyer, & les Officiers qui ont servi long-tems en Flandres, sont aussi ren-

voyez

voyez aux guerres du Chili par forme de récompense; parce qu'ils s'y enrichissent bien-tôt, à cause de la quantité d'or qu'il y a en ce Pais.

Les Espagnols y ont trois belles Villes, qui sont la Conception, qui est un Evêché, Santiago, & Valdivia.

Cette dernière Ville tire son nom d'un certain Valdivia qui étoit Gouverneur de Chili, & qui fut le premier auteur de cette guerre.

Ce Gouverneur étoit si avare & si passionné pour amasser de l'or, qu'il ne pouvoit souffrir que les Indiens en retinssent chez eux; & les faisoit battre & maltraiter, même en fit mourir quelques-uns, parce qu'ils ne lui en apportoient pas autant qu'il vouloit, & les faisoit travailler aux mines, avec ordre de lui en apporter par jour une certaine quantité.

Mais les Indiens n'étant pas capables de le satisfaire, résolurent de ne lui plus obéir, & firent dessein de rassasier son avarice tout d'un coup, afin qu'il ne les tourmentât plus pour avoir de l'or.

Pour cet effet ils se joignirent ensemble, & s'étant mis en état de combattre, prirent aussi une certaine quantité d'or avec eux, & virent trouver le Gouverneur, à qui ils dirent: Valdivia, tu es tellement affamé de nôtre or, que jusqu'à présent nous n'avons pu t'en rassasier; mais nous avons enfin trouvé le moyen de contenter ta passion; en voici assez, & il faut que tu en boives ton faul; & à l'instant se jetterent sur lui, & l'ayant pris lui verserent l'or fondu dans la gorge, dont il mourut, finissant ainsi misérablement

C 4 fa

sa vie, & laissant son nom à cette Ville de Valdivia, mais après avoir allumé une guerre sanglante qui dure encore aujourd'hui.

Je ne parlerai point aussi de la Guiane, ni du Brésil, parce que je n'y ai point été. Le Brésil appartient à la Couronne de Portugal, & est fort peu connu des Espagnols; les Etats des Provinces Unies en possèdent à présent une partie, de sorte que leurs Historiens pourront mieux que moi en faire la description, & donner connoissance de ses richesses à l'Europe.

Je retourne à la première partie de la Péruvienne, qui est la Castille d'or, qu'on appelle ainsi, à cause de la quantité d'or qui s'y trouve.

Elle comprend la partie Septentrionale de la Péruvienne, partie de l'Isthme ou détroit qui est entre la mer du Nord & la mer du Sud.

Outre la quantité d'or qui s'y trouve, elle est encore riche en argent, épiceries, perles, & herbes médicinales.

Elle est divisée en quatre Provinces; la première est la Castille d'or, la seconde la nouvelle Andalousie, la troisième la nouvelle Grenade, la quatrième Carthagene.

La Castille d'or est située dans le Déroit même, & n'est pas beaucoup peuplée, à cause que le climat y est mal sain, & qu'il y a beaucoup d'eaux dormantes qui remplissent l'air de mauvaises vapeurs.

Les lieux principaux qui appartiennent aux Espagnols sont, premièrement Nombre de Dios, c'est-à-dire, le nom de Dieu du côté de l'Est; & le second à six lieues de là est Porto-

Porto-bello qui est habitée par les Espagnols, par les Mulâtres & les Negres: mais Nombre de Dios est presque abandonné à cause que l'air y est fort mal sain.

Les navires qui avoient accoutumé de mouiller l'ancre à Nombre de Dios, & y charger l'argent du Roi, qu'on apporte tous les ans du Péru à Panama, & de là dans la mer du Nord, se retirent à présent à Porto-bello, qui signifie un beau Port, qui l'est aussi en effet, & fortifié à son entrée de trois châteaux qui se commandent les uns les autres.

La troisième & principale place qui appartient aux Espagnols dans la Castille d'or, est Panama qui est du côté d'Occident sur la mer du Sud: Cette ville & celle de Nombre de Dios furent bâties par Diego de Niquefa.

La ville de Nombre de Dios fut ainsi nommée, parce que Niquefa après avoir souffert long-tems sur la mer, étant arrivé dans ce Port, & réjoui de se voir hors de péril, dit à ses gens qu'ils pouvoient descendre à terre au nom de Dieu.

Mais comme j'ai déjà dit ci-dessus, l'air de ce lieu étant fort mal sain, en 1584. le Roi d'Espagne commanda qu'on abatit les maisons de Nombre de Dios, & qu'on les rebâtît dans un lieu qui fut plus sain; ce qui fut fait par Dom Pedro de Arias, qui fit bâtir ce lieu de Porto-bello.

Mais je ferois tort à ma patrie, si en parlant de Nombre de Dios, je passois sous silence les actions mémorables que les Anglois ont faites en ce lieu là, & que les Espagnols admirent encore aujourd'hui.

Car non seulement ils se souviennent du Chevalier François Drak, mais ils enseignent même à leurs enfans à craindre son nom, en le nommant pour leur faire peur. Ils n'ont pas oublié comme il attaqua la ville de Carthagene, ni ce qu'il fit sur la côte, & particulièrement à Nombre de Dios, où il mit pied à terre, & fut de là jusques à la montagne de Saint Paul vers Panama.

Ils se souviennent encore d'un de ses Capitaines qui s'appelloit Jean Oxenham; & je veux aussi que mon histoire rende son nom immortel par le recit de la mémorable & hardie entreprise qu'il fit sur cette côte.

Ce brave Gentilhomme étant arrivé avec soixante & dix hommes bien résolus un peu au-dessus de cette ville de Nombre de Dios, fit tirer son vaisseau à terre, & l'ayant fait couvrir de branches d'arbres, marcha par terre avec sa compagnie étant guidé par des Negres jusqu'à une riviere, où il fit couper du bois pour faire une pinasse, avec laquelle il entra dans la mer du Sud, & fut à l'Isle des Perles, où il demeura dix jours, & se saisit de deux vaisseaux Espagnols, sur lesquels il y avoit soixante mille livres pesant d'or, & deux cens mille livres pesant en barres ou lingots d'argent, avec quoi il s'en retourna à la terre ferme.

Il est vrai qu'il arriva ensuite une mutinerie parmi les gens qui fut cause qu'il ne retourna jamais ni dans son vaisseau qu'il avoit caché, ni dans sa patrie; ce qui n'empêche pas que cette action ne soit mémorable, puisque personne n'en a jamais entre-

pris

pris de semblable; aussi les Espagnols n'en parlent encore aujourd'hui qu'avec admiration.

Il y a encore une grande partie de la Castille d'or qui n'a pas été conquise par les Espagnols: & sans doute qu'il y a beaucoup de trésors cachez, qui pourroient tomber entre les mains de la nation qui auroit assez de hardiesse pour les aller chercher.

En 1637. comme j'étois à Panama dans le dessein de m'en retourner en mon païs, il y arriva environ vingt Indiens barbares pour traiter avec le Président de la Chancellerie, & se soumettre au Roi d'Espagne; mais on ne conclut rien avec eux à ce que j'ai appris depuis étant à Carthagene: car les Espagnols n'osent se fier aux Indiens, parce qu'ils se sont souvent soulevés contre eux à cause qu'ils les traitoient mal.

Ces Indiens que je vis à Panama étoient tous gens bien faits, robustes, & de belle taille; & entr'autres il y en avoit un qui avoit le poil aussi roux qu'aucun qui se puisse trouver en Angleterre ou en Ecosse.

Ils avoient des boucles d'or à leurs oreilles, & des petites pièces d'or en forme de croissant à la lèvre d'en bas, ce qui montre qu'il y en a quantité dans leur païs.

La nouvelle Andaloufie est jointe à la Castille d'or du côté du Nord, & au Peru du côté du Midi.

Les meilleures villes qu'il y ait, sont Tocoio que les Espagnols nomment à présent Sainte Marguerite, & une autre qu'ils appellent le Saint-Esprit.

La

La nouvelle Grenade est située au midi de Carthagene, & ce nom lui a été donné, parce qu'elle ressemble en abondance & en fertilité à la Province de Grenade en Espagne.

Il y a six villes considérables; la première est Tungie, qu'on tient être directement sous l'Equateur; la seconde Tochamum; la troisième Popayan qui est la plus riche de toutes; la quatrième Sainte Foy qui est le Siège de l'Archevêché, & où il y a aussi une Chancellerie, & Chambre de Justice comme à Panama & à Guatimala, avec un premier Président, un Procureur du Roi, & deux autres Présidens, qui ont chacun six mille ducats de gages par an à prendre sur les deniers de l'épargne; la cinquième s'appelle la Palme; & la sixième Merida.

Le grand chemin par lequel l'on va de Carthagene à Lima ville capitale du Peru, passe tout au travers de cette Province de Grenade où l'on va toujours par terre.

Ce pays est fort par sa situation, parce qu'il est environné de rochers & de montagnes, où les passages sont difficiles & fort étroits; mais il est plein de belles vallées qui produisent une grande abondance de fruits, de bled, & de mahis; & même il y a quelques mines d'argent, & des rivières où l'on trouve de l'or parmi le sable.

Carthagene est la dernière Province de la Castille d'or, dont le terroir est aussi très-fertile: mais il y croît un certain arbre qui est si venimeux, que si on le touche tant soit peu, à grand'peine peut-on se garantir d'en être empoisonné.

Les principales villes de cette Province sont pre-

premierement Carthagene, que le Chevalier François Drack prit en 1585. & en brûla une bonne partie, emportant outre une infinité d'or & d'argent, deux cens trente pièces de canon.

Je ne voudrois pas affirmer qu'il y eût à présent tant d'artillerie qu'il y avoit alors; néanmoins elle est assez bien fortifiée, quoi-qu'elle ne le soit pas tant que Porto bello.

C'est une fort belle ville & grandement riche, à cause du commerce des perles que l'on y apporte de la Marguerite, & des revenus du Roi que l'on y envoie de toute la nouvelle Grenade.

Il y a un Evêché, & plusieurs Eglises & Couvens qui sont fort riches.

Elle n'est pas gouvernée par un Tribunal de justice & une Chancellerie comme Sainte Foy; mais par un Gouverneur qui a tout pouvoir.

L'on a proposé diverses fois au Conseil d'Espagne d'avoir un certain nombre de Galeres pour croiser sur ses mers-là qui auroient leur retraite dans le port de Carthagene.

C'est par le moyen de cette ville que l'Angleterre a perdu cette Isle que nous apellons la Providence, & les Espagnols Sainte Catherine, qui quoi-qu'elle soit petite, auroit pourtant été aussi utile à ce Royaume, & même plus qu'aucune de nos autres Colonies de l'Amérique, ce que les Espagnols savoient bien; puis qu'ils employèrent toutes les forces de Carthagene pour la prendre; mais j'espère qu'un tems viendra qu'elle tombera de-rechef entre nos mains, pour profiter des avantages que nous donne sa situation.

L'on

L'on apporte aussi à Carthagene tous les ans en de petites frégates, tout l'indigo, la cochénille & le sucre qui se recueillent dans le país de Guatimala, parce que les Espagnols croyent qu'il y a plus de sûreté de transporter ces marchandises en de petits vaisseaux sur le lac de Grenade à Nicaragua, & de là à Carthagene, pour être chargées sur les galiions qui viennent de Porto-bello avec l'argent du Peru, que de les envoyer par les navires des Hondures qui ont été pris fort souvent par les Hollandois: & parce que ces frégates passoient aussi fort proche de l'Isle de la Providence, ils nous l'ont prise pour les mettre en sûreté de ce côté-là.

La seconde ville considérable de ce pays de Carthagene, est Abuida; la troisième Sainte Marthe qui est un riche gouvernement d'Espagnols, & où l'on craint beaucoup les insultes des navires Anglois & Hollandois; elle est bâtie sur la riviere d'Abuida, autrement apellée Río-grande, ou la grande riviere.

Il y a aussi Venezuela, & la nouvelle Cadix, qui sont de grandes, riches & fortes villes.

Les Espagnols apellent ces trois dernieres Provinces, de la nouvelle Andalousie, de la nouvelle Grenade, & de Carthagene, Tierra-firma ou Terre-firme, parce qu'elles servent de rampart au Peru du côté du Nord, & forment la base de cette pyramide renversée.

En cette maniere j'ai conduit le lecteur tout autour de l'Amérique, & lui ai fait voir le Continent de cette grande partie du monde;

ne; d'où l'on peut remarquer la puissance & la grandeur du Roi d'Espagne, qui a réduit sous sa domination tant de vastes pays qui seroient plus grands que l'Europe s'ils étoient tous joints ensemble.



CHAPITRE V.

Description géographique des Isles qui appartiennent aux Espagnols en l'Amérique, & particulièrement de la Marguerite, & de la pêche des perles qui s'y fait: avec un état de leurs principales Forteresses, & des ports les plus considérables qui y sont.

LE Continent de l'Amérique n'est pas seulement grand & spacieux; mais il y a dans les mers d'aussi grandes Isles, & même plus grandes qu'en aucun endroit du monde.

Ce seroit une chose non seulement trop proluxe & ennuyeuse de les nombrer toutes; mais aussi difficile & presque impossible, parce qu'il y en a plusieurs qui ne sont pas encore découvertes ni habitées, en sorte qu'on ne fait point quelle est leur grandeur ni leur fertilité; car on tient que les seules Isles des Lucayes sont pour le moins au nombre de quatre cens.

C'est pourquoi pour n'être pas ennuyeux, je ne décrirai que les principales de ces Isles, &

L'on apporte aussi à Carthagene tous les ans en de petites frégates, tout l'indigo, la cochénille & le sucre qui se recueillent dans le país de Guatimala, parce que les Espagnols croyent qu'il y a plus de sûreté de transporter ces marchandises en de petits vaisseaux sur le lac de Grenade à Nicaragua, & de là à Carthagene, pour être chargées sur les galiions qui viennent de Porto-bello avec l'argent du Peru, que de les envoyer par les navires des Hondures qui ont été pris fort souvent par les Hollandois: & parce que ces frégates passoient aussi fort proche de l'Isle de la Providence, ils nous l'ont prise pour les mettre en sûreté de ce côté-là.

La seconde ville considérable de ce pays de Carthagene, est Abuida; la troisième Sainte Marthe qui est un riche gouvernement d'Espagnols, & où l'on craint beaucoup les insultes des navires Anglois & Hollandois; elle est bâtie sur la riviere d'Abuida, autrement apellée Río-grande, ou la grande riviere.

Il y a aussi Venezuela, & la nouvelle Cadix, qui sont de grandes, riches & fortes villes.

Les Espagnols apellent ces trois dernieres Provinces, de la nouvelle Andalousie, de la nouvelle Grenade, & de Carthagene, Tierra-firma ou Terre-firme, parce qu'elles servent de rampart au Peru du côté du Nord, & forment la base de cette pyramide renversée.

En cette maniere j'ai conduit le lecteur tout autour de l'Amérique, & lui ai fait voir le Continent de cette grande partie du monde;

ne; d'où l'on peut remarquer la puissance & la grandeur du Roi d'Espagne, qui a réduit sous sa domination tant de vastes pays qui seroient plus grands que l'Europe s'ils étoient tous joints ensemble.



CHAPITRE V.

Description géographique des Isles qui appartiennent aux Espagnols en l'Amérique, & particulièrement de la Marguerite, & de la pêche des perles qui s'y fait: avec un état de leurs principales Fortereses, & des ports les plus considérables qui y sont.

LE Continent de l'Amérique n'est pas seulement grand & spacieux; mais il y a dans les mers d'aussi grandes Isles, & même plus grandes qu'en aucun endroit du monde.

Ce seroit une chose non seulement trop proluxe & ennuyeuse de les nombrer toutes; mais aussi difficile & presque impossible, parce qu'il y en a plusieurs qui ne sont pas encore découvertes ni habitées, en sorte qu'on ne fait point quelle est leur grandeur ni leur fertilité; car on tient que les seules Isles des Lucayes sont pour le moins au nombre de quatre cens.

C'est pourquoi pour n'être pas ennuyeux, je ne décrirai que les principales de ces Isles, &

& encore sera-ce brièvement, en commençant par celles qui sont les plus proches de Carthagene, où j'ai cessé de parler du Continent.

La premiere qui demande des éloges à ma plume est l'Isle précieuse, qu'on appelle la Marguerite, qui est assise dans la mer proche de la Castille d'or, & peu éloignée de deux autres Isles qu'on nomme Cubagua, & la Trinité.

Il est vrai que cette Isle a été méprisée par quelques-uns, parce qu'il n'y a point de bled, d'herbes, d'arbres, ni d'eau bonne à boire, de sorte qu'autrefois un habitant a donné un tonneau de vin pour un tonneau d'eau.

Mais la grande quantité de perles que l'on y trouve, récompense largement tous ces défauts, & c'est de là qu'on lui a donné ce nom de la Marguerite, parce que les Latins appellent les perles *Margaritas*.

Il y a plusieurs riches marchands en cette Isle qui ont quarante ou cinquante esclaves Negres, qu'ils n'employent à autre chose qu'à pêcher entre les rochers, les huîtres où se trouvent les perles.

Ces marchands sont grand état de leurs Negres & les caressent, parce qu'ils sont obligés de leur confier ces trésors cachez sous l'eau, & que toute leur richesse dépend de la bonne volonté de ces esclaves, qui peuvent, s'ils veulent, ne rien pêcher, ou laisser les plus belles huîtres de la mer.

On les descend en des corbeilles dans la mer, où on les laisse jusques à ce qu'en secouant

couant la corde par laquelle on les a descendus, ils fassent signe qu'on les retire en haut.

J'ai ouï dire à quelques-uns qui s'étoient mélez de la pêche des perles, qu'ils ne nourrissoient leurs Negres que de viandes rôties, afin qu'ils pussent retenir plus long-temps leur haleine sous l'eau.

L'on envoie toutes les perles de la Marguerite à Carthagene pour y être percées, & il y a une fort belle rue où toutes les boutiques ne sont que des gens qui se mêlent d'ajuster les perles.

Il y a d'ordinaire en cette Isle dans le mois de Juillet un navire ou deux au plus, pour transporter à Carthagene les revenus du Roi, & les perles qui appartiennent aux marchands.

L'on estime ordinairement la charge de l'un de ces vaisseaux soixante ou quatre vingts mille ducats, & quelquefois plus; c'est pourquoi ils sont bien équipés & munis d'hommes: car les Espagnols craignent fort de rencontrer les navires Anglois & Hollandois.

L'année que j'étois à Carthagene, qui fut en 1637. il y eût un de ces navires qui fut poursuivi par un de nos navires Anglois de l'Isle de la Providence, qu'on disoit être le Neptune, qui après un combat assez léger, avoit réduit l'Espagnol en termes de se rendre, & s'en seroit rendu maître avec toutes les richesses qu'il portoit (selon qu'un Espagnol qui étoit dans le combat me le dit quatre jours après à Carthagene) sans deux autres navires Hollandois qui y arrivèrent, & pré-

tendoient partager cette prise avec l'Anglois, alléguant le pouvoir qu'ils avoient de Messieurs les Etats en ces mers-là.

Mais pendant qu'ils disputoient les uns contre les autres, le navire Espagnol s'échoia sur une petite Isle, & les matelots déchargèrent promptement & cachèrent dans les bois une partie de ces richesses, & ayant aperçu les Hollandois qui les poursuivoient vivement, ils mirent le feu à leur vaisseau, de sorte que les Anglois & les Hollandois furent privez de cette prise: Et aussi tôt qu'on le sut à Carthagene, l'on y envoya un navire de guerre pour apporter les perles qu'on avoit cachées dans le bois, mais ce n'étoit pas le tiers de ce qu'il y en avoit eu dans le vaisseau.

La Jamaïque est un autre Isle qui dépend des Espagnols, & a 280 milles de longueur, & 70. de largeur, qui quoi qu'elle surpasse la Marguerite en beaux ruisseaux & en fontaines d'eau douce, lui est pourtant de beaucoup inférieure en richesses, car toutes les marchandises qu'on y trouve ne sont que des chairs, du sucre & du tabac.

Il n'y a que deux villes remarquables en cette Isle; l'une qui s'appelle Oristan; & l'autre Seville, où l'on bâtit des navires qui sont aussi bons que ceux qui se font en Espagne.

Elle étoit autrefois fort peuplée, mais à présent il n'y a plus d'Indiens; car les Espagnols en ont fait périr plus de soixante mille; de sorte que les femmes de cette Isle aussi bien que celles du Continent de l'Amérique, se faisoient avorter de peur que leurs enfans ne fussent assujettis à une nation si cruelle.

Au

Au delà de ces deux Isles est située celle de Cuba, qui a trois cens milles de longueur, & soixante & dix de largeur, qui vint à la connoissance de l'Europe au second voyage que Christophles Colomb fit en l'Amérique.

Elle est remplie de forêts, de lacs, & de montagnes, le climat y est temperé, le terroir très fertile, & il s'y trouve d'excellent cuire; l'on y a aussi trouvé de l'or autrefois.

Elle est abondante en gingembre, casse, mastic, aloës, salsepareille & sucre.

Il y a aussi une grande quantité de chair de bœuf, de poisson, & de gibier; mais particulièrement il y a tant de tortues de mer, & de pourceaux, que les navires en font leur principale provision lors qu'ils retournent en Espagne.

Comme j'y étois, ayant un jour pris médecine, m'imaginant qu'on me serviroit de quelque volaille, ou de quelque lapin après que le remède auroit fait son operation, je fus bien étonné qu'on m'apporta une pièce de cochon bouillie; & comme je refusai d'en manger craignant qu'elle ne me fit mal, ils m'assurèrent que c'étoit la meilleure viande que les Médecins du lieu avoient accoutumé d'ordonner lors qu'on avoit pris un remède.

Les principales villes de cette Isle sont, Santiago ou Saint Jacques du côté du Nord, qui fut bâtie par Jacques de Velasco, où il y a un Evêché, & en suite la Havane qui est aussi sur la côte du Nord, où il y a un fort bonne rade pour les vaisseaux, & l'étape générale des marchandises: aussi les Espagnols l'appellent-ils la clef de toutes les Indes.

D-a

C'est

C'est en ce lieu-là que se tiennent les Flottes du Roi d'Espagne, & que s'assemblent les navires marchands de tous les ports des Provinces dont nous avons parlé ci-dessus, tant de la terre ferme que des Isles, de sorte que dans le mois de Septembre l'on peut dire que toutes les richesses de l'Amérique y sont assemblées, tant celles qui viennent des revenus du Roi d'Espagne, que des marchandises qui appartiennent aux négocians, qui dans l'année que j'y étois furent estimées à la valeur de trente millions de pesos ou d'écus.

Il s'y rencontra cette année-là jusques à 52 navires, qui en partirent le 16. Septembre un peu plutôt qu'à l'ordinaire, parce que le vent étoit propre pour les faire sortir du détroit de Bahame.

La Havane étant donc le magasin où l'on reçoit toutes les richesses de l'Amérique, les Espagnols ont pris un si grand soin de la fortifier, qu'ils croyent que c'est une place imprenable, & la mettent au rang des citadelles d'Anvers, de Milan, & de Pampeleune.

Il y a deux forts châteaux; l'un qui est à l'entrée du havre vers la mer; & l'autre qui est plus en dedans de l'autre côté du rivage.

Le passage entre ces deux châteaux qui fait l'entrée du port, est si étroit, qu'il n'y scauroit passer qu'un navire de front, & est si bien défendu par ces châteaux, qu'une Flote de cent vaisseaux ne le scauroit forcer.

J'ai entré dans le plus grand de ces châteaux, que je trouvai très fort; mais qui néanmoins pourroit être aussi-tôt pris que plusieurs

seurs places fortes de l'Europe, si on l'affiegeoit avec une bonne armée par terre.

Ce Château est bien muni d'artillerie; mais entr'autres il y en a douze pieces qu'ils appellent les douze Apôtres, qui sont d'une grandeur extraordinaire.

Mais quoi que la Havane soit si forte, elle ne pût pourtant pas sauver six ou sept millions, que les navires du Roi avoient apportez de Saint Jean de Ulhua, quoi qu'ils se fussent mis sous la protection de ses châteaux.

Ce fut en 1629. lors que ce fameux Hollandois que les Espagnols appellent Pié-de-Palo, c'est à dire jambe de bois, & qu'ils craignent autant qu'ils faisoient autrefois. François Drack vint mouiller l'ancre au Cap de S. Antoine pour y attendre la Flotte de la nouvelle Espagne, qui ne manqua pas de venir dans le temps qu'il l'attendoit.

Il ne l'eut pas plutôt découverte, qu'il fut l'attaquer vigoureusement par la décharge de toute son artillerie; mais les Espagnols qui n'avoient pas envie de combattre, après avoir tenu conseil de guerre, jugerent qu'il valloit mieux se sauver dans le Port de Matanzas en l'Isle de Cube combattant en retraite, que de risquer l'argent du Roi qu'on leur avoit confié.

Il y avoit dans cette Flotte Espagnole plusieurs gentils hommes, & deux Juges de la Chancellerie de Mexique, qu'on envoyoit en Espagne comme coupables de la sedition dont j'ai parlé ci-dessus.

Il y avoit encore un Religieux Jacobin qui étoit de ma connoissance, nommé frere Jacinthe de Hozes, qu'on avoit envoyé dans la nou-

nouvelle Espagne pour y visiter tous les Convents de l'Ordre de S. Dominique, où il avoit amassé pour le moins huit mille ducats des presens qu'on lui avoit faits, comme me dit son compagnon l'année suivante, qu'il envoya de la Havane à Guatimala pour recueillir entre ses amis quelques contributions pour lui aider à s'en retourner en Espagne.

De plus Dom Martin de Carillo y étoit aussi, qui avoit été député pour faire le procès aux coupables de la sédition arrivée à Mexique, où l'on dit qu'il avoit amassé plus de vingt mille Ducats.

Outre ces gens-là, il y avoit encore un Evêque & quantité de riches Marchands sur cette Flore, de laquelle Dom Jean de Gusman de Torres étoit Amiral.

Les Espagnols ayant pris la fuite entrèrent dans la riviere de Matanzas, ne croyant pas que les Hollandois voulussent se hasarder d'y entrer après eux, mais comme ils y furent entrez, ayant trouvé que la riviere n'étoit pas assez profonde pour leurs grands galions, ils les firent échouer à terre.

Cela fait les personnes les plus considérables de la flotte descendirent à terre, & se mirent à fuir emportant ce qu'ils pouvoient, les uns quelques cabinets, & d'autres quelques malles où ils avoient serré ce qu'ils avoient de plus précieux; mais les Hollandois les ayant poursuivis chaudement, leur tirèrent tant de coups de canon, qu'ils leur firent tout abandonner, à la réserve de quelques cabinets qui furent cachet dans le bois;

de

de sorte que tout le reste tomba entre les mains des Capitaines & Matelots du brave Pié de Palo.

Le Religieux Frere Hozes s'étoit mis dans un bateau avec son petit coffre sous son habit, dans lequel il y avoit des chaines d'or, des diamans, des perles, & d'autres pierres précieuses; mais une demi-douzaine d'Hollandois ayant sauté dans le bateau lui ôtèrent tout ce qu'il avoit, comme son compagnon nous le raconta après en la ville de Guatimala.

Lors que Dom Jean de Gusman de Torres fut arrivé en Espagne, on le mit en prison, où il devint fol durant quelque temps, & puis après il eût la tête tranchée.

Mais avant que de finir ce chapitre, je ne dois pas oublier la principe de routes les Isles de ce nouveau monde, qu'on appelle l'Espagnole, & que les naturels du país nommoient autrefois Haïti, qui gémit encote aujourd'hui pour la perte de plus de trois millions d'Indiens, que les Espagnols ces nouveaux Maîtres y ont fait mourir.

Cette Isle est une des plus grandes du monde; elle a quinze cens mille de circuit, & jouit d'un air tempéré; la terre y est fertile, & il y a de riches mines.

L'on y fait aussi un grand trafic d'ambre gris, de sucre, de gingembre, de cuirs, & de cire.

L'on rapporte que dans vingt jours les herbes & les racines y viennent à leur perfection pour être mangées, qui est un puissant argument pour faire voir la bonté de son terroir, & la temperature de l'air.

Elle

Elle ne cède en rien à l'Isle de Cube; mais elle la surpasse en trois choses particulièrement, la première, en la pureté de l'or qui s'y trouve très-pur & sans mélange d'autres métaux, la seconde, en la bonté des cannes de sucre qui rendent beaucoup plus qu'ailleurs; & la troisième, en la fertilité de son terroir qui rend ordinairement le centuple.

Cette grande fertilité procède de quatre grandes rivières qui arrosent & enrichissent les quatre parties de cette Isle.

Ces quatre rivières sortent tout d'une même montagne qui est située tout au milieu du païs; sçavoir, Juna qui court vers l'Est; Artihinnacus vers l'Ouest; Jacchus au Nord, & Nathus au Midi.

Ce païs est si rempli de pourceaux & de bétail, qu'ils deviennent sauvages dans les bois & sur les montagnes; de sorte que les navires qui voyagent proche de cette Isle, & ont besoin de vivres, y abordent ordinairement en quelque lieu qui n'est point habité, où ils descendent à terre & tuent des bœufs & des sangliers autant qu'ils en ont besoin sans que personne les en empêche, parce qu'une grande partie de ce païs-là n'est point habitée, & que tous les Indiens y sont morts.

La Ville la plus considérable qui s'y trouve, est S. Domingue, où il y a un Président & une Chambre de Justice avec six Juges ou Conseillers, & les autres Officiers nécessaires; & est le siège d'un Archevêque, qui, quoi qu'il ne soit pas si riche que d'autres, & particulièrement que ceux de Lima & de Mexique,

que, a pourtant un honneur au-dessus d'eux, en ce qu'il est le Primat de toutes les Indes.

Après Saint Domingue, il y a encore Sainte Isabelle, Saint Thomas, Saint Jean, Maragne, & Porte, où il se fait un riche trafic des marchandises de l'Isle.

En cette manière j'ai parcouru par mer & par terre, les Isles & la plûpart du Continent qui dépendent des Espagnols, pour faire voir en quel état l'Amérique se trouve aujourd'hui.

Outre les factions dont j'ai parlé cy-dessus, des Espagnols nez dans le pays & de ceux qui viennent d'Espagne; il y a encore, & particulièrement au Peru, une haine mortelle entre les Biscayens & les Castillans, qui par diverses fois a troublé ce Pays, & l'a menacé de ruïne & d'un soulèvement général.

Il y a quatre Archevêchez dans l'Amérique qui sont S. Domingue, Mexique, Lima, & Sainte-Foi, & plus de trente Evêchez qui en dépendent.

L'administration des affaires d'Etat, & de la Justice, est entre les mains de deux Vice-Rois, dont l'un se tient à Lima, & l'autre à Mexique, qui ont sous eux d'autres Gouverneurs & Présidens qu'ils appellent Alcades-Majors, à la reserve des Présidens de Guatimala & de Saint Domingue, dont le pouvoir est absolu comme le pouvoir des Vice-Rois, ayant sous eux des Gouverneurs & des Magistrats inférieurs, & ne dépendent que de la Cour & du Conseil d'Espagne.

CHAPITRE VI.

Mon départ de la Ville de Mexique, pour aller à Chiappa, qui est plus au Midy, avec la description des lieux plus remarquables qui sont sur le chemin.

L'Auteur raporte les raisons qu'il eut de n'aller point aux Philippines, & comme il en fut dissuadé par un Religieux qui en étoit nouvellement arrivé, & les difficultez qu'il lui falut surmonter pour sortir de Mexique à l'insçu de son Supérieur.

Après avoir fait le tour de l'Amérique, & l'avoir aussi décrite en général; mon dessein est de décrire les lieux où j'ai voyagé, & ceux où j'ai demeuré, en remarquant plus particulièrement l'état, la force, & la richesse de ces Provinces qui sont au Sud de Mexique.

Mais mon principal dessein est de faire admirer la Providence de Dieu, qui m'a conduit en mes voyages, & m'a garanti d'une infinité de périls en ces pays éloignez, où il m'avoit envoyé comme un autre Joseph dans l'Egyp-

des Indes Occidentales. **Si**

l'Egypte, & dont il m'a retiré comme les Epies de la terre de Chanaan, m'ayant derechef ramené dans mon pays, pour y représenter les richesses de ce nouveau monde, & faire voir au vrai des choses, qu'aucun autre Anglois que je sçache n'avoit jamais vûes avant moi.

Depuis le mois d'Octobre jusques en Février, je demeurai avec mes amis & compagnons Religieux, sous l'autorité de notre Supérieur le Pere Calvo, dans cette maison de plaisance qu'on appelle S. Jacinthe, d'où je pouvois aisément aller voir tout ce qu'il y avoit de remarquable aux environs de Mexique.

Pendant que j'y demeurai, je fus fort soigneux de m'instruire de l'état des Philippines, où j'avois fait dessein d'aller en partant d'Espagne; & de bonheur pour moi je rencontrai un Religieux qui étoit de la connoissance de mes amis, qui étoit nouvellement retourné de Manille.

Ce Religieux, bien loin de nous inciter à faire ce voyage, fit tout ce qu'il pût pour nous en dissuader; nous disant, que, si nous aimions notre salut, & le repos de notre ame, nous ne devions jamais penser à aller en ces pays-là, qui n'avoient que des pièges pour faire tomber les ames dans l'enfer, & que les occasions qui pouvoient donner de la tentation y étoient non seulement puissantes, mais qu'elles se presentoient si souvent, que c'étoit une chose bien difficile de s'en pouvoir retirer.

Et que, si pour le salut de son ame il ne se fut dérobé secrettement, il n'en seroit jamais

revenu, s'étant diverses fois mis à genoux devant ses Superieurs, pour leur demander la permission de retourner en Espagne, sans l'avoir jamais pû obtenir.

Nous ne pûmes pas apprendre beaucoup de choses de lui, & encore moins le sujet de son départ, sinon qu'il disoit fort souvent, que les Religieux qui demouroient en ces pays-là, étoient des démons dans le particulier aux lieux éloignez où ils demeurent pour instruire les Indiens, quoi qu'en public & devant leurs Superieurs ils paroissent comme des Saints.

C'est pourquoi nous consultames ensemble secrettement ce que nous devions faire, soit pour retourner en Espagne cette année là, soit pour demeurer dans l'Amérique, si nous ne pouvions retourner en Espagne.

Car nous n'ignorions pas que, si notre Supérieur Calvo avoit une fois connoissance du dessein que nous avions de ne passer pas plus outre, il nous obligeroit à le suivre, sous peine d'excommunication, ou qu'il nous feroit reserrer dans la prison de quelque Convent, jusqu'à ce qu'il fallût partir de Mexique.

Quoi que nous tinssions fort secrette la résolution que nous avions prise de ne point passer aux Philippines, je ne pûs toutefois m'empêcher de le communiquer à l'un de mes intimes amis, qui étoit un Religieux Irlandois, nommé Thomas de Leon, que je voyois souvent souffrir avec peines les fatigues du long voyage que nous avions encore à faire, & qui regrettoit d'avoir quitté l'Espagne.

Aussi-

Aussi-tôt que je lui eus fait entendre la résolution que nous avions prise de demeurer, & ce que je desirois faire pour cela, il en témoigna une grande joye, & me promit de ne me point quitter, & d'aller avec moi par tout où je voudrois.

Le tems de notre départ s'aprochant, & voyant que nous n'en avions plus guères à nous préparer, nous nous adressâmes en attendant à quelques Religieux de Mexique, pour nous instruire sur le dessein que nous avions, & leur dîmes que, si notre Supérieur Calvo nous en vouloit donner la permission, nous serions très aises de pouvoir demeurer en quelque Convent à Mexique, ou aux environs, jusques à ce que nous eussions trouvé la commodité de pouvoir retourner en Espagne.

Mais comme ils étoient des Crioles & nez en ce pays là, ils ne pûrent s'empêcher de nous découvrir d'abord la haine irréconciliable qu'ils portent à ceux qui viennent d'Espagne. Car ils nous dirent franchement que les Espagnols naturels & eux, n'avoient jamais pû s'accorder ensemble, & qu'ils sçavoient bien que leurs Superieurs auroient de la peine à nous recevoir. Mais qu'ils croyoient que nous serions bien reçus en la Province de Guaxaca, où la moitié des Religieux étoient Espagnols naturels, & les autres Crioles ou naturels du pays. Et qu'en tout cas, si nous ne faisons pas bien nos affaires en ce pays là, ils nous assuroient que nous serions très-bien venus en la Province de Guatimala, où la plupart des Religieux étoient Espagnols naturels, & tenoient fort

E 3 bas

bas ceux qui étoient nez dans le Pays.

Cela nous donna beaucoup de déplaisir, considérant qu'il y avoit pour le moins trois cens lieuës jusques à Guatimala, que nous ignorions le langage de Mexique, & que nous n'avions ni argent ni chevaux pour faire un si long voyage.

Mais nous considerions aussi que les Philippines étoient beaucoup plus éloignées, & qu'il n'y avoit nulle esperance de pouvoir jamais retourner de là en Chrétienté.

C'est pourquoi nous prîmes resolution de nous remettre entierement à la Providence divine, & de hazarder ce voyage de trois cens lieuës, avec le peu de moyens que nous avions, de vendre nos livres & quelques autres hardes, pour avoir de quoi nous acheter à chacun un cheval.

Mais pendant que nous nous disposions ainsi secrettement à faire le voyage de Guatimala, nous ne fîmes pas peu déconcertez par ce qui arriva pour la même chose à un Religieux de notre compagnie.

Ce Religieux s'appelloit frere Pierre Borallo, qui sans communiquer son dessein à pas un de ses amis, nous quitta secrettement, & s'enfuit tout seul vers Guatimala.

Sa fuite mit notre Supérieur Calvo dans une telle colere, qu'après l'avoir fait chercher de tous côtez, il fut trouver le Vice-Roi pour le prier d'employer son autorité pour faire retrouver ce Religieux fugitif, & publier en la place du marché des défenses à toutes sortes de personnes de le cacher ou retirer chez eux, & injonction à ceux qui le trouveroient de le ramener à son Supérieur.

Il

Il lui representa que personne ne devoit débaucher ni donner retraite chez soi aux Religieux qui étoient partis d'Espagne pour aller prêcher l'Evangile aux Philippines, parce qu'ils y étoient envoyez par Sa Majesté Catholique, & entretenus à ses dépens, & partant que les Religieux qui changoient de dessein à present qu'ils étoient au milieu de leur voyage, & abandonnoient leur Supérieur, devoient être châtiez, pour avoir fraudé l'intention de Sa Majesté, & volé son argent.

Ces raisons eurent tant de pouvoir sur le Vice-Roi, qu'il fit incontinent publier une Ordonnance; par laquelle il étoit enjoint à tous ceux qui sçavoient où étoit ce Religieux Pierre Borallo, ou qui le receloient chez eux, de le représenter à son Altesse, à peine d'emprisonnement de leurs personnes, & cinq cens ducats d'amende envers le Roi, avec défenses, sous les mêmes peines, de celer ou donner retraite à aucun Religieux destiné pour les Philippines, jusqu'au tems que les Navires du Roi devoient partir d'Acapulco.

Calvo ayant cette Ordonnance commença à nous maltraiter, & nous dit que nous étions les Esclaves du Roi soumis à sa conduite, & que s'il y en avoit aucun qui fut assez hardi de le quitter (car il craignoit que la plupart ne l'abandonnassent) il nous sçauoit bien trouver avec l'assistance du Vice-Roi, & Pierre Borallo aussi, à la honte & confusion des uns & des autres.

Ce discours nous donna beaucoup de déplaisir, & fit perdre courage à mon ami

E 4 Thomas

Thomas de Leon, en sorte qu'il renonça en ma presence au dessein de demeurer en ce País-là, & de se cacher, protestant néanmoins que si je persistois dans la même résolution, il me seroit fidele, & ne me découvreroit point; mais comme je reconnus sa foiblesse, je n'osai plus m'y fier, & fis semblant que j'avois la même pensée que lui.

Cela fit que je m'adressai à mes trois autres amis, dont Antoine Melendez étoit l'un, & qui étoit celui qui m'avoit le premier inspiré le dessein de sortir d'Espagne, que je trouvai tous fort en peine & incertains de ce qu'ils devoient faire.

Ils consideroient que, si nous prenions la fuite, nous pouvions être pris & ramenez comme prisonniers à Mexique, & ensuite embarquez malgré nous pour les Philippines, ce qui nous rempliroit de honte & de confusion.

Ils faisoient encore réflexion sur l'Ordonnance du Vice-Roi, & la difficulté qu'il y avoit d'échaper de ses mains, sachant bien qu'il ne manqueroit pas d'employer son autorité pour nous trouver.

D'un autre côté ils regardoient aussi le peu d'estime que Calvo faisoit d'eux, qu'il traiteroit d'esclaves & de fugitifs, & qu'il feroit citer comme tels en plein marché, & enfin la servitude & la misere où ils seroient réduits lors qu'ils seroient aux Philippines.

Mais parmi toutes ces inquiétudes nous avions une consolation, qui étoit qu'on nous avoit assuré que Pierre Borallo s'étoit heureusement échapé, & qu'on l'avoit vu tout seul qui s'en alloit à Guatimala, de sorte que

nous esperions de nous pouvoir sauver aussi bien que lui.

Ce qui fit que je leur dis librement que j'étois résolu de demeurer, quand même je demeurerois tout seul, pour m'en retourner en Espagne, ou pour m'en aller à Guatimala.

Ils témoignèrent tous beaucoup de joye de me voir en cette résolution, & m'assurèrent qu'ils courroient le même hazard que moi.

De sorte que nous demeurames d'accord que nous aurions chacun un cheval tout prêt à Mexique, & que le soir avant que notre compagnie en partît pour s'aller embarquer à Acapulco, nous nous retirerions deux à deux de saint Jacinthe, pour nous rassembler à Mexique, au lieu où seroient nos chevaux, & ensuite sortir de la Ville, & marcher toute la nuit, faisant la même chose deux ou trois nuits de fuite, nous reposant le jour jusques à ce que nous fussions à trente ou quarante lieues de Mexique.

Car nous persuadions que Calvo après être levé ne nous trouvant plus, ne voudroit pas retarder le voyage du reste de sa compagnie pour se mettre en peine de nous faire chercher, & que, quand même il le feroit, cela ne dureroit pas plus d'un jour ou deux, après qu'il en auroit fait faire la perquisition dans la Ville de Mexique, ou sur les chemins les plus fréquentés, où nous étions bien assurez qu'il n'en apprendroit aucunes nouvelles, parce que nous avions résolu de n'aller point par les grands chemins, ni par les routes ordinaires les deux ou trois premières nuits, après que nous serions sortis de la Ville.

Cette résolution fut aussi-bien conduite & exécutée qu'elle avoit été prise, quoi qu'il y eût lieu de craindre qu'étant scizé de quatre personnes, elle dût être découverte; & qu'on eût eu encore plus de sujet d'appréhender la difficulté de faire un voyage de trois cens lieuës avec si peu d'argent que nous avions, pour fournir à la dépense des hommes & des chevaux.

Car après que nous les eûmes achetez, nous fimes une bourse commune que nous donnâmes à un de la compagnie, & trouvâmes qu'en tout nous n'avions que vingt Ducats, ce qui dans un Pays aussi riche qu'est celui-là, n'est pas plus que pourroient être vingt schelins en Angleterre, ou quatre écus en France.

De sorte que, quoi qu'avec peine cela pût suffire à nourrir nos chevaux pendant quelques jours, nous ne laissâmes pourtant pas de nous résoudre à partir, nous appuyant sur la Providence de Dieu, plus que sur les moyens humains.

Nous faisons même notre compte, qu'après avoir passé quarante lieuës au-delà de Mexique, au lieu de nos vingt Ducats nous en aurions plus de quarante, parce que nous irions loger dans des Convents de Religieux qui ne nous connoissoient point, ou chez de riches Fermiers Espagnols, qui non seulement nous feroient bonne chere, mais à notre départ nous donneroient encore de l'argent pour nous nourrir un jour ou deux.

CHA-

CHAPITRE VII.

L'Auteur part enfin de Mexique avec un Religieux de son Ordre, pour aller en la Province de Guatimala; & fait une description exacte de ce qu'il vit digne de remarque sur cette route, & de la maniere dont il fut reçu par les Espagnols & par les Indiens, aux lieux par où il passa, jusques à la Ville de Guaxaca, à soixante lieuës de Mexique.

CE que nous appréhendions le plus étoit la sortie de Mexique, car l'on nous avoit avertis que le Vice-Roy avoit donné à Calvo des Officiers pour faire la garde sur les grands chemins de jour & de nuit, jusques à ce qu'il fut parti avec ses Religieux pour Acapulco.

Mais nonobstant l'Ordonnance du Vice-Roy, nous ne laissâmes pas de trouver un bon & fidèle ami, qui s'offrit de nous conduire hors de Mexique, par un chemin où nous n'aurions aucun sujet d'appréhender ceux qui faisoient la garde.

De sorte qu'avec cet ami & avec une carte que nous avions prise pour nous servir de

gui-

Cette résolution fut aussi-bien conduite & exécutée qu'elle avoit été prise, quoi qu'il y eût lieu de craindre qu'étant scizé de quatre personnes, elle dût être découverte; & qu'on eût eu encore plus de sujet d'appréhender la difficulté de faire un voyage de trois cens lieuës avec si peu d'argent que nous avions, pour fournir à la dépense des hommes & des chevaux.

Car après que nous les eûmes achetez, nous fimes une bourse commune que nous donnâmes à un de la compagnie, & trouvâmes qu'en tout nous n'avions que vingt Ducats, ce qui dans un Pays aussi riche qu'est celui-là, n'est pas plus que pourroient être vingt schelins en Angleterre, ou quatre écus en France.

De sorte que, quoi qu'avec peine cela pût suffire à nourrir nos chevaux pendant quelques jours, nous ne laissâmes pourtant pas de nous résoudre à partir, nous appuyant sur la Providence de Dieu, plus que sur les moyens humains.

Nous faisons même notre compte, qu'après avoir passé quarante lieuës au-delà de Mexique, au lieu de nos vingt Ducats nous en aurions plus de quarante, parce que nous irions loger dans des Convents de Religieux qui ne nous connoissoient point, ou chez de riches Fermiers Espagnols, qui non seulement nous feroient bonne chere, mais à notre départ nous donneroient encore de l'argent pour nous nourrir un jour ou deux.

CHA-

CHAPITRE VII.

L'Auteur part enfin de Mexique avec un Religieux de son Ordre, pour aller en la Province de Guatimala; & fait une description exacte de ce qu'il vit digne de remarque sur cette route, & de la maniere dont il fut reçu par les Espagnols & par les Indiens, aux lieux par où il passa, jusques à la Ville de Guaxaca, à soixante lieuës de Mexique.

CE que nous appréhendions le plus étoit la sortie de Mexique, car l'on nous avoit avertis que le Vice-Roy avoit donné à Calvo des Officiers pour faire la garde sur les grands chemins de jour & de nuit, jusques à ce qu'il fut parti avec ses Religieux pour Acapulco.

Mais nonobstant l'Ordonnance du Vice-Roy, nous ne laissâmes pas de trouver un bon & fidèle ami, qui s'offrit de nous conduire hors de Mexique, par un chemin où nous n'aurions aucun sujet d'appréhender ceux qui faisoient la garde.

De sorte qu'avec cet ami & avec une carte que nous avions prise pour nous servir de

gui-

guide après qu'il nous auroit quittés, nous partimes joyeusement de Mexique sur les dix heures du soir, environ la mi-Février, & n'ayant trouvé personne autour du Faubourg de Guadalupe, qui fut les chemins que nous prîmes tout exprès, quoi qu'opposé à celui de Guatimala, dans l'appréhension que nous avions qu'il y eût des gardes sur le vrai chemin, nous marchâmes toute la nuit jusqu'au matin que nous arrivâmes à un petit bourg d'Indiens, où nous commençâmes à dépenser notre petit fonds, faisant apporter un coq d'Inde & un chapon, pour déjeuner avec notre guide avant qu'il s'en retournât à Mexique.

Après que nous eûmes déjeuné nous prîmes congé de lui, & nous fûmes reposer, afin que nous pussions être en état de marcher encore la nuit suivante, & traverser le País vers Alisco, qui est dans une vallée d'environ sept lieues de tour, qu'on appelle à cause de ce lieu là la vallée d'Atlixco, qui est fort renommée en ce País-là, à cause de la grande quantité de froment qui s'y recueille tous les ans, dont la Ville de Mexique & la plupart de celles qui sont aux environs tirent leur principale subsistance.

Il y a aussi dans cette vallée plusieurs riches bourgs d'Espagnols & d'Indiens; mais nous n'osâmes y entrer, & fûmes loger de ferme en ferme hors des grands chemins, où nous fûmes fort bien reçus par tous ces riches Fermiers & Païsans, qui se croyoient heureux de nous voir dans leurs maisons, & de jouir de notre conversation.

Nous commençâmes en ce lieu à bannir toute sorte d'appréhension, de sorte que nous

prîmes résolution de n'aller plus de nuit comme des hiboux, mais de voyager durant le jour, afin de pouvoir remarquer la beauté de cette vallée, & des autres endroits par où nous avions à passer en traversant toujours le País.

De cette vallée d'Atlixco nous fûmes à une autre qu'on appelle la vallée de Saint Paul, qui, quoi qu'elle ne soit pas si grande, est néanmoins plus riche, parce qu'on y recueille une double moisson de froment tous les ans.

Ils sement le bled pour la première fois dans la saison ordinaire des pluies: & la seconde fois dans l'Été aussi-tôt que leur première moisson est recueillie, & que les pluies sont passées; & pour arroser leur froment ils se servent adroitement des ruisseaux qui tombent des montagnes qui environnent cette vallée, en faisant de petits canaux par lesquels ils conduisent l'eau dans leurs terres, & la retirent quand bon leur semble.

Il y a plusieurs de ces fermiers qui, quoi qu'ils ne fassent autre chose que cultiver leurs terres, sont toutefois estimez si riches, qu'il y en a qui ont plus de trente à quarante mille ducats vaillant.

Le bonheur voulut que nous y rencontrâmes un de ces fermiers qui étoit du même lieu que mon ami Antoine Melendez, & né à Segovie en Espagne, qui pour l'amour de lui nous retint trois jours en sa maison.

Sa table étoit servie en vaisselle d'argent, & en homme de qualité. Il n'épargna rien pour nous bien traiter, non seulement en nous faisant servir à table les viandes les plus délicates qu'il pouvoit, mais jusques à faire

faire parfumer nos chambres, & nous faire donner la Musique par ses filles qui la faisoient assez bien.

Antoine Melendez lui ayant fait connaître le dessein que nous avions d'aller à Guatimala, il nous donna toutes les instructions nécessaires pour nous conduire jusqu'à ce que nous fussions arrivés aux lieux où il n'y avoit plus rien à craindre.

Ce fut-là que nous commençâmes à remarquer la singulière providence de Dieu, qui nous avoit si heureusement adressés en la maison de cet ami, nous qui étions étrangers en ce pays-là : car non seulement il nous donna un guide en partant, mais nous fit aussi présent de vingt ducats pour nous aider durant le voyage.

De cette vallée nous allâmes en tournoiant jusques à Tafco, où il y a environ cinq cens habitans qui font un grand commerce de coton avec leurs voisins.

Nous rencontrâmes en ce lieu-là un Religieux Espagnol de l'Ordre de S. François, qui nous reçut avec joie & nous traita avec beaucoup d'affection ayant appris que nous venions d'Espagne.

En partant de-là nous entrâmes dans la route de Guaxaca, & allâmes à Chautla qui est aussi riche en coton, mais nous n'y trouvâmes personne qui nous regalât que pour nôtre argent.

Après ce lieu-là on trouve une ville nommée Zumpango, où il y a pour le moins huit cens habitans Indiens & Espagnols, qui sont la plupart fort riches. Les denrées principales que l'on y trouve, sont du co-

ton,

ton, du sucre, & de la cochenille.

Mais au-de là de cette ville l'on trouve les montagnes de la Missequé, où il y a quantité de riches & grands bourgs d'Indiens qui font un grand trafic de soye, qui est la meilleure de tout ce pays-là, & il y a aussi beaucoup de cire & de miel.

Plusieurs de ces Indiens trafiquent à Mexico & aux environs; & il y en a qui vont ainsi négociant par le pays avec trente ou quarante mulets qu'on estime riches de dix, douze, & quinze mille ducats, qui est beaucoup pour un Indien qui demeure parmi les Espagnols, qui croient que toutes les richesses de l'Amérique leur appartiennent.

Nous ne vîmes rien de considérable depuis ces montagnes de Missequé jusques à Guaxaca, que quelques bourgades de deux ou trois cens habitans, où il y a diverses Eglises bien bâties, & ornées de lampes & de chandeliers d'argent & de riches couronnes sur les Images des Saints.

Mais durant tout le chemin nous remarquâmes que le terroir y étoit extrêmement fertile, & abondant en froment d'Espagne, en mahis ou blé d'Inde, & qu'il y avoit quantité de sucre, de coton, & de miel : & en divers endroits çà & là de la cochenille, des palmiers, & plusieurs autres sortes d'arbres fruitiers; mais sur tout grand nombre de bétail dont on fait des cuirs, qui est une des principales marchandises qu'on transporte de ce pays-là en Espagne.

Quelques-uns disent qu'on trouvoit au-

tre-

tréfois beaucoup d'or aux environs de Missequé, & qu'il étoit en grand usage entre les Indiens; mais qu'à présent ils ne veulent pas en découvrir les mines, de peur qu'ils ne soient ruinez par la tyrannie des Espagnols, & réduits au même état que leurs voisins.

L'on dit aussi qu'il y a des mines d'argent, quoi que les Espagnols ne les ayent point découvertes jusques à présent.

Il y a plusieurs mines de fer; mais les Espagnols ne se veulent pas donner la peine de les travailler, parce qu'il leur en vient assez d'Espagne & à meilleur marché.



CHAPITRE VIII.

Description de la Ville & Evêché de Guaxaca.

DE là nous vinmes à Guaxaca qui est le Siège de l'Evêché, qui, quoi que ce ne soit pas une grande ville, est néanmoins belle & jolie à voir.

Elle est située à soixante lieuës de Mexique dans une fort agréable vallée, qui ayant été donnée par le Roi d'Espagne à Cortez, il en prit le nom del Vallée.

DCette ville comme toutes les autres de l'Amérique à la réserve des places maritimes, est toute ouverte, sans murailles, sans bastions, sans

sans citadelle, ni artillerie, ni munitions pour la défendre.

Il ne scauroit y avoir tout au plus qu'environ 2. mille habitans: Elle est gouvernée par un Président Espagnol qu'ils appellent Alcalde-Major, dont le pouvoir s'étend au delà de la Vallée, & jusques à Nixapa, & presque jusques à Tecoantepeque qui est une ville maritime sur la mer du Sud.

Cette vallée peut avoir quinze milles de longueur & dix de largeur, & est arrosée d'une belle rivière fort poissonneuse qui passe au milieu.

Il y a grand nombre de brebis & d'autre bétail, qui fournissent quantité de laine aux drapiers de la ville des Anges, de cuirs aux marchands d'Espagne, & de viande à la ville de Guaxaca, & à toutes les autres qui sont aux environs, qui sont extrêmement riches, & entretiennent plusieurs Couvens de Religieux, & beaucoup d'Eglises avec leurs ornemens.

Mais ce qui rend encore fameuse la vallée de Guaxaca, ce sont les bons chevaux que l'on y élève, qui sont estimez les meilleurs de tout le pays.

Il y a aussi quelques fermes où l'on cultive le sucre; & comme il s'y trouve d'excellens fruits, cela fait que l'on estime la ville de Guaxaca pour avoir les meilleures confitures de toute l'Amérique.

Il y a dans cette ville six Couvens de Religieux & de Religieuses qui sont tous extrêmement riches; mais celui de l'Ordre de S. Dominique l'est beaucoup plus que tous les autres: car l'on estime que leur trésor vaut

tréfois beaucoup d'or aux environs de Missequé, & qu'il étoit en grand usage entre les Indiens; mais qu'à présent ils ne veulent pas en découvrir les mines, de peur qu'ils ne soient ruinez par la tyrannie des Espagnols, & réduits au même état que leurs voisins.

L'on dit aussi qu'il y a des mines d'argent, quoi que les Espagnols ne les ayent point découvertes jusques à présent.

Il y a plusieurs mines de fer; mais les Espagnols ne se veulent pas donner la peine de les travailler, parce qu'il leur en vient assez d'Espagne & à meilleur marché.



CHAPITRE VIII.

Description de la Ville & Evêché de Guaxaca.

DE là nous vinmes à Guaxaca qui est le Siège de l'Evêché, qui, quoi que ce ne soit pas une grande ville, est néanmoins belle & jolie à voir.

Elle est située à soixante lieuës de Mexique dans une fort agréable vallée, qui ayant été donnée par le Roi d'Espagne à Cortez, il en prit le nom del Vallée.

Cette ville comme toutes les autres de l'Amérique à la réserve des places maritimes, est toute ouverte, sans murailles, sans bastions, sans

sans citadelle, ni artillerie, ni munitions pour la défendre.

Il ne scauroit y avoir tout au plus qu'environ 2. mille habitans: Elle est gouvernée par un Président Espagnol qu'ils appellent Alcalde-Major, dont le pouvoir s'étend au delà de la Vallée, & jusques à Nixapa, & presque jusques à Tecoantepeque qui est une ville maritime sur la mer du Sud.

Cette vallée peut avoir quinze milles de longueur & dix de largeur, & est arrosée d'une belle rivière fort poissonneuse qui passe au milieu.

Il y a grand nombre de brebis & d'autre bétail, qui fournissent quantité de laine aux drapiers de la ville des Anges, de cuirs aux marchands d'Espagne, & de viande à la ville de Guaxaca, & à toutes les autres qui sont aux environs, qui sont extrêmement riches, & entretiennent plusieurs Couvens de Religieux, & beaucoup d'Eglises avec leurs ornemens.

Mais ce qui rend encore fameuse la vallée de Guaxaca, ce sont les bons chevaux que l'on y élève, qui sont estimez les meilleurs de tout le pays.

Il y a aussi quelques fermes où l'on cultive le sucre; & comme il s'y trouve d'excellens fruits, cela fait que l'on estime la ville de Guaxaca pour avoir les meilleures confitures de toute l'Amérique.

Il y a dans cette ville six Couvens de Religieux & de Religieuses qui sont tous extrêmement riches; mais celui de l'Ordre de S. Dominique l'est beaucoup plus que tous les autres: car l'on estime que leur trésor vaut

pour le moins deux ou trois millions, & le bâtiment de l'Eglise est aussi le plus beau & le meilleur qui soit en tout ce pais-là, & les murailles qui sont bâties de pierre sont si larges, que comme l'on achevoit de les bâtir lors que j'y étois, je vis que des charrettes chargées alloient aisément dessus avec leur charge de pierres & d'autres matériaux.

Il y a aussi deux Couvens de Religieuses, qui sont renommées par tout pour l'adresse qu'elles ont à faire deux sortes de breuvages dont on se sert en ces pais-là.

L'un est le Chocolate dont je parlerai ci-après, & l'autre l'Atolle qui est semblable au lait d'amandes qu'on fait en Europe, mais beaucoup plus épais.

On le fait avec le jus du mahis ou bled d'Inde lors qu'il est encore tendre, qu'on confit avec des épicerics, du musc, & du sucre, de sorte qu'il n'acquiert pas seulement une odeur agréable, mais est aussi fort nourrissant & fortifie l'estomac.

Ce n'est pas une chose qu'on puisse transporter; car il le faut boire au lieu où il a été fait; mais pour l'autre qui est le Chocolate on le met dans les boëtes, & on l'envoie non seulement à Mexique & aux environs, mais aussi l'on en transporte une grande quantité tous les ans en Espagne.

Ce qui enrichit la ville de Guaxaca est la seureté avec laquelle on transporte les marchandises delà à S. Jean de Ulhua, & de S. Jean de Ulhua en cette ville-là, par la grande riviere d'Alvarado qui en est fort proche: car quoi que les barques ne viennent pas jusques

à Guaxaca, elles montent néanmoins jusques aux Zapotecas & à Saint Alfonse, qui n'est pas loin de Guaxaca.

Il y a sujet en ce lieu-ci de s'étonner de la négligence des Espagnols, en ce que tout le long de cette riviere qui monte jusques dans le cœur du pais, ils n'y ont pas fait bâtir encore un seul château ni une seule tour, ou mis quelque corps de garde avec de l'artillerie, parce que les grands navires n'y peuvent monter, comme si l'on ne pouvoit pas faire des brigantins ou de petites barques comme sont celles dont ils se servent, & leur faire la guerre avec ces petits vaisseaux.

Mais pour ne parler pas davantage de Guaxaca, je dirai seulement qu'elle jouit d'un air si temperé, qu'il y a une si grande abondance de toutes les choses nécessaires à la vie, & qu'elle est située si commodément entre les mers du Nord & du Sud, ayant d'un côté S. Jean de Ulhua, & de l'autre Teoantepeque qui est un petit Port qui n'est point fortifié, qu'il n'y a aucun lieu en toute l'Amérique où j'eusse plutôt désiré d'établir ma demeure qu'en cette ville-là; ce que j'aurois tâché de faire, si je n'y eusse appris lors que j'y étois que les Religieux Crioles qui y sont, étoient en aussi grand nombre, & avoient la même aversion pour tous ceux qui viennent d'Espagne, que ceux de Mexique.

Ils firent paroître la haine qu'ils ont pour tous les Religieux Espagnols, pendant qu'on y étoit, en maltraitant un ancien & venerable Religieux qui étoit Docteur en

Theologie, & qui de son vivant avoit été estimé pour son sçavoir comme l'oracle de tout le pays.

Ce bon vieillard mourut lors que j'étois en cette ville-là, & parce que de son vivant ils n'avoient pû donner d'atteinte à sa réputation, après sa mort ils cherchèrent par tout dans sa chambre, pour voir s'ils n'y trouveroient point quelque chose qui leur pût servir de prétexte pour le déclarer.

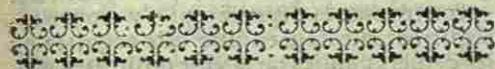
Ils trouverent un coffre dans lequel il y avoit quelque argent qu'il n'avoit point déclaré à son Supérieur pendant son vivant; ce qu'ils estimoient un crime digne d'excommunication, comme ayant possédé de l'argent en propte & violé le vœu de pauvreté, de sorte qu'ils publicerent par tout qu'il étoit mort excommunié, & ne devoit pas être enterré en terre sainte dans l'Eglise ou dans le Couvent, de maniere que ce pauvre Théologien fut enterré avec la perte de toute sa réputation dans une fosse qu'ils firent faire dans leur jardin.

Cette action fit beaucoup de bruit dans la ville & dans tout le païs, & scandalisa plusieurs personnes: ils s'excuserent en disant qu'il étoit excommunié: mais à la vérité c'étoit parce qu'il étoit venu d'Espagne, & qu'ils vouloient satisfaire après sa mort la haine qu'ils lui avoient portée durant sa vie.

C'est à dire le vrai, ils ne pouvoient pas le faire pour l'infraction du vœu de pauvreté, qu'il eût pû avoir commis durant sa vie, puis qu'on eût pû la leur reprocher à eux-mêmes, étant

étant constant comme nous l'avons vû de nos propres yeux, que tous les Religieux de l'Amérique en sont coupables, les uns plus, les autres moins.

De maniere qu'on pouvoit bien dire à ces Religieux-là, ce que Nôtre Seigneur dit aux Juifs qui lui avoient amené une femme surprise en adultere, que celui d'entre vous qui est sans péché jette le premier la pierre.



CHAPITRE IX.

Départ de l'Auteur pour aller à la ville de Chiappa à cent lieues de celle de Guaxaca; l'avantage qu'ont les Religieux à voyager sur cette route, dont la description est pleine de diverses choses singulieres.

Cette action dont nous fûmes les témoins oculaires, avec ce que nous avions déjà appris des dissensions qu'il y avoit entre eux, fit que nous ne jugeâmes pas ce lieu-là propre pour nous y arrêter.

De sorte que trois jours après nous en partîmes pour aller à Chiappa qui est à cent lieues au delà de Guaxaca, où nous arrivâmes avant que d'en partir, que dans la plus grande partie des Bourgs qui sont sur la route que nous

Theologie, & qui de son vivant avoit été estimé pour son sçavoir comme l'oracle de tout le pays.

Ce bon vieillard mourut lors que j'étois en cette ville-là, & parce que de son vivant ils n'avoient pû donner d'atteinte à sa réputation, après sa mort ils cherchèrent par tout dans sa chambre, pour voir s'ils n'y trouveroient point quelque chose qui leur pût servir de prétexte pour le déclarer.

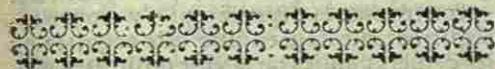
Ils trouverent un coffre dans lequel il y avoit quelque argent qu'il n'avoit point déclaré à son Supérieur pendant son vivant; ce qu'ils estimoient un crime digne d'excommunication, comme ayant possédé de l'argent en propte & violé le vœu de pauvreté, de sorte qu'ils publicerent par tout qu'il étoit mort excommunié, & ne devoit pas être enterré en terre sainte dans l'Eglise ou dans le Couvent, de maniere que ce pauvre Théologien fut enterré avec la perte de toute sa réputation dans une fosse qu'ils firent faire dans leur jardin.

Cette action fit beaucoup de bruit dans la ville & dans tout le païs, & scandalisa plusieurs personnes: ils s'excuserent en disant qu'il étoit excommunié: mais à la vérité c'étoit parce qu'il étoit venu d'Espagne, & qu'ils vouloient satisfaire après sa mort la haine qu'ils lui avoient portée durant sa vie.

C'est à dire le vrai, ils ne pouvoient pas le faire pour l'infraction du vœu de pauvreté, qu'il eût pû avoir commis durant sa vie, puis qu'on eût pû la leur reprocher à eux-mêmes, étant

étant constant comme nous l'avons vû de nos propres yeux, que tous les Religieux de l'Amérique en sont coupables, les uns plus, les autres moins.

De maniere qu'on pouvoit bien dire à ces Religieux-là, ce que Nôtre Seigneur dit aux Juifs qui lui avoient amené une femme surprise en adultere, que celui d'entre vous qui est sans péché jette le premier la pierre.



CHAPITRE IX.

Départ de l'Auteur pour aller à la ville de Chiappa à cent lieues de celle de Guaxaca; l'avantage qu'ont les Religieux à voyager sur cette route, dont la description est pleine de diverses choses singulieres.

Cette action dont nous fûmes les témoins oculaires, avec ce que nous avions déjà appris des dissensions qu'il y avoit entr'eux, fit que nous ne jugeâmes pas ce lieu-là propre pour nous y arrêter.

De sorte que trois jours après nous en partîmes pour aller à Chiappa qui est à cent lieues au delà de Guaxaca, où nous arrivâmes avant que d'en partir, que dans la plus grande partie des Bourgs qui sont sur la route que nous

nous devions tenir, les Indiens avoient ordre du Président de Guaxaca de donner des chevaux de lieu en lieu à tous les Religieux qui n'auroient point d'argent, pourvû qu'ils écrivissent seulement dans le registre du greffe la dépense qu'ils auroient faite, & qu'ils ne demeurassent pas plus de vingt-quatre heures en chaque lieu.

Et à la fin de l'année les Indiens sont obligez de porter ce registre au Magistrat Espagnol de qui ils dépendent, qui l'ayant vû & approuvé toute la dépense qui s'y trouve enregistrée, elle doit ensuite être acquittée sur les deniers publiés de la ville où du lieu d'où ils sont, & pour cet effet, l'on cultive ordinairement un certain nombre d'arpens de terre que l'on ensemence tous les ans de froment ou de mahis, dont la récolte n'est employée qu'à l'acquit de ces dépenses-là.

Ces assistances charitables nous donnerent lieu d'espérer de pouvoir achever nôtre long voyage, & même avec plus de facilité que nous n'en avions eu jusques-là.

De sorte que nous poursuivimes nôtre voiage avec beaucoup de joie, & la premiere place que nous rencontrâmes fut Antequera, qui est une ville ou un grand bourg d'Indiens où nous commençâmes à recevoir des preuves de cet ordre si charitable.

Car nous nous fîmes apporter hardiment les vivres & les autres choses dont nous avions besoin, & le lendemain que nous devions partir & payer ce que l'on nous avoit donné, nous fîmes apporter le registre de la ville, où nous mîmes par écrit toute la dépense que nous avions faite pour nous & nos chevaux,

vaux, & ensuite sortimes de ce lieu-là pour continuer nôtre route; en loüant la sagesse & la charité des Magistrats qui avoient établi cet ordre si commode pour les voyageurs, & particulièrement pour ceux qui n'avoient gueres d'argent comme nous.

Nous rencontrâmes pourtant quelques petits Bourgs où nous ne trouvâmes pas les Indiens disposez à nous faire la même charité, s'excusant sur leur pauvreté qui ne leur permettoit pas de pouvoir nourrir quatre personnes & quatre chevaux; à cause de quoi nous étions quelquefois obligez de faire nos journées plus longues, afin d'arriver à quelque Ville ou à quelque bon gros Bourg.

Après Antequera l'on trouve sur la même route Nixapa où il y a pour le moins huit cens habitans, Espagnols & Indiens, qui est bâtie sur le bord d'une riviere, qui est, à ce qu'on nous dit, un des bras de la grande riviere d'Alvarado.

Il y a dans cette Ville un très-riche Couvent de Religieux de l'Ordre de S. Dominique où nous fûmes fort bien reçûs; & il y a une Image de la Vierge qu'on dit avoir fait des miracles, de sorte que l'on y vient en dévotion de divers endroits, & à cause de cette dévotion il y a quantité de lampes d'argent & d'autres richesses.

On estime ce lieu-là un des plus riches de tout le pais de Guaxaca, parce qu'on y recueille une grande quantité d'indigo, de sucre & de cochenille.

Il y a aussi beaucoup d'arbres qui produisent le Cachao & l'Achiotte dont on fait le Chocolatte, qui est une marchandise dont on

on fait un grand trafic en ces pais-là, quoique les Anglois & les Hollandois n'en fassent pas grand cas, quand ils prennent quelque Vaisseau qui en est chargé, ne sachant pas la vertu qu'il a de fortifier l'estomac.

Delà nous allâmes à Aguatulco & Capalita, qui sont aussi d'assez grandes Villes situées dans un pais plain, qui est rempli de brebis & de gros bétail, & où il y a aussi quantité de fruits excellens, particulièrement de ceux qu'ils appellent Pinas ou Anananas & Sandias qui sont gros comme des citrouilles, qu'on appelle en Europe melons d'eau qui se fondent en la bouche comme de la neige, & servent à apaiser la soif que cause la grande chaleur qu'il y fait, parce que c'est un pais bas & marécageux qui est situé près de la mer du Sud.

La Ville la plus considérable après Capalita est Tecoantepeque, qui est une place maritime bâtie sur le bord de la mer du Sud, & un Port pour retirer les petits Vaisseaux, comme sont ceux qui trafiquent de ce lieu-là à Acapulco & Mexique, & à Realejo & Guatimala, & quelquefois aussi à Panama: les Vaisseaux qui viennent du Peru à Acapulco y relâchent aussi bien souvent quand ils ont le vent contraire.

Ce Port-là n'est nullement fortifié, de sorte que si les Vaisseaux Anglois & Hollandois y venoient aborder, ils n'y trouveroient aucune résistance, mais une rade toute ouverte pour faire des courses dans tout le pais.

Tout le long de la côte de la mer du Sud

depuis Acapulco jusques à Panama qui a plus de six cens cinquante lieues de longueur, il n'y a de ports que celui-ci pour la ville de Guaxaca, celui de la Trinité pour Guatimala, Realejo pour Nicaragua, & le Golphe des Salines pour les petits vaisseaux qui vont à Costa-rica ou la Côte-riche, qui sont tout dépourvus d'artillerie, & tout ouverts aux autres nations qui voudroient faire le tour du monde pour s'enrichir.

Ce port de Tecoantepeque est le meilleur de tous les ports du pays pour la pêche, de sorte que nous rencontrions quelquefois dans le chemin quatre-vingt ou cent mulets tout chargés de poisson salé pour Guaxaca, la ville des Anges, & Mexique.

Il y a de riches marchands qui trafiquent à Mexique, au Peru, & aux Philippines, où ils envoient leurs petits vaisseaux d'un port à l'autre & en retournent richement chargés de marchandises de toutes les Provinces qui sont situées du côté d'Orient & du Midi.

Depuis ce lieu-là jusques à Guatimala le chemin est plein & uni, tout le long de la côte de la mer du Sud, & au travers des Provinces de Soconuzco, & Suchutepeque: mais parce que nous voulions aller à Chiapa, nous prîmes nôtre route au delà des hautes montagnes des Quelesines, en passant de Tecoantepeque à Estepeque, & de là par un desert de deux journées de chemin, où nous fûmes contraints de nous arrêter durant une nuit auprès d'une fontaine, & de coucher sur la terre en rase campagne où l'on ne voyoit ni villages ni

on fait un grand trafic en ces païs-là, quoiqu'ils ne fassent pas grand cas, quand ils prennent quelque Vaisseau qui en est chargé, ne sachant pas la vertu qu'il a de fortifier l'estomac.

Delà nous allâmes à Aguatulco & Capulita, qui sont aussi d'assez grandes Villes situées dans un païs plain, qui est rempli de brebis & de gros bétail, & où il y a aussi quantité de fruits excellens, particulièrement de ceux qu'ils appellent Pinas ou Anananas & Sandias qui sont gros comme des citrouilles, qu'on appelle en Europe melons d'eau qui se fondent en la bouche comme de la neige, & servent à apaiser la soif que cause la grande chaleur qu'il y fait, parce que c'est un païs bas & marécageux qui est situé près de la mer du Sud.

La Ville la plus considérable après Capulita est Tecoaatepeque, qui est une place maritime bâtie sur le bord de la mer du Sud, & un Port pour retirer les petits Vaisseaux, comme sont ceux qui trafiquent de ce lieu-là à Acapulco & Mexique, & à Realejo & Guatimala, & quelquefois aussi à Panama: les Vaisseaux qui viennent du Peru à Acapulco y relâchent aussi bien souvent quand ils ont le vent contraire.

Ce Port-là n'est nullement fortifié, de sorte que si les Vaisseaux Anglois & Hollandois y venoient aborder, ils n'y trouveroient aucune résistance, mais une rade toute ouverte pour faire des courses dans tout le païs.

Tout le long de la côte de la mer du Sud

depuis Acapulco jusques à Panama qui a plus de six cens cinquante lieues de longueur, il n'y a de ports que celui-ci pour la ville de Guaxaca, celui de la Trinité pour Guatimala, Realejo pour Nicaragua, & le Golphe des Salines pour les petits Vaisseaux qui vont à Costa-rica ou la Côte-riche, qui sont tout dépourvûs d'artillerie, & tout ouverts aux autres nations qui voudroient faire le tour du monde pour s'enrichir.

Ce port de Tecoaatepeque est le meilleur de tous les ports du païs pour la pêche, de sorte que nous rencontrions quelquefois dans le chemin quatre-vingt ou cent mulets tout chargés de poisson salé pour Guaxaca, la ville des Anges, & Mexique.

Il y a de riches marchands qui trafiquent à Mexique, au Peru, & aux Philippines, où ils envoient leurs petits Vaisseaux d'un port à l'autre & en retournent richement chargés de marchandises de toutes les Provinces qui sont situées du côté d'Orient & du Midi.

Depuis ce lieu-là jusques à Guatimala le chemin est plein & uni, tout le long de la côte de la mer du Sud, & au travers des Provinces de Soconuzco, & Suchutepeque: mais parce que nous voulions aller à Chiapa, nous prîmes notre route au delà des hautes montagnes des Quelefnes, en passant de Tecoaatepeque à Estepeque, & de là par un desert de deux journées de chemin, où nous fûmes contraints de nous arrêter durant une nuit auprès d'une fontaine, & de coucher sur la terre en rase campagne où l'on ne voyoit ni villages ni

Maisons, à la réserve de quelques cabanes que l'on y a bâties pour ceux qui voyagent par-là.

Cette plaine est tellement découverte du côté de la mer, & le vent qui en vient souffle avec tant de violence, que les voyageurs à peine se peuvent-ils servir de leurs chevaux & de leurs mulets; & personne n'y demeure parce que le vent renverse les maisons par sa violence, & que le moindre feu qui arrive les embrase en moins de rien.

Ce qui n'empêche pourtant pas que cette campagne ne soit pleine de bétail, de chevaux & de cavalles, dont les uns sont sauvages, & les autres domestiques.

Nous passâmes au travers de cette campagne deserte avec beaucoup de peine, & j'y pensai finir ma vie: car le second jour faisant nôtre possible pour arriver à quelque bourgade, & mes compagnons étant bien devant moi, s'imaginant que je suivais, se haroient le plus qu'ils pouvoient d'arriver au bourg, parce que la nuit s'approchoit; mais mon cheval commença de faire le rétif, & ne voulut plus marcher tant il étoit fatigué, & vouloit à tout moment s'abattre sous moi & se coucher à terre.

Comme je croyois que le bourg ne devoit pas être fort loin de là, je mis pied à terre pour marcher à pied & conduire mon cheval par la bride; mais il ne voulut jamais faire un pas au delà, & se coucha contre terre sans se vouloir relever.

Je me trouvai alors bien embarrassé; car je voyois que si je me hazardois d'aller tout seul

cher-

chercher le bourg & laisser là mon cheval tout sellé, je courois risque de me perdre & lui aussi, & qu'encore que je fusse assez heureux pour rencontrer le bourg, lors que le lendemain matin je reviendrois pour chercher mon cheval, cette plaine étoit si vaste & si spacieuse qu'il me seroit impossible de le trouver quelque peine que je prisse pour cela, parce qu'il n'y avoit ni arbre ni arbrisseau pour l'attacher ou pour reconnoître le lieu à plus d'un mille de là.

Cela me fit résoudre à coucher dans ce desert avec mon cheval, & prendre garde seulement qu'il ne se perdit durant la nuit, en attendant que le jour fût venu, & que mes amis m'eussent envoyé chercher & sçavoir ce que j'étois devenu; ce qu'ils ne firent pourtant pas ce jour-là, parce qu'ils croyoient que j'avois pris mon chemin vers un autre bourg qui n'est pas bien loin de là, où ils m'envoyèrent chercher le lendemain au matin.

Après avoir choisi un lieu commode pour me coucher sans souper sur la terre au milieu de cette campagne, je pris la selle de mon cheval pour me servir de chevet & le laissai paître à son aise, n'étant pas peu consolé de voir qu'il reprenoit ses forces en mangeant, & que je pouvois esperer que par ce moyen là il pourroit bien faire encore dix ou douze lieues le lendemain.

Il n'y avoit pas une heure que je m'étois couché sans dormir: ayant toujours l'œil sur mon cheval de peur qu'il ne s'égarât, que j'ouïs un si grand bruit de heurlemens & d'abois, qu'on eût dit que c'étoit une troupe de chiens qui étoient venus dans ce desert

G 2

pour

pour se repaître de la carcasse de quelque cheval ou de quelque mulet.

Au commencement ce bruit sembloit être assez éloigné; mais plus j'y donnois d'attention & plus il sembloit s'approcher de moi; alors je remarquai que ce ne pouvoit pas être des chiens, parce que j'entendois certaines voix confuses comme si c'étoient des hommes mêlez avec des bêtes sauvages.

Cette aventure fâcheuse, mais principalement à un homme qui se voyoit tout seul au milieu d'un desert, me fit dresser les cheveux en la tête, & me remplit le cœur d'une si forte appréhension, que tout pantelant je me trouvai le corps couvert d'une sueur froide & mortelle n'attendant que la mort à tout moment.

Ne sçachant donc ce que ce pouvoit être, par fois je m'imaginai qu'il falloit que ce fussent des sorciers, des démons, ou des Indiens transfigurez en forme de bêtes comme ils font quelquefois, ou bien des bêtes sauvages; de sorte que n'attendant que la mort des uns ou des autres, je recommandai mon ame à Dieu, pendant que je m'attendois à tout moment que mon corps devint la proie de quelqu'une de ces bêtes féroces, ou de la rage de ce lion rugissant dont parle l'Apôtre, qui cherche par tout de quoi devorer.

Je ne trouvois point de sureté à m'enfuir, ne croyant pas pouvoir éviter la mort de quelque côté que je me tournasse; de sorte que trouvant que le plus sûr pour moi étoit de demeurer au lieu où j'étois, comme il parut à la fin sur le minuit ce bruit ayant cessé tout

tout à coup je m'endormis peu à peu & comme j'étois fatigué de travail & de chagrin le sommeil ne me quitta qu'à la pointe du jour.

Comme je fus éveillé je loüai Dieu de ce qu'il m'avoit délivré du péril où je m'étois trouvé pendant la nuit, & sellai mon cheval qui ne s'étoit pas fort éloigné du lieu où je l'avois laissé le soir auparavant, & montai dessus dans le dessein de sortir bien vite de ce desert, pour aller rencontrer mes compagnons, & leur raconter ce qui m'étoit arrivé.

Je n'eus pas fait la longueur d'un mille que je rencontrai un ruisseau où il y avoit deux chemins, l'un tirant tout droit au desert où je ne voyois ni bourg, ni maisons, ni aucuns arbres, l'espace de deux ou trois lieues; l'autre étoit sur la gauche, à une lieue au delà j'apperçus un bois, ce qui me fit croire que ce pouvoit être le bourg que je cherchois.

Je suivis ce chemin-là, & environ à deux cens cinquante pas je fus obligé de mettre pied à terre, & de mener mon cheval par la bride; mais comme j'étois en peine de me voir à pied & de ne sçavoir point le chemin, j'apperçus par bonheur une cabane d'un côté du chemin, & un homme à cheval de l'autre qui s'en vint à moi; c'étoit un Indien de cette maison-là qui étoit une ferme appartenant à un riche Indien Gouverneur du prochain bourg: Je lui demandai s'il y avoit encore bien loin jusques au bourg d'Estepeque; il me répondit en me montrant les arbres, qu'il étoit un peu au delà, mais que je ne le pouvois voir que je n'en fusse tout proche. G 3 Cet-

Cette heureuse rencontre m'ayant tout consolé, je montai derechef à cheval & piquai vivement jusques aux arbres que j'avois vüs, où mon cheval s'arrêta derechef, & ne voulut jamais passer plus outre.

Voyant que je ne le pouvois pas faire passer plus avant, je lui ôtai sa selle que je cachai derrière un arbrisseau, & le laissai à sa liberté sans craindre qu'on me le dérobât.

Je m'en allai à pied au bourg qui n'étoit qu'à cinq cens pas de là, où je trouvai mes trois compagnons qui m'attendoient, ayant été extrêmement en peine de moi, ne sçachant ce que j'étois devenu après m'avoir envoyé chercher dans un autre Bourg tout proche, ne s'étant jamais pü imaginer que j'eusse couché dans ce desert.

Lors que je leur racontai les hurlemens & les cris que j'avois ouys durant la nuit, les Indiens me dirent qu'ils avoient accoutumé de les entendre presque toutes les nuits, & que c'étoient des loups & des tigres dont ils n'avoient point de peur; mais que souvent ils les rencontroient sur leur chemin, & les faisoient fuir facilement en criant ou leur montrant un bâton; qu'ils n'étoient dangereux que pour leur volaille, leurs poulains, leurs veaux, & leurs chevreaux.

Quelques heures après je retournai avec un Indien pour querir ma selle & mon cheval Mexicain, qui étoit si fatigué qu'il n'en pouvoit plus, que je vendis dans ce Bourg; & en louai un autre pour aller à Ecatepeque, où nous fûmes tous quatre de compagnie, mes compagnons & moi.

Sur-

Surquoi il faut remarquer qu'en cette campagne de Tecoaatepeque il y a cinq riches & beaux bourgs, où l'on trouve quantité de vivres & d'excellens fruits.

Les noms de ces bourgs là se terminent tous en Tepeque, comme Tecoaatepeque, Estepeque, Ecatepeque, Sanatepeque, & Tapanatepeque.

De ce lieu d'Ecatepeque nous pouvons voir les hautes montagnes des Quelenes, qui nous fournirent assez de matiere d'entretien jusques à Sanatepeque, & de là encore jusques à Tapanatepeque.

Car plusieurs Espagnols & voyageurs nous avoient déjà avertis sur le chemin que c'étoient les plus dangereuses montagnes qui fussent en tous ces Païs-là, parce que les passages en certains endroits étoient si hauts & si étroits, & si exposez aux vents qui viennent de la mer du Sud qui semble être à leur pied, & à côté de ces passages il y a des précipices si profonds entre des rochers, qu'il est arrivé plusieurs fois que par la violence des vents, des hommes à cheval & des mulets chargez ont été renversez, & ont péri misérablement entre ces précipices.

Le recit de ces choses-là & la vüe de ces rochers nous donnerent tant d'apprehension, que durant le chemin nous ne fîmes que déliberer si nous devions prendre la route de Guatimala par le chemin qui est au dessous des montagnes le long de la mer par le Païs de Soconuzco, d'où, quoi que hors de nôtre chemin, nous pouvions tourner à Chiapa; ou si nous irions tout droit à Chiapa en passant par dessus ces montagnes, comme l'on

G 4

nous

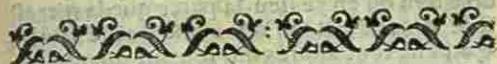
nous avoit dit que nous le pouvions faire assurément si le vent ne souffloit point trop fort.

Enfin nous prîmes résolution que lors que nous serions arrivez à Tapanatepeque, nous choisirions le chemin selon que les vents sembleroient nous favoriser ou nous menacer de péril: mais quoi que c'en soit nous prîmes résolution d'aller à Chiapa, parce que nous apprîmes que le Supérieur & Provincial de tous les Religieux de l'Ordre de Saint Dominique de ces Païs-là y étoit, qui étoit celui à qui nous devions nous adresser; & de plus parce que nous avions aussi envie voir cette Province de Chiapa dont on loit en tant d'endroits.

Nous trouvâmes à Sanatepeque un Religieux qui nous traista magnifiquement, & nous donna des Indiens pour nous conduire à Tapanatepeque, & une lettre au Principal du lieu qui étoit son ami, afin qu'il nous donnât des Indiens pour nous conduire, & des mulets pour nous porter au haut des montagnes.

Le reste de nos chevaux nous manqua aussi en ce lieu-là, mais leur lassitude ne nous fit point de tort: car les Indiens nous en donnerent autant ou plus que ce qu'ils nous avoient coûté; parce qu'ils étoient vrais chevaux de Mexique, & de plus, parce que sur tout le chemin de Chiapa, & par tout ce Païs-là jusques à Guatimala, les bourgs & les villages étoient obligez de nous fournir des mulets pour rien.

CHA-



CHAPITRE X.

Arrivée de l'Auteur à Tapanatepeque, sa description, la résolution qu'il prit avec son compagnon de prendre leur chemin par les montagnes Quelenes les plus hautes de toute la nouvelle Espagne, avec le recit des dangers qu'ils y coururent d'être précipitez & d'y mourir de faim, par des tempêtes qui y surviennent de temps en temps.

NOUS arrivâmes le Samedi au soir à Tapanatepeque qui est au pied des Quelenes, où nous fûmes fort bien reçus & bien traitez par les Indiens, à cause de la lettre que nous avions apportée.

Ce bourg est un des plus agréables que nous eussions vus depuis Guaxaca jusques-là, & il semble que Dieu lui a donné abondamment tout ce qui est nécessaire aux voyageurs pour monter sur ces rochers si difficiles & si dangereux.

Il y a une si grande quantité de bétail; qu'il s'y trouve de riches Indiens qui ont des fermes qu'ils appellent Estantias, où il y a jusqu'à trois & quatre mille bœufs. ®

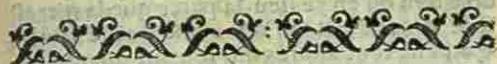
La volaille & le gibier s'y trouvent aussi en abondance, & pour le poisson il n'y a point de lieu depuis Mexique où il s'en trouve tant & de

nous avoit dit que nous le pouvions faire assurément si le vent ne souffloit point trop fort.

Enfin nous prîmes résolution que lors que nous serions arrivez à Tapanatepeque, nous choisissions le chemin selon que les vents sembleroient nous favoriser ou nous menacer de péril: mais quoi que c'en soit nous prîmes résolution d'aller à Chiapa, parce que nous apprîmes que le Supérieur & Provincial de tous les Religieux de l'Ordre de Saint Dominique de ces Païs-là y étoit, qui étoit celui à qui nous devions nous adresser; & de plus parce que nous avions aussi envie voir cette Province de Chiapa dont on loit en tant d'endroits.

Nous trouvâmes à Sanatepeque un Religieux qui nous traista magnifiquement, & nous donna des Indiens pour nous conduire à Tapanatepeque, & une lettre au Principal du lieu qui étoit son ami, afin qu'il nous donnât des Indiens pour nous conduire, & des mulets pour nous porter au haut des montagnes.

Le reste de nos chevaux nous manqua aussi en ce lieu-là, mais leur lassitude ne nous fit point de tort: car les Indiens nous en donnerent autant ou plus que ce qu'ils nous avoient coûté; parce qu'ils étoient vrais chevaux de Mexique, & de plus, parce que sur tout le chemin de Chiapa, & par tout ce Païs-là jusques à Guatimala, les bourgs & les villages étoient obligez de nous fournir des mulets pour rien.



CHAPITRE X.

Arrivée de l'Auteur à Tapanatepeque, sa description, la résolution qu'il prit avec son compagnon de prendre leur chemin par les montagnes Quelenes les plus hautes de toute la nouvelle Espagne, avec le recit des dangers qu'ils y coururent d'être précipitez & d'y mourir de faim, par des tempêtes qui y surviennent de temps en temps.

NOUS arrivâmes le Samedi au soir à Tapanatepeque qui est au pied des Quelenes, où nous fûmes fort bien reçus & bien traitez par les Indiens, à cause de la lettre que nous avions apportée.

Ce bourg est un des plus agréables que nous eussions vus depuis Guaxaca jusques-là, & il semble que Dieu lui a donné abondamment tout ce qui est nécessaire aux voyageurs pour monter sur ces rochers si difficiles & si dangereux.

Il y a une si grande quantité de bétail; qu'il s'y trouve de riches Indiens qui ont des fermes qu'ils appellent Estantias, où il y a jusqu'à trois & quatre mille bœufs. ®

La volaille & le gibier s'y trouvent aussi en abondance, & pour le poisson il n'y a point de lieu depuis Mexique où il s'en trouve tant & de

de si bon qu'en ce lieu-là parce que la mer est tout proche, & qu'il y a une petite rivière qui passe tout auprès qui fournit quantité de diverses sortes de poissons.

Il descend tant de ruisseaux & tant de fontaines de ces montagnes, que les Indiens en arrosent leurs jardins avec tant de facilité qu'ils y ont toujours quantité d'herbes & de salades.

Les orangers, limonniers, citronniers, figuiers, & autres arbres fruitiers, y fournissent agréablement de quoi se mettre à couvert de la grande chaleur qu'il y fait.

Comme nous vîmes que le Dimanche au matin il faisoit un tems fort calme, nous jugeâmes à propos de ne pas perdre cette occasion, de peur qu'en dilayant les vents ne nous arrêtassent en ce lieu-là, où nous contraignissent de passer vers la côte de Socozuco.

Mais les Indiens nous supplièrent de demeurer encore à dîner, nous assurant que le beau tems continueroit, & qu'ils nous donneroient de bons mulets, avec une bonne provision de fruits, de poisson frit, & de volaille; telle que nous désirerions; de sorte que ne pouvant pas refuser cette civilité nous demeurâmes à dîner avec eux.

Après dîner l'on amena nos mulets, & l'on nous donna deux Indiens pour nous servir de guides, & porter nos provisions qui étoient du poisson frit, & un chapon rôti avec quelques fruits, de sorte qu'il y avoit suffisamment de quoi nous nourrir un jour.

Car le plus haut où l'on monte n'est que de sept

sept lieues, & une lieue au delà il y a une des plus riches fermes du pais de Chiapa, où l'on nourrit quantité de chevaux, de mulets, & de bétail, qui est la demeure d'un Dom Jean de Tolède chez qui nous étions assurez d'être les bien venus.

Quoi que ces montagnes se fassent assez remarquer par le grand nombre de leurs pointes aiguës & de leurs têtes élevées, & qu'il y en ait plusieurs qui se joignent ensemble, néanmoins il n'y en a qu'une dont les voyageurs fassent mention, qu'on appelle Maquilapa, qui est celle sur laquelle il faut passer pour aller à Chiapa.

Après dîner nous commençâmes à monter cette haute & raboteuse Maquilapa, où nous nous arrêtâmes le soir dans un endroit tout plat qui ressemble à un pré situé sur le penchant de cette montagne.

Les Indiens firent ce qu'ils purent pour nous réjouir, en nous montrant qu'il y avoit apparence de beau temps, & que le lendemain à midi nous serions sans doute à la ferme de Dom Jean de Tolède.

Sur cela nous arrangeâmes notre souper sur la nappe verte de la terre, & à ce premier repos nous mangeâmes notre chapon & la plupart de notre poisson frit, en laissant seulement un morceau pour déjeuner le lendemain au matin.

Nos Indiens souperent aussi joyeusement, & nos mulets trouverent de quoi paître à souhait, de sorte que la nuit étant venue nous nous endormîmes agréablement au bruit des fontaines & du doux gâsoüillement que leurs

eaux

eaux faisoient en coulant parmi ces rochers.

Le lendemain au matin le temps paroissant aussi calme que le jour précédent cela nous donna sujet de partir, & de manger à déjeuner ce qui étoit demeuré du souper, afin d'achever nôtre voyage & monter avec joye sur le haut de Maquilapa.

Mais nous n'eûmes pas fait mille pas en montant, que nous commençâmes d'ouïr le vent soufler & plus nous montions plus il nous sembloit être fort & nous défendre de passer plus outre.

Nous avions déjà fait la moitié du chemin qu'il y a jusqu'au haut de la montagne, que l'appréhension de ce vent nous mit en grande perplexité, ne sçachant si nous devions nous en retourner à Tapanatepeque, ou demeurer au lieu où nous étions, jusques à ce que le temps fût devenu plus calme sur le midi ou sur le soir.

Les Indiens pour nous donner courage d'aller plus avant, nous dirent qu'environ à mille pas plus haut il y avoit une fontaine & une loge sous des arbres qu'on avoit faite exprès pour retirer les voyageurs qui se trouvoient surpris par la nuit, ou empêchez par les vents de passer le haut de la montagne.

Nous montâmes avec peine jusques au lieu que les Indiens nous avoient dit dans l'espérance que le vent cesseroit; mais tout au contraire plus nous montions plus nous le trouvions violent, & opposé à nôtre marche; de sorte que nous appréhendions qu'il ne nous en prit comme autrefois aux Pfilles dont parle He-

Herodote, qui ayant voulu combattre contre Eole, au lieu d'emporter la victoire rencontrerent leur tombeau dans les sables où ils s'étoient assemblez contre lui.

Nous craignons, dis-je, de même, qu'en nous opiniâtrant à vouloir monter sur le haut de la montagne, nous y trouvassions le vent si violent qu'il nous renversât malheureusement dans ces horribles précipices qui nous menaçoient de mort de tous côtez & de servir de tombeaux à nos corps rompus & brisez en mille pièces.

La fontaine nous fut fort agréable, mais encore plus la loge, à cause des arbres qui étoient tout autour: mais le vent continuoit toujours à soufler, & nous à craindre, jusques à ce que le jour finissant il ne nous resta aucune esperance de pouvoir retourner en arriere ni d'aller plus avant.

Comme nous étions en état de nous aller coucher sans souper, en nous regardant les uns les autres sans sçavoir que faire pour appaiser la faim qui nous pressoit, nous aperçûmes en regardant çà & là un citronnier entre les autres arbres qui étoit tout chargé de petits citrons aigres.

Il ne nous en prit pas alors comme à Tantara, qui ne pouvoit ni manger des fruits qui étoient au dessus de lui, ni boire des eaux qui étoient au dessous: car nous pouvions facilement cueillir de ces citrons, & boire de l'eau de la fontaine, comme nous fîmes avec l'avidité que pouvoient avoir des gens qui n'avoient autre chose que cela pour leur souper.

Le lendemain le vent au lieu de s'appaiser étoit

étoit encore plus violent, ce qui nous fit redoubter le jour précédent de demeurer en ce lieu-là, plutôt que de retourner sur nos pas & manquer de résolution.

Les Indiens étoient aussi dans la même résolution, de sorte que nous vécumes encore ce jour-là de citrons aigres; & d'eau de fontaine, quoi que ce ne fût pas un ragoût fort propre pour nos estomacs.

Mais comme nous vîmes que les Indiens mettoient dans leur eau de la poudre de gâteau de mahis dont ils avoient de petits sachets tout pleins, ainsi qu'ils ont accoutumé de faire quand ils voyagent, nous en achetâmes d'eux un petit sachet la valeur de vingt sols, qui hors de Maquilapa où nous avions peur de mourir de faim n'auroit pas valu un sol; de sorte qu'encore que cette nourriture fût bien perite, elle valoit pourtant mieux que de l'eau toute crüe avec des citrons aigres, & ne faisoit pas tant de mal à l'estomac.

Nous demeurâmes en cet état tout le Mardi en attendant que le temps devint calme & que le vent cessât, avec résolution le lendemain matin de monter au haut de la montagne, ou de retourner à Tapantepeque.

Le Mercredi matin le vent paroissant un peu apaisé nous fîmes dessein d'attendre encore jusques à midi, dans l'espérance qu'il seroit beau voyager à cette heure-là; mais le vent ne cessa point, au contraire il augmenta encore un peu, ce qui obligea l'un d'entre nous à se résoudre d'aller à pied un mille ou deux plus haut, afin de découvrir les passages & le danger

ger des vents, & nous faire rapport ensuite de tout ce qu'il auroit découvert: car nous crûmes que peut-être l'on nous avoit fait le danger plus grand qu'il n'étoit, n'ayant jusques-là rien vu qui nous dût causer tant d'apprehension.

Nôtre ami ayant donc monté, & deux heures après étant venu nous retrouver, nous dit que nous pouvions monter en assurance en conduisant nos mulets par la bride; mais le jour s'étant passé en contestations si nous devions nous hasarder ou non, enfin nous résolûmes de partir le lendemain au matin pour tenter le passage si le vent ne s'étoit point renforcé; de sorte que nous recommençâmes à nous jeter sur nos citrons, & à en faire nôtre soupé comme nous avions déjà fait, avec l'eau & la poudre de Mahis; ce qui nous affoiblissoit au lieu de nous nourrir, & nous eût fait mourir à la fin si nous eussions été obligés à demeurer plus longtemps en ce lieu-là.

A cause de quoi le jeudi au matin le vent n'ayant pas changé: & étant aussi fort que le jour précédent, après nous être recommandé à celui qui commande à la mer & aux vents, & après avoir écrit nos noms sur l'écorce d'un grand arbre, & le nombre des jours que nous avions demeuré là sans avoir de vivres, nous montâmes sur nos mulets pour aller au haut de la montagne.

Nous fûmes assez long-temps sans remarquer que nous deussions rien craindre; mais ce qui nous donna plus d'apprehension furent certains chemins étroits taillez dans les rochers; ce qui fit que nous mîmes pied à terre,

re, nous croyant plus en sûreté sur nos deux pieds que sur les quatre d'une bête.

Mais lors que nous fûmes montez sur le haut de Maquilapa, qui signifie en langue du pays une tête sans poil, nous vîmes clairement le péril dont on parloit tant, & eussions bien voulu être encore avec nos citrons aigres sur le chemin de Tapanatepeque.

Car nous trouvâmes par nôtre propre expérience que c'étoit véritablement une tête sans poil, & une hauteur sans arbres & sans abri pour retirer les pauvres voyageurs.

Le chemin par lequel l'on passe qui est à découvert du côté de la mer n'a pas plus de deux cens cinquante pas de long; mais il est si haut & si étroit que l'on est tout étourdi quand on y est monté.

Car si l'on regarde d'un côté, on voit la grande & spacieuse mer du Sud, qui est si profonde & si fort au dessous que cela éblouit les yeux; aussi si l'on regarde de l'autre côté, l'on ne voit que des rochers & des précipices de deux & trois lieues de profondeur capables de glacer le cœur des plus hardis: de sorte que d'un côté vous voyez la mer prête à vous engloutir, & de l'autre côté les rochers pour vous mettre en pièces, & au milieu de tous ces périls-là, le passage ou le chemin n'a pas plus d'une toise de largeur en quelques endroits.

Nous avions bien plus besoin de cordiaux pour faire ces deux cens cinquante pas de chemin, que lors que nous ne mangions que des citrons aigres avec de l'eau pendant trois jours.

Nous

Nous n'osâmes pas aussi nous hazarder à y passer sur nos mulets, mais nous mîmes pied à terre, & les donnâmes à conduire aux Indiens les suivant les uns après les autres, & sans oser marcher droit, de peur qu'en regardant d'un côté ou d'un autre il ne nous prit un tournement de tête qui nous auroit fait périr; mais tout courbez les mains & les genoux à terre, & comme on dit à quatre pattes, en suivant le plus que nous pouvions la piste des voyageurs, & des bêtes qui y avoient passé devant nous.

Lors que nous fûmes au delà de ce passage si étroit, & que nous fûmes arrivés dans un lieu où la montagne commence à s'élargir, & que les arbres qui y sont nous donnoient quelque espérance d'être bien-tôt hors de tout péril, nous commençâmes à regarder hardiment derrière nous, & à nous accuser de folie, aussi bien que tous les autres voyageurs qui ne se veulent pas détourner de trois ou quatre lieues pour prendre un autre chemin, & éviter les dangers qui se rencontrent en celui-là tant pour les hommes que pour les bêtes.

De là nous nous rendîmes en diligence & avec beaucoup de joye chez Dom Jean de Toledo, qui nous reçut fort bien & nous fit prendre à chacun un boüillon pour fortifier nôtre estomac qui ne pouvoit rien souffrir sans le rejeter aussi tôt; n'ayant pû reprendre nos forces après avoir pris divers boüillons & du vin, que sur le soir où nous soupâmes assez bien.

Nous demeurâmes deux jours en ce lieu-là, d'où après nous être bien rafraichis nous

tom. II,

H

par-

partîmes pour aller à Acapala, qui est un grand Bourg d'Indiens en la Province de Chiapa situé sur la même riviere qui passe à Chiapa, qu'on appelle Chiapa des Indiens, pour le distinguer d'un autre Chiapa nommé le Royal Chiapa, ou Chiapa des Espagnols.

CHAPITRE XI.

Arrivée de l'Auteur à Chiappa des Indiens, où il rencontre le frere Borhalho Religieux de son Ordre qui étoit parti de Mexique avant lui dans le même dessein d'éviter la Mission des Philippines, & de ce qu'il y apprit de lui, & de ce qui se passa entr'eux. & le Supérieur des Jacobins de Chiapa, & de l'accueil qu'il leur fit.

DE Acapala nous fumes à Chiapa des Indiens, qui est située dans un lieu aussi bas que Maquilapa est haute, bâtie sur une riviere qui est aussi large que la Tamise devant la ville de Londres, qui sort des montagnes de Cuchumatlanes qui sont sur la route du Royal Chiapa à Guatimala; & court au travers de la Province de Zoques où elle se perd dans la riviere de Tabasco.

Mais je parlerai plus amplement de ce Chiapa dans le chapitre suivant, & dirai seu-

lement ici que nous y fumes fort bien traités par les Religieux, qui nous considéroient comme étant du corps de leur Province, & nous assürerent que leur Provincial seroit fort aise de nôtre venue, parce qu'il avoit besoin de Religieux Espagnols, pour s'opposer aux Crioles & naturels du pays qui faisoient tout leur possible pour se rendre les plus puissans, comme ils avoient fait à Mexique & à Guaxaca.

L'on nous dit aussi que le Provincial n'étoit qu'à une journée de là, & nous y rencontrâmes nôtre ami Pierre Borhalho qui y étoit venu tout seul avant nous, & s'étoit échapé de Mexique.

Il nous fit le recit du bon traitement qu'on lui avoit fait à Chiapa, & comme Calvo étoit parti de Mexique avec sa compagnie pour aller à Acapulco, & s'étoit embarqué pour les Philippines; mais qu'avant que de partir il avoit écrit une lettre au Supérieur de Chiapa & Guatimala, par laquelle il se plaignoit fort de lui & de nous quatre, le priant au lieu de nous recevoir, de nous renvoyer à Mexique pour être embarquez l'année suivante & envoyez aux Philippines; mais que le Provincial avoit méprisé sa lettre & s'en étoit moqué.

Après avoir été régalez à Chiapa toute une semaine, nous crûmes qu'il étoit à propos de nous aller presenter au Pere Provincial qui s'appelloit frere Pierre Alvarez, afin de sçavoir de lui si nous pourrions demeurer en sa Province, où s'il nous falloit retourner en Espagne, parce que nous pour-

partîmes pour aller à Acapala, qui est un grand Bourg d'Indiens en la Province de Chiapa situé sur la même riviere qui passe à Chiapa, qu'on appelle Chiapa des Indiens, pour le distinguer d'un autre Chiapa nommé le Royal Chiapa, ou Chiapa des Espagnols.

CHAPITRE XI.

Arrivée de l'Auteur à Chiappa des Indiens, où il rencontre le frere Borallo Religieux de son Ordre qui étoit parti de Mexique avant lui dans le même dessein d'éviter la Mission des Philippines, & de ce qu'il y apprit de lui, & de ce qui se passa entr'eux, & le Supérieur des Jacobins de Chiapa, & de l'accueil qu'il leur fit.

DE Acapala nous fumes à Chiapa des Indiens, qui est située dans un lieu aussi bas que Maquilapa est haute, bâtie sur une riviere qui est aussi large que la Tamise devant la ville de Londres, qui sort des montagnes de Cuchumatlanes qui sont sur la route du Royal Chiapa à Guatimala; & court au travers de la Province de Zoques où elle se perd dans la riviere de Tabasco.

Mais je parlerai plus amplement de ce Chiapa dans le chapitre suivant, & dirai seu-

lement ici que nous y fumes fort bien traités par les Religieux, qui nous considéroient comme étant du corps de leur Province, & nous assûrèrent que leur Provincial seroit fort aise de nôtre venue, parce qu'il avoit besoin de Religieux Espagnols, pour s'opposer aux Crioles & naturels du pays qui faisoient tout leur possible pour se rendre les plus puissans, comme ils avoient fait à Mexique & à Guaxaca.

L'on nous dit aussi que le Provincial n'étoit qu'à une journée de là, & nous y rencontrâmes nôtre ami Pierre Borallo qui y étoit venu tout seul avant nous, & s'étoit échappé de Mexique.

Il nous fit le recit du bon traitement qu'on lui avoit fait à Chiapa, & comme Calvo étoit parti de Mexique avec sa compagnie pour aller à Acapulco, & s'étoit embarqué pour les Philippines; mais qu'avant que de partir il avoit écrit une lettre au Supérieur de Chiapa & Guatimala, par laquelle il se plaignoit fort de lui & de nous quatre, le priant au lieu de nous recevoir, de nous renvoyer à Mexique pour être embarquez l'année suivante & envoyez aux Philippines; mais que le Provincial avoit méprisé sa lettre & s'en étoit moqué.

Après avoir été régalez à Chiapa toute une semaine, nous crûmes qu'il étoit à propos de nous aller présenter au Pere Provincial qui s'appelloit frere Pierre Alvarez, afin de sçavoir de lui si nous pourrions demeurer en sa Province, où s'il nous falloit retourner en Espagne, parce que nous pour-

vions être reçus en aucun autre endroit de l'Amérique qu'en cette Province-là.

Nous trouvâmes le Provincial dans une petite ville appelée Saint Christophle, entre Chiapa des Indiens & le Royal Chiapa, se promenant sous des allées couvertes de ce lieu-là, où il y a aussi quantité de poisson & grande abondance d'excellens fruits.

Il nous reçut avec beaucoup d'amitié, & nous traita bien à dîner & à souper, & pour nous montrer son humilité, avant que nous nous missions au lit il voulut nous laver les pieds, comme Jesus-Christ avoit fait à ses Disciples.

Le premier jour il ne nous parla presque point de nôtre venue en ce pais-là; mais le lendemain il nous fit connoître sa résolution avec beaucoup d'adresse & de subtilité.

Car premierement il nous lut la lettre que Calvo lui avoit écrite contre nous, & en glosant dessus nous representa le tort que nous avions d'avoir abandonné nôtre première vocation qui étoit d'aller aux Philippines, où plusieurs Indiens couroient risque de leur salut manque de nôtre instruction, parce qu'il ne faisoit point de doute que nous étions plus capables de les instruire & convertir, que ceux que l'on y enverroit en nôtre absence.

En second lieu que nous avions frustré la bonne opinion que sa Majesté Catholique avoit conçüe de nous, nous ayant entretenus depuis l'Espagne jusques à Mexique dans l'espérance que nous travaillerions à la conversion des Indiens aux Philippines.

Et

Et enfin qu'il nous consideroit comme ses prisonniers, puis qu'il avoit le pouvoit de nous arrêter, & de nous renvoyer à Mexique au Vice Roi, pour de là être embarquez pour Manille comme Calvo le demandoit.

Mais pourtant qu'il ne vouloit pas encore nous dire son dessein, sinon que nous ne devions point nous affliger, mais plutôt nous divertir, & qu'après dîner il nous en diroit davantage, lors qu'il auroit reçu la réponse à une lettre qu'il avoit écrite à Chiapa pour sçavoir ce qu'il devoit faire de nous.

Le discours de ce grave & ancien Provincial nous toucha extrêmement; car nous avions peine à digerer ces accusations d'être cause de la perte des ames, de manquer de charité, d'avoir frustré les intentions de Sa Majesté Catholique, & enfin de nous voir menacé de prison; de sorte que nous pouvions bien dire que ce déjeuner nous avoit ôté l'appetit pour le dîner.

Après avoir quitté ce vénérable Supérieur, nous nous allâmes promener sous une allée d'orangers, où nous nous entretenmes assez long-temps sur le discours qu'il nous avoit fait que nous avions peine à digerer, voyant qu'il avoit joint ensemble les intérêts du Roi avec ceux de la Religion; de sorte que nous croyions assurément qu'on nous renverroit à Mexique, où comme des Esclaves fugitifs nous serions contrainct de nous embarquer pour les Philippines.

Je perdis alors toute espérance de retourner jamais en Angleterre; Antoine Melendez

rem-

trembloit & souhaitoit d'être encore sur le haut de Maquilapa, & un autre eût bien voulu être sur la mer avec le vieux Calvo & faire voile vers Manille en sa compagnie.

Quelques uns proposerent qu'il falloit s'enfuir, & quitter Alvarez comme nous avions fait Calvo; mais on répondit à cela qu'en quelque lieu que nous allassions ne sachant point le pays, nous serions toujours découverts & renvoyez à Mexique, & que cela ne serviroit qu'à rendre nôtre affaire plus mauvaise.

Mais enfin je dis aux autres que je ne pouvois pas m'imaginer que nous dussions craindre d'être maltraitez par le Provincial, qui nous avoit toujours parlé avec une contenance joyeuse & riante, & qui même s'étoit humilié jusques à nous laver les pieds.

Qu'au contraire je croyois asseurement qu'il nous affectionnoit, pour être venus de si loin nous offrir à travailler en cette moisson des âmes conjointement avec lui, qui manquoit de personnes comme nous nouvellement venuës d'Espagne pour faire tête à la faction des Crioles & naturels de la Province.

Leur représentant là-dessus l'exemple de nôtre ami Pierre Boralho qu'il avoit déjà reçu parmi les autres Religieux de la Province, & qu'il ne pouvoit pas s'empêcher d'en user de même envers nous sans faire paroître beaucoup de partialité.

Et enfin que, quand même nous ne pourrions pas demeurer en ce lieu là, le Provincial ne nous renverroit point à Mexique pour y être couverts de honte & d'opprobre, mais

mais qu'il nous aideroit plutôt à retourner en Espagne, ou en tel lieu que nous voudrions choisir & nous assisteroit même d'argent pour faire le voyage.

Pendant que nous avions l'esprit agité de la sorte ne sachant à quoi nous résoudre, il y a apparence que le vieux Alvarez nous regardoit par sa fenestre, & que comme Joseph n'avoit pû se retenir plus long-temps de témoigner la tendresse qu'il avoit pour ses freres, de même ce bon Supérieur ayant remarqué que son discours nous avoit affligé, ne pût pas nous souffrir plus long-temps en cet état, mais nous envoya son compagnon pour nous consoler, comme nous le reconnûmes aussi-tôt par son discours.

Car dès lors qu'il nous aborda il nous demanda pourquoi nous étions si tristes & si abattus, que le Pere Provincial avoit même remarqué que nous avions l'esprit agité; mais que nous ne devions rien craindre, que le Provincial nous aimoit, & qu'il avoit besoin de nous, & que, puis que nous étions venus chercher un azile en sa Province, nous ne devions pas appréhender qu'il en usât plus mal en nôtre endroit, qu'un soldat envers l'ennemi qui se rend à lui, qu'il est obligé de protéger par les loix de la guerre.

Il nous dit plusieurs choses semblables pour nous réjouir, & de plus que le Provincial avoit été grandement blâmé par les Crioles pour avoir reçu Pierre Boralho; mais qu'ils feroient bien encore plus de bruit quand ils nous verroient tous quatre ensemble

ble pour affoiblir leur faction; c'est pour quoy il desiroit que nous véussions d'une maniere qui ne choquât point ces gens-là qui avoient accoustumé de blâmer ses meilleures actions.

Et enfin il nous assura que le Provincial ne nous renverroit jamais à Mexique, & qu'au cas qu'il ne nous pût pas établir à Chiapa ou à Guatimala, il employeroit tout son pouvoir & celui de ses amis en notre faveur, & même nous donneroit de l'argent pour retourner en Espagne.

Ces paroles furent autant de cordeaux pour nous faire revenir le cœur, & de remèdes pour disposer notre estomac au dîner, où nous fûmes appellez par le son d'une cloche.

Lors que nous entrâmes dans la maison, le visage riant du Provincial nous fut beaucoup plus agréable que toutes les viandes qu'il avoit fait apprêter pour nous faire bonne chère, quoy que sa table fut servie comme celle d'un grand Seigneur.

Nous ne laissâmes pas aussi de tirer un bon présage de ce qu'on nous servoit une si grande quantité de chair & de poisson, de fruits & de confitures; mais de plus durant le repas nous remarquâmes bien par le discours du bon Alvarez qu'il étoit bien aisé de notre venue.

Après dîner il nous dit qu'il vouloit jouer une partie de trictrac avec nous les uns après les autres, non pas pour gagner notre argent, parce qu'il jugeoit bien que nous n'en pouvions pas avoir beaucoup après avoir fait un si long voyage; mais qu'il ne demandoit au-

te chose si nous perdions, sinon que nous dissions chacun cinq *Pater* & cinq *Ave* pour lui, que si nous gagnions, nous serions reçus & incorporés parmi les Religieux de la Province.

Cette gageure nous plût extrêmement, parce qu'en perdant nous ne perdions rien & n'étions obligés à rien que nous n'eussions bien voulu faire de nous-mêmes; mais en gagnant, notre gain nous étoit beaucoup plus utile que si nous eussions gagné de grosses sommes d'argent.

De plus, cela nous donna lieu de croire qu'il falloit que nos affaires allaient bien, puisque nous pouvions gagner au jeu une faveur pour laquelle nous avions fait un voyage de plus de six vingt lieues.

La partie étant commencée nous jouâmes chacun la nôtre tour à tour, en sorte qu'il se trouva que nous étions plus forts que ce bon vieillard; mais nous remarquâmes bien qu'il se laissoit gagner à dessein, & qu'il le faisoit par adresse & jugement, afin que sa perte nous pût dire ce qu'il ne vouloit pas nous exprimer de bouche, qui étoit notre incorporation dans la Province.

Mais le jeu ne fut pas plutôt achevé, que nous en fûmes assurés par le retour d'un Indien qu'on avoit envoyé dès le matin à Chiapa pour savoir du Pere Prieur & des principaux du Convent ce qu'on feroit de nous.

Ce Prieur témoignant par sa lettre que lui & tous les anciens Religieux du Convent étoient ravis de notre venue, pria instamment le Supérieur de nous renvoyer chez lui, souhaitant que nous fussions ses hôtes, parce qu'il s'é-

toit veu en une pareille affaire que nous dix ans auparavant.

Car il avoit aussi quitté à Mexique sa compagnie des Philippines, & s'étoit enfuy à Guatimala, où à cause de son sçavoir & de sa capacité, il fut extrêmement traversé par la faction des Crioles: c'est pourquoy il témoignoit tant de joye de voir qu'il pouvoit esperer à present d'avoir assez de Religieux de son côté pour s'opposer à ceux qui l'avoient persecuté.

Le vieux Alvarez ayant été fort touché par cette lettre nous dit après l'avoir leuë qu'il étoit obligé de payer ce qu'il avoit perdu, & que le lendemain il nous enverroit à Chiapa, pour y demeurer jusqu'à ce qu'il eut trouvé lieu pour nous envoyer en d'autres endroits du Pays, pour en apprendre le langage, afin de pouvoir prêcher aux Indiens.

Après que cet entretien fut fini, nous fîmes derechef nous promener dans le Jardin, qui nous paroïssoit beaucoup plus agréable que le matin, par la consolation que nous venions de recevoir du Pere Provincial.

Là sous ces belles allées d'Orangers nous commençâmes à louer Dieu qui avoit eu pitié de nous en notre plus grande affliction, sans oublier le politique & sage Provincial, qui ayant bien voulu perdre son jeu pour notre consolation, il n'étoit pas raisonnable qu'il perdît nos prieres; aussi nous les offîmes à Dieu en ce même lieu-là le priant de bon cœur pour sa santé & prosperité.

Nous demeurâmes dans ce Jardin jusques au souper, en nous divertissant en diverses manieres, tantôt en mangeant des citrons &

des

des oranges douces, & tantôt en cueillant des citrons aigres, & les jettant à la tête les uns aux autres, mais principalement à celui qui avoit souhaité d'être avec Calvo, que nous chassâmes du Jardin à coups d'oranges & de citrons, continuant ce divertissement avec d'aurant plus de satisfaction, que nous voyions que ce bon Provincial qui s'étoit mis sur un balcon y prenoit plaisir, & étoit ravi de nous avoir aussi rejouis.

Nous n'eûmes pas si-tôt chassé l'ami de Calvo hors du Jardin, que la cloche sonna pour nous inviter à souper, & aller retrouver notre meilleur amy Alvarez qui avoit derechef fait servir la table aussi magnifiquement qu'à dîner.



CHAPITRE XII.

L'Auteur part de la petite Ville de Saint Christophle avec son compagnon, après avoir perdu leur liberté qu'ils avoient jonnée au triétrao contre des boëres de Chocolate avec le Supérieur du Convent des Jacobins.

Après le souper il nous dit que le lendemain au matin il nous enverroit à Chiapa, parce que le Prieur lui avoit écrit qu'il vouloit venir au devant de nous & nous

12 don

toit veu en une pareille affaire que nous dix ans auparavant.

Car il avoit aussi quitté à Mexique sa compagnie des Philippines, & s'étoit enfuy à Guatimala, où à cause de son sçavoir & de sa capacité, il fut extrêmement traversé par la faction des Crioles: c'est pourquoy il témoignoit tant de joye de voir qu'il pouvoit esperer à present d'avoir assez de Religieux de son côté pour s'opposer à ceux qui l'avoient persecuté.

Le vieux Alvarez ayant été fort touché par cette lettre nous dit après l'avoir leuë qu'il étoit obligé de payer ce qu'il avoit perdu, & que le lendemain il nous enverroit à Chiapa, pour y demeurer jusqu'à ce qu'il eut trouvé lieu pour nous envoyer en d'autres endroits du Pays, pour en apprendre le langage, afin de pouvoir prêcher aux Indiens.

Après que cet entretien fut fini, nous fûmes derechef nous promener dans le Jardin, qui nous paroissoit beaucoup plus agréable que le matin, par la consolation que nous venions de recevoir du Pere Provincial.

Là sous ces belles allées d'Orangers nous commençâmes à louer Dieu qui avoit eu pitié de nous en notre plus grande affliction, sans oublier le politique & sage Provincial, qui ayant bien voulu perdre son jeu pour notre consolation, il n'étoit pas raisonnable qu'il perdît nos prieres; aussi nous les offîmes à Dieu en ce même lieu-là le priant de bon cœur pour sa santé & prosperité.

Nous demeurâmes dans ce Jardin jusques au souper, en nous divertissant en diverses manieres, tantôt en mangeant des citrons &

des

des oranges douces, & tantôt en cueillant des citrons aigres, & les jettant à la tête les uns aux autres, mais principalement à celui qui avoit souhaité d'être avec Calvo, que nous chassâmes du Jardin à coups d'oranges & de citrons, continuant ce divertissement avec d'aurant plus de satisfaction, que nous voyions que ce bon Provincial qui s'étoit mis sur un balcon y prenoit plaisir, & étoit ravi de nous avoir aussi rejouis.

Nous n'eûmes pas si-tôt chassé l'ami de Calvo hors du Jardin, que la cloche sonna pour nous inviter à souper, & aller retrouver notre meilleur amy Alvarez qui avoit derechef fait servir la table aussi magnifiquement qu'à dîner.



CHAPITRE XII.

L'Auteur part de la petite Ville de Saint Christophle avec son compagnon, après avoir perdu leur liberté qu'ils avoient jonnée au triétrao contre des boëres de Chocolate avec le Supérieur du Convent des Jacobins.

Après le souper il nous dit que le lendemain au matin il nous enverroit à Chiapa, parce que le Prieur lui avoit écrit qu'il vouloit venir au devant de nous & nous

12 don

donner à déjeuner à un bourg qui s'appelle S. Philippe, ce qui nous fit avoir bonne opinion de nous, voyant que des Provinciaux & des Prieurs se mettoient si en peine de nous tegaler.

Néanmoins avant que de nous aller coucher, le Provincial nous dit qu'il vouloit encore jouer une partie au trictrac avec nous, pour voir s'il pourroit tirer sa revanche.

Mais comme il étoit rusé & adroit, & qu'il seavoit extrêmement bien le jeu, étant bien assuré qu'il nous gagneroit, il changea la nature de guerre par un mystere que nous ne pûmes comprendre que le jour suivant, ordonnant que si nous le gagnions il seroit obligé de nous donner à chacun une boîte de chocolate, mais que si nous perdions, nous serions ses prisonniers.

Nous commençâmes donc la partie dans l'esperance de gagner, comme nous avions fait cy-devant; mais au contraire il se trouva que nous perdîmes tous les uns après les autres; mais comme nous ne pouvions deviner comme quoi nous pouvions être ses prisonniers, nous ne nous souciâmes pas beaucoup d'avoir perdu.

Néanmoins le bon Provincial nous dit en riant qu'il étoit bien fâché que nous eussions perdu, qu'il souhaitoit pourtant que nous ne tombassions jamais en de plus fâcheuses prisons que les siennes; mais que pour nous consoler il nous vouloit donner à chacun une boîte de chocolate, pour boire à sa santé, & nous rejouir lors que nous serions affligés, pour la perte que nous avions faite.

Nous ne pûmes jamais deviner ce qu'il vou-

loit

loit dire que le lendemain à midy; mais nous crûmes que c'étoit une raillerie, & que tout ce qu'il disoit n'étoit que pour se divertir avec nous comme il avoit déjà fait, de sorte que cela n'empêcha pas qu'après avoir pris congé de lui, chacun ne se retirât avec joye dans sa chambre.

Le lendemain au matin nous trouvâmes deux mulets du Provincial, & deux autres qui appartenoyent à ses compagnons, tous sellez & prêts à monter dessus, avec une douzaine d'Indiens à cheval qui nous devoient conduire par une montagne assez difficile, & au travers des bois au bourg de S. Philippe.

Après le déjeuner le bon Provincial nous embrassa en nous disant à dieu, nous suppliant de prier Dieu pour lui, & au reste de n'être point affligés de tout ce qui nous pourroit arriver, nous assurant qu'il nous aimoit & qu'il seroit tout ce qu'il pourroit pour nous rendre service, mais qu'il étoit obligé de se servir d'adresse & de prudence pour fermer la bouche aux Crioles qui nous haïssoyent aussi bien que lui.

Après avoir pris congé de lui, nous partîmes de ce lieu-là aux fanfares des trompettes & des hautbois qui marchoyent devant nous, & qui par le raisonnement des échos se faisoient entendre tout le long du chemin, depuis le haut de la montagne jusques en la vallée où nous avions laissé le bon vieillard Alvarez dans un fonds environné de montagnes de tous côtez.

Nous ne fûmes pas si-tôt montez au haut de la montagne que nous découvriâmes une petite vallée avec la ville de Chiapa des Espagnols & deux ou trois petits bourgs, dont S. Phi-

13 lippe

lippe étoit l'un situé au pied de la montagne que nous avions à monter.

Les trompettes qui marchaient toujours devant nous avertirent assez par leurs fanfares les habitans de Saint Philippe de notre venue, & à nous préparer un second déjeuner, la froideur de l'air que nous avons sentie sur la montagne nous ayant aiguisé l'appétit.

Nous n'eûmes pas fait cinq cens pas en descendant de la montagne, que nous rencontrâmes une vingtaine d'Indiens fort lestes, tous à cheval avec leurs trompettes qui sonnoient devant eux & derrière sur une mule richement enharnachée venoit le Prieur de Chiapa, nommé Pere Jean-Baptiste, qui étoit d'un temperamment jovial, mais gras & replet.

Nous ne l'eûmes pas si-tôt abordé, que nous appellant ses freres fugitifs des Philippines, il nous dit que nous étions les bien venus en ce pays-là, & particulièrement qu'il étoit bien aise de nous voir, & qu'il nous donneroit bien de plus agréables divertissemens dans ce Saint Philippe qui étoit proche de là, que nous n'en aurions jamais eu dans le Saint Philippe des Isles Philippines, si nous y avions été.



CHAPITRE XIII.

Réception que firent à l'Auteur les Indiens de Chiapa, & le Supérieur des Jacobins, & de quelle maniere il satisfi à ce qu'il avoit perdu au trilleac le jour d'au paravant.

EN cette maniere en nous entretenant avec le bon Prieur nous descendîmes joyeusement de la montagne, où nous trouvâmes que tous les habitans du bourg de Saint Philippe nous attendoient tant les hommes que les femmes, les uns nous présentant des bouquets de fleurs, d'autres nous jettant des roses au visage, & d'autres qui dançoient devant nous tout le long de la rue où nous devions passer, que l'on avoit par semée d'herbes & de feuilles d'orangers, & ornée de plusieurs arcs de triomphe faits de festons de fleurs jusques à l'Eglise, où par l'espace d'une demi heure nous fûmes regalez par la meilleure musique de la Ville de Chiapa que le bon Prieur avoit louée tout exprès pour l'accompagner à notre réception.

Après que la musique fut cessée, le Pere Jean-Baptiste s'étant levé debout fit une harangue aux Indiens, les remerciant de ce qu'ils nous avoient si bien regalez, parce que nous étions ses amis, & leur distribua des Indulgences plenieres de tous leurs pechez pas-

lippe étoit l'un situé au pied de la montagne que nous avions à monter.

Les trompettes qui marchaient toujours devant nous avertirent assez par leurs fanfares les habitans de Saint Philippe de notre venue, & à nous préparer un second déjeuner, la froideur de l'air que nous avons sentie sur la montagne nous ayant aiguisé l'appétit.

Nous n'eûmes pas fait cinq cens pas en descendant de la montagne, que nous rencontrâmes une vingtaine d'Indiens fort lestes, tous à cheval avec leurs trompettes qui sonnoient devant eux & derrière sur une mule richement enharnachée venoit le Prieur de Chiapa, nommé Pere Jean-Baptiste, qui étoit d'un temperamment jovial, mais gras & replet.

Nous ne l'eûmes pas si-tôt abordé, que nous appellant ses freres fugitifs des Philippines, il nous dit que nous étions les bien venus en ce pays-là, & particulièrement qu'il étoit bien aise de nous voir, & qu'il nous donneroit bien de plus agréables divertissemens dans ce Saint Philippe qui étoit proche de là, que nous n'en aurions jamais eu dans le Saint Philippe des Isles Philippines, si nous y avions été.



CHAPITRE XIII.

Réception que firent à l'Auteur les Indiens de Chiapa, & le Supérieur des Jacobins, & de quelle maniere il satisfi à ce qu'il avoit perdu au trilleac le jour d'au paravant.

EN cette maniere en nous entretenant avec le bon Prieur nous descendîmes joyeusement de la montagne, où nous trouvâmes que tous les habitans du bourg de Saint Philippe nous attendoient tant les hommes que les femmes, les uns nous présentant des bouquets de fleurs, d'autres nous jettant des roses au visage, & d'autres qui dançoient devant nous tout le long de la rue où nous devions passer, que l'on avoit par semée d'herbes & de feuilles d'orangers, & ornée de plusieurs arcs de triomphe faits de festons de fleurs jusques à l'Eglise, où par l'espace d'une demi heure nous fûmes regalez par la meilleure musique de la Ville de Chiapa que le bon Prieur avoit louée tout exprès pour l'accompagner à notre réception.

Après que la musique fut cessée, le Pere Jean-Baptiste s'étant levé debout fit une harangue aux Indiens, les remerciant de ce qu'ils nous avoient si bien regalez, parce que nous étions ses amis, & leur distribua des Indulgences plenieres de tous leurs pechez pas-

sez, pour tous ceux qui visiteroient l'Eglise du lieu le Dimanche suivant, le matin ou l'après-dinée.

De la sorte nous quittâmes l'Autel, pour aller déjeuner à la table, que nous trouvâmes couverte de plusieurs viandes salées, & de ragoûts, pour nous faire encore trouver meilleur le bon vin de Xerez que le Prieur avoit fait apporter tout exprès pour nous.

Après les viandes salées l'on nous servit de si excellentes confitures que les Religieuses de Chiapa avoient faites, que nous n'en avions point veu de semblables depuis S. Jean de Uthua jusques en ce lieu-là, qui servirent à nous faire boire à chacun un verre de chocolare avec quoi nous achevâmes le déjeuner.

Mais pendant que ce Prieur nous faisoit faire si bonne chère, nous ne laissions pas d'avoir l'esprit inquiet, car nous ne pouvions déchiffrer cette énigme qu'il nous repetoit souvent, que nous devions bien déjeuner, parce que nous ferions le plus maigre dîné que nous eussions fait de notre vie, & qu'il falloit ménager la douceur de la liberté qui ne nous dureroit pas long-tems; nous remarquâmes bien ces paroles, mais nous ne les pûmes jamais entendre que quand nous fûmes arrivés au Convent.

Après que nous eûmes déjeuné, les Indiens nous voulurent aussi donner du divertissement dans la place du marché, où ils se mirent à jouer au jeu des cannes, en courant à cheval les uns contre les autres avec de grandes rondaches, pour se défendre la tête & les épaules des cannes ou roseaux qu'ils jettoient en passant les uns aux autres avec une merveilleuse adresse. Le

Le bon Prieur de Chiapa nous ayant régalé de la sorte, nous permit de jouir de la liberté autant aparemment que lui & le Provincial étoient demeurez d'accord par leurs lettres, qui étoit jusqu'à l'heure que l'on avoit accoutumé de dîner au Convent de Chiapa où nous devions arriver avant midi.

Comme l'heure s'aprochoit, & que nous avions encore environ deux milles à faire depuis Saint Philippe jusqu'à Chiapa, le Prieur commanda que l'on amenât nos mulets, les trompettes & les hautbois ayant averti les habitans de notre départ de leur bourg: nous en fortîmes aussi magnifiquement que nous y étions entrez, au carillon des cloches, & accompagnez de plusieurs Indiens à cheval, & d'autres qui d'angoient devant nous, & jouoient de divers instrumens, comme ils avoient fait à notre entrée.

Après que nous eûmes fait environ cinquens pas, le Prieur remercia les Indiens & les renvoya chez eux le Convent étant tout proche où nous devions être traitez d'une autre maniere, parce que dans la ville & dans le Convent il n'est pas permis de faire toutes ces magnificences qu'on pratique à la campagne.

Les Indiens ayant pris congé de nous, nous continuâmes notre chemin en en retenant seulement deux pour nous servir de guides.

Lorsque nous fûmes à 500. pas de la ville, le Prieur & un sien compagnon s'arrêterent, & il tira de sa pochette un ordre du Provincial dont il nous fit la lecture, qui portoit que parce que nous avions abandonné notre légitime Supérieur Calvo sur le chemin des
Phi-

Philippines, & que nous étions entrez sans sa permission dans la Province de Chiapa, il ne pouvoit en conscience nous recevoir pour membres de son corps, qu'auparavant il ne nous eût en quelque façon châtiés de la faute que nous avions commise.

C'est pourquoi il commandoit au Prieur de Chiapa, qu'aussi-tôt que nous serions entrez dans le Couvent, il nous fit renfermer deux à deux dans nos chambres comme en prison pendant trois jours, sans nous permettre de sortir que pour aller au réfectoire, où à l'heure du midi nous nous devions présenter devant tous les Religieux assis sur la terre, sans avoir autre chose à dîner que du pain & de l'eau, mais qu'au souper le Prieur nous pourroit faire apporter ce qu'il lui plairoit dans nos chambres qui nous devoient tenir lieu de prison.

Ce fut là la pénitence que le sage & rusé Provincial nous imposa, qui ne laissa pourtant pas de paroître bien aigre après un si bon déjeuner, & de nous fâcher d'entendre parler de jeûnes & de prison après avoir été régalés avec tant d'écart.

Nous commençâmes alors à nous souvenir du jeu & de la gageure du Provincial du soir auparavant & d'en entendre le mystère, en reconnoissant le soulagement que nous devions recevoir par les boîtes de chocolate après avoir dîné avec du pain & de l'eau.

Nous nous souvinmes du dîner que le Prieur nous dit à Saint Philippe que nous aurions ce jour-là, & de la liberté dont nous devions nous servir.

Mais le bon Prieur qui s'aperçût que tout d'un

d'un coup nôtre contenance avoit changé, & que nous paroissions affligés, se prit à souffrir pour nous faire connoître que le Provincial ni lui n'avoient pas dessein de nous faire du mal, mais que ce qu'ils en faisoient étoit par une adresse de politique, afin de fermer la bouche aux Crioles qui ne pourroient pas s'empêcher de murmurer si l'on ne nous faisoit pas sentir quelque sorte de châtement.

Il nous assura de plus qu'après nôtre emprisonnement nous devions esperer toute sorte d'honneur & d'avancement, que nous n'aurions faute de rien tant que nous serions avec lui, & qu'après nous avoir fait dîner au pain & à l'eau, il nous enverroit à souper dans nos chambres assez de quoi faire bonne chère pendant vingt-quatre heures.

Après cela nous nous acheminâmes au Couvent de Chiapa, où nous fûmes reçus par la plupart des Religieux, avec beaucoup de joye; néanmoins nous remarquâmes qu'il y en avoit quelques-uns qui nous faisoient mauvaise mine, & qui nous regardoient de mauvais œil.

L'on ne nous eût pas plutôt conduit dans nos chambres, que la cloche invita les autres Religieux à dîner, & nous à faire pénitence au pain & à l'eau.

Nous descendîmes au réfectoire; où après le benedict les Religieux s'étant tous assis à table, nous autres quatre Jonas des Philippines, ainsi que quelques Crioles nous avoient nommez, fûmes obligés de nous seoir à terre les jambes comme des tailleurs

au milieu du refectoir, pour témoigner par cet acte d'humilité le déplaisir que nous avions d'avoir désobéi à nôtre Supérieur Calvo.

A même temps que l'on servit le premier plat à table, l'on nous donna aussi à chacun un pain raisonnable, un pot d'eau claire dont nous bûmes joyeusement, parce que nous étions assez rassasiés de deux déjeunés que nous avions faits auparavant.

Néanmoins au milieu de cette action qui nous couvroit de honte en public, mais qui se pratiquoit pourtant entre les Religieux pour de moindres fautes que les nôtres, nous avions cette consolation que le Prieur & le Provincial étoient nos amis, que ce châtiement étoit paternel, & que de la part de ceux qui nous y avoient condamnés nous aurions du chocolat pour nous consoler, & que nous serions mieux traités dans nos chambres ce soir-là, que plusieurs autres qui n'avoient eu que deux ou trois plats à souper: Joint que nous avions pour compagnon de pénitence un Religieux Criole qui devoit être assis à terre aussi bien que nous, à cause de certaines le tres amoureuses qu'une Religieuse & lui s'écrivoient, dont les termes passoient les bornes de la chasteté.

Mais quand je vis que ce Religieux nous regardoit de mauvais visage, je m'approchai de lui le plus près qu'il me fut possible, & comme je l'entendois murmurer tout bas, & qu'il nous apelloit des Jonas désobéissans des Philippines, je lui dis aussi tout bas les deux hexamètres suivans, qui me vinrent dans l'esprit sur sa mauvaise conduite.

si

*Si monialis amor te turpia scribere fecit,
Ecce tibi gelida præbent medicamida limpha.*

Mais comme il eut entendu ces vers que je fis sur le champ, il témoigna encore d'être plus mal content, se retirant en haussant les coudes & secouant les épaules par mépris, ce qui m'obligea de le suivre & de lui réciter amiablement ces vers.

Solamen misero est socios retinere Panettes.

Il s'imagina que je le suivois pour lui dérober son pain, & ce mot Panettes l'auroit presque étranglé, s'il ne se fut servi de l'eau qui étoit devant lui & n'en eût bû un bon verre, par où j'aperçus que sa colere étoit apaisée, & cela m'obligea de lui dire que je croyois aussi que la violence de son amour devoit être tempérée.

De cette sorte je dinai joyeusement au pain & à l'eau avec mon voisin le Religieux Criole, & après dîné l'on nous ramena dans nos chambres, où nous bûmes du chocolat que nous avoit donné le bon Alvarez.

Les Religieux Castillans nous venoient trouver en foule dans nos chambres, les uns pour s'entretenir avec nous, & les autres pour nous apporter des confitures, & autres semblables friandises.

L'on parla aussi incontinent dans le Couvent des vers que j'avois faits sur le sujet de ce Religieux Criole, & ils servirent d'entretien l'après-dîné à tous les autres Religieux.

Ce soir là nous fûmes servis à souper suivant
la

la promesse & la générosité du Prieur, qui nous voulut encore honorer de sa présence avec deux autres de ses compagnons qui souperent avec nous en nôtre chambre.

Les trois jours de nôtre prison se passèrent ainsi joyeusement, souhaitant de n'en trouver jamais de plus fâcheuse que celle-là, où à la réserve que nous n'avions pas la liberté de sortir, nous avions tout ce que nous eussions pû souhaiter d'ailleurs, faisant bonne chère, & n'étant jamais sans avoir quelqu'un de nos amis qui nous tenoit compagnie.

De maniere que nous pouvions dire que nôtre prison nous étoit plutôt un soulagement qu'un châtement, parce qu'après un si long voyage que celui que nous avions fait depuis Mexique jusques là, nous avions plus besoin de repos que de promenade.

Nous ne fumes pas plutôt en liberté, que nous trouvâmes que le Provincial & le Prieur étoient dans le dessein de nous placer si bien, qu'après nôtre prison nous puissions acquérir de l'honneur & du crédit en ce pays-là.

L'on envoya deux Religieux de nôtre compagnie à la campagne pour y apprendre le langage du pays, afin de prêcher aux Indiens, & être pourvus de quelque bénéfice.

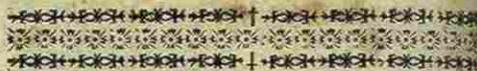
Ils nous accorderent aussi à un de mes compagnons & à moi la permission d'aller à Guatimala pour y enseigner dans l'Université la Philosophie & la Théologie, mais on différa nôtre départ jusqu'à la Saint Michel, parce que c'étoit le tems qu'on ouvroit les classes, & qu'on changeoit les régents.

Le

Le Provincial ayant aussi considéré les vers que j'avois faits sur le champ au sujet du Religieux Criole, & remarquant par là que la langue latine étoit mieux entendue en Angleterre qu'entre les Espagnols qui abusent du pauvre Priscien par leurs solecismes, & voyant qu'on avoit besoin d'une personne qui fut intelligente en cette langue pour enseigner la Grammaire & la Syntaxe aux enfans dans leur Couvent de Chiapa où l'instruction de la jeunesse leur valoit beaucoup tous les ans, il me pria d'en vouloir accepter la charge en attendant qu'il pût m'envoyer à Guatimala, me promettant de m'assister de tout ce que j'aurois besoin tant pour acheter des livres que pour mes autres nécessitez, & même que je pourrois aussi aller à la campagne comme j'en avois le dessein pour voir ce qu'il y avoit de plus remarquable aux environs.

Je ne pûs refuser une offre qui m'étoit si utile, de sorte qu'avec cet employ je demeurai en cette ville-là depuis le mois d'Avril jusques à la fin de Septembre, où j'acquis beaucoup de réputation & de crédit auprès de l'Evêque & du Gouverneur, mais particulièrement auprès du Prieur qui ne faisoit jamais de partie de promenade à la campagne sans moi; ce qui me donna lieu de pouvoir remarquer les richesses & le gouvernement de Chiapa, comme je les décris fidèlement dans le chapitre qui suit.

CHA-



CHAPITRE XIV.

Description de la Province de Chiapa, & des villes & principaux bourgs qui en dépendent.

Q Uoi-que dans l'opinion des Espagnols la Province de Chiapa soit une des plus pauvres de l'Amérique, parce qu'on n'y a point encore découvert de mines ni trouvé de sable d'or dans les rivières, & qu'il n'y a aucun port sur la mer du Sud pour le transport des marchandises, & pour négocier avec ceux de Mexique, de Guaxaca, & de Guatimala, je puis dire pourtant qu'elle en surpasse beaucoup d'autres en la grandeur de ses villes & de ses bourgs, & ne cede à pas une qu'à Guatimala, & même je puis assurer que dans tout le reste de l'Amérique il n'y a pas une ville d'Indiens qui soit si peuplée des naturels du pays, & si grande que Chiapa des Indiens.

Les Espagnols ont grand tort de la mépriser comme ils font: car ils devoient considérer qu'elle est située entre Mexique & Guatimala, & que de sa force ou de sa foiblesse dépend celle de toute l'Amérique, parce que n'étant point fortifiée, il est facile d'y entrer par la rivière de Tabasco, & qu'elle est aussi contiguë & frontiere du Yucatan.

D.

des Indes Occidentales. 113

De plus par le moyen des marchandises qui s'y trouvent, les habitans n'entretiennent pas seulement un commerce considérable entr'eux, mais aussi avec les autres Provinces; & il n'y a point de lieu dans l'Amérique dont l'Espagne tire tant de cochonille qu'elle fait d'une des Provinces de Chiapa.

Outre que les Bourgs qui sont grands & bien peuplez augmentent considérablement les revenus du Roi d'Espagne par le tribut que chacun des habitans est obligé de payer tous les ans par tête.

Ce país est divisé en trois Provinces, savoir celle de Chiapa, des Zeldales, & des Zoques, dont celle de Chiapa est la moins riche des trois.

Elle contient la grande ville de Chiapa des Indiens, & tous les bourgs & villages qui sont situés au Nord vers Maquillapa; & à l'Ouest du Prieuré de Comitlan qui a dix bourgs qui en dépendent, & plusieurs fermes où l'on nourrit quantité de bétail, de chevaux & de mulets.

Proche de ce Prieuré de Comitlan est la grande vallée de Capanabastla, qui est aussi un autre Prieuré qui s'étend vers Socomuzco.

Cette vallée est considérable par une grande rivière qui sort des montagnes de Cuchumatlanes, & se va rendre à Chiapa des Indiens, & delà à Tabasco.

Elle est aussi renommée par la grande quantité de poisson qui se pêche dans la rivière, & par le grand nombre de bétail qui s'y trouve, & qui nourrit non-seulement la

Tom. II.

K ville

ville de Chiapa, mais aussi tous les lieux voisins.

Quoi-que la ville de Chiapa & Comitlan soient dans un climat extrêmement froid, parce qu'ils sont situés sur les montagnes, au contraire il fait extrêmement chaud en cette vallée, parce qu'elle est dans un fonds, & depuis le mois de Mai jusques à la S. Michel il y arrive souvent de grands orages accompagnés de tonnerres & d'éclairs.

Le principal Bourg où est le Prieuré s'appelle Capanabastla, où il demeure plus de huit cens Indiens.

Mais celui de Izquintenango est encore plus grand, qui est situé au bout de la vallée vers le Sud, & au pied des montagnes de Cuchumatlanes.

Le bourg de S. Barthelemy qui est à l'autre bout de la vallée vers le Nord est encore plus grand que ces deux-là, & la vallée peut avoir environ quarante milles de longueur & dix ou douze de largeur.

Tous les autres Bourgs sont situés vers Soconuzco, où la chaleur va toujours en augmentant aussi bien que les tonnerres & les éclairs, parce qu'ils approchent plus des côtes de la mer du Sud.

Outre la grande quantité de bétail qui est en cette vallée, il s'y recueille aussi tant de coton que c'est la principale marchandise du païs, parce qu'il s'en fait un grand nombre de mantes dont les Indiens se couvrent le corps, & les marchands les y viennent acheter de divers endroits, ou bien les habitans les changent pour du Cacao avec ceux de Soconuzco & Suchutepeque, de sorte que

par

par ce moyen ils sont toujours assez bien pourvus du breuvage qui se fait avec ce fruit-là.

Ils ne manquent non plus de poisson, parce que la rivière leur en fournit abondamment; ni de chair, la vallée étant pleine de bétail; ni de quoi s'habiller, parce qu'ils en vendent même aux autres; ni de pain, parce que quoi qu'il n'y croisse point de froment, ils recueillent assez de maïs pour leur nourriture.

Enfin ils ont quantité de gibier, de volaille & de coqs d'Inde, de fruits, de miel, de tabac, & de cannes de sucre.

Mais l'argent n'est pas si commun à Chiapa qu'à Mexique & à Guaxaca: car au lieu qu'en ces deux villes-là l'on y compte par patagons ou pièces de huit réales, l'on ne compte à Chiapa que par testons qui ne valent que la moitié d'un patagon.

Quoi-que la rivière soit extrêmement utile à cette vallée, & contribué beaucoup à son abondance, elle est pourtant cause de plusieurs de sâtres qui arrivent aux habitans, dont les enfans aussi bien que les veaux & les poulains, lors qu'ils approchent du bord de l'eau sont souvent devorés par les crocodiles qui sont en grand nombre en cette rivière, & qui sont friands de chair, parce qu'ils en ont souvent mangé.

La ville du Royal Chiapa est une des moindres de toute l'Amérique: car il n'y a qu'environ quatre cens chefs de famille Espagnols, & environ cent maisons d'Indiens qui sont jointes à la ville, qu'on appelle le fauxbourg des Indiens qui y ont une chapelle particulière.

K 2 Dans

Dans la ville il n'y a point d'autre Eglise paroissiale que l'Eglise cathédrale qui sert pour tous les habitans.

Il y a aussi deux Couvents, l'un de Religieux de l'Ordre de Saint Dominique, & un autre de Saint François, & un pauvre Couvent de Religieuses qui sont assez à charge à la ville.

Mais parce que les Jesuites ne s'y sont point établis, qui demeurent ordinairement dans les villes qui sont riches & opulentes, l'on en peut tirer une conséquence que celle-ci ne l'est pas, ou du moins que les habitans n'ont pas la generosité que les Jesuites demandent, pour en tirer les grandes aumônes & les dons extraordinaires avec quoi ils entretiennent leurs colleges dans les lieux où ils sont.

Car en ce lieu-ci les marchands sont restez & les gentils hommes ménagers & éparagnans, & n'ont pas assez d'esprit ni de civilité pour faire ces largesses, de sorte que le pauvre Chiapa n'est pas un lieu commode pour les Jesuites.

Le principal trafic des marchands de cette ville est de cacao, le coton qu'ils vont acheter à la campagne aux environs, de merceries, & de sucre qu'ils tirent de Chiapa des Indiens, & de quelque peu de cochenille, mais parce que le Gouverneur tire beaucoup de profit du commerce de la cochenille, il ne leur permet pas facilement de trafiquer de cette sorte de marchandise.

Ils ont tous des boutiques dans une petite place où l'on tient le marché qui est devant l'Eglise cathédrale, où il y a des allées & de

porches où les femmes des pauvres Indiens le rendent ordinairement sur les cinq heures du soir, & y apportent des drogues & des boisons qu'elles vendent à bon marché aux Criolles.

Ceux qui sont les plus riches d'entre ces marchands vont à Tabasco, où ils y envoient pour acheter des marchandises qui viennent d'Espagne, comme des vins, des toiles, des figues, des raisins, des olives, & du fer; mais ils n'osent pas risquer beaucoup en ces choses-là, parce qu'il y a peu d'Espagnols dans le Païs, & que la plupart se contentent d'avoir seulement ce qui leur est nécessaire pour la vie.

De sorte que la plupart des marchandises d'Espagne que l'on y apporte sont pour les Religieux, qui sont ceux de tout le Païs qui se divertissent le mieux.

Les Gentils-hommes de Chiapa servent ordinairement de proverbe & de matière de raillerie en ce païs-là, quand on veut représenter des fanfarons qui sont les grands Seigneurs ou les capables, quoi qu'ils ne soient que des gueux ou des ignorans.

Car ils se disent ordinairement être descendus de quelques maisons de Ducs en Espagne, ou des premiers conquérans, quoi que dans leurs mœurs & dans leur entretien ils paroissent aussi rustiques & grossiers que des païsans, & n'ayent ni sens, ni entendement pour la plupart.

Les principales familles de cette ville portent aussi les noms magnifiques de Cortez, de Solis; de Velasco, de Toledo, de Zerna, & de Mendoza.

CHA-



CHAPITRE XV.

*Conférence curieuse d'un Gentilhomme
Criole avec l'Auteur.*

UN jour l'un de ces Gentilshommes & qui étoit des premiers d'entr'eux, nommé Dom Melchior de Velasco, étant entré en conférence avec moi sur le sujet de l'Angleterre & de la nation Angloise, me demanda sérieusement si le Soleil & la Lune étoient de la même couleur en Angleterre qu'à Chiapa, & si les Anglois marchotent nus-pieds comme les Indiens, & sacrifioient des hommes comme les Payens faisoient autrefois en ce pays-là.

Ce ne furent pas-là toutes les questions ridicules qu'il me fit: car il me demanda encore si l'on pouvoit bien trouver en Angleterre quelque ragoût aussi délicat que des frixolles dont les pauvres Indiens se nourrissoient, qui n'est autre chose que des fasoles en François févetolles bouillies & assaisonnées avec un peu de poivre de l'Amérique & de l'ail, jusques à ce que le bouillon vienne aussi noir que de l'ancre.

De plus si les femmes d'Angleterre porteroient leurs enfans aussi long-tems que celles des Espagnols; & enfin si les Espagnols n'étoient pas plus braves & plus galans que les

Anglois? Je passerai sous silence cent autres impertinences qui lui échaperent de pareille force; pour dire qu'il est ordinaire entr'eux de n'avoir à dîner qu'un plat de frixoles assaisonnées dans du bouillon noir, avec de l'ail & du poivre qu'ils disent être la meilleure nourriture des Indiens.

Et néanmoins après un dîner si magnifique ils se tiendront une demi-heure sur la porte pour se faire voir, & secouer les miettes de leurs habits, de leurs fraises & de leurs moustaches, & à se curer les dents comme s'il y étoit resté quelques os de perdrix; & si quelqu'un de leurs amis vient par hazard à passer par-là, ils ne manqueront pas de faire trouver à propos une miette sur leur moustache, & de dire en même-tems, ô Monsieur, que je viens de manger d'une excellente perdrix, pour dire qu'ils tiennent bonne table, quoi qu'ils n'ayent mangé que de ces frixolles ou fasoles bouillies.

Encore qu'ils vantent tant leur naissance, ils ne s'occupent pourtant qu'à élever du bétail, & leurs plus grandes richesses consistent en fermes où l'on nourrit des bœufs & des mulets.

Il est vrai qu'il y en quelques-uns qui dépendent d'eux, d'où ils sont appelez Commandeurs, & chaque habitant est obligé de leur payer tous les ans un certain droit en argent & en volailles.

Ils n'ont nulle inclination aux armes, & quoi qu'ils disent qu'ils voudroient bien voir l'Espagne, il n'y en a pourtant pas un qui veult s'être hazardé sur la mer; car ils estiment qu'il n'y a rien de meilleur que

que de dormir paisiblement dans son lit.
Cent bons Soldats battoient aisément tous ces Dons de Chiapa, & se rendoient maîtres de la ville, dont les avenues sont si ouvertes que les ânes & les mulets y entrent & en sortent à toute heure pour aller paître dans les champs.

Il y a néanmoins dans cette ville un Gouverneur & un Evêque.

La charge du Gouverneur est considérable, parce que son pouvoir s'étend fort loin, qu'il traite les Espagnols & les Indiens comme il lui plaît, & qu'il fait encore un très-grand trafic de cacao & de cochenille.

Mais les biens qui sont mal acquis ne profiterent jamais, comme l'expérimenta Dom Gabriel de Orellana qui étoit Gouverneur de cette ville & de ce pays lors que j'y étois, qui ayant envoyé pour la valeur de huit mille écus de cochenille, de cacao, de sucre & de cuirs par la rivière de Tabasco pour porter à la Havane, les perdit, & le tout tomba entre les mains des Hollandois.



CHAPITRE XVI.

De l'état Ecclésiastique de Chiapa, de l'étendue de l'Evêché, & de ce qui arriva à un Evêque, pour avoir voulu remédier à l'abus de l'usage du chocolat par les femmes dans l'Eglise pendant la Messe, qui le firent empoisonner dans du chocolat.

L'Evêché de cette ville vaut pour le moins huit mille ducats par an; & certes l'Evêque les mérite bien venant d'un Pays aussi éloigné qu'est l'Espagne, demeurer dans une Ville où il y a de si habiles gens que Dom Melchior de Velasco, & où les ânes sont nourris & élevés à si bon marché.

La plus grande partie du revenu de cet Evêque vient des offrandes qu'il reçoit tous les ans dans les gros bourgs des Indiens, où il va une fois l'année pour confirmer leurs enfans, n'y ayant pas un de ces enfans qui ne lui donnent un cierge de cire blanche avec un ruban, & du moins quatre reales en argent.

J'en ai même vû quelques-uns des plus riches, qui lui donnoient des cierges qui pesoient jusqu'à six livres, avec deux aunes de ruban, à dix sols l'aune, & qui étoient tout

que de dormir paisiblement dans son lit.
Cent bons Soldats battoient aisément tous ces Dons de Chiapa, & se rendroient maîtres de la ville, dont les avenues sont si ouvertes que les ânes & les mulets y entrent & en sortent à toute heure pour aller paître dans les champs.

Il y a néanmoins dans cette ville un Gouverneur & un Evêque.

La charge du Gouverneur est considérable, parce que son pouvoir s'étend fort loin, qu'il traite les Espagnols & les Indiens comme il lui plaît, & qu'il fait encore un très-grand trafic de cacao & de cochenille.

Mais les biens qui sont mal acquis ne profiterent jamais, comme l'expérimenta Dom Gabriel de Orellana qui étoit Gouverneur de cette ville & de ce pays lors que j'y étois, qui ayant envoyé pour la valeur de huit mille écus de cochenille, de cacao, de sucre & de cuirs par la rivière de Tabasco pour porter à la Havane, les perdit, & le tout tomba entre les mains des Hollandois.



CHAPITRE XVI.

De l'état Ecclésiastique de Chiapa, de l'étendue de l'Evêché, & de ce qui arriva à un Evêque, pour avoir voulu remédier à l'abus de l'usage du chocolat par les femmes dans l'Eglise pendant la Messe, qui le firent empoisonner dans du chocolat.

L'Evêché de cette ville vaut pour le moins huit mille ducats par an; & certes l'Evêque les mérite bien venant d'un Pays aussi éloigné qu'est l'Espagne, demeurer dans une Ville où il y a de si habiles gens que Dom Melchior de Velasco, & où les ânes sont nourris & élevés à si bon marché.

La plus grande partie du revenu de cet Evêque vient des offrandes qu'il reçoit tous les ans dans les gros bourgs des Indiens, où il va une fois l'année pour confirmer leurs enfans, n'y ayant pas un de ces enfans qui ne lui donnent un cierge de cire blanche avec un ruban, & du moins quatre reales en argent.

J'en ai même vû quelques-uns des plus riches, qui lui donnoient des cierges qui pesoient jusqu'à six livres, avec deux aunes de ruban, à dix sols l'aune, & qui étoient tout

couverts de simples reales depuis le bas jusqu'au haut; car les Indiens tirent vanité d'offrir ces grosses offrandes.

Celui qui étoit Evêque de cette Ville, lors que j'y étois, s'apelloit Dom Bernard de Salazar, qui me pria de l'accompagner un mois durant en la visite des bourgs qui sont proche de Chiapa, où il me donna la charge de tenir le bassin où les Espagnols & les Indiens apportent leurs offrandes pendant qu'il confirmoit leurs enfans, & comme j'avois soin avec un autre Chapelain de compter soigneusement l'argent avant que de le porter en la chambre de l'Evêque, je trouvai qu'à la fin du mois il avoit reçu seize cens ducats seulement en ces offrandes, sans compter ses droits pour la visite des Confratries qui sont fort riches en ce Pays-là, & dont les Evêques tirent de bons revenus dans leurs Diocèses.

Cet Evêque aussi bien que les autres qui sont dans les Indes étoit un peu trop attaché au bien; mais au reste il étoit de bonnes mœurs, & s'appliquoit à reformer les desordres qui se commettoient dans l'Eglise; mais il lui en coûta la vie avant que je partisse de Chiapa pour aller à Guatimala.

Les femmes de cette ville-là prétendent être sujettes à de si grandes debilitéés d'estomac, qu'elles ne sçavoient entendre une Messe basse, & encore moins la grande Messe & le sermon, sans boire un verre de chocolate tout chaud, & manger un peu de confitures pour se fortifier l'estomach.

Pour cet effet leurs servantes avoient accoutumé de leur apporter du chocolate dans

l'Eglise au milieu de la Messe ou du sermon, ce qui ne se pouvoit faire sans causer de la confusion, & sans interrompre les Prêtres ou les Prédicateurs.

L'Evêque voulant remédier à cet abus par les voyes de la douceur, leur fit diverses exhortations pour les prier de s'en abstenir; mais comme il vit que cela ne seroit de rien, & qu'elles continuoient toujours à faire la même chose au mépris de ses exhortations, il fit afficher une excommunication à la porte de l'Eglise contre toutes les personnes qui auroient la hardiesse d'y boire ou d'y manger pendant le service divin.

Cette excommunication choqua extrêmement toutes les femmes, particulièrement les demoiselles, qui dirent tout hautement que si l'on ne vouloit pas leur permettre de boire & de manger dans l'Eglise, qu'elles ne pourroient pas aussi continuer à y assister.

Les principales de ces demoiselles qui sçavoient l'amitié qui étoit entre l'Evêque, le Prieur & moi, nous vinrent trouver tous deux pour nous prier de faire en sorte que ce Prélat revoquat cette excommunication.

Nous fîmes ce que nous pûmes le Prieur & moi, pour porter l'Evêque à leur donner satisfaction, lui alléguant la coutume du Pays, la foiblesse des femmes & de leur estomach, l'averfion qu'elles auroient contre lui, & le danger qu'il y avoit que cela ne causât quelque sédition dans l'Eglise & dans la Ville, dont nous avions déjà quelques conjectures par ce que nous avions appris de quelques personnes.

Mais il répondit que sa vie ne lui étoit rien au prix de la gloire de Dieu & de celle de sa

maison, & que tout ce que nous lui avions dit n'étoit pas capable de lui faire faire la moindre chose contre son devoir.

Comme les femmes virent qu'il étoit si résolu, elles commencèrent non seulement à le mépriser, mais à se moquer de lui tout ouvertement, aussi bien que de son excommunication, & par mépris à boire plus que jamais dans l'Eglise, comme le poisson fait dans l'eau.

Cet excès fut cause qu'un jour il y eut une grande sédition dans l'Eglise Cathédrale, & que plusieurs épées furent tirées contre les Prêtres & les Chanoines qui s'étoient mis en devoir d'ôter aux servantes les vases où elles portoient du chocolat à leurs maîtresses, qui voyant que l'Evêque ne se pouvoit gagner ni par la force ni par la douceur, prirent la résolution d'abandonner l'Eglise Cathédrale, de sorte que de là en avant l'on n'y voyoit plus personne, & chacun alloit entendre la Messe & le sermon aux Eglises des Convents, où les Religieux les laissoient vivre à leur manière accoutumée, sans faire autre chose que de les exhorter amiablement, de sorte que par ce moyen les Religieux s'enrichirent aux dépens des Chanoines & de l'Eglise Cathédrale, où personne ne donnoit plus rien.

Cela ne dura pas long-tems, car l'Evêque se fâcha contre les Religieux, & fit publier une autre excommunication par laquelle il enjoignoit à tous les habitans de la ville de venir à l'Eglise Cathédrale; mais les femmes au lieu d'y obéir se tinrent resserrées dans leurs maisons un mois tout entier.

Pen-

Pendant ce tems-là l'Evêque tomba dangereusement malade, & se retira au Convent des Jacobins, parce qu'il s'étoit persuadé qu'il n'y avoit personne qui voulût prendre plus de soin de lui pendant sa maladie que le Prieur en qui il avoit une entière confiance.

L'on envoya querir des Medecins en divers endroits, mais tous demeurèrent d'accord que l'Evêque avoit été empoisonné, & lui-même le reconnut en mourant, priant Dieu de pardonner à ceux qui en étoient les auteurs, & le suppliant d'avoir pour agreable le sacrifice de sa vie qu'il offroit volontairement pour sa gloire & pour celle de sa maison.

Il ne fut pas plus de huit jours malade dans le Convent, & aussi-tôt qu'il fut mort tout son corps, sa tête & son visage s'enflèrent de telle sorte, qu'aussi-tôt qu'on lui touchoit la peau en quelque endroit, elle se crevoit & jettoit du pus, qui étoit une marque d'une corruption universelle dans tout le corps.

Il y avoit une demoiselle dans la ville qui étoit de ma connoissance, qu'on accusoit d'une trop grande familiarité avec un des pages de ce Prélat, & de lui avoir fait donner par ce page un verre de chocolat qui l'avoit empoisonné.

Je lui ai ouï dire à elle-même qu'il y avoit peu de gens qui fussent fâchez de la mort de l'Evêque, mais particulièrement que les femmes n'avoient aucun sujet d'en avoir du déplaisir, & qu'elle croyoit que puis qu'il avoit témoigné tant d'averfion contre le chocolat qu'on beuvoit dans l'Eglise, celui qu'il avoit bû dans sa maison ne s'étoit pas accommodé à son temperamment.

L 3 - Cela

Cela donna lieu ensuite à un Proverbe par tout ce Pays-là qu'il falloit prendre garde au chocolat de Chiapa, & moi-même je n'osois plus en boire après cela dans aucune maison que ce fut, si je n'étois bien assuré de l'affection de toute la famille.

Les femmes de cette ville sont adonnées à leurs plaisirs, & le démon leur a appris diverses manières d'attraits & d'hameçons pour attirer les âmes au péché & à la damnation, & si on les refuse, elles savent le moyen de s'en venger par un verre de chocolat, ou par une boîte de confitures qui portera la mort avec elle.

Cette demoiselle qui fut soupçonnée, & même fut en peine pour la mort de l'Evêque, m'envoyoit assez souvent des boîtes de chocolat ou de confitures que je recevois, parce que je les prenois comme des especes de reconnaissance de la peine que j'avois prise à lui enseigner un peu de Latin.

Elle étoit d'une humeur fort enjouée & agréable, où je ne trouvois point de mal jusqu'à ce qu'un jour elle m'envoya un fort beau fruit de Palmite, enveloppé dans un mouchoir & tout couvert de fleurs de jasmin & de roses.

Lors que je déliai le mouchoir je crus qu'entre les fleurs j'y trouverois quelque riche présent ou quelques pièces de huit; mais je fus fort étonné de n'y trouver autre chose que ce fruit-là, & encore plus, après l'avoir bien considéré, d'y trouver gravé dessus avec un couteau un cœur navré de deux flèches, par où je découvris facilement l'intention du cœur de celle qui me l'avoit envoyé.

Cela

Cela m'obligea d'être de là en avant plus circonspect & plus retenu à recevoir de ses présents, & à lui renvoyer son palmitte avec ces mots, *un fruit si froid n'a point d'effet.*

Ma résolution & ma réponse furent bientôt sçûes dans cette petite ville; ce qui mit cette demoiselle en colère contre moi, en sorte qu'elle m'ôta son fils qui venoit à mon école, & me menaçoit en plusieurs rencontres de me jouer un tour de Chiapa.

Ce qui m'obligea de me tenir sur mes gardes, en me souvenant du chocolat de l'Evêque, & je ne demeurai pas long-tems après en cette malheureuse ville, qui ne mérite d'autre louange sinon qu'elle est peuplée d'idiots, & de femmes qui ne sont habiles qu'à préparer du chocolat empoisonné.

CHAPITRE XVII.

Description de la Ville de Chiapa des Indiens, & de leurs Privileges, de leurs inclinations, de leur commerce, & de leurs occupations ordinaires.

MAIS à douze lieues de cette Ville il y a un autre Chiapa qui mérite plus de louange que celui-là.

Il est peuplé pour la plus grande partie par les Indiens, & c'est une des plus grandes vil-

L. 4

les

Cela donna lieu ensuite à un Proverbe par tout ce Pays-là qu'il falloit prendre garde au chocolat de Chiapa, & moi-même je n'osois plus en boire après cela dans aucune maison que ce fut, si je n'étois bien assuré de l'affection de toute la famille.

Les femmes de cette ville sont adonnées à leurs plaisirs, & le démon leur a appris diverses manières d'attraits & d'hameçons pour attirer les âmes au péché & à la damnation, & si on les refuse, elles savent le moyen de s'en venger par un verre de chocolat, ou par une boîte de confitures qui portera la mort avec elle.

Cette demoiselle qui fut soupçonnée, & même fut en peine pour la mort de l'Evêque, m'envoyoit assez souvent des boîtes de chocolat ou de confitures que je recevois, parce que je les prenois comme des especes de reconnaissance de la peine que j'avois prise à lui enseigner un peu de Latin.

Elle étoit d'une humeur fort enjouée & agréable, où je ne trouvois point de mal jusqu'à ce qu'un jour elle m'envoya un fort beau fruit de Palmite, enveloppé dans un mouchoir & tout couvert de fleurs de jasmin & de roses.

Lors que je déliai le mouchoir je crus qu'entre les fleurs j'y trouverois quelque riche présent ou quelques pièces de huit; mais je fus fort étonné de n'y trouver autre chose que ce fruit-là, & encore plus, après l'avoir bien considéré, d'y trouver gravé dessus avec un couteau un cœur navré de deux flèches, par où je découvris facilement l'intention du cœur de celle qui me l'avoit envoyé.

Cela

Cela m'obligea d'être de là en avant plus circonspect & plus retenu à recevoir de ses présents, & à lui renvoyer son palmitte avec ces mots, *un fruit si froid n'a point d'effet.*

Ma résolution & ma réponse furent bientôt sçûes dans cette petite ville; ce qui mit cette demoiselle en colère contre moi, en sorte qu'elle m'ôta son fils qui venoit à mon école, & me menaçoit en plusieurs rencontres de me jouer un tour de Chiapa.

Ce qui m'obligea de me tenir sur mes gardes, en me souvenant du chocolat de l'Evêque, & je ne demurai pas long-tems après en cette malheureuse ville, qui ne mérite d'autre louange sinon qu'elle est peuplée d'idiots, & de femmes qui ne sont habiles qu'à préparer du chocolat empoisonné.

CHAPITRE XVII.

Description de la Ville de Chiapa des Indiens, & de leurs Privileges, de leurs inclinations, de leur commerce, & de leurs occupations ordinaires.

MAIS à douze lieues de cette Ville il y a un autre Chiapa qui mérite plus de louange que celui-là.

Il est peuplé pour la plus grande partie par les Indiens, & c'est une des plus grandes vil-

L. 4 les

les qu'ils ayent dans toute l'Amérique où il y a pour le moins, quatre mille familles.

Les Rois d'Espagne ont donné plusieurs privilèges à cette ville; mais quoi qu'elle soit gouvernée par les Indiens, elle dépend pourtant du gouvernement de Chiapa des Espagnols, qui choisissent un Gouverneur Indien tel qu'il leur plaît avec les autres Officiers inférieurs.

Ce Gouverneur peut porter l'épée & le poignard, & jouit de plusieurs autres privilèges par dessus les autres Indiens.

Il n'y a aucune ville où il se trouve tant de gentilshommes Indiens qu'en celle-cy. Dom Philippe de Guzman en étoit Gouverneur lors que j'étois en ce País-là, qui étoit un fort riche Indien, & qui nourrissoit toujours dans son écurie une douzaine d'aussi beaux chevaux de main qu'aucun Gouverneur Espagnol qui fut dans le País, & n'avoit pas moins de courage qu'eux, comme il le montra par le procès qu'il soutint en la Chancellerie de Guatimala contre le Gouverneur de Chiapa Royal pour la défense des privilèges de sa ville où il dépensa beaucoup, & après avoir gagné son procès il en fit faire des réjouissances tant par terre que par eau si magnifiques qu'on n'auroit pu en faire davantage à la Cour de Madrid.

Cette ville est située sur le bord d'une grande rivière, sur laquelle il y a plusieurs bateaux où l'on a enseigné aux Indiens à faire des combats de mer en quoi ils sont extrêmement adroits, & à représenter les Nymphes de Parnasse, Neptune, Éole, & les autres Dieux des Payens, de sorte qu'ils se font admirer de tous les autres Indiens. Ils

Ils font une armée de mer avec leurs bateaux, avec quoi ils assiègent une ville dans les formes, & la pressent jusques à ce qu'ils l'obligent de se rendre, avec tant de courage & d'adresse qu'il semble qu'ils ayent été élevés toute leur vie dans les combats de mer.

Ils sont aussi extrêmement adroits à la course des taureaux, au jeu des cannes, à courir des chevaux, à dresser un camp, à la musique, à la danse, & aux autres exercices du corps, où ils ne cedent en rien aux Espagnols.

Ils bâtissent des villes & des châteaux de bois qu'ils couvrent de toille peinte; & qu'ils assiègent avec des bateaux où ils combattent les uns contre les autres, avec des fusées, des lances à feu & autres sortes de feux d'artifice, avec tant de courage & d'adresse, que s'il leur étoit permis de mettre en pratique sérieusement ce qu'ils ne font que par jeu, les Espagnols & les Religieux se repentiroient bientôt de les avoir rendus si habiles en ce métier-là.

Ils représentent souvent des Comedies qui sont leurs divertissemens ordinaires; mais avec tant de générosité qu'ils n'y épargnent point la dépense, pour régaler les Religieux & les habitans des bourgs qui leur sont voisins, particulièrement dans les jours de fête & de réjouissance publique, où il s'y trouve ordinairement un grand concours de peuple.

La ville est riche, parce qu'il y a quantité de riches habitans, qui trafiquent à la campagne comme font les Espagnols, & qui pratiquent entr'eux tous les métiers nécessaires dans une ville bien policée.

Ils.

les qu'ils ayent dans toute l'Amérique où il y a pour le moins, quatre mille familles.

Les Rois d'Espagne ont donné plusieurs privileges à cette ville; mais quoi qu'elle soit gouvernée par les Indiens, elle dépend pourtant du gouvernement de Chiapa des Espagnols, qui choisissent un Gouverneur Indien tel qu'il leur plaît avec les autres Officiers inferieurs.

Ce Gouverneur peut porter l'épée & le poignard, & jouit de plusieurs autres privileges par dessus les autres Indiens.

Il n'y a aucune ville où il se trouve tant de gentilshommes Indiens qu'en celle-cy. Dom Philippe de Guzman en étoit Gouverneur lors que j'étois en ce País-là, qui étoit un fort riche Indien, & qui nourrissoit toujours dans son écurie une douzaine d'aussi beaux chevaux de main qu'aucun Gouverneur Espagnol qui fut dans le País, & n'avoit pas moins de courage qu'eux, comme il le montra par le procès qu'il soutint en la Chancellerie de Guatimala contre le Gouverneur de Chiapa Royal pour la défense des privileges de sa ville où il dépensa beaucoup, & après avoir gagné son procès il en fit faire des réjouissances tant par terre que par eau si magnifiques qu'on n'auroit pû en faire davantage à la Cour de Madrid.

Cette ville est située sur le bord d'une grande riviere, sur laquelle il y a plusieurs bateaux où l'on a enseigné aux Indiens à faire des combats de mer en quoi ils sont extrêmement adroits, & à représenter les Nymphes de Parnasse, Neptune, Éole, & les autres Dieux des Payens, de sorte qu'ils se font admirer de tous les autres Indiens. Ils

Ils font une armée de mer avec leurs bateaux, avec quoi ils assiègent une ville dans les formes, & la pressent jusques à ce qu'ils l'obligent de se rendre, avec tant de courage & d'adresse qu'il semble qu'ils ayent été élevez toute leur vie dans les combats de mer.

Ils sont aussi extrêmement adroits à la course des taureaux, au jeu des cannes, à courir des chevaux, à dresser un camp, à la musique, à la danse, & aux autres exercices du corps, où ils ne cedent en rien aux Espagnols.

Ils bâtissent des villes & des chateaux de bois qu'ils couvrent de toille peinte; & qu'ils assiègent avec des bateaux où ils combattent les uns contre les autres, avec des fusées, des lances à feu & autres sortes de feux d'artifice, avec tant de courage & d'adresse, que s'il leur étoit permis de mettre en pratique serieusement ce qu'ils ne font que par jeu, les Espagnols & les Religieux se repentiroient bientôt de les avoir rendus si habiles en ce métier-là.

Ils representent souvent des Comedies qui sont leurs divertissemens ordinaires; mais avec tant de générosité qu'ils n'y épargnent point la dépense, pour régaler les Religieux & les habitans des bourgs qui leur sont voisins, particulièrement dans les jours de fête & de réjouissance publique, où il s'y trouve ordinairement un grand concours de peuple.

La ville est riche, parce qu'il y a quantité de riches habitans, qui trafiquent à la campagne comme font les Espagnols, & qui pratiquent entr'eux tous les métiers nécessaires dans une ville bien policée. Ils

Ils ne manquent ni de chair, ni de poisson; car la riviere qui passe devant la ville leur en fournit en abondance, & ils ont plusieurs fermes où il y a beaucoup de bétail.

Entre tous les Religieux qui sont établis en cette ville, ceux de l'Ordre de S. Dominique sont ceux qui tiennent le premier rang, ils y ont un fort beau Convent & une autre Eglise ou Chapelle qui en dépend.

La chaleur est si grande en ce lieu-là, que les Religieux & les Indiens sont obligez de porter ordinairement un linge autour de leur col pour s'effuyer, ce qui fait aussi qu'ils demeurent plus long-tems à table qu'ils ne feroient, parce qu'ils ne scauroient manger un morceau que les gouttes d'eau ne leur tombent tout le long du visage.

Les soirées néanmoins y sont fraîches & agréables, ce qui fait aussi qu'on les emploie à se divertir & à se promener dans les allées & les jardins qui sont sur le bord de la riviere.

A deux ou trois lieuës de la ville il y a deux Ingenios ou fermes de sucre, dont l'une appartient au Convent des Jacobins de Chiapa, & l'autre à celui des mêmes Religieux de cette Ville, où il y a près de deux cens Nègres & plusieurs Indiens qui travaillent continuellement à faire du sucre dont on fournit tout le païs; & l'on y élève aussi & aux environs un grand nombre de mulets & d'excellens chevaux.

La ville de Chiapa des Indiens & tous les autres Bourgs qui sont aux environs, ne manquent de quoi que ce soit que d'un climat plus temperé, & de froment qui n'y peut fructifier;

fer; mais ceux qui ne s'en peuvent passer en font venir de Chiapa des Espagnols, & des environs de Comitlan; quoique ce manque de bled n'y passe pas pour un défaut, parce qu'il y a une très-grande abondance de mahis dont les Espagnols & les Religieux font faire du pain, dont ils mangent avec autant d'appetit que de celui de froment.

Néanmoins les pauvres Espagnols & quelques Indiens qui ont appris à trafiquer, font un gain très-considerable des biscuits de froment qu'ils portent vendre dans les bourgs & villages; car quoiqu'ils soient durs & secs, les Indiens à qui c'est une nouveauté, ne laissent pas de les acheter, ou bien d'en faire échange avec du coton, dont il y a encore plus grande abondance dans ce païs-là que dans la vallée de Capanabastlan.



CHAPITRE XVIII.

Description de la Province des Zoques contiguë à celle de Chiapa, ses richesses, son commerce, & les avantages qu'elle a sur ses voisins pour le trafic & le transport de ses marchandises.

AU Païs de Chiapa est jointe la Province des Zoques, qui est la plus riche des Provinces de Chiapa, & s'étend d'un côté à Tabasco

Ils ne manquent ni de chair, ni de poisson; car la riviere qui passe devant la ville leur en fournit en abondance, & ils ont plusieurs fermes où il y a beaucoup de bétail.

Entre tous les Religieux qui sont établis en cette ville, ceux de l'Ordre de S. Dominique sont ceux qui tiennent le premier rang, ils y ont un fort beau Convent & une autre Eglise ou Chapelle qui en dépend.

La chaleur est si grande en ce lieu-là, que les Religieux & les Indiens sont obligez de porter ordinairement un linge autour de leur col pour s'effuyer, ce qui fait aussi qu'ils demeurent plus long-tems à table qu'ils ne feroient, parce qu'ils ne scauroient manger un morceau que les gouttes d'eau ne leur tombent tout le long du visage.

Les soirées néanmoins y sont fraîches & agréables, ce qui fait aussi qu'on les emploie à se divertir & à se promener dans les allées & les jardins qui sont sur le bord de la riviere.

A deux ou trois lieuës de la ville il y a deux Ingenios ou fermes de sucre, dont l'une appartient au Convent des Jacobins de Chiapa, & l'autre à celui des mêmes Religieux de cette Ville, où il y a près de deux cens Nègres & plusieurs Indiens qui travaillent continuellement à faire du sucre dont on fournit tout le païs; & l'on y élève aussi & aux environs un grand nombre de mulets & d'excellens chevaux.

La ville de Chiapa des Indiens & tous les autres Bourgs qui sont aux environs, ne manquent de quoi que ce soit que d'un climat plus temperé, & de froment qui n'y peut fructifier;

fer; mais ceux qui ne s'en peuvent passer en font venir de Chiapa des Espagnols, & des environs de Comitlan; quoique ce manque de bled n'y passe pas pour un défaut, parce qu'il y a une très-grande abondance de mahis dont les Espagnols & les Religieux font faire du pain, dont ils mangent avec autant d'appetit que de celui de froment.

Néanmoins les pauvres Espagnols & quelques Indiens qui ont appris à trafiquer, font un gain très-considerable des biscuits de froment qu'ils portent vendre dans les bourgs & villages; car quoiqu'ils soient durs & secs, les Indiens à qui c'est une nouveauté, ne laissent pas de les acheter, ou bien d'en faire échange avec du coton, dont il y a encore plus grande abondance dans ce païs-là que dans la vallée de Capanabastlan.



CHAPITRE XVIII.

Description de la Province des Zoques contiguë à celle de Chiapa, ses richesses, son commerce, & les avantages qu'elle a sur ses voisins pour le trafic & le transport de ses marchandises.

AU Païs de Chiapa est jointe la Province des Zoques, qui est la plus riche des Provinces de Chiapa, & s'étend d'un côté à Tabasco

basco d'où par la riviere de Crijalua l'on transporte les marchandises du pays avec assurance à Saint Jean de Ulhua ou la vraie Croix.

Elle trafique aussi avec le pays de Jucatan par le havre qu'on appelle le Port-Royal qui est entre Grijalua & Jucatan.

Néanmoins quoi que cette riviere de Tabasco ou de Grijalua & le Port-Royal soient fort commodes pour le commerce de la Province des Zoques; ils sont pourtant cause que les Espagnols n'y vivent qu'en crainte, parce qu'ils en connoissent la foiblesse, & qu'ils savent bien que si quelque nation étrangere vouloit se hasarder courageusement d'entrer dans le pays par quelque'une de ces deux entrées, ils pourroient conquerir tout le pays de Chiapa, & de-là passer jusqu'à Guatimula.

Mais parce que la riviere de Tabasco est peu profonde, & le climat trop chaud, où les bourgs sont aussi fort incommodés des mouchetons, & que la principale marchandise de ce pays-là n'est que du Cacao, cela a empêché les Anglois & les Hollandois, après avoir entré dans la riviere, de passer outre, & s'en sont retournés abandonnant un pays riche & les moyens d'immortaliser leur nom par la considération de quelques obstacles ou de quelques difficultez de peu de conséquence.

Les bourgades de cette Province des Zoques ne sont pas fort grandes, mais elles sont riches, parce qu'il y a quantité de soye, & la meilleure cochenille de toute l'Amérique, & même il n'y a point de Province où il s'en trouve plus qu'en celle-ci. Il

Il y a peu d'Indiens qui n'ayent leurs vergers plantés de ces arbres où s'engendrent les vers qui nous fournissent cette riche marchandise; non pas, qu'ils l'estimassent beaucoup d'eux-mêmes, mais parce qu'ils ont vu que les Espagnols en faisoient grand état & leur en offroient de l'argent, les contraignant mêmes de les cultiver dans les endroits où ils ont reconnu qu'ils croissoient mieux qu'ailleurs.

Il y a une telle quantité de soye en ce pays-là, que le principal trafic des Indiens consiste en des tapis de soye de toutes couleurs que font leurs femmes, qu'ils vendent après aux Espagnols qui les achètent pour les envoyer en Espagne.

C'est une chose admirable de voir la diversité des ouvrages de ces Indiens, qui sont si beaux & si bien faits qu'ils pourroient servir de patrons aux meilleures maîtresses d'Angleterre.

Le peuple de ce pays-là est spirituel & ingénieux & bien fait de corps; vers Tabasco le climat est chaud, mais au dedans du pays il y a des endroits où il fait fort froid.

Il y a grande abondance de mahis, mais il n'y a point de froment; aussi n'y a-t-il pas tant de bétail qu'aux environs de Chiapa; pour du gibier, de la volaille, & des coqs d'inde, il s'y en trouve autant qu'en aucun endroit que ce soit. La Province des Zeldales est située derrière celle des Zoques, s'étendant depuis la mer du Nord dans le continent jusques vers Chiapa, & en quelques endroits vers le Nord-Ouest elle touche aux frontieres de Comilan; du côté du Sud-Ouest

Où est elle joint aux Indiens qui n'ont pas encore été assujettis par les Espagnols, & qui font souvent des courses sur les Indiens Chrétiens, brûlant leurs villages & emmenant leur bétail.

La principale ville de cette Province s'appelle Ococingo, qui sert de frontière contre ces Infidèles.

Cette Province passe pour être riche entre les Espagnols, parce qu'il y a grande quantité de Cacao, qu'ils estiment beaucoup, à cause qu'ils en font leur chocolat, & d'une autre dentée qu'ils nomment Achiotte avec quoi ils donnent la couleur à ce breuvage. Achiotte est une graine dont se fait une teinture qu'on appelle *rocou* en Europe: Ils'en trouve en toutes les Isles & Terre ferme d'entre les Tropiques.

Il y a aussi grand nombre de pourceaux, de volailles, de coqs-d'inde, de cailles, de bétail, de brebis, de mahis, de miel; & lors que j'y étois l'on étoit après à faire faire un moulin à sucre proche d'Ococingo, où l'on croit que les cannes de sucre viendront aussi bien qu'aux environs de Chiapa des Indiens.

Le pays pour la plupart est haut & montagneux, mais la ville d'Ococingo est située dans une agréable vallée où il y a plusieurs courans & ruisseaux d'eau douce qui fait qu'on croit que c'est un lieu fort propre pour la culture du sucre.

Les Religieux ont aussi fait semer du froment en cette vallée, où il est fort bien venu & s'est trouvé très-excellent.

Après avoir décrit tout le pays de Chiapa,

pa, qui est environnée d'un côté par Socotuzco, & de là presque jusqu'à Guatimala par la Province de Suchutepeque; & de l'autre par Tabasco, & la Province des Zeldales où il se trouve tant de Cacao & d'Achiotte, qui sont les principales drogues dont on fait le chocolat, avant que de sortir de Chiapa pour aller à Guatimala, je veux dire quelque chose de ces deux boissons qui sont en si grand usage entre les Espagnols, & qui à mon sens ne devoient pas être méprisées, mais qui plutôt devoient être connues de toutes les Nations, pour remédier par leur usage à tant d'abus qui se commettent par le vin & les autres breuvages qu'on estime tant en l'Europe.

CHAPITRE XIX.

Du Chocolat & de l'Atolle qui sont les deux breuvages dont on se sert ordinairement dans les Indes, & des diverses façons de les apprêter, avec les qualitez des ingrédients qui entrent en leur composition.

LE Chocolat étant aujourd'hui en usage, non seulement dans toutes les Indes Occidentales, mais aussi en Espagne, en Italie, & en Flandres, avec l'approbation de plusieurs savans Medecins, entre lesquels Antoine

Où est elle joint aux Indiens qui n'ont pas encore été assujettis par les Espagnols, & qui font souvent des courses sur les Indiens Chrétiens, brûlant leurs villages & emmenant leur bétail.

La principale ville de cette Province s'appelle Ococingo, qui sert de frontière contre ces Infidèles.

Cette Province passe pour être riche entre les Espagnols, parce qu'il y a grande quantité de Cacao, qu'ils estiment beaucoup, à cause qu'ils en font leur chocolat, & d'une autre dentée qu'ils nomment Achiotte avec quoi ils donnent la couleur à ce breuvage. Achiotte est une graine dont se fait une teinture qu'on appelle *rocou* en Europe: Ils'en trouve en toutes les Isles & Terre ferme d'entre les Tropiques.

Il y a aussi grand nombre de pourceaux, de volailles, de coqs-d'inde, de cailles, de bétail, de brebis, de mahis, de miel; & lors que j'y étois l'on étoit après à faire faire un moulin à sucre proche d'Ococingo, où l'on croit que les cannes de sucre viendront aussi bien qu'aux environs de Chiapa des Indiens.

Le pays pour la plupart est haut & montagneux, mais la ville d'Ococingo est située dans une agréable vallée où il y a plusieurs courans & ruisseaux d'eau douce qui fait qu'on croit que c'est un lieu fort propre pour la culture du sucre.

Les Religieux ont aussi fait semer du froment en cette vallée, où il est fort bien venu & s'est trouvé très-excellent.

Après avoir décrit tout le pays de Chiapa,

pa, qui est environnée d'un côté par Socotuzco, & de là presque jusqu'à Guatimala par la Province de Suchutepeque; & de l'autre par Tabasco, & la Province des Zeldales où il se trouve tant de Cacao & d'Achiotte, qui sont les principales drogues dont on fait le chocolat, avant que de sortir de Chiapa pour aller à Guatimala, je veux dire quelque chose de ces deux boissons qui sont en si grand usage entre les Espagnols, & qui à mon sens ne devoient pas être méprisées, mais qui plutôt devoient être connues de toutes les Nations, pour remédier par leur usage à tant d'abus qui se commettent par le vin & les autres breuvages qu'on estime tant en l'Europe.

CHAPITRE XIX.

Du Chocolat & de l'Atolle qui sont les deux breuvages dont on se sert ordinairement dans les Indes, & des diverses façons de les apprêter, avec les qualitez des ingrédients qui entrent en leur composition.

LE Chocolat étant aujourd'hui en usage, non seulement dans toutes les Indes Occidentales, mais aussi en Espagne, en Italie, & en Flandres, avec l'approbation de plusieurs savans Medecins, entre lesquels Antoine

toine Colmenero de Ledesme qui a demeuré dans les Indes, en a composé un excellent Traité où il parle doctement de la nature & des propriétés de ce breuvage; j'ai crû que je devois aussi écrire en ce lieu ce que j'en ai appris sur les lieux & reconnu par mon expérience pendant douze ans.

Le nom de Chocolate est Indien, composé de *ate* comme disent quelques-uns, ou comme disent quelques autres de *alte* qui signifie de l'eau au langage de Mexique, & du bruit ou du son que l'eau fait dans le vaisseau où l'on met le Chocolate, où elle fait comme *choco*, *choco*, *choco*, quand on la remue dans un vase appelé Chocolatiere avec un moulinet jusqu'à ce qu'elle s'élève en bulles & en écume.

Comme le nom en est composé, nous pouvons l'appeler aussi une confection ou un breuvage composé de plusieurs ingrédients, conforme à la différence du tempérament de ceux qui s'en servent.

Mais le principal ingrédient de tous ceux qui entrent en cette composition & sans lequel on ne la feroit faire, est le Cacao qui est une maniere de noisette ou du noyau plus gros qu'une amande, qui croît sur un arbre qu'on appelle l'arbre de Cacao dans une grande gousse où il se trouve par fois jusqu'à 30. ou 40. de ces amandes.

Quoi que le Cacao comme tous les autres simples, participe des qualités des quatre éléments; néanmoins l'opinion qui est la plus reçue entre les Medecins, est qu'il est froid & sec comme l'élément de la terre, & par conséquent de qualité astringente.

Mais

Mais comme il participe aussi des autres éléments, & particulièrement de l'air qui est chaud & humide, delà vient qu'il a des parties onctueuses, en sorte qu'on en tire une maniere de beurre, dont j'ai vû que les femmes des Crioles se frotoient le visage pour se rendre le teint plus uni.

L'on ne doit pas trouver incroyable ce que l'on dit du Cacao, qu'il est froid & sec, & puis chaud & humide: car quoi-que l'expérience vaille plus que tous les raisonnemens du monde; néanmoins les exemples serviront à éclaircir cette vérité.

Premierement dans la Rubarbe, quoi-que'elle ait en soi des qualités chaudes & purgatives, elle en a néanmoins d'autres qui sont froides, sèches & astringentes, & propres à fortifier l'estomac & guérir le flux de ventre.

Cela paroît encore dans l'Acier, qui quoi qu'il participe de la nature de la terre, en ce qu'il est pesant, resserré, froid & sec, & qu'on l'estimeroit contraire à la guérison des opilations du foye & de la rate, on s'en sert néanmoins comme d'un remède spécifique propre pour les guérir.

L'autorité de Galien peut encore éclaircir ceci, qui enseigne au troisième livre des qualités des simples que la plupart des médicaments qui paroissent simples à nos sens, sont naturellement composés & contiennent en eux des qualités contraires, comme une qualité expulsive & une qualité retentive; une qualité qui grossit & l'autre qui atténue, ou qui rarefie & qui condense.

Et dans le quinzième chapitre du même livre
Tom. II. M vre

vre il raporte l'exemple du bouillon d'un coq qui lâche le ventre, & la chair qui a la vertu de le resserter.

Et pour montrer encore que cette qualité différente se trouve en diverses substances ou parties des médicamens simples, il raporte au dix-septième chapitre du premier livre des simples médicamens, l'exemple du lait où l'on trouve trois substances différentes & que l'on sépare les unes d'avec les autres, sçavoir la substance fromageuse qui a la vertu d'arrêter le flux de ventre, la substance du lait qui est purgative, & celle du beurre qui est anodine.

Nous trouvons aussi trois substances dans le moust, sçavoir la substance du marc qui est terrestre & la plus abondante, un autre qui en est comme la fleur qui est l'écume ou la lie, & finalement une troisième substance plus pure qui est proprement le vin; & chacune de ces substances contient en soi diverses qualitez & propriétés, soit dans la couleur, soit dans l'odeur ou autres semblables accidens.

Ce qui s'accorde aussi à la raison, si nous considérons que les alimens que nous prenons, quelques simples qu'ils soient ne laissent pas d'engendrer ou de produire les quatre humeurs dans le foye, qui different non seulement en température, mais aussi en substance; & selon que l'aliment participe plus ou moins d'une de ces humeurs; l'humeur se trouvera aussi plus ou moins prédominante.

D'où nous pouvons conclure, que lors que le Cacao est moulu & remué, les diverses

parties que la nature lui a données se mêlent artificiellement & intimement les unes avec les autres; de sorte que les parties onctueuses, chaudes & humides se trouvant mêlées avec celles qui sont terrestres, les répriment & les tempèrent, en sorte qu'elles ne sont plus si astringentes qu'auparavant, mais deviennent plus tempérées, & plus conformes au tempérament chaud & humide de l'air, qu'à la froideur & sécheresse de la terre; comme il paroît lors qu'on le rend propre à le prendre en breuvage; qu'à grand peine a-t-on donné deux tours de moulinet qu'il s'élève une écume grasse, par où l'on peut remarquer combien il participe de cette partie onctueuse.

De maniere que par ce qui a été dit ci-dessus, l'on peut voir aisément l'erreur de ceux qui parlant du Chocolate disent qu'il engendre des opilations, parce que le Cacao est astringent, comme si sa faculté astringente n'étoit pas corrigée & tempérée par le mélange intime de ses parties les unes avec les autres lors qu'il est moulu, comme j'ai déjà dit; outre qu'il y entre tant d'autres ingrédiens, qui sont naturellement chauds, qu'il faut par nécessité qu'il ait la faculté d'ouvrir & d'atténuer, & non pas de resserter.

Mais laissant à part toutes ces raisons, cette vérité paroît évidemment dans le Cacao même: car s'il n'est ni moulu, ni remué, ni composé, comme il l'est dans le Chocolate, mais seulement mangé comme il est dans le fruit, ainsi que font plusieurs femmes des Cioles & des Indiens, il cause de grandes

obstructions, & leur rend le teint pâle & blême, comme celles qui ont les pâles couleurs, & qui mangent de la terre des pots, ou plâtre des murailles, comme font souvent les femmes Espagnoles, pour se faire venir le teint de cette couleur qu'elles estiment par dessus toute autre, quoi que cela leur cause des obstructions fâcheuses; de sorte qu'on voit par-là qu'il n'y a point d'autre raison que le Cacao étant mangé tout crud produise les mêmes effets, sinon que les parties différentes n'étant pas assez mêlées en le mangeant, ont besoin de ce mélange artificiel dont nous avons parlé ci-devant.

L'arbre qui porte ce fruit est si tendre, & le terroir où il croît est si chaud, que pour le garantir des ardeurs du Soleil ils plantent d'autres arbres qu'ils appellent les meres du Cacao, & quand ces arbres sont crus à une hauteur capable de faire de l'ombrage aux arbres de Cacao, ils plantent au dessous les Cacaotals ou arbres de Cacao, afin que, lorsqu'ils commenceront à sortir de terre, ces autres arbres leur puissent servir d'abri, & comme leurs meres les nourrir & le défendre du Soleil.

Le fruit ne vient pas aussi tout nud, mais couvert & envelopé dans une grande gousse ou écosse comme j'ai déjà dit, & encore chaque amande est envelopée d'une peau blanche pleine de jus que les femmes sucent avec délices, parce qu'il est rafraîchissant & se fond en eau dans la bouche.

Il y a deux sortes de Cacao, l'un est commun qui est d'une couleur obscure tirant sur le rouge, qui est rond & piqueté au bout; l'autre

est plus large, plus gros, plus plat, qu'ils appellent Parlaxe, qui est blanc & plus dessiccatif que l'autre, aussi est-il à meilleur marché de beaucoup.

Celui-ci particulièrement empêche le sommeil plus que l'autre; c'est pourquoi l'on ne s'en sert pas tant que de l'ordinaire, & il n'y a guères que le commun peuple qui en use.

Quant aux autres ingrédients qui entrent dans la composition du Chocolate, il y a une notable différence: car quelques-uns y mettent du poivre noir, que les Médecins n'approuvent pas, parce qu'il est chaud & sec, si ce n'est pour ceux qui ont le foye froid, & qui ont besoin de s'échauffer.

Mais ordinairement au lieu de ce poivre, l'on y met du poivre rouge & long, qu'on appelle Chile ou Piment, qui, quoi qu'il soit chaud en la bouche, est néanmoins froid & humide en l'opération.

Il y entre aussi du sucre blanc, de la canelle, du girofle, de l'anis, des amandes, des noisettes, de l'orejevala, bainilla, du sapoyal, de l'eau de fleur d'orange, du musc, & autant d'achiotte qu'il en faut pour lui donner la couleur d'une brique rouge.

Mais la dose de ces ingrédients qui entrent avec le Cacao, doit être proportionnée à la diversité des tempéramens de ceux qui s'en servent.

La dose qu'Antoine Colmenero prescrivait ordinairement, étoit de mettre avec une centaine de Cacao, deux gosses de Chile ou poivre long, une poignée d'anis & d'orejevala, & deux de fleurs de mesachusil ou bainilla,

bainilla, ou au lieu de cela six roses d'Alexandrie mises en poudre, deux dragmes de canelle, une douzaine d'amandes & autant de noisettes, demi livre de sucre blanc, & d'Achiote ce qu'il en faut seulement pour lui donner la couleur.

Cet Auteur ne jugeoit pas à propos d'y ajoûter du girofle, du musc, ni aucunes eaux de senteur; mais néanmoins on s'en sert beaucoup dans les Indes.

D'autres ont accoustumé d'y mettre du mahis qui est venteux: mais ceux-ci le font pour leur intérêt seulement, afin d'augmenter la quantité du Chocolate, parce que la mesure du mahis qui contient un boisseau & demi ne se vend que quatre francs, & la livre du Chocolate vaut quarante sols qui est le prix ordinaire.

La canelle est estimée le meilleur de tous les ingrédients qui y entrent, & pas un ne la rejette, parce qu'elle est chaude & sèche au troisième degré, elle provoque l'urine, & soulage les reins de ceux qui sont affligés de quelque indisposition froide, elle est bonne pour les yeux, & est aussi fort cordiale, comme dit l'Auteur de ces Vers.

*Commoda & urinae cinamomum & renibus offert,
Lumina clarificat, dira venena fugat.*

L'Achiote a une qualité qui pénètre & atenuë, comme il paroît par la pratique ordinaire des Medecins des Indes qui expérimentent tous les jours ses effets, & l'ordonnent à leurs malades, pour inciser & atenuer les humeurs crasses & grossières qui causent

causent la difficulté de la respiration & la retention de l'urine; de sorte qu'ils s'en servent pour toutes sortes d'opilations, & l'ordonnent aussi aux difficultez de la poitrine, aux obstructions des visceres, & autres semblables incommoditez.

L'Achiote croît aussi sur un arbre dans des gouffes rondes qui sont remplies de grains rouges avec quoi l'on fait l'achiote, qu'on réduit premierement en pâte, puis après l'avoir fait sécher l'on en forme des boules rondes, des gâteaux, ou de petites briques que l'on vend ensuite à un chacun.

Quant au poivre long il y en a de quatre sortes; le premier s'appelle Chilchotes; & le second qui est fort petit Chilterpin, qui ont tous deux le goût fort aigu & grandement piquant; le troisième s'appelle Tonalchiles, qui est médiocrement chaud, & que les Indiens mangent avec du pain comme d'autres fruits.

Mais celui que l'on employe ordinairement dans le Chocolate se nomme Chilpelagua, qui a sa gouffe fort large, & n'est pas si piquant que le premier, ni si doux que le dernier.

Le Mechasuchil ou Bainilla qui est aussi un de ces ingrédients est purgatif.

L'on employe ordinairement tous ces ingrédients dans le Chocolate, les uns y en mettant plus, les autres moins selon leur fantaisie.

Mais le commun peuple comme les Nègres & les Indiens, n'y mettent ordinairement que du Cacao, de l'Achiote, du Mahis & un peu de Chiles & d'Anis.

Quoi

Quoi que le Cacao soit mêlé avec toutes ces drogues qui sont chaudes, néanmoins comme il les surpasse de beaucoup en quantité, il les tempere par sa froideur comme elles servent aussi à le moderer; de sorte que par ce moyen la confection du Chocolat n'est pas si froide que le reste des autres ingrédients; mais il en résulte par l'action des uns sur les autres un tempérament moderé, qui est également bon pour toutes sortes d'estomacs, pourvu que l'on en use avec modération.

Pour faire cette composition l'on broye le Cacao, & les autres ingrédients dans un mortier de pierre, ou comme font les Indiens on les broye sur une pierre large, qu'ils appellent Metatte faite tout exprès pour cela.

Mais avant que de les broyer on les fait bien sécher sur le feu à la réserve de l'achiotte, afin de les pouvoir réduire en poudre, les remuant incessamment de peur qu'ils ne se brûlent ou se noircissent: car quand ils sont trop desséchés ils deviennent amers & perdent leur force.

La canelle, le poivre long, & l'anis doivent être pilez avant que de les mêler avec le Cacao, qu'on pile derechef ensemble jusques à ce que le tout soit réduit en poudre; & en les pilant il faut tourner le pilon afin qu'ils se mêlent bien tous ensemble.

Chacun de ces ingrédients doit être pilé à part, & puis il les faut mettre tous ensemble dans le vaisseau où est le Cacao; puis il les faut brasser tous ensemble avec une cueiller, & mettre cette pâte dans le mortier, sous lequel il y ait un peu de feu seulement pour l'échauffer

chauffer tout doucement: car s'il y en a trop la partie onctueuse se desséchera.

L'Achiote y doit aussi être mis pendant qu'on le broye, afin qu'il en puisse prendre plus aisément la couleur, & tous les ingrédients doivent être saisez à la réserve du Cacao.

Lorsque tout est bien broyé & incorporé, ce qui se connoît quand la pâte devient courte, l'on prend une partie de la pâte qui est presque liquide avec une cueiller & l'on en fait des tablettes, ou bien sans cueiller on la met dans des boîtes où elle s'endurcit quand elle devient froide.

Ceux qui en font des tablettes, mettent une cueillerée de la pâte sur une feuille de papier; mais les Indiens la mettent sur une feuille de palmite; & puis la posent à l'ombre où elle s'endurcit; car elle se fond & liquesce au Soleil; puis en tournant la feuille de papier ou de palmite, la tablette en tombe facilement à cause que la pâte est grasse, mais si on la met en quelque vaisseau de terre ou de bois: elle s'y attache si fort qu'on ne la peut avoir qu'avec beaucoup de peine en gratant ou rompant le vaisseau.

La maniere de le boire est diverse: car les uns comme à Mexique, le prennent tout chaud avec de l'Atolle, en faisant dissoudre une tablette dans de l'eau chaude, & puis le remuant dans la coupe où on le boit avec un moulinet, & quand il est devenu en écume on remplit la coupe d'Atolle tout chaud, puis on le boit peu à peu.

Il y a encore une autre maniere, qui est qu'après que l'on a dissout le Chocolat dans

de l'eau froide & remuë avec le moulinet, l'écume en étant ôtée & mise dans un autre vase, on met le reste sur le feu avec du sucre autant qu'il en faut pour le rendre doux, & lors qu'il est encore chaud on le verse dessus l'écume qu'on a séparé, & puis on le boit.

Mais la maniere la plus commune est de bien faire chauffer l'eau, puis en remplir la moitié de la coupe où l'on veut boire, & y dissoudre une tablette ou deux ou plus jusques à ce que l'eau soit assez épaissie, puis le bien remuër avec le moulinet, & quand il est assez bien battu & converti en écume de remplir la coupe d'eau chaude, & de le boire après y avoir mis du sucre ce qu'il en faut, & manger un peu de conserve ou de masepain trempé dans le Chocolate.

Il y a encore une autre maniere d'en user qui se pratique principalement en l'Isle de Saint Domingue, qui est de mettre le Chocolate dans un vase où il y a un robinet avec un peu d'eau, puis le laisser bouillir jusqu'à ce qu'il soit dissout, & y mettre de l'eau & du sucre suffisamment selon la quantité du Chocolate, & puis le faire bouillir derechef jusques à ce qu'il se fasse une écume onctueuse par dessus, & le boire après cela.

Il y a encore un autre maniere de boire le Chocolate froid, dont les Indiens se servent dans leurs festins & réjouissances, afin de se rafraichir, qui se fait ainsi.

On prend le Chocolate dans lequel on n'a mis que peu ou point d'autres ingrédients, & l'ayant dissout dans de l'eau froide avec le moulinet, l'on en ôre l'écume ou la partie grasse qui s'élève par dessus en grande quan-

tité, particulièrement quand le Cacao est vieux & commence à se corrompre.

On met l'écume dans un plat à part, & on met du sucre avec celui d'où l'on a tiré l'écume, que l'on verse de haut ensuite sur l'écume, & puis on le boit ainsi tout froid.

Ce breuvage est si froid qu'il y a peu de gens qui s'en puissent servir: car l'on a trouvé par expérience qu'il est nuisible, & cause des douleurs d'estomach, & particulièrement aux femmes.

La troisième maniere de le préparer est celle de toutes qui est la plus en usage, parce qu'en cette maniere-là il ne fait aucun mal; & je ne voi pas de raison pourquoi l'on ne s'en doive aussi bien servir en Angleterre comme on fait en d'autres pays, dont les uns sont chauds, & les autres sont froids: car dans tous les endroits où l'on s'en sert le plus, soit dans les Indes, soit en Espagne, en Italie, & même en Flandres qui est un pays froid, l'on trouve qu'il s'accorde au tempérament d'un chacun.

Il est vrai qu'on s'en sert beaucoup plus dans les Indes que dans l'Europe, parce qu'en ces pays-là l'on est bien plus sujet aux foiblesses d'estomach qu'en celui-ci, à quoi l'on remédie par un verre de bon Chocolate qui remet & fortifie d'abord l'estomach.

Je puis dire en mon particulier que je m'en suis servi pendant douze ans sans discontinuation, en prenant un verre le matin, un autre avant d'îner sur les neuf ou dix heures, & encore un autre une heure ou deux après d'îner, & un autre enfin sur les quatre ou cinq heures après midi.

Mais lors que j'avois dessein d'étudier le soir, j'en prenois encore un verre sur les sept à huit heures, avec quoi j'étudiois facilement sans dormir jusques à minuit.

Que si par hazard ou par négligence je manquois d'en prendre à ces heures-là, je ne manquois pas aussi-tôt de sentir des foiblesses d'estomac & comme des défaillances ou maux de cœur.

De sorte qu'en en usant ainsi je vécus pendant douze ans en ces pays-là dans une parfaite santé, sans aucunes obstructions ni oppilations, & sans avoir de fièvre ni d'autre semblable indisposition.

Ce n'est pas pourtant que je veuille régler autrui par moi-même, ni faire le médecin pour ordonner la dose de ce breuvage, ni en prescrire le temps, & encore moins desfinir ceux qui s'en doivent servir.

Je dirai seulement qu'il y en a eu quelques-uns qui s'en sont mal trouvez, soit pour y avoir mis trop de sucre qui lâche l'estomac, ou pour en avoir bû trop souvent.

Mais je puis dire aussi que ce n'est pas seulement du Chocolate, mais de tous les autres breuvages, que si l'on en boit trop, au lieu que d'eux-mêmes ils sont bons ils peuvent devenir nuisibles.

Que s'il a causé des oppilations à quelques-uns, c'est parce qu'ils en prenoient trop souvent comme lorsqu'on boit trop de vin au lieu de fortifier & échauffer il engendre des maladies froides, parce que la nature ne le peut surmonter, ni digerer cette grande quantité pour la changer en bonne nourriture.

De

De même celui qui boit du Chocolate plus qu'il ne faut, parce qu'il a des parties onctueuses ou grasses, dont la distribution étant en trop grande quantité ne se peut pas faire facilement par tout, il faut par nécessité que ce qui reste dans les petites veines du foye y cause des oppilations & des obstructions.

Enfin pour conclusion j'ajouterais ce que j'ai oüi dire de ce breuvage Indien aux Médecins des Indes, & ce que j'ai vû par expérience en plusieurs autres personnes, quoi que je n'aye pas trouvé cet effet en moi, qui est que ceux qui boivent beaucoup de Chocolate deviennent gras & replets, ce qui semble difficile à croire, puis que tous les ingrédients qui le composent, à la réserve du Cacao, amaigrissent plutôt qu'ils n'engraissent, parce qu'ils sont chauds & secs au troisième degré.

De plus nous avons dit aussi que les qualités qui prédominent dans le Cacao sont le froid & le sec, qui ne sont nullement propres à nourrir & à augmenter la substance du corps.

Mais on peut répondre à cela que les parties onctueuses qu'on a montré être dans le Cacao sont celles qui engraisent, & que les autres ingrédients de cette composition qui sont chauds leur servent de véhicule pour passer au foye & aux autres parties, jusques à ce qu'elles viennent aux parties charnuës, où trouvant une substance qui est chaude & humide, comme le sont ces parties onctueuses, elles s'y convertissent en la même substance, & ainsi nourrissent la chair & engraisent le corps.

L'on me demandera comment nous pourrions

N 3

rions

Chocolate parfumé, & une autre boîte fort grande où il y avoit de quatre sortes de conserves qui étoient toutes dorées par dessus, outre quantité de masepains & de biscuits, & avec cela une douzaine de piastres de huit dans un mouchoir, qui étoit un present plutôt digne d'être fait à un homme de qualité qu'à un pauvre Religieux mendiant.

Dom Melchior de Velasco la surpassa encore, mais j'entens en paroles & en complimens: car pour ce qui est des effets lui & tous les autres Crioles n'aprochent pas de la générosité des naturels Espagnols.

La première ville où j'arrivai fut à Theopixca à six lieues de Chiapa, qui est une belle & grande ville d'Indiens, qui après ceux de l'autre Chiapa sont estimez les plus adroits à monter à cheval.

Ce qu'il y a de plus remarquable en cette ville, est l'Eglise qui est grande & bien bâtie, où il y a aussi une fort bonne musique.

Le Vicaire ou Curé de ce lieu-là étoit un Religieux Criole, nommé frere Pierre Martin, qui ne nous pouvoit souffrir le Prieur ni moi: mais qui ne laissa pas néanmoins de me témoigner en aparence beaucoup de civilité, & de me bien régaler pendant deux jours, sachant bien le pouvoir que j'avois auprès du Prieur.

Comme j'étois ennuyé de ses complimens que je sçavois bien n'être pas trop sinceres, mais pleins de dissimulation, je pris congé de lui le troisième jour, mais il ne voulut pas me quitter, & me voulut accompagner jusqu'à Comitlan, où j'étois invité par le Prieur de ce Couvent-là qui étoit un François nommé frere-

frere Thomas Rocolan, qui se trouvant seul entre les Espagnols, parce qu'il n'y avoit que lui & moi d'étrangers en tout ce Pais-là, desiroit avoir ma connoissance & lier amitié avec moi.

Pour la commencer il vint au devant de moi jusques à la moitié du chemin avec plusieurs Indiens qui étoient à cheval, ayant fait préparer un lieu propre pour nous reposer, & où nous pûssions nous entretenir quelque temps pendant qu'on nous accommoderoit du Chocolate & d'autres rafraichissemens.

Mais le Criole Pierre Martin n'étoit pas peu jaloux de voir que l'on me faisoit tant de caresses en ce pays là, comme je l'appris ensuite dans le Couvent; quoi qu'il me fit beaucoup plus de complimens que ce bon François; aussi sçavois-je bien qu'il y avoit une grande différence entre ses paroles pleines de dissimulation, & la sincérité des intentions de cet ami.

Je demurai huit jours entiers à Comitlan, pendant lesquels je me promenai avec le Prieur dans les bourgs des Indiens, & au bas la montagne dans la vallée de Capanabastla, où je me divertis agréablement avec les Religieux & les Indiens qui me régalerent à la mode de ce pays-là, où je puis dire que l'on est bien plus sçavant en la science d'Epicure qu'en Angleterre ni en aucun endroit de l'Europe, & les Espagnols mêmes avoient qu'ils ont appris des Indiens plusieurs manieres d'apporter les viandes & faire des festins; qu'ils ignoroient avant la conquête des Indes.

Après que les huit jours furent passés, le Prieur François me conduisit à Izquintenan-
go,

go, pour me faire pourvoir de tout ce qui m'étoit nécessaire pour passer les montagnes Cuchumatlanes.

Cette ville comme j'ai dit ci-devant, est située presque au bout de la vallée de Capanabattla, & à deux lieues de Cuchumatlanes.

C'est une des plus jolies villes d'Indiens qui soient dans toute la Province de Chiapa, & qui est très-riche, tant à cause de la quantité de coton qui s'y recueille, que particulièrement par sa situation: car comme elle est sur le chemin de Guatimala, tous les marchands du pays qui trafiquent avec leurs mulets de ce côté-là passent par cette ville, où ils vendent des marchandises & en achètent d'autres, & ainsi l'enrichissent par l'argent qu'ils y apportent avec les marchandises des Pays plus éloignez.

Il y a une grande quantité de fruits, & particulièrement de celui que les Espagnols appellent Pinas ou Ananas, parce qu'il ressemble à la pomme de pin.

Elle est bâtie sur le bord de cette grande rivière qui passe à Chiapa des Indiens, & qui tire sa source proche des montagnes Cuchumatlanes; & néanmoins elle est fort large & profonde devant cette ville, en sorte qu'on ne la peut passer qu'en bateau.

Et parce que ce chemin est fort fréquenté, particulièrement par ceux qui conduisent des troupeaux de mulets, chaque troupeau étant d'ordinaire de cinquante ou soixante; ce passage qui est occupé jour & nuit donne un revenu considérable tous les ans à la ville, parce que les Indiens outre le bac ou bateau qui sert

sert au passage, en ont fait plusieurs autres petits pour monter & descendre sur la rivière.

Comme le Prieur de Comitlan m'eût conduit en ce lieu-là, nous y trouvâmes le Vicaire avec les principaux Indiens de la plupart des canots dans lesquels étoient les enfans de Chœur qui chantoient devant nous pendant que nous passions la rivière, & d'autres qui jouoient des trompettes & des hautbois.

Le Religieux qui demouroit en cette ville s'appelloit frere Jérôme de Guevara, qui étoit petit de corps, mais qui étoit grand en sa manière de vivre, comme il fit voir par la grande quantité de chair & de poisson qu'il avoit fait aprêter pour nous regaler.

Il faisoit aussi une si exacte profession de la pauvreté, que depuis douze ans qu'il demouroit en cette ville-là il n'avoit pu amasser que six mille ducats, qu'il envoya à la Cour de Madrid pour obtenir l'Evêché de Chiapa, qu'il n'eût pourtant pas alors; mais comme il étoit assez riche pour faire une seconde tentative, lors que je partis de ce Pays-là l'on me dit qu'on le lui avoit accordé.

Après qu'il nous eut bien regalé pendant deux jours, lui & le prieur de Comitlan employèrent leur autorité pour me faire bien accompagner par les Indiens jusques à la première ville ou bourg des Cuchumatlanes.

L'on me donna un mulet pour porter mon lit, qu'on a accoustumé de porter en ces pays-là dans des coffres de cuir qu'on nomme Petacas; un autre Indien pour porter ma Potaquilla où étoit mon Chocolat & toutes les choses nécessaires pour le faire; & trois autres

tres Indiens pour me servir de guides & marcher devant & derriere moi, à qui je ne devois rien donner qu'un verre de Chocolate sur le chemin ou à la fin de la journée, parce que la coûtume étoit de ne rien payer, & dont ils me voulurent bien donner avis, voyant que j'étois encore novice en la maniere de vivre de ce pais-là.

Ce fut-là que je pris congé de ce bon François, qui me continua pourtant toujours depuis son amitié par le commerce fréquent de ses lettres pendant que je demeurai à Guatimala; & que je dis aussi adieu au petit, mais ambitieux Guevara, qui m'avertit que je ne devois pas attendre d'être régalé de personne en ami, qu'après avoir passé les montagnes Cuchumatlanes, & être arrivé à Sacapula qui étoit à quatre lieues de-là, mais que je pourrois demander aux Indiens tout ce que j'aurois besoin, & me faire apporter tout ce que je voudrois manger sans rien payer, pourvu que j'écrivisse ma dépense dans le registre public.

De cette maniere je quittai mes amis fâché de me voir tout seul sans avoir d'autre compagnie que des Indiens que je ne connoissois point, laissant une belle & agréable vallee derriere, & ne voyant rien devant moi que des montagnes hautes & fâcheuses à monter, sans espoir de quatre ou cinq jours de voir aucuns Religieux de mon Ordre.

De forte que je souhaitois être encore en la compagnie de Melendez & de mes autres amis, lors que nous nous consolions les uns les autres sur la montagne & les rochers de Maquilapa, néanmoins ayant re-

pris

pris courage je me disposai à tout événement.

Quoi que les montagnes me parussent fort hautes de loin, néanmoins comme j'avançois je trouvai le chemin aisé & commode, & rencontrois de fois à autre des troupeaux de mulets, ce qui ne me donnoit pas peu de courage pour poursuivre mon voyage, considerant que si ces mulets qui portoient de si pesans fardeaux passoient bien sur ces montagnes, qu'à plus forte raison ma mule le pourroit faire, qui n'avoit d'autre charge que moi qui étoit fort legere au prix de la leur, & de plus qu'il y avoit des villages où je pouvois m'arrêter pour me reposer tous les soirs.

Plus j'allois en avant & plus je trouvois le chemin large & aisé; il n'y avoit que la pluye & la fange qui m'incommodoient, mais je ne les pouvois éviter, parce que c'étoit la fin de Septembre qui est la fin de l'Hyver en ce pais-là.

Le premier village où j'arrivai entre ces montagnes s'appelle Saint Martin, qui est petit n'y ayant qu'environ vingt maisons.

Je descendis dans la maison qui appartient aux Religieux de Saint François, quoi qu'ils y viennent fort peu souvent, où je fis appeler les Indiens qui ont accoustumé d'accompagner les voyageurs & passagers.

Je les trouvai fort traitables & fort civils, me disant que j'étois le bien venu, & m'apportèrent d'abord de l'eau chaude pour apaiser mon Choclate, dont je bus de bon cœur à leur santé, & en donnai aussi à boire à mes Indiens de Izquincango, qui furent bien

trai-

traitez avec leurs mulets sans qu'il en coûtât rien, la coutume étant dans tous les Villages qui sont sur cette route, de se traiter ainsi les uns les autres quand ils arrivent avec les Voyageurs.

Je pouvois me faire apporter à souper tout ce que j'aurois voulu; néanmoins je ne voulus qu'un Poulet pour être moins à charge aux pauvres Indiens; mais bien me prit d'avoir porté avec moi un flacon de vin; car je commençai à trouver que les montagnes des Cuchumatlanes étoient plus froides que la vallée de Capanabastla.

L'on fit mon lit dans une petite cabane de chaume, où quelques garçons Indiens couchèrent dans une autre séparation, pour se tenir près de moi, au cas que j'eusse besoin de quelque chose pendant la nuit.

De sorte qu'après avoir choisi ceux qui me devoient conduire le lendemain jusques au prochain Village, & avoir congédié les Indiens qui m'avoient amené de Izquintenan-go, je m'en allai coucher dans mon lit, où je reposai aussi bien que si j'avois été en la compagnie de mes meilleurs amis.

Le lendemain étant accompagné de deux Indiens & d'un autre qui conduisoit mon bagage, je partis de ce lieu-là pour aller au premier Bourg ou Village, qu'on nomme le grand Cuchumatlan, parce qu'il est situé sur le plus haut de ces montagnes.

Sur le chemin les Indiens me montrèrent la source ou la fontaine d'où sort la grande rivière de Chiapa des Indiens, qui est la seule chose qui soit digne de remarque sur cette route.

Le

Le grand Cuchumatlan est un Village un peu plus grand que S. Martin, habité par des Indiens fort civils, qui étant accoutumés à voir tous les jours passer des Voyageurs, leur rendent aussi tous les bons offices dont ils sont capables.

Je fus reçu en ce lieu-là comme j'avois été le soir auparavant en l'autre Village, & trouvai ces pauvres Indiens tout prêts à me donner tout ce qui m'étoit nécessaire pour me conduire le jour suivant, & pour souper ce soir-là sans rien payer, en écrivant seulement mon nom & ma dépense, avec la date du jour & du mois, dans leur Registre public.

Ces pauvres misérables sont obligés à ces dépenses par l'ordre des Religieux & des Magistrats, quoi-qu'ils n'ayent qu'un Milpa de Mahis ou un petit champ de bled d'Inde avec du Chile pour s'entretenir toute l'année, avec ce que les Marchands & les Voyageurs leur donnent volontairement, qui la plupart du tems est fort peu de chose.

En partant delà pour aller au prochain Village, je ne voulus pas suivre le chemin ordinaire, parce qu'il falloit faire sept ou huit lieues sans trouver de quoi manger par le chemin, & parce aussi qu'étant à Chiapa & à Capanabastla l'on m'avoit dit qu'il y avoit une image miraculeuse de la Vierge entre ces montagnes, dans un Village d'Indiens nommé Chiantla que je me résolus de voir ce jour-là, parce que je ne me pouvois détourner en y allant qu'environ d'une lieue du droit chemin.

Quoi-que les chemins fussent fâcheux & rudes,

rudes, parce-qu'ils sont hors de la route ordinaire, j'arrivai pourtant sur le midi à Chiantla qui est un Village appartenant aux Religieux de la Mercy, qui sans doute n'auroient pas pû subsister dans un lieu si pauvre que celui-là, s'ils n'avoient eu cette image de la Vierge dont ils recitent les miracles, ce qui attire beaucoup de monde de divers endroits, aussi bien que les Voyageurs, qui y viennent faire leurs dévotions, & laissent beaucoup d'aumônes & de presens aux Religieux pour dire des Messes & prier Dieu pour eux.

Cette dévotion a tellement entichi ce pauvre Village, que les Religieux ont eu le moyen d'y faire bâtir un Convent, où il y en a tousjours quatre ou cinq qui y sont entretenus.

L'Eglise est fort richement ornée, mais particulièrement le grand Autel, sur lequel est posée cette image de la Vierge dans un Tabernacle, au devant duquel il y a six rideaux de taffetas, de satin & de drap d'or, bordez de dentelle d'or.

Cette image est aussi couronnée d'une couronne d'or enrichie de diamans & d'autres pierres précieuses; & il y a pour le moins une douzaine de lampes d'argent qui pendent devant l'Autel, sans compter les chandeliers d'argent, les encensoirs, les riches daiz, les calices, les habillemens des Prêtres, les ornemens d'Autel, & les Tapisseries qui sont dans la Sacristie de l'Eglise; de sorte que l'on peut bien dire de ce lieu-là, que c'est un grand trésor caché dans les montagnes.

Je fus fort bien reçu par les Religieux qui demeu-

demeurent en ce lieu-là, quoi-qu'ils ne fussent pas de même ordre que moi, & tout le long du jour ils ne firent autre chose que de m'entretenir des miracles de cette image de la Vierge.

Le lendemain je pris la route ordinaire que j'avois quittée, & arrivai au dernier Village de ces Cuchumatlanes, nommé Chautlan, où je demurai le reste de ce jour-là & la nuit suivante, d'où j'écrivis au Prieur de Sacapula pour l'avertir que le jour suivant je passerois chez lui.

Je fus traité fort civilement par les Indiens de Chautlan, où je mangeai d'excellens raisins qui étoient crus sur des treilles, ce qui me fit juger que si l'on vouloit cultiver les vignes en ce pais-là, elles rendroient d'aussi bon vin que font celles d'Espagne.

On transporte ces raisins jusques à Guatimala où il y a près de quarante lieues, où on les vend par les ruës de la Ville par rareté & par excellence & avec raison: car depuis Mexique jusques à Guatimala, il ne s'en trouve point de si bons que ceux-là.

Le lendemain je me hâtai de partir, afin d'arriver de bonne heure à Sacapula, où j'étois assuré de trouver des Religieux de même ordre que moi, avec qui je pouvois demeurer une semaine entiere si je voulois.

Je n'eus pas fait trois lieues que je commençai à découvrir dans un fonds une fort belle & agréable vallée, coupée par une riviere sur laquelle le Soleil donnoit à plomb, & la reverberation de ses rayons qui rejaillissoit vers les montagnes, faisoit en ce lieu-là une des plus-belles perspectives du monde.

Comme je fus descendu de la montagne, je rencontrai le Prieur de Sacapula qui étoit sous une tonnelle sur le bord de la riviere, accompagné de plusieurs Indiens qui m'attendoient pour me recevoir avec un verre de chocolate.

Son abord me surprit & me donna même de l'horreur, lui voyant une loupe qui lui couvroit toute la poitrine, depuis le menton jusques à la ceinture, en sorte qu'il ne pouvoit remuer la tête que pour regarder le Ciel.

Dans l'entretien que j'eus ensuite avec lui, il me dit que cette incommodité lui étoit venue depuis dix ans pour avoir bû de l'eau de la riviere, & que plusieurs autres personnes en étoient aussi incommodées dans le Village.

Cela me donna autant d'aversión pour cette riviere, qu'elle m'avoit plû lorsque j'étois sur la montagne; ce qui fit que je pris résolution de ne demeurer pas si long-tems en ce lieu-là que j'avois crû, de peur que les eaux ne me donnassent une marque qui me durât toute ma vie, comme elles avoient fait au Prieur, qui se nommoit Frere Jean de la Croix Biscayen de naissance, qui étoit un homme cordial, humble, & qui se faisoit aimer également des Espagnols & des Indiens.

Lors que j'arrivai dans le village, je vis plusieurs hommes & femmes qui avoient des loupes à la gorge comme le Prieur; ce qui me fit presque perdre la volonté de boire du Chocolate, ni manger d'aucune chose qui fut apêtée avec les eaux de ce lieu-là, jusques

à ce que le Prieur m'eût relevé du scrupule où j'étois, en me disant qu'elles ne faisoient de mal qu'à ceux qui les buvoient froides, ce qui me fit résoudre d'y demeurer quatre ou cinq jours, d'autant plus que ce vieux Prieur m'en prioit à toute heure, & qui eût bien voulu que j'eusse toujours demeuré avec lui, me promettant de m'enseigner dans peu de tems à parler de la langue Indienne.

Mais comme il y avoit des affaires de plus grande importance qui m'apelloient à Guatimala, je m'en excusai, & ne demurai que cinq jours en ce lieu-là, où je me divertis assez bien pendant ce temps-là.

Quoi que ce village ne soit pas bien riche, il y a pourtant quelques marchands Indiens qui trafiquent dans le País, & particulièrement à Suchtepeques, qui est le lieu où l'on trouve le plus de cacao, en quoi quelques-uns se sont enrichis.

Il y en a d'autres qui trafiquent de vaisselle de terre qui se fait en ce lieu-là, parce qu'on y trouve de la terre qui y est fort propre.

Mais leur principale marchandise est du sel, qu'ils recueillent le matin sur le bord de la riviere.

Il y fait fort chaud, parce que le village est bâti dans un fonds qui est environné de hautes montagnes de tous côtez.

Entre plusieurs bons fruits qui se trouvent en ce lieu-là, il y croit des dattes qui sont aussi bonnes que celles qui viennent de Barbarie, & il y en a plusieurs arbres dans le jardin du Convent. ®

Après m'être délassé de la fatigue que j'avois eue à passer les montagnes Cuchumalla-

nes, je partis de Sacapula pour continuer mon voyage de Guatimala.

De Sacapula j'arrivai à un autre grand village nommé Saint André, qui n'en est éloigné que d'environ six ou sept lieues; mais où il n'y a rien de considérable qu'une grande quantité de coton & de coqs d'Inde, & quelques riches fermes de bétail qui sont fort bien situées, parce que c'est un pays tout plat & uni; mais il y a pourtant au bout de cette plaine une montagne qui fait bien de la peine à ceux qui vont à Guatimala.

A S. André je me disposai à faire le lendemain une journée de neuf grandes lieues, pour aller à un grand bourg que quelques-uns appellent Sacapula, & les autres Sainte Marie Zoiaba, où je ne pouvois arriver qu'en passant au-delà de la montagne.

J'écrivis le jour de devant à Zoiaba, comme on a accoutumé de faire en ce lieu-là, afin que l'on envoyât des mulets & des chevaux sur la montagne au devant de moi, & le soir je fus coucher à un Rancho, qui est une cabane bâtie exprès pour les Voyageurs, afin qu'ils s'y reposent lors que la journée est longue, qui est à une lieue de la montagne tout proche d'une rivière, dont le doux murmure accompagné d'un vent frais me firent trouver le repos fort agréable en ce lieu-là.

Le lendemain au matin après avoir pris un verre de chocolat pour me fortifier, & en avoir aussi donné à mes Indiens, je partis pour aller rencontrer cette orgueilleuse montagne, qui pourtant ne me parut pas si difficile que j'avois crû lorsque je l'eus abordé,

dée, les chemins allant toujours en serpenteant.

Toutefois plus je montois, & plus j'étois étonné quand je regardois en bas vers la rivière, ces rochers étant capables de faire fremir & trembler les plus hardis.

Les Indiens de Zoiaba me rencontrèrent environ le milieu de la montagne, qui m'amenèrent deux mules, l'une pour moi, & l'autre pour porter mon bagage, & l'endroit où ils m'aborderent étoit assez étroit, où le chemin alloit en tournoyant ou en serpentant.

Je descendis à terre en cet endroit-là, pendant que les Indiens s'aiderent les uns aux autres pour décharger ma mule & charger celle qu'on m'avoit amenée pour nous soulager.

La montagne à côté de ce chemin étoit extrêmement rude, où il y avoit un précipice épouvantable d'une lieue de profondeur, presque dénuée d'arbres, à la réserve de quelques-uns qui croissoient çà & là fort éloignés les uns des autres.

Le cœur me disoit bien que je ferois mieux d'aller à pied jusqu'à ce que je fusse dans un autre endroit où le chemin fût plus large; mais les Indiens ayant reconnu que j'avois peur me dirent qu'il n'y avoit point de danger, & de plus que la mule qu'ils m'avoient amenée étoit fort sûre; & avoit accoutumé d'aller sur cette montagne.



CHAPITRE XXI.

Avanture périlleuse de l'Auteur qui le fait passer malgré lui pour un Saint parmi les Indiens, pour s'être heureusement échapé.

M'Etant donc laissé persuader par ces Indiens je montai sur cette mule, mais je ne fus pas plutôt dessus que la mule commença à se cabrer, & à tuer, & sauter hors du chemin, me renversant avec elle le long de ces rochers dans le chemin de la mort, si un arbrisseau ne m'en eût garanti, & n'eût arrêté l'aveugle fureur de cette mule.

Les Indiens se mirent aussi-tôt à crier miracle, miracle, au Saint, au Saint; si haut qu'il sembloit qu'ils avoient envie de le faire entendre jusques à Rome pour m'y faire canoniser.

Pendant que les Indiens m'aidoient à remonter, & ramenoient la mule dans le chemin, ils me nommoient toujours de ce nom de Saint, ce qu'ils n'eussent pas fait, s'ils eussent eu l'esprit de considérer aussi-bien l'emportement indigne d'un Saint, qui fit que je les menaçai de coups de bâton pour m'avoir donné une jeune mule qui n'étoit pas accoutumée à porter la selle, que la chute dangereuse que j'avois faite, où j'avois été arrêté à un arbrisseau par hazard, & non pas par miracle.

Mais ni ma colere, ni les paroles outrageuses

ses que je leur dis, ne furent pas capables de leur ôter l'imagination qu'ils avoient conçue de ma sainteté, parce qu'ils croyoient que la colere d'un Prêtre étoit comme le souffle des narines de Dieu, de sorte qu'avec cette folle opinion ils se mirent à genoux devant moi, & me baisèrent les mains.

Après que l'on eut aprofondi cette affaire, ils avouèrent qu'ils s'étoient mépris au choix des mules, ayant donné la selle à la mule qui devoit porter mes malles, qui étoit jeune, & n'étoit accoutumée qu'à porter des charges, & non pas la selle, ayant donné la charge à celle qui me devoit porter.

Pendant qu'ils chargeoient & déchargeoient ainsi ces mules, je fis environ un mille à pied en montant la montagne, & lors qu'ils m'eurent rejoint je montai sur ma mule, & poursuivis mon chemin jusque au lieu qu'on m'avoit préparé pour me reposer, & prendre du Chocolate. Comme j'arrivois plusieurs Indiens vinrent au devant de moi pour me recevoir, & comme le bruit s'épandit aussi-tôt entr'eux que j'étois un Saint, & que j'avois fait un miracle dans le chemin, ils se mirent à genoux, & me baisèrent les mains & ensuite durant tout le chemin jusques au bourg ne firent autre chose que s'entretenir les uns les autres de ma sainteté.

Leur simplicité me fâchoit fort; mais plus ils voyoient que je refusois l'honneur qu'ils m'attribuoient, & plus ils s'efforçoient à m'en faire encore davantage.

Lors que je fus arrivé au Bourg je racontai au Religieux ce qui m'étoit arrivé, & la folle imagination des Indiens; de quoi il se prit

prit à rite, & me dit que si je demeurais quelque temps dans le bourg, tous les hommes & les femmes me viendroient baiser les mains; & me faire des presens.

Il falloit bien qu'il connût leur inclination, ou peut-être qu'il leur eût enseigné cette superstition: car nous n'eûmes pas si-tôt diné que plusieurs de ces Indiens se rendirent à l'Eglise pour voir le Saint qui étoit arrivé dans leur bourg, & qui avoit fait un miracle en venant sur la montagne.

Cela me choqua encore plus qu'auparavant, voyant la simplicité de ce pauvre peuple, de sorte que je priai ce Religieux de leur remontrer qu'ils avoient tort, & que cela n'étoit pas bien fait: mais il n'en voulut rien faire, disant que par politique il falloit recevoir tous les honneurs que les Indiens nous rendoient, parce que tant que nous passerions pour Saints entr'eux, nous serions toujours en état de les gouverner, & disposer de leurs personnes & de leurs biens.

La-dessus je m'en allai à l'Eglise avec ce Religieux, & m'assis avec lui dans une chaise dans le cœur, représentant la personne du Saint qu'ils s'imaginoient, quoi qu'en vérité je ne fusse qu'un misérable pécheur.

Aussi-tôt que nous eûmes pris place, les Indiens tant hommes que femmes & enfans vinrent dans le cœur trois à trois, quatre à quatre, & même les familles entières se mettre à genoux à mes pieds, afin de recevoir ma bénédiction, & après m'avoir baissé les mains ils commencerent à faire des complimens à leur mode, disant que leur bourg étoit bienheureux, & sans doute benit du Ciel

Ciel par mon arrivée, & qu'ils esperoient aussi que leurs ames recevroient de nouvelles grâces si je voulois prier Dieu pour eux.

La-dessus quelques-uns m'offrirent de l'argent, d'autres du miel, des œufs, de petites mantes, des palmites & autres fruits, de la volaille, & des coqs d'Inde.

Je vis bien que le Religieux qui étoit assis auprès de moi étoit ravi de voir cela, parce qu'il sçavoit que je m'en devois aller, & lui laisserois toutes ces offrandes.

Je le priai de répondre pour moi aux Indiens, & faire mes excuses de ce que je n'étois pas versé en leur langue; ce qu'il fit en leur disant qu'il y avoit peu de tems que j'étois en leur païs; & qu'encore que j'entendisse une bonne partie de leur langage, que néanmoins parce que je ne pouvois pas encore le prononcer bien parfaitement, il les remercioit de ma part de l'amitié qu'ils m'avoient témoignée comme Ambassadeur de Dieu, par la diversité de leurs offrandes, qui nous obligeoient aussi lui & moi de les recommander à Dieu avec leurs enfans, dans les prières que nous avions résolu de lui présenter tous les jours en leur faveur.

En cette maniere les Indiens furent congédiés & la cérémonie achevée; après quoi le Religieux & moi montâmes dans une chambre où il commença à compter ses œufs & sa volaille, afin d'en faire aprêter une partie pour nôtre souper.

Il me dit ensuite qu'il les retiendroit pour lui, mais qu'il m'en récompenseroit à mon départ, que je prisse de l'argent qu'ils m'avoient donné, que j'étois le bien venu chez

lui où je ne pouvois lui être à charge, mais au contraire fort utile après avoir recueilli tant de vivres, qu'il y en avoit assez pour nous faire bonne chere plusieurs jours.

L'argent que j'avois reçu se montoit à quarante réales, outre vingt autres qu'il me donna pour le reste des offrandes qui en valoient plus d'une fois autant; & j'eus tout cela pour être tombé avec ma mule, & pour ne m'être pas rompu le col.

J'avois dessein de partir le lendemain; mais le Religieux qui se nommoit Jean Vidal ne le voulut pas permettre, parce que j'avois pour le moins dix lieues à faire, & voulut que je me reposasse encore un jour.

Ce bourg de Zojaba ou Sacualpa est le plus grand & le plus beau de tous ceux qui dépendent du Prieuré de Sacapula; les Indiens y sont riches, & font plusieurs mantes du coron qu'ils recueillent.

Ils ont aussi quantité de miel, & de grands troupeaux de chèvres; mais n'ont point de froment, & ne recueillent que du mahis, non plus que dans tous les autres bourgs derrière celui-là.

Le lendemain j'eus encore quelques petites offrandes, mais peu à l'égard du jour précédent; de sorte que je dis au Religieux, que, puisque la dévotion du peuple diminueoit, je voulois partir le lendemain avant le jour.

Ce soir-là les principaux Indiens du Bourg se vinent offrir à me conduire jusqu'à un Rancho ou cabane qui est au milieu du chemin; mais je les remerciai, & les priaï de me donner seulement trois hommes des moins qualifiés du bourg, pour me conduire jusqu'à

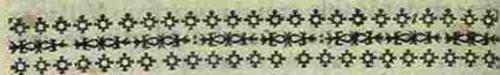
ce que j'eusse rencontré ceux qui devoient venir au devant de moi du prochain Village, où j'avois envoyé pour les avertir de ma venue.

L'heure de mon départ étant venue, qui étoit à trois heures du matin, après avoir un peu reposé l'on m'apella, & après avoir bû un verre de chocolate, & mangé du masepain avec un peu de conserve, je me disposai à partir, trouvant les Indiens tout prêts qui m'attendoient déjà dans la cour avec des bâtons de pin qui brûlent comme des torches, dont ils se servent quand ils vont la nuit pour montrer le chemin à celui qu'ils conduisent.

Un peu au-delà du Bourg nous rencontrâmes quelque peu de chemins raboteux où nous avions besoin de lumiere; mais après nous entrâmes dans un país plain & uni, qui s'étend jusqu'à la cabane ou la loge qui est située au milieu du chemin, après quoi nous avions encore une montagne fort rude à descendre.

UNIVERSITATIS
DE NUEVO LEÓN

BIBLIOTECAS



CHAPITRE XXII.

L'Auteur continue sa route & ses remarques, & décrit la maniere obligeante dont il étoit reçu, régale & servi des Indiens par tout où il arrivoit.

Lors que nous arrivâmes à cette loge qui fut sur les sept heures du matin, nous y rencontrâmes les autres Indiens qui nous attendoient, & qui étoient partis de leur Village à minuit, & avoient fait du feu, & fait aussi chauffer de l'eau pour nôtre chocolate; en quoi l'on peut remarquer comme ces pauvres Indiens sont prompts à obéir aux ordres des Ecclésiastiques.

Pendant que je buvois mon chocolate, les Indiens de Zojoba qui m'avoient conduit en ce lieu-là, avertirent ceux de S. Martin qui étoit le nom du Village où je devois aller; du miracle que j'avois fait, afin qu'ils me portassent du respect comme à un Saint, après quoi leur ayant aussi donné chacun un verre de chocolate, je leur dis adieu, & pris le chemin de S. Martin.

La plupart du chemin étoit montagneux & plein de rochers, jusqu'à deux milles du Village où nous arrivâmes sur le midi.

Ce

Ce Village est situé dans un climat froid sur une hauteur fort agréable, d'où l'on voit presque jusqu'à Guatimala; où il se recueille quantité de bon froment, aussi bien que dans la plupart des Villages qui sont aux environs.

Leur miel est aussi le meilleur de tout le pays, mais sur tout ils fournissent la Ville de Guatimala, de cailles, de perdrix, & de lapins.

Ce fut le premier Village où j'entrai qui dépendoit de la Ville de Guatimala, dont je ne fus pas peu réjoui, voyant que je n'avois plus qu'une bonne journée pour achever ce long & fâcheux voyage.

Le Religieux qui demouroit dans ce Village se nommoit Frere Thomas de la Croix qui dépendoit des Jacobins de Guatimala; il étoit Criole, mais il ne laissa pas de me bien recevoir.

Je ne demurai avec lui que ce soir-là, & le lendemain quoi que je pusse aller dîner à Guatimala, je voulus passer par un des plus grands bourgs ou Villages de ce pays-là, qui se nomme Chimaltenango, & est situé dans une vallée à trois lieues de cette Ville-là, où il y a pour le moins mille chefs de famille & plusieurs riches Indiens qui trafiquent dans le pays.

De mon tems il y eût un Indien qui donna cinq mille ducats à l'Eglise, qui ne cede à aucune de toutes celles qui sont dans la Ville de Guatimala, & surpasse en musique la plupart de toutes celles du pays.

La principale fete de Chimaltenango est le 26. de Juillet, qui est le jour de la Saint-

te

te Anne, où l'on tient la plus belle foire que j'aye vüe en ce pais-là, tant pour les Marchandises que l'on y apporte que par le nombre de Marchands qui y viennent de divers endroits.

L'on y voit aussi des combats de taureaux, des courses à cheval, des comédies, des masques, des dances, des jeux d'instrumens, & divers autres divertissemens à quoi s'occupent ce jour-là tous les habitans du lieu.

Le Religieux de ce Village étoit de l'Ordre de Saint Dominique, dépendant du Convent de Guatimala, qui se nommoit Alfonso Hidalgo, & qui portoit toujours des lunettes à cause de sa vieillesse: il étoit né en Espagne, mais il avoit été nourri en ce pais-là dès sa jeunesse, de sorte qu'ayant pris l'habit en la Ville de Guatimala parmi les Crioles, il avoit dégénéré du pais de sa naissance, & haïssoit tous ceux qui venoient d'Espagne.

Il étoit ennemi mortel du Provincial, parce qu'il avoit envie d'avoir sa charge par la faveur des Crioles, & je le reconnus en ce qu'il pensa me faire une querelle lorsque j'étois chez lui.

Il me dit que j'étois le bien venu, mais contre sa pensée, parce qu'il s'imaginoit que tous ceux qui venoient d'Espagne, venoient pour supplanter les naturels du pais, & qu'après que j'aurois appris le langage Indien, je pourrois lui faire la même chose, & le déposer d'un lieu où il demuroit de puis sa naissance.

Il médisoit fort contre le Provincial, &

con-

contre frere Jean-Baptiste Prieur de Guatimala qu'il sçavoit être de mes amis; mais à tout cela je ne répondois pas un mot, respectant son âge & ses lunettes.

Enfin, il me dit qu'il avoit ouï dire que les Indiens de Zojaba m'avoient fait passer pour un Saint, ce qu'il ne pouvoit pas croire d'aucun qui vint d'Espagne, & beaucoup moins encore de moi qui venois d'Angleterre qui étoit un pais d'heretiques; mais qu'il craignoit plutôt que je fusse un espion qui fusse venu pour remarquer les richesses de ce pais-là, & puis après en faire mon rapport en Angleterre.

Que dans la ville de Guatimala il y avoit plusieurs riches pieces, & entr'autres une Image de la Vierge, & une lampe dans le Convent des Jacobins, qu'il s'assuroit que je ne laisserois pas échaper pour ma part du butin.

Mais je convertis tout cela en railleries, disant que la premiere chose que je voulois faire étoit d'inventorier les richesses de sa chambre, où il y avoit plusieurs belles peintures, tapisseries & cabinets, afin que si les Anglois y venoient pendant que je serois en ces pais-là, je les y pusse conduire en assurance.

Et quant à lui, s'il se vouloit faire mettre une rangée de dents d'argent, au lieu de celle de plomb qu'il y avoit fait mettre, parce qu'il avoit perdu toutes ses dents par la vieillesse, que je lui amènerois aussi les Anglois, afin qu'ils se rendissent maîtres de sa personne comme d'une riche prise, à cause de ses dents, l'assurant qu'il seroit bien traité, tant à cause des richesses qui paroïssent en sa chambre, que de celles qui seroient cachées en son corps.

Et

Et afin que mon conseil lui pût être profitable, je lui dis que si les Anglois venoient en ce País-là, qu'assûrement ils voudroient sçavoir de quel métal ses dents étoient fabriquées, s'imaginant peut-être qu'elles étoient de quelque matiere rare & exquise, qui ne se trouvoit qu'en ce pays là, & qu'ils lui pourroient faire boire un breuvage si chaud, qu'il feroit fondre le plomb de ses dents, & le feroit couler dans sa gorge, ce qu'ils ne feroient pas si elles étoient d'argent.

Il vit bien que je me moquois de lui, de sorte qu'il ne me dit plus rien; & moi je fus bien aise de lui avoir fermé la bouche, afin qu'il ne m'insultât pas davantage.

Après avoir dîné je lui dis aussi que je ne voulois pas attendre le souper; mais que je m'en voulois aller souper légèrement dans le Convent de Guatimala, parce qu'il m'avoit donné un si bon dîné, que je ne croyois pas le pouvoit digerer si tôt.

Je le priai de me faire avoir des Indiens pour me conduire à Guatimala, ce qu'il fit librement, craignant peut-être si je demeurerois le soir chez lui que je ne fisse fondre ses dents avec l'eau chaude du chocolate que j'avois apporté de Chiapa, ou que pendant la nuit je ne dérobasse ses peintures, ou ses riches cabinets d'Ebene.

Aussi tôt que les Indiens furent venus je me hâtai de partir, afin de ne voir plus cette bête à quatre yeux, & de m'aller reposer dans la Ville de Guatimala.

A une lieuë de ce village de Chimaltenango, en laissant cette vallée qui est route ouverte, le grand chemin se trouve toujours res-

setré entre des montagnes qui sont des deux côtez jusqu'à ce qu'on arrive à la ville de Guatimala, sans qu'il y ait aucune montée ni descente dans ce chemin, qui est tout uni & sablonneux depuis la vallée jusqu'à la Ville.

Il y a beaucoup de choses à voir en ce chemin, qui n'est que de deux lieuës, & tout clos de montagnes; car l'on y trouve un Village d'Indiens qui occupe une bonne partie du chemin, & est aussi grand que Chimaltenango, & même plus grand, parce que les maisons sont éloignées les unes des autres, & mêlées parmi plusieurs beaux bâtimens des Espagnols qui viennent de la Ville pour s'y divertir.

L'on nomme ce Village Xocotenango, à cause d'un fruit qui s'appelle Xocotte, dont il y a grande quantité en ce lieu-là & aux environs.

Il est fort rafraîchissant, & d'une couleur jaune quand il est meur; il y en a de deux sortes, de doux & d'aigres, & les Indiens font du feu de leurs noyaux.

Il en tombe une si grande quantité des arbres qui sont sur le chemin, que de peur qu'ils ne se perdent inutilement, parce qu'on ne les peut pas manger, les Espagnols se sont avisez d'acheter des pourceaux, & de les envoyer sur le chemin, où ils s'engraissent aussi bien en mangeant de ces prunes, qu'ils font avec le gland en Angleterre.

Il y a aussi sur ce chemin plusieurs beaux jardins, qui fournissent la ville de Guatimala d'herbes & de racines, de fruits & de fleurs pendant toute l'année.

Il y a encore sur cette route trois moulins à eau pour moudre le bled de la Ville, dont le

plus considerable appartient aux Religieux de Saint Dominique de Guatimala, qui y tiennent d'ordinaire un Religieux, & trois ou quatre Nègres pour en avoir soin.

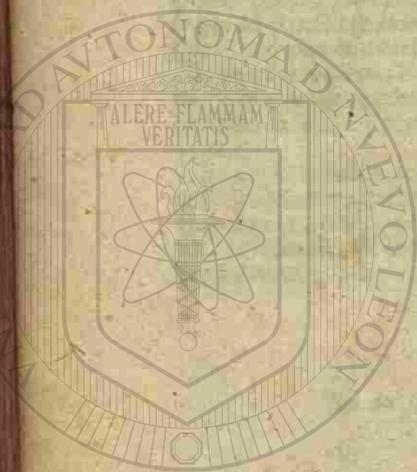
Le frontispice de l'Eglise de ce Village est estimé un des plus beaux ouvrages du Pays; le grand Autel est aussi fort riche & magnifique étant tout couvert d'or.

Je ne m'arrêterai pas long-tems en ce lieu-là, parce que je sçavois bien qu'après m'être établi dans la Ville j'y pouvois venir assez souvent.

En cette maniere je continuai mon chemin entre des montagnes jusqu'à ce que j'arrivai à Guatimala, dont je décrirai amplement l'état, la richesse, & la grandeur dans le chapitre suivant.

Fin du second Tome.





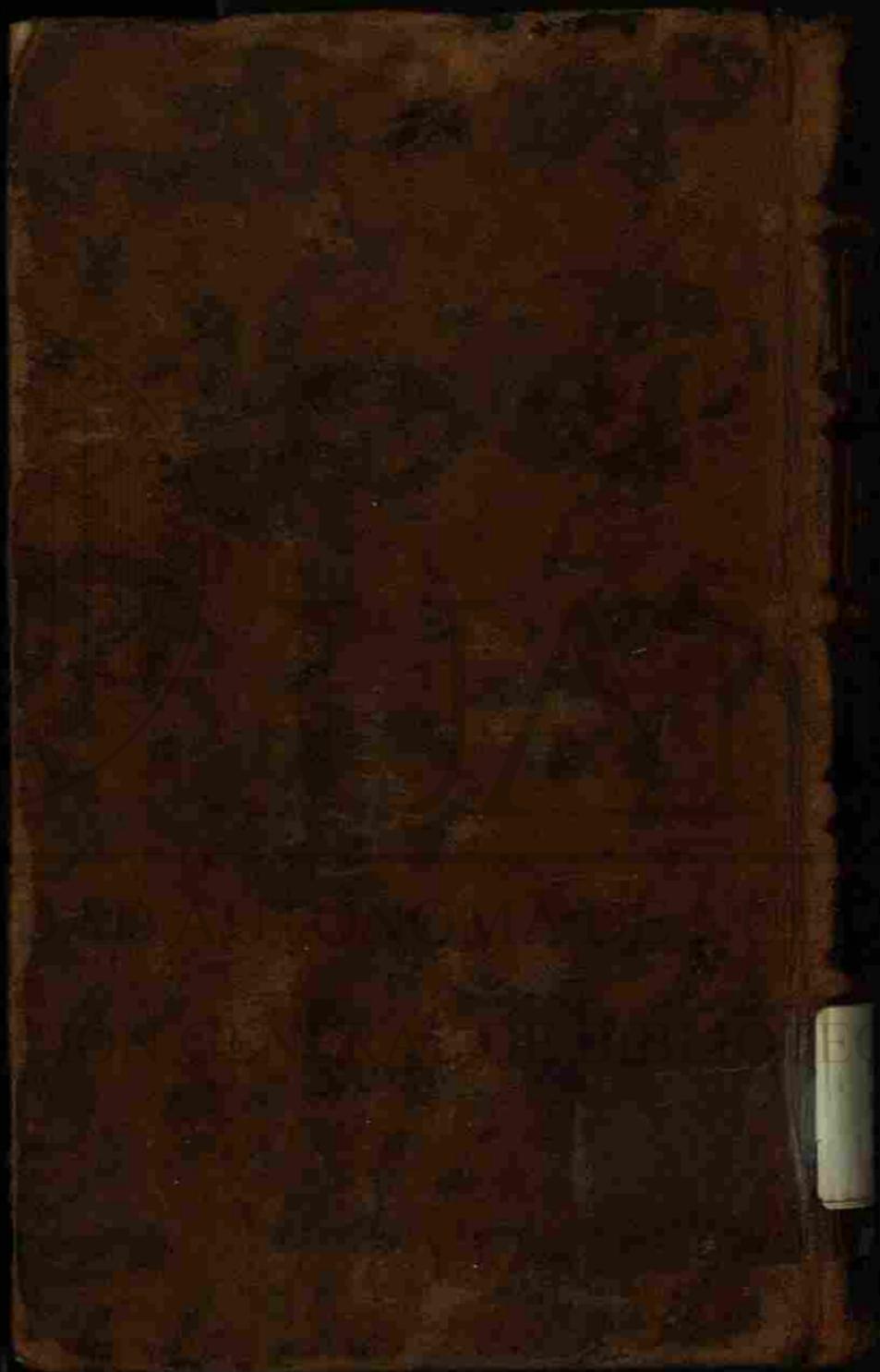
UANL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



®



E